

Au gré des textes

4^{ème}

année de l'Enseignement Secondaire

Mathématiques
Sciences techniques
Économie et gestion
Sciences expérimentales
Sciences de l'informatique

Auteurs

Mohamed Salah Bouazizi
Inspecteur principal

Youssef Nouicer
Inspecteur principal

Mongi Riahi
Inspecteur

Faïda Ben Amor
Professeur principal

Évaluateurs

Amel Boukhari
Inspectrice générale

Mohamed Béchir Othman
Inspecteur

AVANT – PROPOS

Conçu conformément aux nouveaux programmes, ce manuel propose, outre deux modules de lecture, cinq modules d'apprentissage qui s'organisent comme suit :

- **Des pages Oral** introduisant le centre d'intérêt en question à partir de documents variés et destinés à susciter un échange spontané, puis à approfondir la réflexion en vue de développer un point de vue sur une question précise dans le cadre de l'exposé. Ces deux exercices - le débat et l'exposé - ont pour objectif de favoriser la prise de parole.

- **Des pages Lecture** offrant une sélection de textes accompagnés d'appareils pédagogiques constitués de rubriques constantes : *Lire et analyser*, *Lire-écrire* et *Les mots pour le dire*.

- **Une page Lecture de l'image** concernant aussi bien la dimension plastique que la dimension discursive (le pouvoir de l'image).

- **Des pages Lectures complémentaires** apportant un éclairage supplémentaire sur le thème en question.

- **Des pages Langue** présentant des exercices progressifs privilégiant la prise en compte du sens ainsi que des repères destinés à favoriser une pratique réfléchie de la langue.

- **Des pages Écrit** consacrées à l'étude de texte et à l'essai, le résumé et le compte rendu faisant l'objet d'exercices rattachés à l'ensemble des activités et ventilés sur les différents modules. Elles proposent des exercices ayant un double objectif : améliorer la compétence rédactionnelle et préparer à l'épreuve du baccalauréat.

- **Une page Citations** réunissant essentiellement des phrases d'auteurs en rapport avec le centre d'intérêt en question et susceptibles d'être exploitées à l'oral comme à l'écrit.

- **Une page Bilan** destinée à faire le point sur les apprentissages afin d'en apprécier le degré de maîtrise.

L E S A U T E U R S

SOMMAIRE

Avant-propos

3

Module d'apprentissage N°1 : Souvenirs et nostalgie

6

Oral	Débat : Nostalgie, quand tu nous tiens !	7
Lecture	<i>A l'ombre de mon grand-père</i> de Christian SIGNOL	10
Lecture	<i>Crépuscule</i> de Gustave FLAUBERT	13
Langue	Le discours rapporté	15
Ecrit	L'étude de texte	19
Lecture	<i>L'Absent</i> de Linda LÊ	22
Lecture	<i>La madeleine</i> de Marcel PROUST	24
Lecture de l'image	<i>La mémoire</i> de MAGRITTE	30
Ecrit	L'essai	32
Lecture	<i>Visite à la maison paternelle</i> de François-René de CHATEAUBRIAND	36
Lecture	<i>Le lac</i> d'Alphonse de LAMARTINE	38
Oral	Débat : Éterniser un instant	42
Lectures complémentaires		44
Citations		48
Bilan		49

Module d'apprentissage N° 2 : Histoires d'amour

51

Oral	Débat : Amour, toujours !...	52
Lecture	<i>Hermina</i> de Victor HUGO	56
Lecture	<i>La rencontre</i> de Mme de LA FAYETTE	58
Langue	Récit et discours	60
Ecrit	L'étude de texte	65
Lecture	<i>Les mains d'Elsa</i> de Louis ARAGON	70
Lecture	<i>Ravissement</i> de Ivan TOURGUENIEV	72
Lecture de l'image	<i>Olga sur un fauteuil</i> de Pablo PICASSO	75
Langue	La caractérisation	77
Oral	L'exposé : Les couples célèbres dans la littérature arabe	81
Lecture	<i>L'attente</i> de William SHAKESPEARE	83
Ecrit	L'essai	86
Lectures complémentaires		89
Citations		93
Bilan		94

Module d'apprentissage N°3 : Liberté, j'écris ton nom...

95

Oral	Débat : Vous avez dit <i>liberté</i> !	96
Lecture	<i>Liberté</i> de Paul ELUARD	98
Lecture de l'image	<i>Liberté</i> de Jean LURÇAT	100
Lecture	<i>Afrique</i> de David DIOP	101
Langue	La comparaison et la métaphore	103
Ecrit	L'étude de texte	105
Lecture	<i>Au nom de la liberté</i> de Alexandre DUMAS	109
Lecture	<i>Les Troglodytes</i> de MONTESQUIEU	112
Oral	L'exposé : Liberté et expression artistique	115
Langue	La nominalisation	116
Lecture	<i>Une femme libre</i> de Jean-Marie Gustave LE CLEZIO	118
Ecrit	L'essai	120
Lectures complémentaires		124
Citations		128
Bilan		130

Module de lecture 1 : Le silence de la mer de Vercors 131

Module d'apprentissage N°4 : Guerre et Paix 150

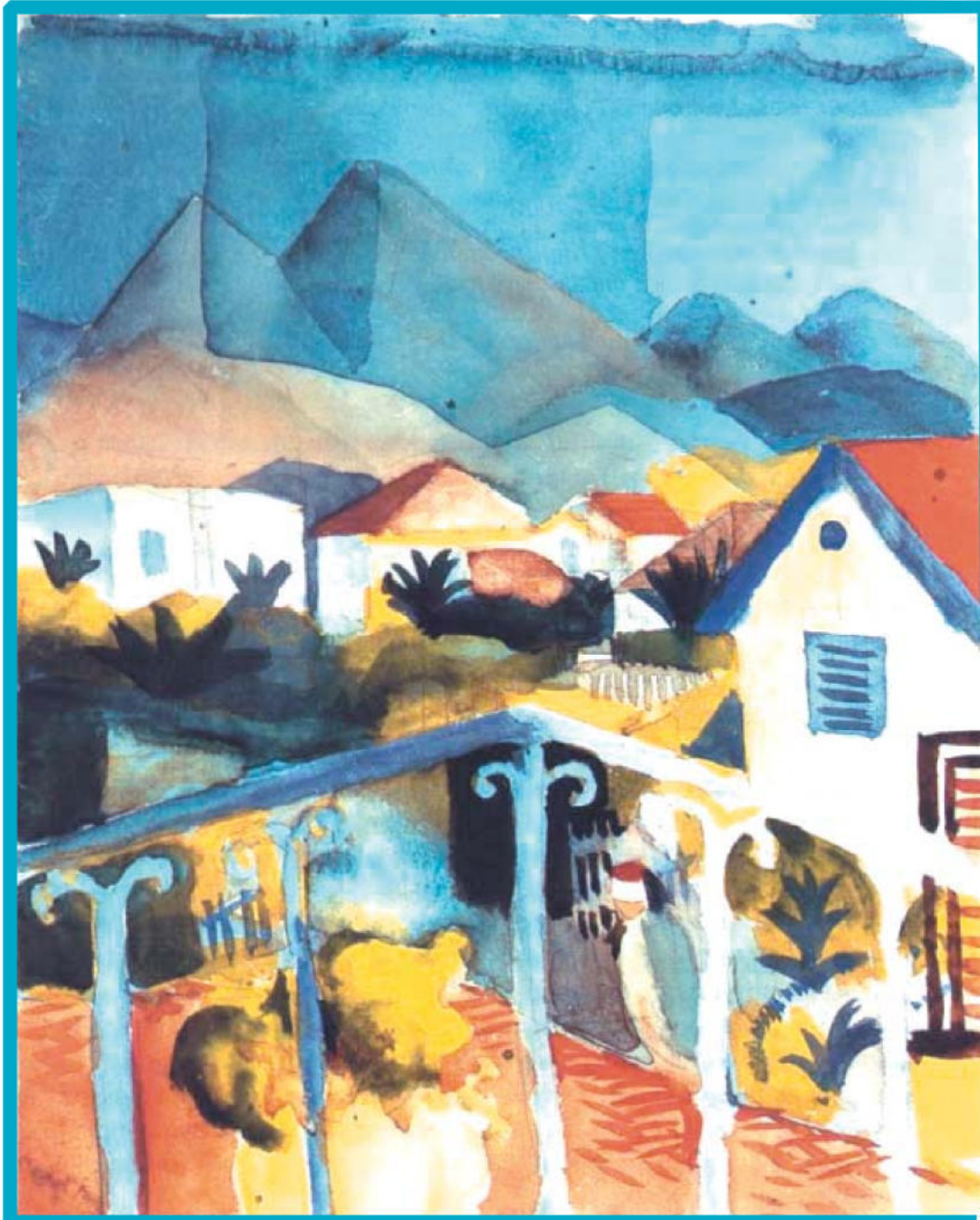
Oral	Débat : Guerre à la guerre !	151
Lecture	<i>Les routes noires</i> de Antoine de SAINT-EXUPERY	154
Lecture	<i>Le dormeur du val</i> de Arthur RIMBAUD	157
Langue	Le conditionnel et le subjonctif	159
Ecrit	L'étude de texte	163
Lecture de l'image	Affiche Handicap International	168
Lecture :	<i>Villages en flammes</i> de Louis Ferdinand CELINE	169
Lecture	<i>Ce jour-là</i> de Franck PAVLOFF	171
Oral	L'exposé : Le combat pacifiste	174
Lecture	<i>Un homme comme moi</i> de Erich Maria REMARQUE	176
Ecrit	L'essai	178
Lectures complémentaires		182
Citations		187
Bilan		188

Module d'apprentissage N°5 : L'Homme et la Science 189

Oral	Débat : Science et conscience	190
Lecture	<i>La cause de ce qui n'est point</i> de FONTENELLE	193
Lecture	<i>Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain</i> de Jean CAZENEUVE	195
Langue	L'expression de l'opinion	197
Ecrit	L'étude de texte : Bilan des apprentissages	200
Lecture de l'image	Lire une caricature de Franck CHAPATTE	207
Lecture	<i>Les beaux jours des pirates informatiques</i> de Eric FILIOL	208
Lecture	<i>Les mérites de la science</i> de François JACOB	210
Lecture	<i>L'enfer et la raison</i> de Albert CAMUS	212
Oral	L'exposé : La Science, enjeux et perspectives	214
Ecrit	L'essai	215
Lectures complémentaires		216
Citations		221
Bilan		222

Module de lecture 2 : La Cantatrice chauve d'Eugène Ionesco 223

Glossaire 263



August Macke, Saint-Germain de Tunis (1914)
(l'actuelle Ezzahra)

Souvenirs et nostalgie

- Explorer un thème propice à la création littéraire
- Différencier les formes de discours et en apprécier la fonction
- Identifier une difficulté personnelle majeure en vue de la surmonter

Débat : Nostalgie, quand tu nous tiens !



La Bohème
de Charles Aznavour

*Je vous parle d'un temps
Que les moins de vingt ans
Ne peuvent pas connaître
Montmartre en ce temps-là
Accrochait ses lilas
Jusque sous nos fenêtres
Et si l'humble garni
Qui nous servait de nid
Ne payait pas de mine
C'est là qu'on s'est connu
Moi qui criais famine
Et toi qui posais nue*

*La bohème, la bohème
Ça voulait dire on est heureux
La bohème, la bohème
Nous ne mangions qu'un jour sur deux*

*Dans les cafés voisins
Nous étions quelques-uns
Qui attendions la gloire
Et bien que miséreux
Avec le ventre creux
Nous ne cessions d'y croire
Et quand quelque bistro
Contre un bon repas chaud
Nous prenait une toile
Nous récitions des vers
Groupés autour du poêle
En oubliant l'hiver*

*La bohème, la bohème
Ça voulait dire tu es jolie
La bohème, la bohème
Et nous avons tous du génie*

*Souvent il m'arrivait
Devant mon chevalet
De passer des nuits blanches
Retouchant le dessin
De la ligne d'un sein
Du galbe d'une hanche
Et ce n'est qu'au matin
Qu'on s'asseyait enfin
Devant un café crème
Epuisés mais ravis
Fallait-il que l'on s'aime
Et qu'on aime la vie*

*La bohème, la bohème
Ça voulait dire on a vingt ans
La bohème, la bohème
Et nous vivions de l'air du temps*

*Quand au hasard des jours
Je m'en vais faire un tour
A mon ancienne adresse
Je ne reconnais plus
Ni les murs, ni les rues
Qui ont vu ma jeunesse
En haut d'un escalier
Je cherche l'atelier
Dont plus rien ne subsiste
Dans son nouveau décor
Montmartre semble triste
Et les lilas sont morts*

*La bohème, la bohème
On était jeunes, on était fous
La bohème, la bohème
Ça ne veut plus rien dire du tout.*



Les Feuilles mortes

*Oh ! je voudrais tant que tu te souviennes
Des jours heureux où nous étions amis.
En ce temps-là la vie était plus belle
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,
Les souvenirs et les regrets aussi
Et le vent du nord les emporte
Dans la nuit froide de l'oubli.
Tu vois, je n'ai pas oublié
La chanson que tu me chantaes.
(Refrain)*

*C'est une chanson qui nous ressemble
Toi, tu m'aimais et je t'aimais
Et nous vivions tous deux ensemble,
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.
Mais la vie sépare ceux qui s'aiment,
Tout doucement, sans faire de bruit
Et la mer efface sur le sable
Le pas des amants désunis.
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,
Les souvenirs et les regrets aussi*

*Mais mon amour silencieux et fidèle
Sourit toujours et remercie la vie.
Je t'aimais tant, tu étais si jolie.
Comment veux-tu que je t'oublie ?
En ce temps-là, la vie était plus belle
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.
Tu étais ma plus douce amie
Mais je n'ai que faire des regrets
Et la chanson que tu chantaes,
Toujours, toujours je l'entendrai !*

(Refrain)

*Paroles : Jacques Prévert.
Musique : Joseph Kosma
Interprètes : Yves Montand, Mouloudji,
Fernand Gignac*

• Pistes d'exploitation

- Écoute de la chanson
 - Appréciation de la musique, des paroles, de la voix...
 - Echange : informations sur le chanteur, thème(s) de la chanson...
 - Lecture du texte de la chanson
 - Discussion :
 - « Je vous parle d'un temps
Que les moins de vingt ans
Ne peuvent pas connaître »
- L'évocation du passé s'accompagne généralement d'un sentiment de regret. Pourquoi à votre avis a-t-on souvent la nostalgie de son enfance, de sa jeunesse... ?

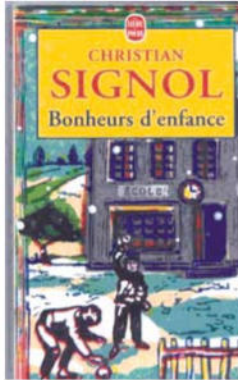
• Ressources linguistiques

Se souvenir de, se rappeler
Revoir, se remémorer, commémorer, remonter le temps, se pencher sur son passé
Éprouver de la nostalgie, garder la nostalgie de
Éterniser, pérenniser, immortaliser un moment, un événement, une tranche de vie
Faire revivre ce qui était et ce qui n'est plus
Un souvenir lancinant, douloureux, obsédant, terrifiant, agréable, tendre, doux, charmant, heureux, lumineux, ineffable, impérissable, confus, vague.

• Autoévaluation

	+	+ ou -	-
respect des tours de parole			
pertinence des interventions			
prise en compte des interventions d'autrui			

A l'ombre de mon grand-père



Christian SIGNOL : né en 1947. A onze ans, il est mis en pension au lycée. Cet éloignement du pays natal est vécu par lui comme "une déchirure" qui fera de lui un écrivain.

1. Appentis :
entrepôt, abri où on place du matériel

2- Musette :
sac de toile porté en bandoulière

3- Foyer :
cheminée, lieu où l'on fait du feu

Je le revois, occupé à sa grande toilette des dimanches matin, aiguïser son rasoir sur la pierre, faire mousser sa barbe avec le blaireau, se raser lentement, précautionneusement, et passer sur ses joues une eau de Cologne dont je n'ai jamais retrouvé sur d'autres la fraîcheur. Je sens encore l'odeur de son costume de velours à grosses cotes : odeur de propre, de savon de Marseille, de lessiveuse et de lavoir, de repos bien gagné. Je le revois face à moi, appliqué à manger comme si c'était une fête. Je revois son grand corps osseux qui ne pliait jamais, ses bras fins parcourus de grosses veines bleues, ses mains savantes serrées sur un manche d'outil. Je le revois assis dans son appentis¹, à l'abri de la pluie, triant ses haricots secs, et, plus tard, près de sa cuisinière de fonte, garnir le fourneau, replacer les cercles brûlants, lire le journal, regarder infiniment ses mains ouvertes devant lui comme pour mesurer le travail accompli.

Je le revois enfin sur sa bicyclette, vieillissant mais toujours au travail, en route vers le jardin, sa musette² à l'épaule, très droit, le regard loin porté. Car ce jardin aidait mes grands-parents à subsister. Malgré l'aide de mon père et de ma mère, de leurs autres enfants, mes grands-parents vivaient, en effet, comme je l'ai déjà dit, de bien peu de chose, seulement de quelques billets difficilement gagnés. Lui, j'en suis sûr, n'en souffrait pas. Posséder une maison –fût-elle de trois pièces-, manger et se chauffer suffisaient à son bonheur. Elle, elle aurait voulu gâter ses petits-enfants. Elle devait user de stratagèmes pour soustraire du porte-monnaie les pièces nécessaires à sa générosité. Quand il s'en rendait compte, l'explication devenait vite orageuse. Parfois, alors, quand elle ne trouvait pas d'autre défense, elle lui reprochait d'avoir refusé la pension de blessé de guerre qu'il avait toujours farouchement repoussée, jetant rageusement les lettres dans le foyer³.

Longtemps, hélas, cette pension refusée fut sujet de discorde entre elle et lui. L'argent manquait et elle aimait tant faire plaisir à ses petits-enfants. C'est après la mort de ma grand-mère que, seul avec lui, j'ai osé lui poser la question : pourquoi avoir refusé ce qui était un droit et les aurait aidés à vivre mieux ? Ce soir-là, foudroyé, je me suis senti misérable quand il m'a répondu d'une voix qui a sonné comme une lanière de fouet :

– On ne se fait pas payer pour avoir eu honte d'être un homme.

Tel était cet homme magnifique qui parlait si bien avec les yeux.

Christian SIGNOL, *Bonheurs d'enfance*,
Albin Michel 1996.

Lire et analyser

1. Le narrateur brosse le portrait du grand-père par petites touches.

- Dégagez les grandes lignes de ce portrait.
- Pourquoi à votre avis les mains du grand-père sont-elles évoquées plusieurs fois ?

2. L'anaphore " Je le revois " structure le texte et assure sa progression. En quoi est-elle révélatrice du lien entre les deux personnages principaux ?

3. Quels sentiments le narrateur éprouve-t-il en évoquant ces " bonheurs d'enfance " ?

4. *On ne se fait pas payer pour avoir eu honte d'être un homme.*

- Sur quel ton le grand-père a-t-il dit cette phrase? Quel effet a-t-elle eu sur le narrateur ?
- Quelle information supplémentaire cette réplique nous apporte-t-elle sur le personnage ?

5. Trois générations sont représentées dans cet extrait. Quels rapports entretiennent-elles les unes avec les autres ? Quel message cela semble-t-il véhiculer ?

Les mots pour le dire

1. Les nuances de sens :

Voici différentes acceptions du verbe Revoir :

- a) voir quelqu'un de nouveau
- b) retourner dans un lieu (qu'on avait quitté)
- c) regarder de nouveau
- d) voir de nouveau en esprit, par la mémoire
- e) examiner de nouveau pour corriger

Précisez le sens de ce verbe dans chacun des extraits suivants :

- Je le **revois** face à moi, appliqué à manger comme si c'était une fête. Je **revois** son grand corps osseux qui ne pliait jamais, ses bras fins parcourus de grosses veines bleues, ses mains savantes serrées sur un manche d'outil. • Je le

revois assis dans son appartement, à l'abri de la pluie, triant ses haricots secs, et, plus tard, près de sa cuisinière de fonte, garnir le fourneau, replacer les cercles brûlants, lire le journal...

C. Signol

- J'étais précocement mûri lorsque, cette année, nous revînmes à Fongueusemare, Juliette et Robert m'en parurent d'autant plus jeunes, mais, en **revoyant** Alissa, je compris brusquement que tous deux nous avions cessé d'être enfants.

A. Gide

- Je ne **revois** que l'expression presque triste déjà de son sourire et que la ligne de ses sourcils, si extraordinairement relevés au-dessus des yeux, écartés de l'œil en grand cercle.

A. Gide

- La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. **Revoir** le printemps était pour moi ressusciter en paradis.

J.-J. Rousseau

Repères

La polysémie : Certains mots n'ont qu'un seul sens, ils sont monosémiques. Mais la plupart des mots sont polysémiques, c'est-à-dire que leur signification change suivant le contexte dans lequel ils sont employés.

Exemple : *Lettre : lettre de l'alphabet, lettre qu'on envoie...*

La synonymie : on appelle synonymes des mots de même sens ou de sens voisin.

Exemple : *se rappeler, se souvenir.*

L'antonymie : on appelle antonymes des mots de sens opposé.

Exemple : *se souvenir / oublier.*

2. Voici des synonymes du nom *souvenir* : mémoire, pensée, commémoration, réminiscence, cadeau, bibelot (petit objet décoratif).

Construisez des phrases dans lesquelles vous employez le verbe *revoir* et le nom *souvenir* en faisant apparaître chaque fois la nuance de sens.

3. La nominalisation

Dans les phrases suivantes, dites si le substantif a le même sens que le verbe :

- *Je ne reconnais plus
Ni les murs ni les rues
Qui ont vu ma jeunesse.*
- Le narrateur éprouve de la reconnaissance à l'égard de son grand-père.
- Quand on se penche sur son passé, on **revoit** des instants de bonheur.
- La **revue** de presse est programmée à la fin du journal télévisé.
- En **revoyant** son fils perdu de vue depuis longtemps, la vieille mère **retrouva** l'usage de la parole.
- Les **retrouvailles** avec d'anciens camarades de classe s'accompagnent de nostalgie.
- Il fuit les lieux et les visages qui lui **rappellent** son passé.
- En cas de grave crise entre deux pays, certains gouvernements procèdent au **rappel** de leurs ambassadeurs.

Connaissez-vous d'autres acceptions des noms en question ? Lesquelles ?

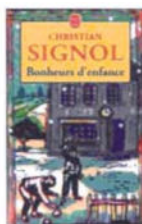
Lire - écrire

1- " *On ne se fait pas payer pour avoir eu honte d'être un homme.*" Le personnage du grand-père n'est manifestement pas fier de son passé de soldat.

En vous appuyant, entre autres, sur le vocabulaire vu sous la rubrique " **Les mots pour le dire** ", rédigez un court paragraphe dans lequel vous imaginez l'expérience malheureuse qui aurait pu être à l'origine de cette affirmation.

2- En vous appuyant sur l'extrait étudié et sur cette quatrième de couverture, dites comment vous comprenez la phrase :

" Nul ne guérit de son enfance " .



Nul ne guérit de son enfance... En 1958, à onze ans, Christian Signol doit quitter son village natal, dans le Quercy, pour devenir pensionnaire à la ville. Une blessure qui ne se refermera jamais.

Le romancier des *Vignes de Sainte-Colombe* rouvre la porte à ses souvenirs : les arbres, les champs, les goûters près du fourneau, le garde champêtre et le meunier, les forains de passage. Les fenaisons et les vendanges, la pêche aux écrevisses, les feux de la Saint-Jean. Et puis aussi la petite école, l'instituteur, la découverte de la poésie à travers Victor Hugo... Toutes les senteurs, tous les instants qui firent pour lui de ces années un paradis. Ecrit dans une langue savoureuse, un hymne bouleversant à un monde disparu.



31/4524/0

Code prix **LP 6**

Crépuscule

Dans sa jeunesse, Frédéric a connu Madame Arnoux et l'a aimée pendant des années sans jamais le lui avouer. Bien des années plus tard, celle-ci lui rend visite.



Gustave FLAUBERT
(1821- 1880) Né en Normandie, il a passé son enfance aux côtés de son père chirurgien. Sa rencontre avec Élisabeth Schlésinger marquera sa vie. Grand auteur réaliste, il a surtout écrit *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale*.

L'Art industriel : le nom du magasin de Monsieur Arnoux.

Elle avoua qu'elle désirait faire un tour à son bras, dans les rues.
Ils sortirent.

La lueur des boutiques éclairait, par intervalles, son profil pâle ; puis l'ombre l'enveloppait de nouveau ; et, au milieu des voitures, de la foule et du bruit, ils allaient sans se distraire d'eux-mêmes, sans rien entendre, comme ceux qui marchent ensemble dans la campagne, sur un lit de feuilles mortes.

Ils se racontèrent leurs anciens jours, les dîners du temps de *l'Art industriel*, les manies d'Arnoux, sa façon de tirer les pointes de son faux col, d'écraser du cosmétique sur ses moustaches, d'autres choses plus intimes et plus profondes. Quel ravissement il avait eu la première fois, en l'entendant chanter ! Comme elle était belle, le jour de sa fête, à Saint-Cloud ! Il lui rappela le petit jardin d'Auteuil, des soirs de théâtre, une rencontre sur le boulevard, d'anciens domestiques, sa négresse.

Elle s'étonnait de sa mémoire. Cependant, elle lui dit :

– Quelquefois, vos paroles me reviennent comme un écho lointain, comme le son d'une cloche apporté par le vent ; et il me semble que vous êtes là, quand je lis des passages d'amour dans les livres.

– Tout ce qu'on y blâme d'exagéré, vous me l'avez fait ressentir, dit Frédéric (...)

– Pauvre cher ami !

Elle soupira ; et, après un long silence :

– N'importe, nous nous serons bien aimés.

– Sans nous appartenir, pourtant !

– Cela vaut peut-être mieux, reprit-elle.

– Non ! Non ! Quel bonheur nous aurions eu !

– Oh ! Je le crois, avec un amour comme le vôtre !

Et il devait être bien fort pour durer après une séparation si longue !

Frédéric lui demanda comment elle l'avait découvert.

– C'est un soir que vous m'avez baisé le poignet entre le gant et la manchette. Je me suis dit : " Mais il m'aime... Il m'aime. " J'avais peur de m'en assurer, cependant. Votre réserve était si charmante, que j'en jouissais comme d'un hommage involontaire et continu.

Il ne regretta rien. Ses souffrances d'autrefois étaient payées.

Gustave FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, 1869.

Lire et analyser

1. Ce texte est un récit comportant un dialogue. Délimitez les deux séquences en question et dites quel rapport elles entretiennent entre elles.

2. De quelle période de leur vie les deux personnages parlent-ils surtout ?

3. "Elle s'étonnait de sa mémoire". Montrez que les deux personnages se souviennent des moindres détails de leur passé. Quelles conclusions peut-on en tirer ?

4. Dans cet extrait, le souvenir s'accompagne d'un sentiment de regret. Relevez les indices qui traduisent ce sentiment. et dites comment vous comprenez alors les deux dernières phrases de l'extrait.

Les mots pour le dire

1. Les mots de la même famille

• Voici quelques mots de la même famille que " mémoire " :

- *mémorial* (nom) : monument commémoratif

Ex : Un mémorial a été construit sur le lieu de la bataille.

- *immémorial* (adjectif)

Ex : L'apparition de la vie sur terre remonte à des temps immémoriaux.

• **Cherchez** d'autres mots de la même famille dont vous préciserez le sens.

2. Autour du mot " Mémoire "

• *Quel sens a le mot " mémoire " dans chacune des expressions suivantes :*

préparer un mémoire

avoir une mémoire d'éléphant

publier des mémoires

• **Utilisez chacune de ses expressions dans une phrase de votre composition.**

Lire - écrire

Dites en deux ou trois phrases ce qui vous a particulièrement touché dans ce texte.

Le discours rapporté

- Rapporter les paroles d'autrui
- Appuyer une argumentation par des citations d'auteurs

Observation

Mme Loisel a emprunté à une amie, Mme Forestier, une parure de diamants qu'elle a égarée. Elle n'en dit rien à personne et s'endette pour faire confectionner une authentique copie du bijou perdu...

Madame Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait ? Qui sait ? Comme la vie est singulière, changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver !

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler ? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas ?

Elle s'approcha.

" Bonjour, Jeanne ".

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée aussi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia :

" Mais... Madame !... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

– Non. Je suis Mathilde Loisel. "

Son amie poussa un cri : " Oh ! ... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée !... "

Guy de Maupassant, *La parure*

Questions :

1. Après avoir évoqué les peines endurées par Mme Loisel pendant des années, le narrateur nous présente ce personnage dans ses moments de solitude, puis lors de sa rencontre avec Mme Forestier. A quel moment précis de la narration Maupassant fait-il intervenir le discours direct et le discours indirect libre ? Pourquoi ?

2. Relevez le passage au discours indirect libre relatif à chacun de ces deux derniers moments et dites comment cela permet de broser le portrait moral des deux femmes.

3. Le narrateur aurait pu rapporter les paroles des deux femmes au discours indirect. Pourquoi a-t-il opté pour le discours direct ?

4. Dites ce qui distingue ces deux types de discours sur le plan formel.

Exercices

1. Lisez l'extrait suivant et répondez aux questions

Extrait :

Elle s'étonnait de sa mémoire. Cependant, elle lui dit :

– Quelquefois, vos paroles me reviennent comme un écho lointain, comme le son d'une cloche apporté par le vent ; et il me semble que vous êtes là, quand je lis des passages d'amour dans les livres.

G. Flaubert

Questions :

- Identifiez la phrase rapportée au style direct et celle rapportée au style indirect.
- *Elle s'étonnait de sa mémoire.* Imaginez ce que Mme Arnoux aurait pu dire à Frédéric pour traduire son étonnement.
- “*Quelquefois, vos paroles me reviennent comme un écho lointain*”. Mettez cette phrase au style indirect. Quelles transformations constatez-vous ?

2. Repérez les paroles rapportées dans l'extrait suivant et dites chaque fois qui les prononce.

J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. (...) Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens, et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse.

Abbé Prévost, *Manon Lescaut*.

Repères

Quand on rapporte les paroles ou les pensées de quelqu'un, on a le choix entre le discours direct, le discours indirect et le discours indirect libre.

- Le discours direct reproduit les paroles telles qu'elles ont été prononcées.

- Le discours indirect rapporte les paroles en les subordonnant à un verbe introducteur comme dire, annoncer, prétendre, demander...

- Le discours indirect libre est un procédé essentiellement littéraire qui combine les particularités du discours direct (absence de subordination, présence d'interjections et d'exclamations) et certaines particularités du discours indirect (transformation des pronoms et des temps ...).

Exemple :

Ils se racontèrent leurs anciens jours, les dîners du temps de l'Art industriel, les manies d'Arnoux, sa façon de tirer les pointes de son faux col, d'écraser du cosmétique sur ses moustaches, d'autres choses plus intimes et plus profondes. Quel ravissement il avait eu la première fois, en l'entendant chanter! Comme elle était belle, le jour de sa fête, à Saint-Cloud ! Il lui rappela le petit jardin d'Auteuil, des soirs de théâtre, une rencontre sur le boulevard, d'anciens domestiques, sa négresse.

G. Flaubert, *l'Éducation sentimentale*

Les verbes introducteurs

Les verbes introducteurs révèlent parfois l'implication du narrateur.

Ex : prétendre, demander en souriant, prétexter, dire en baillant...

3. À partir du passage suivant, imaginez sous forme de dialogue les questions de Frédéric et les réponses de Mme Arnoux.

Enfin, il lui adressa quantité de questions sur elle et son mari.

Ils habitaient le fond de la Bretagne, pour vivre économiquement et payer leurs dettes. Arnoux, presque toujours malade, semblait un vieillard maintenant. Sa fille était mariée à Bordeaux, et son fils en garnison à Mostaganem. Puis, elle releva la tête :

- Mais je vous revois ! Je suis heureuse !

G. Flaubert

Dans le texte obtenu, les deux dernières phrases prononcées par Mme Arnoux et rapportées au discours direct gardent-elles la même force ?

4. Transformez ce passage au discours indirect et dites si la scène est aussi émouvante que dans le texte de départ.

Elle (ma mère) éclata franchement de rire. Sa gaieté soudaine me rendit toute ma confiance et je continuai ;

- Je travaillerai et nous n'aurons plus faim...

- Repose-toi mon petit, me dit-elle, tant que je serai vivante, tu n'auras jamais faim, même si je devais mendier.

Ahmed Sefrioui, *La boîte à merveilles*.

5. Lisez attentivement le passage suivant puis réécrivez-le sous forme de récit intégrant un dialogue :

Quand nous en avons terminé, je lui lance qu'il nous faudrait compléter cet album, que trop d'années ont déjà passé sans que nous en ayons fixé le souvenir. D'abord, il m'observe, sans réaction apparente. Puis il me demande si je

compte faire quérir un photographe pour l'immortaliser sur son lit de torture. Et il sourit, d'un sourire sarcastique. Je lui réponds que je songe plutôt à faire son portrait. Aussitôt, il se radoucit. Il se rend compte que sa raillerie était sans doute malvenue. Du coup, il se met à ma disposition sans manifester trop de mauvaise volonté. Je me saisis d'une feuille de papier, d'un fusain, et je le dessine en costume oriental jouant sur une harpe abyssine. Lorsque je lui montre mon travail achevé, il part d'un rire sonore tout droit surgi de l'enfance.

Philippe Besson, *les Jours fragiles*, 2004

6. Faites le compte rendu de l'échange qui a suivi l'écoute de la chanson lors de la séance d'oral. Variez les verbes introducteurs et veillez à la concordance des temps.

Repères

Les verbes introducteurs

- **Déclaration** : déclarer, annoncer, lancer, expliquer, préciser, prévenir, avertir, avouer, s'écrier etc.
- **Demande** : demander, prier, interroger, questionner, enquêter, supplier etc.
- **Réponse** : répondre, répliquer, rapporter, ajouter, refuser, interrompre etc.

Lorsque le verbe introducteur est au passé, les temps des verbes du discours indirect suivent la règle de la concordance des temps.

Les adverbes et les expressions de temps et de lieu subissent également des transformations.

7. Hugo semble plongé dans ses réflexions.

A quoi peut-il bien songer ?

Rédigez un court paragraphe dans lequel vous rapportez ses pensées.



8. Que peut-elle bien se dire ?

Rédigez un court paragraphe dans lequel vous rapportez les pensées qui peuvent lui traverser l'esprit.



9. Lisez l'extrait suivant et dites pourquoi Jacques Suffel rapporte la première version du début de *l'Éducation sentimentale*.

C'est le 1er septembre 1864 que Flaubert commença, sans enthousiasme, la rédaction de son roman. Envahi par la mélancolie de ses souvenirs de jeunesse, il multipliait les brouillons, et l'influence, toujours proche de Balzac le préoccupait.

Les ébauches des premières lignes sont à cet égard caractéristiques : « *Il n'eût pas été difficile à l'observateur le plus médiocre de reconnaître parmi les passagers qui, le 1er septembre 1840, à 6 heures du matin, encombraient le pont de la Ville de Montereau, amarrée au quai Saint-Bernard, quelles étaient la condition, les aptitudes intellectuelles, les goûts et le caractère d'un jeune homme qui...*

M. Frédéric Moreau, âgé de seize ans[le texte définitif indiquera :dix-huit ans], nouvellement reçu bachelier ès lettres, s'embarqua, le 1er septembre 1840, à six heures du matin, sur la Ville de Montereau, pour s'en retourner chez sa mère à Nogent-sur-Seine... »

Peu à peu le style s'affermi et Flaubert retrouva sa manière. Néanmoins, jusqu'à la fin, il fut tourmenté par le doute.

Jacques Suffel, *Préface de l'Éducation sentimentale*.

Voici la version définitive de ce début de roman :

Le 15 septembre 1840, vers six heures du matin, la Ville-de-Montereau, près de partir, fumait à gros tourbillons devant le quai Saint-Bernard.

Des gens arrivaient hors d'haleine ; des barriques, des câbles, des corbeilles de linge gênaient la circulation ; les matelots ne répondaient à personne(...)

Un jeune homme de dix-huit ans, à longs cheveux et qui tenait un album sous son bras, restait auprès du gouvernail, immobile...

L'étude de texte

Répondre par écrit à une question de compréhension

- Comprendre l'énoncé d'une question
- Rechercher les éléments de réponse
- Rédiger la réponse
- Réviser, améliorer la rédaction

Texte

J'ai partagé avec mon grand-père et ma grand-mère des moments merveilleux dans leur minuscule maison de trois pièces, qui se trouvait à deux cents mètres de celle de mes parents, au bout d'un chemin qui longeait leur ancienne boulangerie, elle-même située face au travail du maréchal-ferrant. Ainsi, chaque fois que je me rendais chez eux, je sentais d'abord l'odeur de la corne brûlée des chevaux ferrés par le maréchal, puis celle du pain cuit dans le fournil, celle du bois de chêne dans le hangar, celle de la farine dans la remise, enfin l'odeur des vaches et du lait dans la maison de mes grands-parents.

En approchant de la cour, c'est lui que j'apercevais inmanquablement, car sa fière et droite silhouette se remarquait de loin. Il s'appelait Germain. C'était un homme d'acier, jusque dans le bleu de ses yeux. D'une enfance douloureuse, il s'était forgé un caractère terrible et une carapace dont il se débarrassait seulement, parfois, pour ses petits-enfants. Il était capable de colères froides qui le faisaient redouter de tous, de sa famille comme de ses amis. Sa moustache blanche soulignait un nez fin et droit. Il portait une chemise de laine, un pantalon de toile retenu par des grandes bretelles, et une ceinture de flanelle enroulée autour de sa taille. Sur sa tête, une casquette grise qu'il repoussait quelquefois vers l'arrière, quand il était bien fatigué.

Tout le monde le craignait. Pas moi. Je devinais derrière cette forteresse glaciale une immensité de tendresse. Il me semblait que c'était le métal de ses yeux qui la retenait prisonnière, car je n'avais jamais vu ailleurs, dans d'autres yeux, un tel bleu implacable.

Christian Signol, *Bonheurs d'enfance*.

■ Exercices

1. Lisez chacun des extraits suivants et dites si les indices écrits en gras constituent des éléments de réponse à la question 1, 2 ou 3.

Extrait 1 :

J'ai partagé avec mon grand-père et ma grand-mère des **moments merveilleux** dans leur minuscule maison de trois pièces, qui se trouvait à **deux cents mètres** de celle de mes parents, au bout d'un chemin qui longeait **leur ancienne boulangerie**, elle-même située **face au travail du maréchal-ferrant**. Ainsi, chaque fois que je me rendais chez eux, je sentais d'abord l'**odeur de la corne brûlée des chevaux ferrés** par le maréchal, puis **celle du pain** cuit dans le fournil, **celle du bois de chêne** dans le hangar, **celle de la farine dans la remise**, enfin l'**odeur des vaches et du lait dans la maison de mes grands-parents**.

Questions :

1. Dites quels sont les différents lieux évoqués dans cet extrait et précisez leur fonction.
2. A quel sens le souvenir des grands-parents est-il associé ? Comment cette association permet-elle au narrateur de remonter le temps ?
3. Qu'est-ce qui montre, dans cet extrait, qu'il s'agit d'un souvenir minutieusement reconstitué ?

Extrait 2 :

En approchant de la cour, c'est lui que j'apercevais immanquablement, car sa **fière et droite silhouette** se remarquait de loin. Il s'appelait Germain. C'était un **homme d'acier, jusque dans le bleu de ses yeux**. D'une enfance douloureuse, **il s'était forgé un caractère terrible et une carapace** dont il se débarrassait seulement, parfois, pour ses petits-enfants. Il était **capable de colères froides qui le faisaient redouter de tous**, de sa famille comme de ses amis. Sa moustache blanche soulignait un nez fin et droit. Il portait une chemise de laine, un pantalon de toile retenu par des grandes bretelles, et une ceinture de flanelle enroulée autour de sa taille. Sur sa tête, une casquette grise qu'il repoussait quelquefois vers l'arrière, quand il était bien fatigué.

Tout le monde le craignait. Pas moi. Je devinais derrière cette **forteresse glaciale** une immensité de tendresse. Il me semblait que c'était **le métal de ses yeux** qui la retenait prisonnière, car je n'avais jamais vu ailleurs, dans d'autres yeux, **un tel bleu implacable.**

Questions :

1. Le grand-père a un caractère complexe. Relevez des indices qui le montrent.
2. Le grand-père se distingue par un trait de caractère particulier. Lequel ? Relevez les indices qui justifient votre réponse.
3. Dans quelle mesure le portrait physique du grand-père correspond-il à son portrait moral ?

2. Lisez l'extrait suivant et répondez à la question

Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse ; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes.

Chateaubriand

Question :

Dans quel état se trouve le château ?

- a. Repérez les indices qui montrent dans quel état se trouve le château.
- b. Rédigez la réponse.

3. Lisez les extraits suivants et rédigez la réponse aux questions qui les accompagnent.

Extrait 1 :

D'autres en auraient pu faire un livre ; mais l'histoire que je raconte ici, j'ai mis toute ma force à la vivre et ma vertu s'y est usée. J'écrirai donc très simplement mes souvenirs, et s'ils sont en lambeaux par endroits, je n'aurai recours à aucune invention pour les rapiécer ou les joindre ; l'effort que j'apporterai à leur apprêt* gênerait le dernier plaisir que j'espère trouver à les dire.

André Gide, *la Porte étroite*.

* Apprêt : arrangement, structuration.

Question :

Quel choix André Gide fait-il pour écrire ses souvenirs ? Justifiez votre réponse en vous référant à l'extrait.

Extrait 2 :

Voici l'histoire d'une vie. Ma vie. La vie d'un homme au vingtième siècle. Ce que j'ai fait et ce qu'on m'a fait. Si parfois il m'est arrivé d'employer quelque ornement innocent, cela n'a jamais été que pour pallier un défaut de mémoire. J'ai pu quelquefois prendre pour un fait ce qui n'était guère qu'une probabilité, mais –et ceci est capital– je n'ai jamais fait passer pour vrai ce que je savais être faux.

William Boyd, *les Nouvelles Confessions*.

Question :

Selon William Boyd, la fonction du récit autobiographique est-elle d'embellir le vécu ? Justifiez votre réponse à l'aide d'indices précis.

4. Lisez les extraits suivants et posez chaque fois une question de compréhension nécessitant le repérage d'indices précis.

Extrait 1 :

La seule pensée de ce pain et de ces brioches d'autrefois le remuait tout entier. En ce temps-là, qui eût osé lui dire qu'on cuirait un jour dans son four du pain fait de son et de sciure de bois ? Aujourd'hui, il se réjouissait de n'être plus boulanger. Dans son jardin, au moins, il faisait pousser de vrais légumes et cueillait des fruits sains. Mais travailler ce mastic gris et oser le vendre pour du pain, il en serait mort de honte. Il avait toujours exercé son métier en y mettant tout ce qu'il y avait de meilleur en lui. Personne jamais n'avait trouvé le moindre reproche à lui adresser. Combien de boulangers pouvaient en dire autant ?

Bernard Clavel, *les Fruits de l'hiver*.

Extrait 2 :

Je finis par lui demander si ce parfum qu'il m'offre c'est celui de l'Afrique. Il me répond qu'en effet, c'est ce qui le rapproche le plus de cet ailleurs qu'il s'est résigné à quitter, et que c'est dans les senteurs qu'il retrouvera désormais son paradis perdu. Puis il détourne le visage contre l'oreiller de son lit. Ses yeux restent grands ouverts. Il part où je ne puis aller. Il part dans les contrées enfermées dans mes fioles.

Philippe Besson, *Les jours fragiles*.

L'absent



Linda Lê : auteure française d'origine vietnamienne née en 1963, elle publie à vingt-trois ans son premier roman *Un si tendre vampire*. D'autres romans suivront dont : *les Evangiles du crime*, *les Dits d'un idiot*, *Lettre Morte*.

Vivant en France, la narratrice évoque le souvenir de son père resté au Vietnam et dont elle vient d'apprendre la mort. Elle s'adresse à Sirius, un interlocuteur fictif.

L'enfant que j'étais alors avait peu de jouets, pas d'amis. Mon père me tenait lieu de compagnon de jeu. Il fabriquait des cerfs-volants, des lanternes, il dessinait des animaux, il me racontait la vie des oiseaux qu'on ne voyait pas en ville. Mon père, dis-je à Sirius, était né dans une

5 famille de paysans, au milieu d'un jardin peuplé de singes et d'oiseaux. En arrivant en ville, il avait gardé la nostalgie de la nature. Dans ses lettres, il me disait que, de temps à l'autre, il prenait le bateau et allait à la mer, ou le train pour se rendre au nord, au pays de sa jeunesse. Le

10 voyage en train dure deux jours. Il allait sur la tombe de ces ancêtres. Sa tombe à lui a été creusée au bord d'un cours d'eau. M'y rendrai-je un jour ? Croistu, Sirius, qu'il m'attend et que, si je viens m'agenouiller devant cette tombe, le mort me lâchera ? Non, les morts ne nous lâchent pas. Car que

15 serons nous sans eux ? C'est nous qui sommes poussière, en eux se trouve contenue toute l'énergie du monde. Nous défaisons ce que les morts ont fait, mais la trame a été tissée par eux. Nous répétons ce que les morts ont dit, mais les mots ont été inventés par eux. Quand mon père se rendait sur la tombe de ses ancêtres, il allait aussi à la recherche de sa jeunesse

20 perdue, ce temps heureux qu'il avait passé au nord du pays, entre les singes et les oiseaux. Enfant, je l'écoutais me raconter les promenades au bord de la rivière qui longeait son village. Il s'y baignait longuement. Une fois, il avait failli mourir. Ses pieds avaient été pris dans d'immenses algues qui l'entraînaient vers le fond. Ce fut sa grande sœur qui le sauva.

25 Elle plongea et le tira de l'eau. Il avait dix ans.

Linda Lê, *Lettre Morte*, 1998

Lire et analyser

1. Plusieurs personnages sont évoqués dans ce texte.
 - Lesquels ?
 - Sont-ils tous vivants ?
 - Combien de générations représentent-ils ?
2. " Crois-tu, Sirius.....les mots ont été inventés par eux. "

Comment expliquez-vous le passage du singulier au pluriel dans cette séquence ?

3. Comment les morts sont-ils perçus par la narratrice ? Expliquez pourquoi.
4. La narratrice a le culte du passé. Montrez-le en vous appuyant sur les champs lexicaux correspondants.

Les mots pour le dire

1. Du verbe à l'adjectif

Faites correspondre les verbes et les adjectifs

Verbes : percevoir, corrompre, mesurer, éluder, guérir, accéder, détruire, dire

Adjectifs : inéluctable, incorruptible, indestructible, indicible, imperceptible, incommensurable, incurable, inaccessible.

Rédigez deux ou trois phrases pour caractériser la relation entre la narratrice et son père. Utilisez dans votre réponse deux ou trois adjectifs choisis dans la liste ci-dessus.

2. Mieux que " faire " !

Dans les expressions suivantes, remplacez le verbe « faire » par un autre de sens plus précis : *Faire une erreur, faire des efforts, faire un plan, faire des progrès, faire comme les autres, faire une tâche, faire un discours.*

Lire-écrire

Dans la littérature arabe, il y a certainement des écrivains que vous connaissez et qui ont, eux aussi, le culte du passé. Choisissez-en un et dites, dans un court paragraphe, ce qui l'intéresse particulièrement dans le passé.

La madeleine

Le narrateur rentre chez lui « accablé de la morne journée et la perspective d'un triste lendemain ». Sa mère lui propose du thé et une madeleine ...



Marcel PROUST :
(1871-1922) Issu d'une famille bourgeoise très aisée, Marcel Proust consacre sa jeunesse aux plaisirs de la mondanité. La mort de sa mère met fin à cette vie insouciante et il se met à écrire une œuvre monumentale qu'il intitulera : *A la recherche du temps perdu*.

1- Madeleine :
petit gâteau



2- Se désagréger :
se décomposer

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine¹ que le dimanche matin à Combray (...), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans une infusion de thé ou de tilleul. La vue de la
5 petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout
10 s'était désagrégé² (...) Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans
15 fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (...), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre
20 s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là); et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau.
25 Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes
30 les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

Marcel PROUST, *Du côté de chez Swann*.

Lire et analyser

1. Dans ce texte, il est question de vue, d'odeur et de goût. Lequel parmi ces trois sens permet au narrateur de reconstituer ses souvenirs d'enfance ?
2. Le premier paragraphe commence par : «Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu.» Qu'est-ce qui dans le deuxième paragraphe fait écho à cette phrase ? Qu'en déduisez-vous quant à la construction du texte ?
3. La dernière phrase de chacun des deux paragraphes contient une information essentielle. Laquelle ?
4. Identifiez les figures de style utilisées dans ces deux phrases et indiquez leur effet.
5. En vous référant aux rapports logiques, aux temps verbaux et aux figures de style (métaphore et comparaisons notamment), montrez que cet extrait rend compte de manière fidèle de la construction du souvenir.
6. La reconstruction du souvenir est une opération bien complexe. La longueur des phrases est-elle à l'image de cette opération ?
7. Les phrases de Proust sont généralement longues et, donc, difficiles à lire. Choisissez-en une dans ce texte et lisez-la à haute voix. Pour cela, il faudra :
 - identifier les différents constituants de la phrase
 - la comprendre
 - maîtriser la respiration
 - prévoir des pauses.

Les mots pour le dire

La perception sensorielle

- **Faites correspondre les adjectifs et les noms.**
Noms : *Le toucher, la vue, l'odorat, le goût, l'ouïe.*
Adjectifs : *Tactile, auditif, visuel, olfactif, gustatif.*
- **Cherchez le sens des mots suivants et employez chacun d'eux dans une phrase de manière à en faire apparaître la différence de sens :**

Les senteurs, l'arôme, le parfum, le relent.

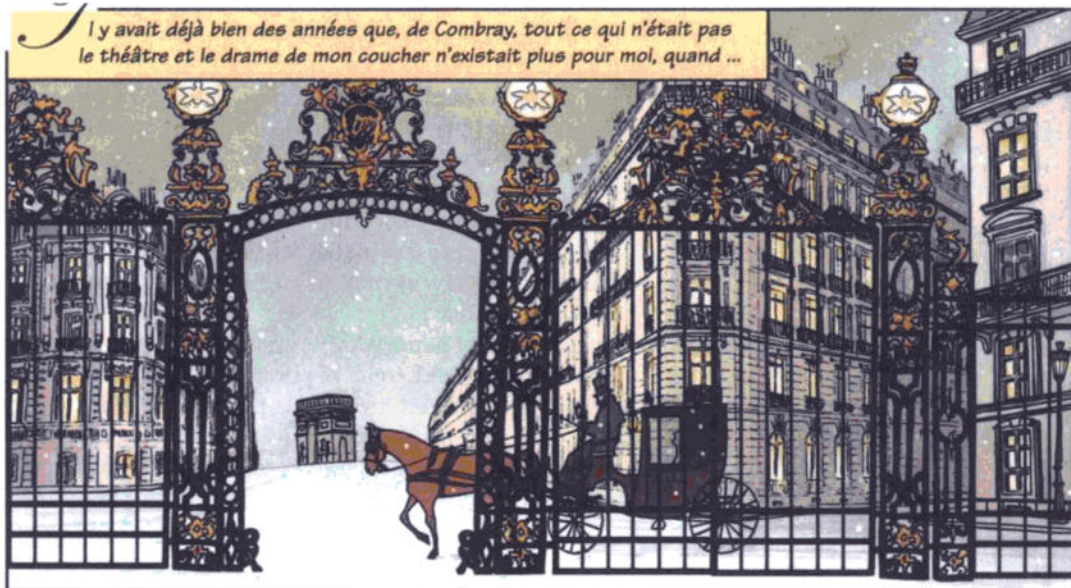
Lire - écrire

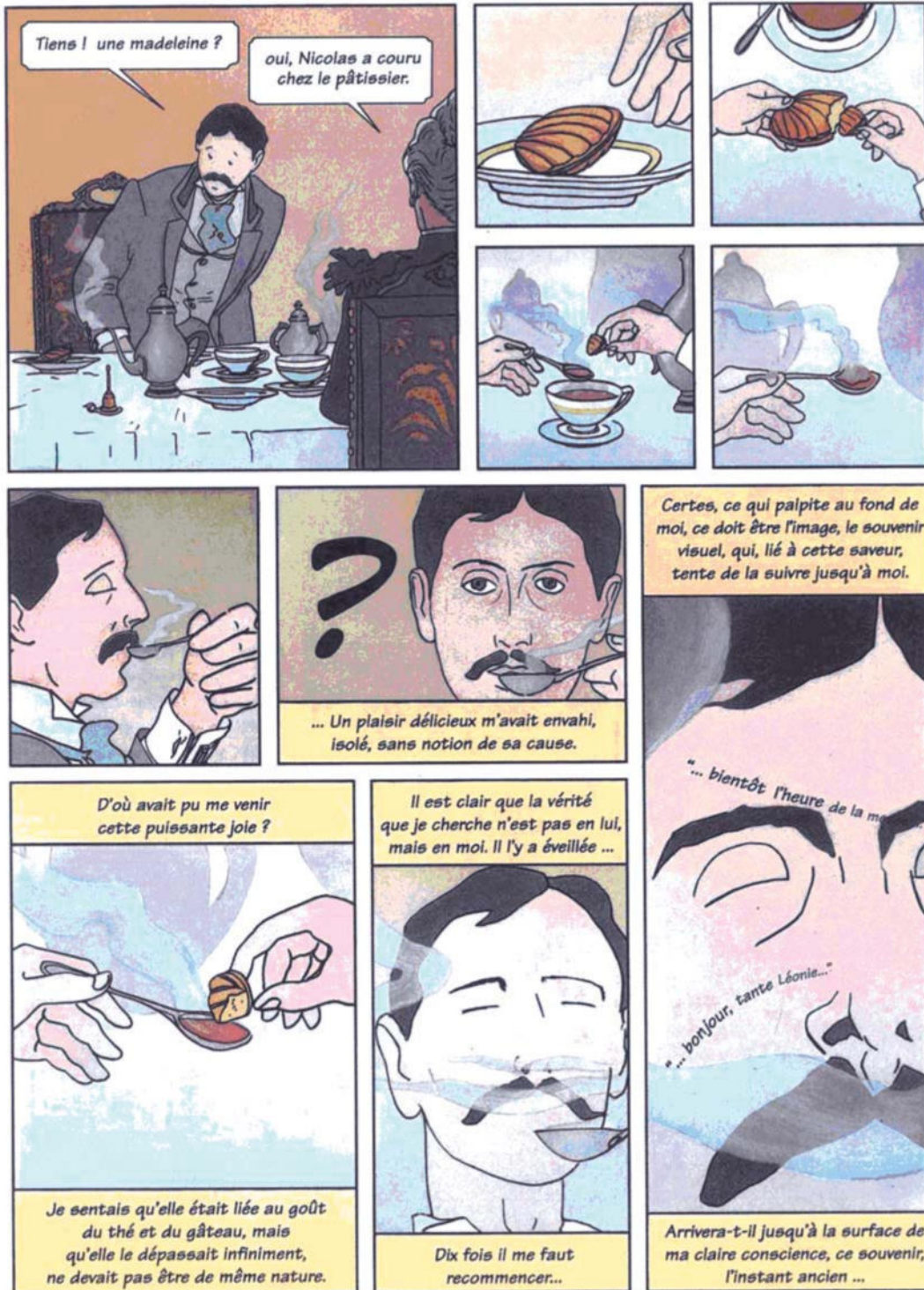
C'est le goût de la madeleine qui a déclenché le souvenir chez Proust. Vous est-il arrivé à vous aussi de vous souvenir soudain d'un événement ou d'un épisode de votre vie après avoir senti un parfum, goûté un plat, aperçu un objet, entendu un son... ? Racontez cette expérience dans un court paragraphe.

La madeleine de Proust

en bande dessinée

Adaptation et dessins de Stéphane Heuet, éd. Delcourt

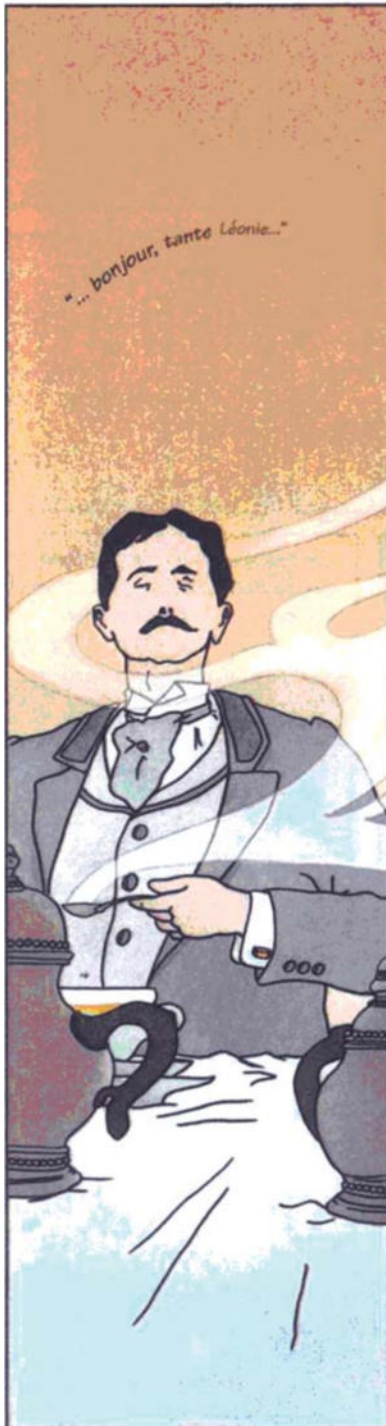




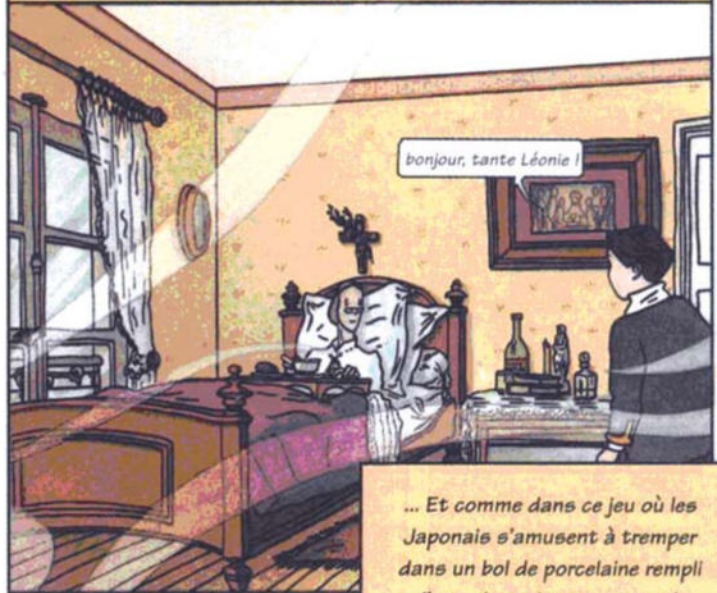
- Appréciez le gros plan sur la madeleine et la tasse de thé
- « C'est bientôt l'heure de la messe »
- « Bonjour tante Léonie »

Quel moyen le dessinateur a-t-il trouvé pour mettre en relief ces deux phrases clés du texte ?

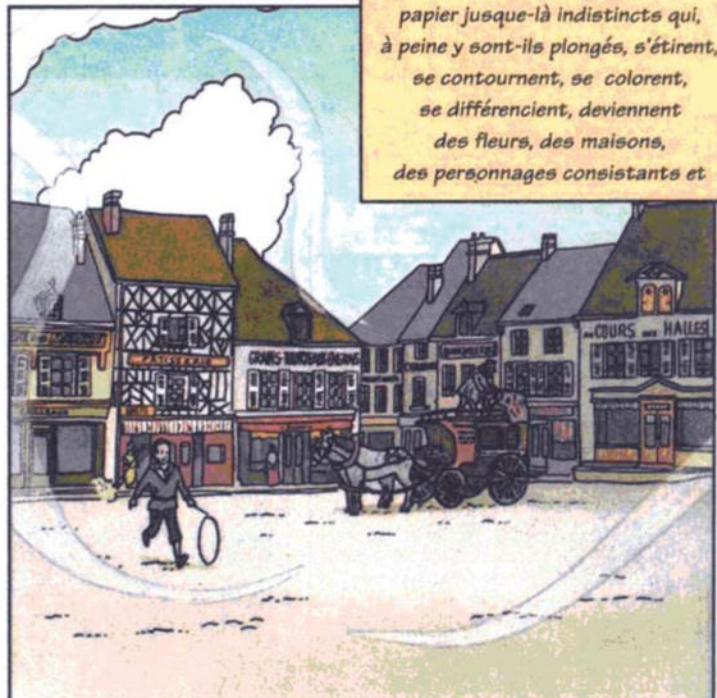
Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu.



Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que, le dimanche matin à Combray, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul...



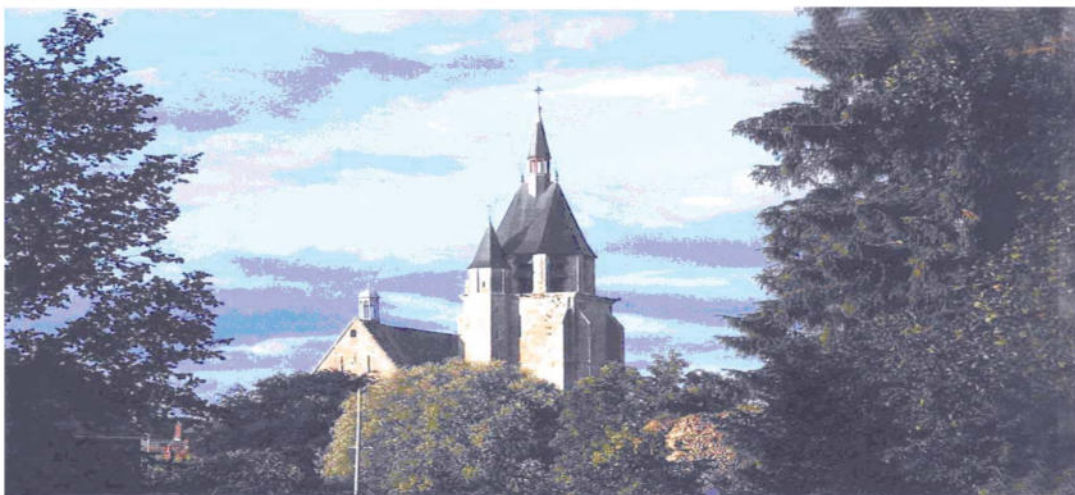
... Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et



- Retrouvez les éléments du texte de Proust.
- Quel artifice le dessinateur a-t-il trouvé pour traduire le passage de la réalité présente au souvenir ?
- Comment le dessinateur présente-t-il la phrase : « Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. » ?

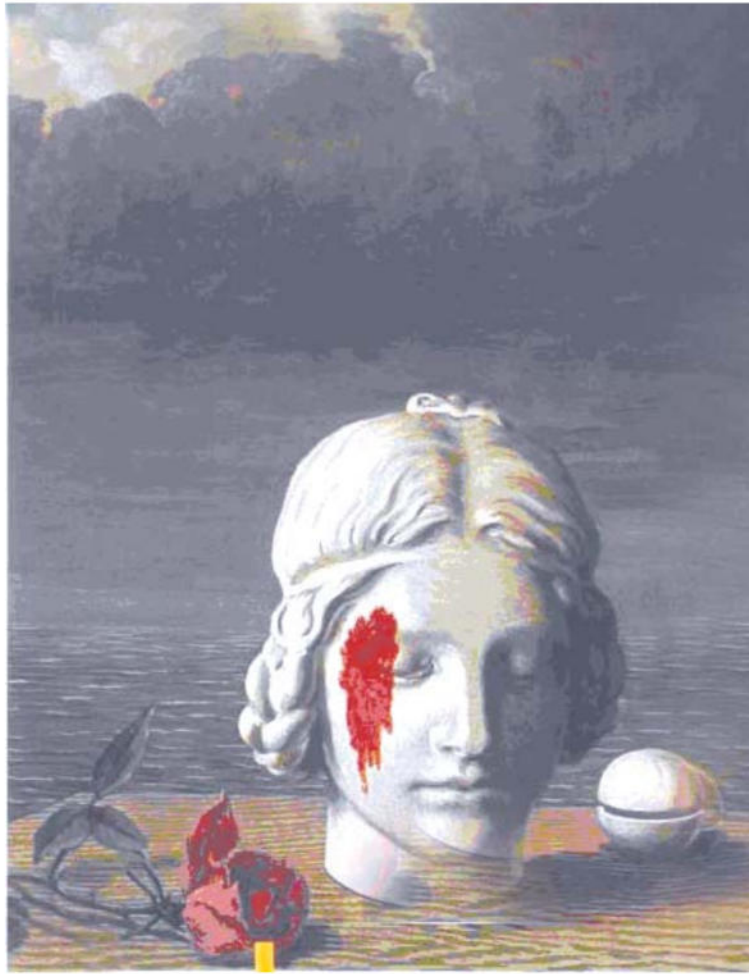


Appréciez la fidélité du dessinateur dans la reproduction de cette église.



Vue de l'église d'Illiers (devenu Combray dans le roman de Proust).

- Analyser et interpréter la composition d'un tableau



La mémoire, Magritte.

Analyser l'image

- Qu'est-ce qui est représenté dans ce tableau ?
- Que voit-on au premier plan ?
- Que voit-on en arrière-plan ?
- Quelles sont les couleurs dominantes ?
- Qu'est-ce que la rose symbolise d'ordinaire ? Et sur ce tableau ?
- Que représente la tache rouge ?
- Quels liens établissez-vous entre le tableau de Magritte et le thème du souvenir ?

Interpréter l'image

- Quelles significations donnez-vous aux couleurs choisies ?
- Que représentent les nuages et la mer ?

Croiser les regards

- Connaissez-vous d'autres artistes (peintres, écrivains, chanteurs...) qui se sont intéressés à ce sujet ?

Repères La lecture de l'image

Quand on lit un texte, on découvre les informations progressivement. Dans une image au contraire, toutes les informations sont données simultanément. Il faut donc pour "lire" une image (un tableau, une photo, une affiche...) prendre le temps de l'observer. On peut envisager plusieurs axes de lecture.

- **La couleur** : répartition des masses de couleurs, couleurs dominantes, types de couleurs (chaudes ou froides), rappels des couleurs...
 - **Les formes** : lignes courbes, droites, brisées, rappels de formes ou de motifs...
 - **Le point de vue** (la position de l'œil du peintre) : distance par rapport aux figures de premier plan (visage, portrait en buste ou en pied). hauteur du regard, angle de vue (de biais, du bas, du haut ...) perspective...
 - **Le traitement des thèmes** : aspect, attitude, position des personnages, expressions des visages, éléments du décor, objets symboliques ...
- **La composition** : différents plans (premier plan/arrière plan), répartition des éléments dans le cadre (centrés, dispersés, symétriques...) équilibre des masses...
 - **La lumière** : source de la lumière, jeu des ombres, qualité de la lumière (forte, douce, diffuse, contrastée...)



Paul Klee, *Saint-Germain de Tunis*, 1914

L'essai

- Lire et comprendre un sujet
- Dégager la problématique
- Rédiger une introduction

Observation

Repérez les différentes parties qui constituent les sujets suivants :

Sujet 1

« Ils s'affrontaient pour un rien, pour cent francs gaspillés, pour une paire de bas... »

Cette phrase (de Georges Perec) laisse entendre que les difficultés matérielles peuvent avoir une influence négative sur les relations entre les individus.

Partagez-vous ce point de vue ?

Vous exprimerez votre opinion en vous appuyant sur des exemples précis.

Bac 2003, sections scientifiques

Sujet 2

«La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur », écrit Hugo à propos des *Contemplations*.

Alors que ce livre est marqué par la tristesse et le drame, d'autres œuvres exaltent le bonheur et la gaieté.

Par quel type d'œuvre êtes-vous attiré en tant que lecteur ? Pourquoi ? Vous répondrez à ces questions en vous appuyant sur des exemples et des arguments précis.

Bac 2001, lettres.

Repères

Pour bien comprendre un sujet, il faut d'abord examiner attentivement sa formulation, et ensuite dégager les différentes parties qui le composent.

En général, un sujet comporte une citation ou une pensée accompagnée d'une question et d'une consigne.

Exercices

1. Lisez attentivement le sujet suivant et dites quelle est la problématique qui lui correspond :

Sujet :

Pensez-vous que le rôle des médias soit d'ouvrir notre conscience à d'autres cultures, d'autres manières de penser ?

Vous fonderez votre réflexion sur des exemples précis.

Sujet de composition française, séries F, G, H

Problématiques :

a) Il s'agit de montrer que le rôle des médias est avant tout d'informer objectivement le public sur d'autres cultures, d'autres manières de penser.

b) Il s'agit de montrer que le rôle des médias est de nous faire prendre conscience d'autres aspects de notre culture..

c) Il s'agit de montrer que le rôle des médias est de nous faire connaître d'autres cultures, d'autres manières de penser en vue de nous faire prendre conscience de notre spécificité .

d) Il s'agit de montrer que le rôle des médias est de nous amener à prendre conscience de l'existence d'autres cultures, d'autres manières de penser et à reconnaître leur légitimité.

e) Il s'agit de montrer que le rôle des médias est de nous faire découvrir d'autres cultures , d'autres manières de penser .

2. Quelle est la problématique soulevée dans chacun des sujets suivants ? Reformulez-la par écrit.

Sujet 1

Balzac pense que, dans les grandes villes, les gens ont tendance à vivre « chacun pour soi ». Partagez-vous ce point de vue ?

Exprimez votre opinion personnelle en l'illustrant par des arguments et des exemples précis

Sujet 2

Pour l'auteur, le bonheur n'est pas synonyme de richesse matérielle. Partagez-vous son point de vue ? Développez votre opinion en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

Bac 2002, sections scientifiques.

3. Lisez attentivement les sujets suivants et rédigez une introduction pour chacun d'eux :

Sujet 1

Pour réussir dans la vie, il suffit d'être ambitieux et d'avoir confiance en soi. Partagez-vous cet avis ? Ou bien pensez-vous que la réussite dans la vie dépend d'autres facteurs ?

Vous exprimerez votre opinion en vous référant à des exemples empruntés à votre expérience personnelle et à vos lectures

Bac 2001, sections scientifiques.

La problématique est un problème précis posé dans un contexte général .
Dégager la problématique c'est définir exactement ce sur quoi il est demandé de réfléchir .

Sujet 2

« Ils s'affrontaient pour un rien, pour cent francs gaspillés, pour une paire de bas... »

Cette phrase laisse entendre que les difficultés matérielles peuvent avoir une influence négative sur les relations entre les individus.

Partagez-vous ce point de vue ?

Vous exprimerez votre opinion en vous appuyant sur des exemples précis.

Bac 2003, sections scientifiques.

4. Choisissez l'une des introductions rédigées (exercice 3) et réécrivez-la en y apportant les corrections nécessaires.

5. Bilan

Dressez maintenant une liste des caractéristiques d'une bonne introduction.

6. Lisez les citations suivantes :

a. On ne recommence plus, mais se souvenir, c'est presque recommencer.

Charles Nodier

b. Le souvenir du bonheur n'est plus du bonheur ; le souvenir de la douleur est de la douleur encore.

Lord Byron

c. Il y a une période où les souvenirs sont comme des sables mouvants dans lesquels on s'enfonce, on s'enlise... Et puis, peu à peu, ils prennent pour ainsi dire de la consistance, jusqu'à devenir comme un terrain solide sur lequel on va d'un pas élastique et léger.

M. Donnay

d. Les humains disent que le temps passe. Le Temps dit que les humains passent.

Proverbe sanskrit

e. Plongé dans une demi-somnolence, toute ma jeunesse repassait en mes souvenirs. Cet état, où l'esprit résiste encore aux bizarres combinaisons du songe, permet souvent de voir se passer en quelques minutes les tableaux les plus saillants d'une longue période de la vie.

Gérard de Nerval

f. Les longs souvenirs font les grands peuples. La mémoire du passé ne devient importune que lorsque la conscience du présent est honteuse.

Maurice de Guéin

g. Imaginer n'est pas se souvenir.

Bergson

h. La nostalgie c'est le désir d'on ne sait quoi.

Saint-Exupéry

Voici trois problématiques. A quelle citation correspond chacune d'elles ?

– Quel lien le souvenir a-t-il avec l'identité des individus, le sentiment d'appartenir à une culture, à une civilisation ? Quelle serait la fonction de l'Histoire ? S'agit-il alors dans ce cas de souvenirs collectifs ou de souvenirs personnels ?

– Quel lien a-t-on souvent tendance à faire entre ces deux facultés de l'esprit qui, pourtant, s'opposent, l'une essentiellement orientée vers l'avenir et l'autre ne trouvant sa raison d'être que dans le passé ?

– Dans quel état l'esprit se trouve-t-il alors quand défilent des images de la vie passée ? Ces souvenirs sont-ils d'égale importance ? Pourquoi certains d'entre eux sont-ils plus vivaces que d'autres ? La mémoire peut-elle tout retenir ?

7. Rédigez l'introduction de l'un des sujets suivants :

Sujet 1

" Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. »

Partagez-vous cette vision optimiste de l'humanité ?

Vous exprimerez votre opinion en vous référant à des exemples empruntés à l'actualité, à votre expérience personnelle ou à vos lectures.

Bac sections scientifiques, 1996.

Sujet 2

" Celui qui diffère de moi, loin de me léser, m'enrichit ", affirme Saint-Exupéry.

Pensez-vous que les différences culturelles ou sociales entre individus soient un obstacle à la communication ou, au contraire, une source d'enrichissement ?

Vous exprimerez votre point de vue en vous référant, dans le choix de vos arguments, à des exemples précis empruntés à votre expérience personnelle ou à vos lectures.

Bac sections scientifiques, 1999.

Sujet 3

Pour beaucoup d'écrivains et de lecteurs passionnés, "la littérature est la preuve que la vie ne suffit pas ". Or, le cinéma, la télévision et l'Internet, qui connaissent aujourd'hui un développement sans précédent, suscitent de plus en plus l'intérêt du public.

Pensez-vous que ces moyens de communication modernes constituent une menace pour la littérature ?

Vous développerez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples tirés de vos lectures et de votre culture générale.

Bac sections scientifiques, 2005.

Repères

Réussir une introduction c'est :

- amener le sujet : présenter un fait général lié au sujet de réflexion
- établir la problématique : reformuler la question posée et définir ainsi ce dont on va parler
- annoncer le plan

Grille d'évaluation d'une introduction

critères	oui	Plutôt oui	Plutôt non	Non
Problématique				
Annonce du plan				
langue				



René de CHATEAUBRIAND :
(1768-1848) Né dans une grande famille aristocratique, Chateaubriand passe une grande partie de sa jeunesse au château de Combourg. Il quitte la France au moment de la Révolution de 1789. Il a écrit notamment *Atala*, *René* et *Mémoires d'outre-tombe*.

1-Cette étrangère :
la sœur du narrateur

2-Détendues :
sans tentures, sans rideaux

Visite à la maison paternelle

Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse ; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil ; cet homme s'écria : Hé bien ! Allez-vous faire comme cette étrangère¹ qui vint ici il y a quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de la porter à sa voiture. " Il me fut aisé de reconnaître l'étrangère qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs!

Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés: je visitai celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau ... Partout les salles étaient détendues², et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête.

CHATEAUBRIAND, *René*.

Lire et analyser

1. Montrez comment la structure du texte est en relation étroite avec les différents moments de la visite.
2. Qu'est-ce qui montre que les lieux sont familiers au narrateur ?
- 3.« j'entrai sous le toit de mes ancêtres. »
Relevez les autres phrases où il est question

de filiation et dites quel sentiment le narrateur doit éprouver en s'exprimant ainsi.

4. Relevez les termes qui constituent le champ lexical de la désolation. Quelle est l'impression d'ensemble qui s'en dégage ?
5. Après avoir fait le tour des lieux, que fait le narrateur ? Pourquoi ?

Les mots pour le dire

- **Donnez les adjectifs correspondant aux noms suivants :**

Mère, père, frère, fils, patriarche, ancêtre, famille, tribu, communauté.

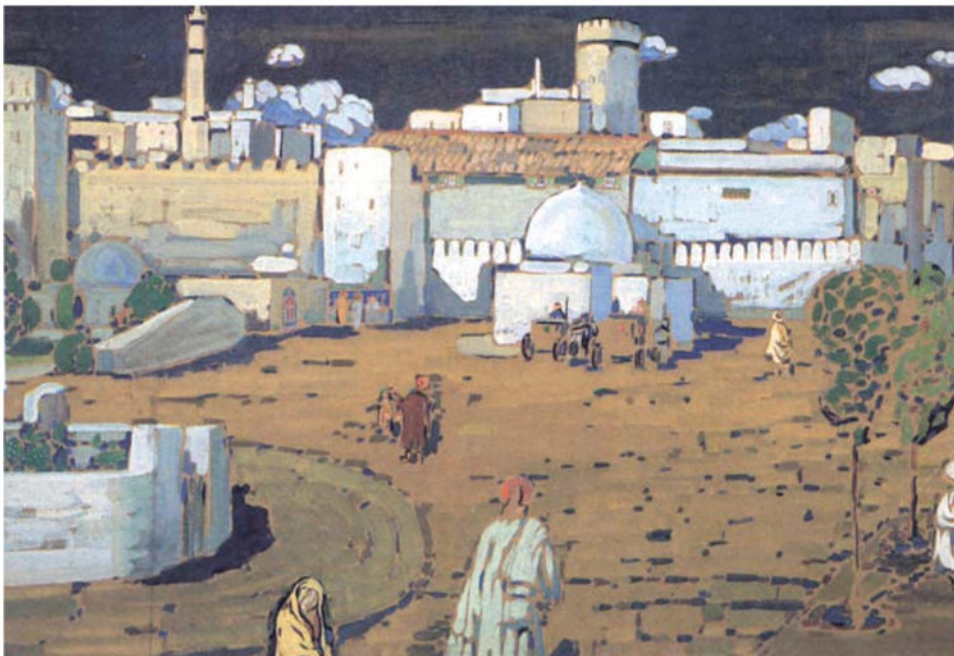
- **Précisez le sens de chacun de ces mots.**
Héritage, legs, patrimoine, succession, biens.

Lire-écrire

" *Les lieux sont aussi des liens. Et ils sont notre mémoire.* ", écrit Philippe Besson.

Rédigez un court paragraphe dans lequel vous montrez que cette citation s'applique au texte de Chateaubriand .

Utilisez dans votre réponse le maximum de mots vus sous la rubrique « Les mots pour le dire ».



Kandinsky, *Ville arabe*.

Le lac

En 1816, sur les bords du lac du Bourget, Lamartine rencontre Julie Charles, une jeune femme, dont il va tomber amoureux. Ils se promettent de se revoir un an plus tard au même endroit. Le poète est au rendez-vous mais Julie n'est pas là en raison d'une maladie qui l'emportera quelques mois plus tard.



Alphonse de LAMARTINE :

(1790-1869) : Grand poète romantique, il a eu aussi une carrière diplomatique. Il est surtout connu pour les *Méditations poétiques*.

*Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?*

5 *O lac ! L'année à peine a fini sa carrière¹,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !*

*Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
10 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.*

*Un soir, t'en souvient-il ? Nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
15 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.*

*Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
20 Laisa tomber ces mots :*

*" O Temps ! Suspends ton vol ; et vous, heures propices²!
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !*

25 *" Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins³ qui les dévorent,
Oubliez les heureux.*

- 1- un an à peine est passé
- 2- **propices** : favorables
- 3- **soins** : soucis

Mais je demande en vain quelques moments encore,
30 Le temps m'échappe et fuit :
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
 Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! De l'heure fugitive,
 Hâtons-nous, jouissons !
35 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive :
 Il coule, et nous passons ! "

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
40 Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! N'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! Passés pour jamais ! Quoi ! Tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
 Ne nous les rendra plus !

45 Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
 Que vous nous ravissez ?

O lac ! Rochers muets ! Grottes ! Forêt obscure !
50 Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
 Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
55 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
 Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
60 De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
 Tout dise : Ils ont aimé !

Alphonse de LAMARTINE,
Méditations poétiques. (1820)

Lire et analyser

1. Les strophes de ce poème n'ont pas toutes la même forme. Dites pourquoi.
2. Relevez dans les paroles de la femme aimée les deux champs lexicaux qui s'opposent. Quel lien cela a-t-il avec le reste du poème ?
3. Quels sont les termes utilisés pour évoquer la femme aimée ? Qu'en déduisez-vous ?
4. Quelle est la figure de style à laquelle le poète recourt dans la première strophe ? Expliquez-la et dites ce qu'elle ajoute au thème principal du poème ?
5. En quoi la dernière phrase du poème " Ils ont aimé ! " fait-elle écho, en particulier, à la réflexion développée dans la première strophe ?

Lire-écrire

1. Selon Lamartine, l'homme est impuissant devant la fuite du temps. Que peut-il faire d'après vous pour tenter d'y résister ?

2. Construisez un petit paragraphe où vous évoquerez un personnage (ou un lieu, un parfum, un bruit) qui a réveillé en vous de vieux souvenirs. (Utilisez le même procédé de reprise que dans les deux extraits ci-dessous.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Lamartine

...de même maintenant toutes les fleurs
de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et
les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens
du village et leurs petits logis et l'église et tout
Combray et ses environs, **tout cela** qui prend
forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma
tasse de thé.

Proust



Salvador Dalí, *Persistence de la mémoire*

Repères

Éléments de versification

- Dans la poésie classique, **les vers** les plus courants sont l'**alexandrin** (12 syllabes), le **décasyllabe** (10 syllabes) et l'**octosyllabe** (8 syllabes).

Les strophes peuvent comporter deux, trois, quatre vers ou plus.

- Pour bien lire un vers, il faut :
 - respecter le nombre des syllabes
 - respecter les liaisons

ex : *Mais je demande en vain quelques moments encore* (la liaison entre « moments » et « encore » est obligatoire)

- En poésie, le **e muet** se prononce sauf :
 - quand il est à la fin du vers
 - quand il se trouve à la fin du mot et qu'il est suivi d'une voyelle

ex :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages
(le e final ne se prononce pas)

Sur l'onde et sous les cieux

(dans « l'onde » le e ne se prononce pas)

Du rivage charmé frappèrent les échos (dans « rivage » et « frappèrent » le e se prononce)

Rimbaud

- On appelle **allitération** la répétition de sons consonnes et **assonance** la répétition de sons voyelles.

– *Les sanglots longs*

Des violons

De l'automne

Blessent mon cœur

D'une langueur

Monotone

Verlaine

– *Disloqué de cailloux en cailloux cahoté*

Hugo

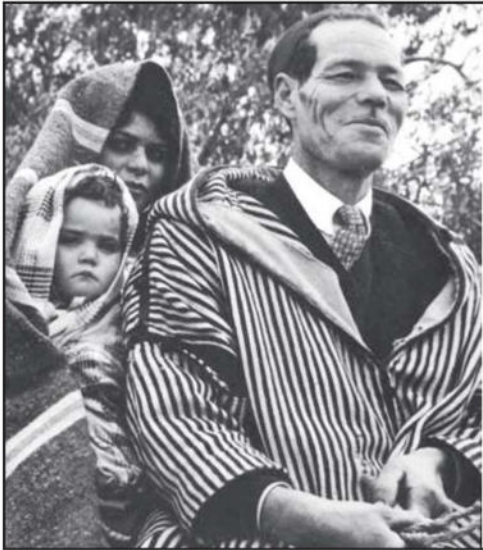
– *Des biches blanches qui broutent l'ache et le cytise*

Régnier

- **Le vers libre** apparaît dès la fin du 19^{ème} siècle. Il se caractérise notamment par l'absence presque totale de ponctuation et une disposition typographique plus libre.

Débat : Éterniser un instant

I. La photo-souvenir



Photos de Pierre Olivier *La Tunisie par-ci, par là*, Anne Marie Cazalis, 1972.

- Observez ces photos :
Que représentent-elles ?
A quelle époque renvoient-elles ?
Quelles impressions suscitent-elles en vous ?
- Imaginez les réactions d'une personne ayant vécu à cette époque à la vue de pareilles photos.
- La photo permet de sauvegarder aussi bien le souvenir personnel que la mémoire collective. Qu'est-ce qui permet, en plus de la photo, de témoigner d'une époque révolue et de garder la trace du passé ?

Ressources linguistiques :

Attachement aux racines
Reconstitution du passé
Spécificités culturelles
Authenticité
Préservation du patrimoine
Associations de sauvegarde des médinas, musées, vestiges, sites archéologiques, archives...

II. Atelier de lecture

1. Lisez l'un des extraits suivants de manière expressive :

• Dans le village où je suis né, les rochers ont un nom. Il y a le Vaisseau, Tête de l'Ours, l'Embuscade, et aussi les Jumeaux, encore dits les Seins de la Goule. Il y a surtout la Pierre aux soldats ; c'est là qu'autrefois on faisait le guet lorsque la troupe pourchassait les insoumis ;

aucun lieu n'est plus vénéré, plus chargé de légendes. Pourtant, lorsqu'il m'arrive de revoir en songe le paysage de mon enfance, c'est un autre rocher qui m'apparaît (...), il est le seul, je crois, à porter un nom d'homme, le Rocher de Tanios.

Amin MAALOUF ,

- La seule pensée de ce pain et de ces brioches d'autrefois le remuait tout entier. En ce temps-là, qui eût osé lui dire qu'on cuirait un jour dans son four du pain fait de son et de sciure de bois ? Aujourd'hui, il se réjouissait de n'être plus boulanger. Dans son jardin, au moins, il faisait pousser de vrais légumes et cueillait des fruits sains. Mais travailler ce mastic gris et oser le vendre pour du pain, il en serait mort de honte. Il avait toujours exercé son métier en y mettant tout ce qu'il y avait de meilleur en lui. Personne jamais n'avait trouvé le moindre reproche à lui adresser. Combien de boulangers pouvaient en dire autant ?

Bernard Clavel

- Je finis par lui demander si ce parfum qu'il m'offre c'est celui de l'Afrique. Il me répond

qu'en effet, c'est ce qui le rapproche le plus de cet ailleurs qu'il s'est résigné à quitter, et que c'est dans les senteurs qu'il retrouvera désormais son paradis perdu. Puis il détourne le visage contre l'oreiller de son lit. Ses yeux restent grands ouverts. Il part où je ne puis aller. Il part dans les contrées enfermées dans mes fioles.

Philippe Besson

- J'aimerai toujours le temps des cerises
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
Une plaie ouverte,
Et dame Fortune, en m'étant offerte,
Ne saurait jamais calmer ma douleur.
J'aimerai toujours le temps des cerises
Et le souvenir que je garde au cœur.

Jean-Baptiste Clément

2. Enregistrements, témoignages

- Audition de documents sonores : textes dits par des auteurs ou des professionnels de la voix
- Echange
- Appréciation de la qualité des interventions par les pairs

Autoévaluation :

Constituez un petit groupe d'observateurs chargés d'évaluer la prestation des intervenants.

	+	+ ou -	-
Volume de la voix			
Articulation et diction			
Respect des pauses			
Fluidité de la lecture			

Chanson d'automne

*Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.*

*Tout suffocant
Et blême quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.*

*Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De ça, de là,
Pareil à la
Feuille morte.*

Paul Verlaine, *Poèmes saturniens* (1890)

Nostalgie

J'appartiens à un pays que j'ai quitté. Tu ne peux empêcher qu'à cette heure s'y épanouisse au soleil toute une chevelure embaumée de forêts. Rien ne peut empêcher qu'à cette heure l'herbe profonde y noie le pied des arbres, d'un vert délicieux et apaisant dont mon âme a soif... Viens, toi qui l'ignores, viens que je te dise tout bas : le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose ! Tu jurerais, quand les taillis des ronces y sont en fleurs, qu'un fruit mûrit on ne sait où, - là-bas, ici, tout près, - un fruit insaisissable qu'on aspire en ouvrant les narines. Tu jurerais, quand l'automne pénètre et meurtrit les feuillages tombés, qu'une pomme trop mûre vient de choir, et tu la cherches et tu la flaires, ici, là-bas, tout près...

Et si tu passais, en juin, entre les prairies fauchées, à l'heure où la lune ruisselle sur les meules rondes qui sont les dunes de mon pays, tu sentirais, à leur parfum, s'ouvrir ton cœur. Tu fermerais les yeux, avec cette fierté grave dont tu voiles ta volupté, et tu laisserais tomber ta tête, avec un muet soupir...

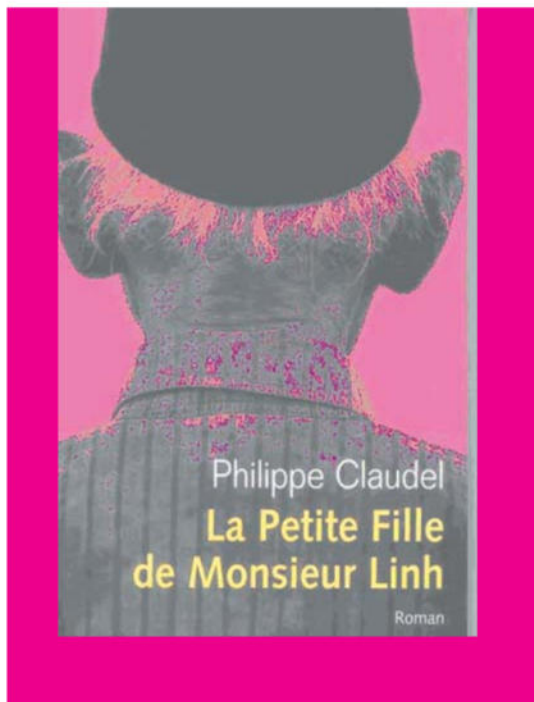
Et si tu arrivais, un jour d'été, dans mon pays, au fond d'un jardin que je connais, un jardin noir de verdure et sans fleurs, si tu regardais bleuir, au lointain, une montagne ronde où les cailloux, les papillons et les chardons se teignent du même azur mauve et poussiéreux, tu m'oublierais, et tu t'assoierais là, pour n'en plus bouger jusqu'au terme de ta vie. (...)

Ecoute encore, donne tes mains dans les miennes : si tu suivais, dans mon pays, un petit chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant, tu croirais gravir le sentier enchanté qui mène hors de la vie... Le chant bondissant des frelons fourrés de velours t'y entraîne et bat à tes oreilles comme le sang même de ton cœur, jusqu'à la forêt, là-haut, où finit le monde... C'est une forêt ancienne, oubliée des hommes, et toute pareille au paradis, écoute bien, car...

Comme te voilà pâle et les yeux grands ! Que t'ai-je dit ! Je ne sais plus... je parlais, je parlais de mon pays, pour oublier la mer et le vent... Te voilà pâle, avec les yeux jaloux... Tu me rappelles à toi, tu me sens si lointaine... Il faut que je refasse le chemin, il faut qu'une fois encore j'arrache, de mon pays, toutes mes racines qui saignent...

Me voici ! De nouveau je t'appartiens. Je ne voulais qu'oublier le vent et la mer. J'ai parlé en songe... Que t'ai-je dit ? Ne le crois pas ! Je t'ai parlé sans doute d'un pays de merveilles, où la saveur de l'air enivre ?... Ne le crois pas ! N'y va pas : tu le chercherai en vain. Tu ne verras qu'une campagne un peu triste, qu'assombrissent les forêts, un village paisible et pauvre, une vallée humide, une montagne bleuâtre et nue qui ne nourrit pas même les chèvres...

COLETTE, *Les Vrilles de la Vigne*, Hachette (1901).



« Je le connais votre pays, Monsieur Tao-Laï, je le connais... », commence à dire Monsieur Bark, et sa grosse voix n'est plus qu'un filet fragile, ténu, mince, prêt à se briser.

« Oui, je le connais, reprend-il en regardant de nouveau la mer et le lointain. Il y a longtemps, j'y suis allé. Je n'osais pas vous le dire. On ne m'a pas demandé mon avis, vous savez.

On m'a forcé à y aller. J'étais jeune. Je ne savais pas. C'était une guerre. Pas celle qu'il y a maintenant, une autre. Une des autres (...) J'avais vingt ans. Qu'est-ce qu'on sait à vingt ans ? Moi, je ne savais rien. Je n'avais rien dans ma tête ; Rien. J'étais encore un grand gosse, c'est tout. Un gosse. Et on m'a mis un fusil dans mes mains, alors que j'étais presque encore un enfant. J'ai vu votre pays, Monsieur Tao-Laï, oh oui, je l'ai vu, je m'en souviens comme si je l'avais quitté hier, tout est resté en moi, les parfums, les couleurs, les pluies, les forêts, les rires des enfants, leurs cris aussi. »

La Petite Fille de Monsieur Linh

« C'est un vieil homme debout à l'arrière d'un bateau. Il serre dans ses bras une valise légère et un nouveau-né, plus léger encore que la valise. Le vieil homme se nomme Monsieur Linh. Il est seul désormais à savoir qu'il s'appelle ainsi. Debout à la poupe du bateau, il voit s'éloigner son pays, celui de ses ancêtres et de ses morts, tandis que dans ses bras l'enfant dort. Le pays s'éloigne, devient infiniment petit, et Monsieur Linh le regarde disparaître à l'horizon, pendant des heures, malgré le vent qui souffle et le chahute comme une marionnette. »

Philippe Claudel est né en 1962. Son roman Les Ames grises (prix Renaudot 2003 Grand prix littéraire des lectrices de Elle en 2004, consacré meilleur livre de l'année 2003 par le magazine Lire) a été traduit dans vingt-deux pays.

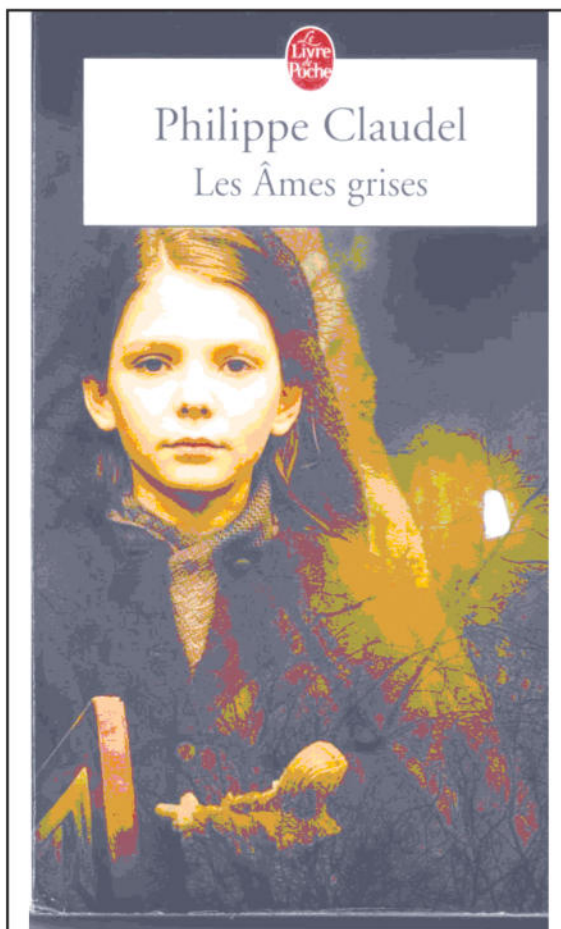
Conception graphique : Stéphanie Roujol
Photographie : Getty Images/Mark Lewis

Monsieur Bark tourne son regard noyé vers le ciel. Il renifle fort.

« Quand je suis arrivé, que j'ai vu tout cela, je me suis dit que le paradis devait y ressembler, même si le paradis, je n'y croyais déjà pas trop. Et nous, ce paradis, on nous a demandé d'y semer la mort, avec nos fusils, nos bombes, nos grenades... »

Monsieur Linh écoute le gros homme qui lui parle doucement, alors que les larmes coulent toujours de ses yeux. Le vieil homme l'écoute avec attention, cherchant dans les inflexions de sa voix les signes, le début d'une histoire et d'un sens, une intonation familière.

Philippe CLAUDEL, *La Petite Fille de Monsieur Linh*.
Ed. Stock, août 2005



Philippe Claudel

Les Âmes grises

« Elle ressemblait ainsi à une très jeune princesse de conte, aux lèvres bleuies et aux paupières blanches. Ses cheveux se mêlaient aux herbes roussies par les matins de gel et ses petites mains s'étaient fermées sur du vide. Il faisait si froid ce jour-là que les moustaches de tous se couvraient de neige à mesure qu'ils soufflaient l'air comme des taureaux. On battait la semelle pour faire revenir le sang dans les pieds. Dans le ciel, des oies balourdes traçaient des cercles. Elles semblaient avoir perdu leur route. Le soleil se tassait dans son manteau de brouillard qui peinait à s'effiloche. On n'entendait rien. Même les canons semblaient avoir gelé. "C'est peut-être enfin la paix... hasarda Grosspeil. – La paix mon os!" lui lança son collègue qui rabattit la laine trempée sur le corps de la fillette. »

Les Âmes grises (Prix Renaudot 2003, consacré meilleur livre de l'année 2003 par le magazine *Lire*, Grand Prix des lectrices de *Elle* catégorie roman) a été traduit dans vingt-cinq pays.

Texte intégral

Frédéric Brillion et Gilles Legrand présentent :
 Jean-Pierre Marielle, Jacques Villeret, Denis Podalydès, Marina Hands
Les Âmes grises, un film de Yves Angelo
 Scénario, adaptation et dialogues de Philippe Claudel et Yves Angelo
 © Épithète films - France 2 Cinéma / www.lesamesgrises-lefilm.com
 Affiche : The Rageman / Supertrank
 Couverture : détail de l'affiche du film. © Pascal Chantier - Épithète films.
www.livredepoche.com



31/0908/9

PRIX FRANCE TC 6,50 €

Ce roman retrace les souvenirs d'un policier qui a perdu son épouse morte en couches et que lui rappellent, curieusement, deux visages féminins, une petite fille de 10 ans et une jeune institutrice, toutes les deux mortes dans des circonstances incompréhensibles. Ces deux figures frappent le regard du narrateur qui ne comprend l'étrange similitude que grâce à l'écriture de ses mémoires, une fois retraits.

Il y aurait des âmes blanches, des âmes noires et, entre les deux, les âmes grises.

Passons, passons, puisque tout passe
Je me retournerai souvent.
Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent.

Guillaume Apollinaire

Le souvenir est l'espérance renversée. On
regarde le fond du puits comme on a
regardé le sommet de la tour.

Gustave Flaubert

Le plus beau souvenir ne m'apparaît que
comme une épave du bonheur.

André GIDE

Oh le souvenir... miroir horrible qui
fait souffrir toutes les tortures !

Maupassant

Les humains disent que le temps passe. Le
Temps dit que les humains passent.

Proverbe sanskrit

La nostalgie c'est le désir d'on ne sait quoi.

Saint-Exupéry

On ne recommence plus, mais se
souvenir, c'est presque recommencer.

Charles Nodier

Le souvenir du bonheur n'est plus du bonheur ; le
souvenir de la douleur est de la douleur
encore.

Lord Byron

O lac ! Rochers muets ! Grottes ! Forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Lamartine

Bilan

Oral

Si l'un des premiers devoirs qui incombe au professeur de français, et même à tous les autres, est d'apprendre aux élèves à parler, comment acceptons-nous qu'ils demeurent si souvent muets en classe ? Les enfants ne se font encore pas trop prier pour essayer de traduire tant bien que mal les idées qui traversent leur esprit. Mais les adolescents, plus timides parce qu'ils ont plus d'amour-propre, se réfugient dans un farouche silence. Pourtant, c'est seulement en parlant, et à haute voix, et devant un maître et des camarades prompts à les contredire, qu'ils commenceront à serrer leur pensée d'un peu près et à réfléchir sérieusement. Il faut, dans leur intérêt, les contraindre à tenter l'aventure et à braver les rieurs.

On confie parfois à un élève le soin de faire un exposé et on le fait monter dans la chaire. Grand honneur ! Mais comme il aborde l'exercice après une longue préparation au cours de laquelle il a peut-être reçu une aide étrangère, comme il parle muni de notes et de livres auxquels il emprunte des citations, comme il est à peu près assuré de n'être pas interrompu tout le temps que durera sa leçon, l'épreuve ne me semble pas très probante.

Pierre Clarac, *l'Enseignement du Français*.

Dans l'extrait ci-dessus, c'est de jeunes comme vous qu'on parle.

- La problématique soulevée vous semble-t-elle pertinente ? Pourquoi ?
- Les activités d'oral ont-elles été pour vous l'occasion de vous exprimer ?
- Quelles propositions feriez-vous en ce qui concerne les supports, les modalités de travail, le temps, les problématiques à soulever etc. pour que ces séances répondent mieux à vos attentes ?

Lecture

Acquérir des connaissances sur les textes et les auteurs est l'une des grandes composantes de la lecture. C'est pourquoi certains textes supports sont tirés des mêmes œuvres, dont la première et la quatrième de couverture vous sont parfois proposées.

- Quels sont les noms d'auteurs que vous avez retenus ?
- Si vous aviez à retenir une seule idée pour chaque texte étudié, quelle serait-elle ?
- Dressez la liste des mots nouveaux que vous venez d'apprendre ou dont le sens vous est maintenant plus clair.

Langue

Les activités grammaticales et les exercices de vocabulaire vous ont-ils aidé à surmonter les difficultés que posent la lecture et l'écriture ?

- Quels sont les exercices, de langue ou de vocabulaire, que vous avez appréciés le plus ? Pourquoi ?
- Quel autre fait de langue souhaiteriez-vous aborder prochainement en classe ?

Étude de texte

Répondre à une question de compréhension suppose un travail méthodique sur les consignes données et les textes supports.

À force d'entraînements et d'exercices variés, ce travail devrait, progressivement, rendre possible la gestion lucide de questions relativement complexes en un minimum de temps.

Une première lecture attentive du texte est déterminante dans la qualité des réponses. Elle peut même permettre d'anticiper le questionnement.

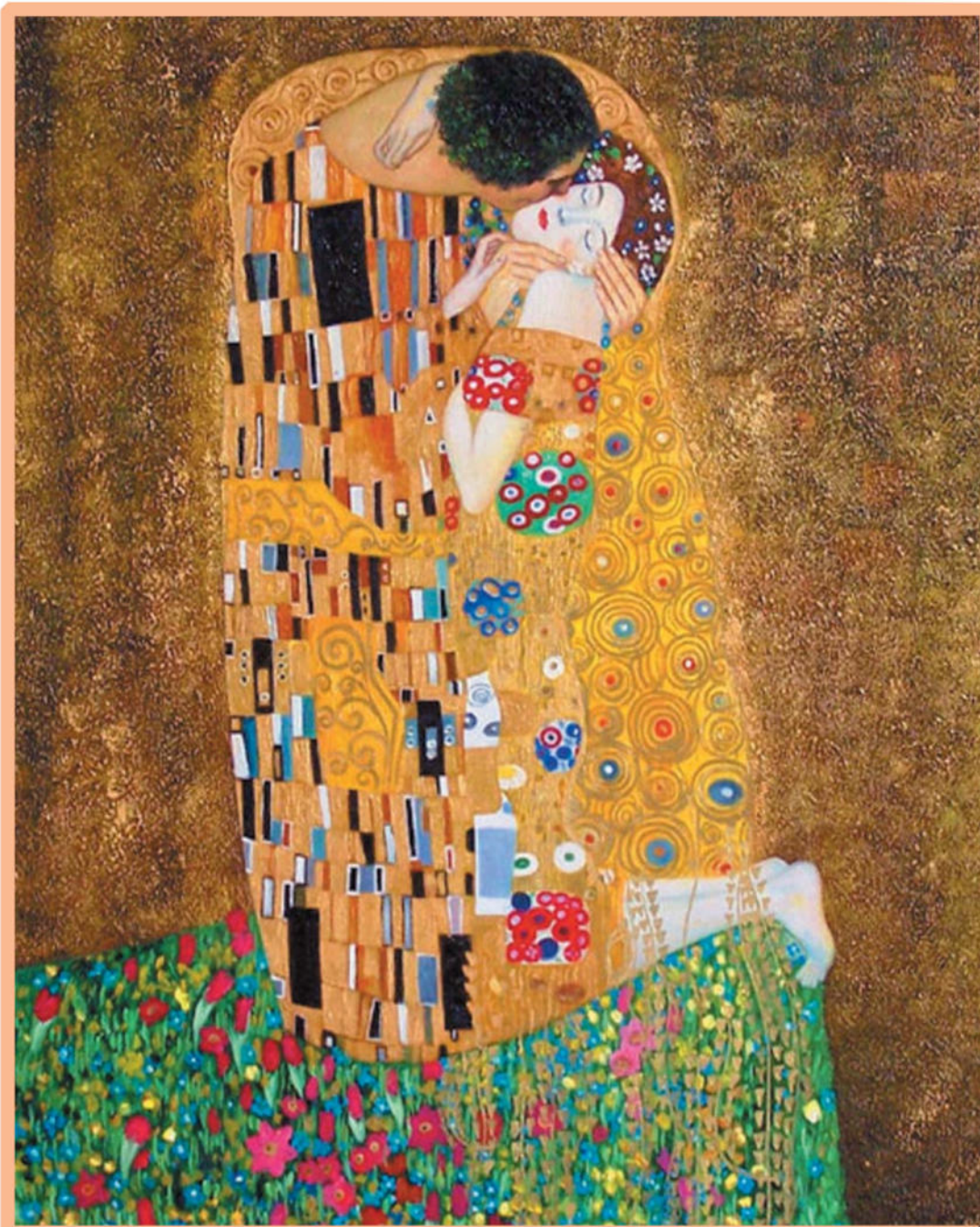
- Lequel de ces points vous semble avoir été pleinement atteint ?
- Les exercices en étude de texte vous ont-ils facilité le travail sur l'essai ?

Essai

Identifiez une grande difficulté que vous éprouvez à l'écrit.

- Les activités d'écrit réalisées en classe vous ont-elles permis de surmonter cette difficulté ?
- Soyez attentif aux prochains exercices dans le cadre de la rubrique « lire-écrire », ou de l'activité « essai » etc. et vérifiez si cette difficulté est en voie de résolution.

Écrire, cela s'apprend. Les plus grands écrivains sont passés par-là. Sinon, pourquoi vous aurait-t-on fait travailler sur l'introduction de *l'Éducation sentimentale* et les hésitations de Flaubert ?



Klimt, le Baiser

Histoires d'amour

- Rapprocher des textes traitant de l'amour et appartenant à des époques et à des cultures différentes
- Saisir les connotations dans une œuvre d'art
- Dégager et formuler une problématique

Débat : Amour, toujours !

● Découvrir des histoires d'amour

Consigne

Voici des histoires d'amour universellement connues.
Choisissez l'une d'entre elles et résumez-la oralement.

1. Pyrame et Thisbé

Les deux jeunes gens sont épris l'un de l'autre depuis leur plus tendre enfance, mais leur projet de mariage se heurte au refus de leurs parents. Les amoureux se donnent rendez-vous sous un grand mûrier blanc. Arrivée la première, Thisbé voit un lion dont les crocs dégoulinent du sang d'un carnage récent. Dans sa fuite, elle laisse tomber son voile, que le lion déchire de sa mâchoire sanglante. Lorsque Pyrame arrive, il aperçoit le voile souillé de sang et, croyant Thisbé morte, se transperce le flanc de son glaive. Le sang jaillit de son corps, teintant de rouge la blancheur des mûres. Thisbé le trouve mourant et, désespérée, se poignarde à son tour pour le rejoindre dans l'éternité. C'est depuis lors, affirme la légende, que les mûres sont de couleur pourpre.



Repères

Pour réussir votre résumé, **vous devez** :

- lire attentivement le texte, en retenir les informations essentielles (exemple : Thisbé se poignarde à son tour.),
- prévoir à peu près le temps que prendra votre présentation,
- Penser à une manière originale de présenter l'histoire.

Pour que votre résumé soit attrayant, **vous pouvez** :

- une fois l'information donnée, poser une question à la classe au lieu de continuer à exposer. (exemples de questions : quel moment précis de l'histoire le tableau éternise-t-il ? ...)

2. Tristan et Iseut

Tristan est chargé par le roi Marc de Cornouailles de ramener en Angleterre Iseut, la fille du roi d'Irlande qu'il désire épouser. Pendant la traversée, Tristan et Iseut boivent par mégarde un philtre d'amour que la reine d'Irlande avait préparé pour sa fille et le roi Marc. Dès lors, leur passion est telle qu'ils ne peuvent être séparés sans mourir. Les amants parviennent à se cacher un an durant, mais ils sont bientôt dénoncés au roi, qui finit par les prendre en flagrant délit. Ils s'enfuient et mènent une existence libre, mais misérable. Quatre ans ont passé et l'effet magique du philtre s'estompe. Marc accepte de reprendre Iseut, mais l'amour de Tristan pour Iseut ne faiblit pas. Les amants se retrouvent à plusieurs reprises. Grièvement blessé au cours d'une aventure, Tristan envoie un messager chercher Iseut, qui seule peut le guérir, et convient avec lui d'un code : si le plan réussit, la voile du navire sera blanche. Sinon, elle sera noire. Mais on annonce à Tristan que la voile est noire, alors qu'elle est blanche, et il meurt aussitôt. Iseut expire à son tour sur le corps de son amant. En apprenant la vérité, Marc regrette son attitude passée et ordonne que l'on plante sur les tombes deux arbres dont les branches, en grandissant, se mêleront si étroitement qu'elles ne pourront être séparées.



3. Orphée et Eurydice

Orphée et Eurydice s'aiment d'amour tendre. Mais Eurydice meurt. Lors des funérailles, Orphée se dit prêt à suivre son épouse aux Enfers. Survient le dieu Amour, porteur d'un message de Jupiter : le chant de la lyre d'Orphée, lui fait-il savoir, ramènera Eurydice à la vie à condition que le jeune homme ne se retourne pas pour la voir avant d'avoir quitté les Enfers. Orphée accepte. Il ramène Eurydice de l'Enfer mais celle-ci ne comprend pas son apparente indifférence. Il résiste longtemps mais finit par se retourner et la perd pour la deuxième fois. Désespéré, Orphée est sur le point de se suicider, mais Amour l'arrête à temps et jugeant qu'il a assez souffert, lui rend Eurydice.



Orphée

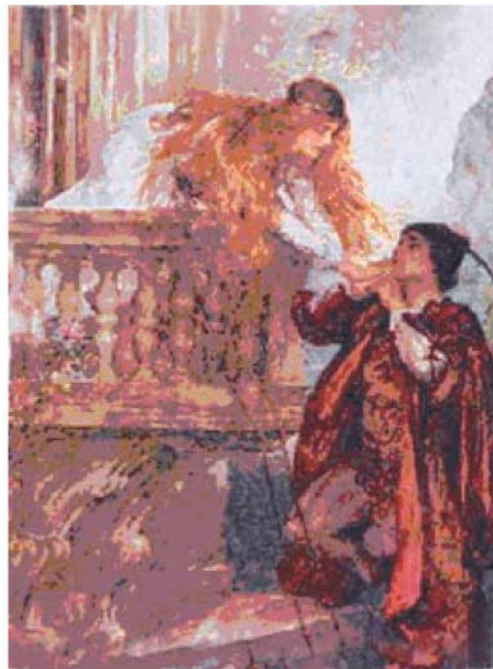
4. Paul et Virginie

Fuyant les préjugés de leur société, deux femmes sont allées mettre au monde, dans l'île de France (l'actuelle île Maurice), leurs enfants Paul et Virginie nés hors mariage. Les deux enfants grandissent comme frère et sœur, mais, à l'adolescence, leurs sentiments changent de nature. Virginie s'en aperçoit la première et en ressent un trouble profond. Sa mère décide alors de l'envoyer en France. Le désespoir de Paul ne s'apaise que le jour où on lui annonce le retour de Virginie. Cependant, le vaisseau qui la ramène fait naufrage sur la côte même de l'île. La jeune fille refuse d'ôter ses vêtements devant un robuste marin qui voulait la sauver à la nage et meurt noyée sous les yeux de Paul impuissant. Celui-ci, n'ayant pas survécu à son désespoir, est enterré à ses côtés.

5. Roméo et Juliette

L'histoire se passe à Vérone où les familles Capulet et Montaigu se vouent une haine farouche. Dans ce climat hostile, naît un amour entre une Capulet, Juliette, et un Montaigu, Roméo. Les deux amants décident de se marier et confient leur secret à Père Laurence. Celui-ci approuve leur décision, espérant ainsi rapprocher les deux familles. Mais la situation s'aggrave lorsque Roméo tue, par vengeance, un cousin de Juliette. Après une nuit d'adieux, celle-ci affronte son père qui veut la marier à Paris, un parent du prince de la ville. Désespérée, elle s'en remet à Père Laurence qui lui propose de se faire passer pour morte en absorbant une liqueur, afin de rejoindre Roméo une fois réveillée.

Pendant que les Capulet pleurent leur fille, Roméo apprend la nouvelle sans recevoir la lettre explicative de Père Laurence. Il court à Vérone, au tombeau des Capulet, contempler une dernière fois son amour avant de s'empoisonner. Juliette se réveille, voit Roméo mort près d'elle et met fin à ses jours.



Bacon, *Roméo et Juliette*.

• S'exercer au débat

Questions

- Qu'est-ce qui fait que ces histoires sont éternelles ?
- Par quoi se caractérisent les sentiments des personnages ?
- Quels sont les points communs à tous ces récits ? (Rôle de la famille et de l'entourage, issue...)
- De telles histoires sont-elles possibles aujourd'hui ?...

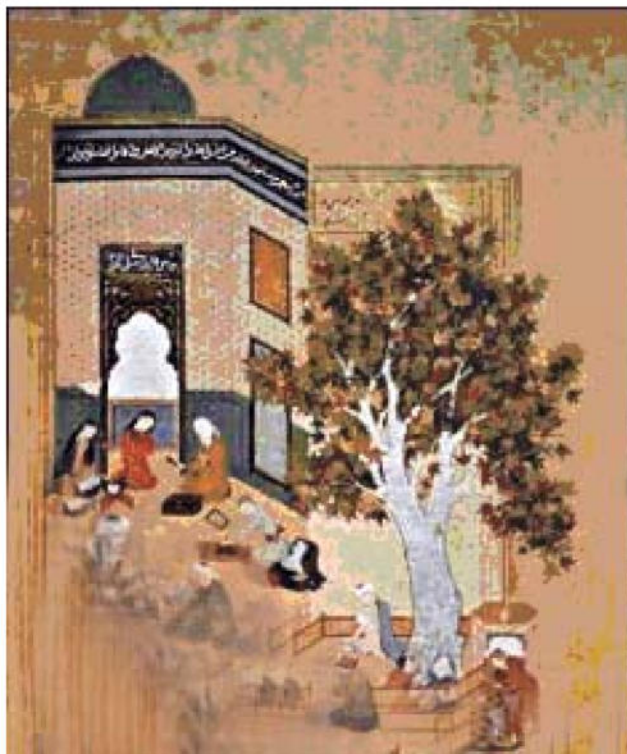
- **Lancer les exposés sur «les couples célèbres dans la littérature arabe».**
(à présenter lors de la prochaine séance d'oral)

Voici quelques couples célèbres dans la littérature arabe :

- Qays et Lubna
- Jamil et Buthayna
- Wadhah et Rawdha
- Kuthayr et Azza
- Qays (Majnoun) et Leïla
- Urwa et Afra etc.

Chaque groupe choisira une histoire d'amour, se documentera en conséquence, préparera et présentera son exposé.

N.B: Ne pas hésiter à solliciter l'aide des professeurs d'arabe, d'histoire géographie etc.



Behzad , Leïla et Majnoun à l'école

Hermina



Victor HUGO (1802– 1885) est un grand poète français (Les Contemplations, Les Rayons et les Ombres, la Légende des Siècles...). Il est aussi romancier et dramaturge (les Misérables, Notre-Dame de Paris, Hernani, Ruy Blas...)

1- fort en thème :
très bon élève, mais de culture essentiellement livresque

2- Quelqu'un :
c.o.d du verbe " cherche "

J'atteignais l'âge austère où l'on est fort en thème¹,
Où l'on cherche, enivré d'on ne sait quel parfum,
Afin de pouvoir dire éperdument Je t'aime !
 Quelqu'un².

5 J'entrais dans ma treizième année. O feuilles vertes !
Jardins ! croissance obscure et douce du printemps !
Et j'aimais Hermina, dans l'ombre. Elle avait, certes,
 Huit ans.

Parfois, bien qu'elle fût à jouer occupée,
10 J'allais, muet, m'asseoir près d'elle, avec ferveur,
Et je la regardais regarder sa poupée,
 Rêveur.

Il est une heure étrange où l'on sent l'âme naître ;
Un jour, j'eus comme un chant d'aurore au fond du cœur.
15 Soit, pensai-je, avançons, parlons ! c'est l'instant d'être
 Vainqueur !

Je pris un air profond, et je lui dis : - Minette,
Unissons nos destins. Je demande ta main. -
Elle me répondit par cette pichenette :
20 - Gamin !

22 juin 1878

Victor HUGO, *Toute la Lyre*, (1888).

Lire et analyser

1. En évoquant le souvenir de son premier amour, le poète combine son expérience personnelle et une réflexion générale sur l'adolescence. Montrez-le en vous appuyant sur des indices textuels précis.
2. Que connotent les termes « feuilles vertes », « jardins » et « printemps » ?
3. Dans la quatrième strophe, à quelles figures de style le poète a-t-il recours pour caractériser la naissance du sentiment amoureux ?
4. Quel effet la réponse de la fillette a-t-elle sur le jeune adolescent ? En quoi le dernier vers est-il important par rapport à l'ensemble du poème ?
5. Sur quel ton ce premier émoi amoureux est-il rapporté ?

Les mots pour le dire

Voici trois séries de mots :

- Adorer, aimer, idolâtrer, affectionner, chérir.
- Séduire, plaire, émerveiller, fasciner, charmer.
- Idylle, amour, passion, flirt.

a) Après avoir vérifié le sens de ces mots dans le dictionnaire, classez-les graduellement suivant leur degré d'intensité (du moins fort au plus fort).

b) Utilisez le premier et le dernier mot de chacune des listes obtenues dans une phrase de manière à faire apparaître leur différence de sens.

Lire - écrire

Dites dans un petit paragraphe ce qui caractérise les sentiments pendant l'adolescence.

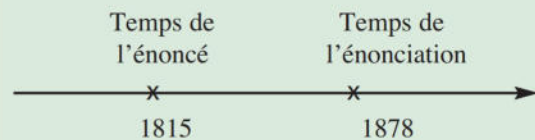
Repères

La chute

La façon dont s'achève ce poème est assez inattendue. Le dernier vers, formé d'un seul mot et se trouvant en décalage par rapport à la réplique du jeune garçon, crée un effet de surprise. Ce vers constitue la " chute du poème".

Énoncé et énonciation

Le poème intitulé " Hermina " est un **énoncé**. Les conditions dans lesquelles cet énoncé, ce texte, a été produit par Victor Hugo, constituent l'**énonciation**. La phrase "J'entrais dans ma treizième année "(2ème strophe) est un repère temporel qui permet de situer le déroulement de la narration. On dira qu'il constitue **le temps de l'énoncé** (1815). En revanche, la date qui suit le texte (22 juin 1878) ne renvoie pas au temps de l'énoncé. Elle précise simplement le moment où le poème a été rédigé : elle constitue **le temps de l'énonciation**. On dira que le temps, le lieu, les circonstances de production d'un énoncé forment la situation de l'énonciation. L'énonciation est la production d'un énoncé dans un contexte précis. On peut schématiser cela de la manière suivante :



La rencontre

La princesse de Clèves est invitée au palais du Louvre à l'occasion du mariage de la fille du roi.



Marie Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de La Fayette (1634-1693), femme de lettres française qui a inauguré l'ère du roman psychologique moderne avec *La Princesse de Clèves*.

1. dessein :
but, intention

2. louanges :
compliments,
éloges

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la

5 salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein¹ de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on

10 dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer, augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne, mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

15 M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges². Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de

20 singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient et s'ils ne s'en doutaient point.

- Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude, mais

25 comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

- Je crois, dit Mme la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

- Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu

30 embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

- Vous devinez fort bien, répondit Mme la dauphine, et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu.

La reine les interrompit pour faire continuer le bal, M. de Nemours prit la

35 reine dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté et avait paru telle aux yeux de M. de Nemours avant qu'il allât en Flandre, mais, de tout le soir, il ne put admirer que Mme de Clèves.

Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, (1678)

Lire et analyser

1. Qu'est-ce qui montre au début du texte que tout est focalisé sur la princesse de Clèves ? Est-ce le cas à la fin de l'extrait ?
2. Bien que la danse du couple émerveille toute l'assistance, l'auteure n'en fait pas une description détaillée ? Pourquoi à votre avis ?
3. Quelle est la réaction de chacun des personnages à la vue de l'autre ?
4. En vous appuyant sur des indices précis, dites s'il s'agit d'une rencontre fortuite ou si au contraire, les deux personnages s'y attendaient.
5. Dans quelle mesure la dernière phrase du texte permet-elle d'entrevoir la suite des événements ?

Les mots pour le dire

1. " Il y a même quelque chose d'**obligeant** pour M. de Nemours à... "

- Quel est le verbe correspondant à l'adjectif " obligeant " ?
- Donnez un autre adjectif correspondant à ce verbe.
- Ces deux adjectifs ont-ils le même sens ? Trouvez trois synonymes pour chacun d'eux.

2. Parer - se parer

- " Elle passa tout le jour... à **se parer** " .
- Remplacez le verbe " se parer " par un autre verbe de même sens.
- Il y a dans le premier paragraphe du texte un nom qui correspond à ce verbe. Lequel ?
- Construisez avec ce nom autant de phrases que vous lui trouverez de sens différents.

- Les sports martiaux apprennent à développer la maîtrise de soi et les réflexes pour parer les coups de l'adversaire.

- Que signifie le verbe « parer » dans cette phrase ?
 - Donnez le nom qui lui correspond.
- Quels sont les différents sens du nom obtenu ?

Lire-écrire

Dites ce que représente ce tableau. Une telle scène est-elle encore d'actualité ?



Le baise-main

Récit et discours

- Distinguer récit et discours
- Repérer les interventions du narrateur et dégager leurs fonctions

Observation

1. Dans l'extrait suivant, le narrateur intervient deux fois. Repérez ces deux interventions et dites en quoi elles éclairent le lecteur sur le personnage et la société dans laquelle il évolue.

La première fois que Mme de Rênal essaya avec lui une conversation étrangère à l'éducation de ses enfants, il se mit à parler d'opérations chirurgicales ; elle pâlit et le pria de cesser.

Julien ne savait rien au-delà. Ainsi, passant sa vie avec Mme de Rênal, le silence le plus singulier s'établissait entre eux dès qu'ils étaient seuls. Dans le salon, quelle que fût l'humilité de son maintien, elle trouvait dans ses yeux un air de supériorité intellectuelle envers tout ce qui venait chez elle. Se trouvait-elle seule un instant avec lui, elle le voyait visiblement embarrassé. Elle en était inquiète, car son instinct de femme lui faisait comprendre que cet embarras n'était nullement tendre.

D'après je ne sais quelle idée prise dans quelque récit de la bonne société, telle que l'avait vue le vieux chirurgien-major, dès qu'on se taisait dans un lieu où il se trouvait avec une femme, Julien se sentait humilié, comme si ce silence eût été son tort particulier. Cette sensation était cent fois plus pénible dans le tête-à-tête. Son imagination remplie des notions les plus exagérées, les plus espagnoles, sur ce qu'un homme doit dire, quand il est seul avec une femme, ne lui offrait dans son trouble que des idées inadmissibles (...)

Depuis la chute de Napoléon, toute apparence de galanterie est sévèrement bannie des mœurs de la province. On a peur d'être destitué...

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*.

Repères

*** Le récit à l'intérieur du discours**

C'est le cas où le narrateur illustre son propos par une anecdote. Il veut ainsi justifier plus concrètement ce que le discours lui permet de démontrer théoriquement.

*** Le discours à l'intérieur du récit**

Il permet au narrateur d'apporter des précisions extérieures (commentaire, explication...), pour aider à comprendre le récit.

Repères		
Caractéristiques spécifiques du récit et du discours		
	Récit	Discours
Les temps dominants	-Passé simple et présent de narration -Imparfait indiquant la répétition.	Présent et passé composé
Les pronoms personnels	-La 3ème personne domine -En cas de récit à la première personne, le " je " réfère à un narrateur qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur.	La 1ère et la 2ème personnes révèlent une relation directe entre l'émetteur et le récepteur.
Les indicateurs de lieu et de temps	Les indicateurs de lieu et de temps sont à comprendre par rapport aux événements entre eux : ce sont des lieux et des moments internes à l'histoire.	Les indicateurs de lieu et de temps sont à comprendre par rapport à la situation d'énonciation, c'est-à-dire par rapport au présent de celui qui parle et au lieu qu'il occupe.
Les révélateurs de l'implication de l'émetteur	Absents, dans la mesure où l'émetteur s'efface.	Présents : l'auteur prend position quant à la vérité/fausseté, certitude/incertitude de son propre énoncé.

Exercices

1. Voici deux extraits du roman de Stendhal *Le Rouge et le Noir* . Repérez les passages en discours et dégagez leur fonction.

Extrait 1

Au moment où Mme Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait.

Mme de Rênal qui se levait déjà, se rassit, en disant, d'une voix mourante :

- Je me sens, à la vérité, un peu malade, mais le grand air me fait du bien.

Ces mots confirmèrent le bonheur de Julien, qui, dans ce moment était extrême : il parla, il oublia de feindre, il parut l'homme le plus aimable aux deux amies qui l'écoutaient. Cependant il y avait encore un peu de manque de courage dans cette éloquence qui lui arrivait tout à coup. Il craignait mortellement que Mme Derville, fatiguée du vent qui commençait à s'élever et qui précédait la tempête, ne voulût rentrer seule au salon. Alors il serait resté en tête à tête avec Mme de Rênal. Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir ; mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à Mme de Rênal. Quelque légers que fussent ses reproches, il allait être battu, et l'avantage qu'il venait d'obtenir anéanti.

Heureusement pour lui, ce soir-là, ses discours touchants et empathiques trouvèrent grâce devant Mme Derville, qui très souvent le trouvait gauche comme un enfant, et peu amusant. Pour Mme de Rênal, la main dans celle de Julien, elle ne pensait à rien ; elle se laissait vivre (...) Elle écoutait avec délices les gémissements du vent dans l'épais feuillage du tilleul, et le bruit de quelques gouttes rares qui commençaient à tomber sur ses feuilles les plus basses.

Extrait 2

Mais dans les moments les plus doux, victime d'un orgueil bizarre, il prétendit encore jouer le rôle d'un homme accoutumé à subjuguier des femmes : il fit des efforts d'attention incroyables pour gêner ce qu'il avait d'aimable. Au lieu d'être attentif aux transports qu'il faisait naître, et aux remords qui en relevaient la vivacité, l'idée du devoir ne cessa jamais d'être présente à ses yeux. Il craignait un remords affreux et un ridicule éternel, s'il s'écartait du modèle idéal qu'il se proposait de suivre. En un mot, ce qui faisait de Julien un être supérieur fut précisément ce qui l'empêcha de goûter le bonheur qui se plaçait sous ses pas. C'est une jeune fille de seize ans, qui a des couleurs charmantes et qui, pour aller au bal, a la folie de mettre du rouge.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*.

2. Identifiez les passages qui relèvent du récit et ceux qui relèvent du discours. Quelle intention de l'auteur cette alternance révèle-t-elle ?

Jacques commença l'histoire de ses amours. C'était l'après-dîner : il faisait un temps lourd ; son maître s'endormit. La nuit les surprit au milieu des champs ; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup : « Celui-là était apparemment encore écrit là-haut... »

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les îles ? d'y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes ! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

L'aube du jour parut. Les voilà remontés sur leurs bêtes et poursuivant leur chemin. – Et où allaient-ils ? – Voilà la seconde fois que vous me faites cette question, et la seconde fois que je vous réponds : Qu'est-ce que cela vous fait ? Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu les amours de Jacques... Ils allèrent quelque temps en silence. Lorsque chacun fut un peu remis de son chagrin, le maître dit à son valet : « Eh bien, Jacques, où étions-nous de tes amours ?

JACQUES. – Nous en étions, je crois, à la déroute de l'armée ennemie. On se sauve, on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille, enseveli sous le nombre des morts et des blessés, qui fut prodigieux. Le lendemain on me jeta, avec une douzaine d'autres, sur une charrette, pour être conduit à un de nos hôpitaux.

Denis Diderot, *Jacques le Fataliste*.

3. Ce texte de Balzac comporte un récit et un discours. Repérez-les et expliquez le rôle du discours, sachant que ce texte se situe à la fin du roman.

Revenu chez lui, le comte écrivit une lettre très courte, et chargea son valet de chambre de la porter à Mme de Beauséant, en lui recommandant de faire savoir à la marquise qu'il s'agissait de vie ou de mort pour lui.

Le messenger parti, M. de Nueil rentra dans le salon et y trouva sa femme qui continuait à déchiffrer le caprice. Il s'assit en attendant la réponse. Une heure après, le caprice fini, les deux époux étaient l'un devant l'autre, silencieux, chacun d'un côté de la cheminée, lorsque le valet de chambre revint de Velleroy, et remit à son maître la lettre qui n'avait pas été ouverte.

M. de Nueil passa dans un boudoir attenant au salon, où il avait mis son fusil en revenant de la chasse, et se tua.

Ce prompt et fatal dénouement, si contraire à toutes les habitudes de la jeune France, est naturel.

Les gens qui ont bien observé, ou délicieusement éprouvé les phénomènes auxquels l'union parfaite de deux êtres donne lieu, comprendront parfaitement ce suicide.

Une femme ne se forme pas, ne se plie pas en un jour aux caprices de la passion. La volupté, comme une fleur rare, demande les soins de la culture la plus ingénieuse ; le temps, l'accord des âmes, peuvent seuls en révéler toutes les ressources, faire naître ces plaisirs tendres, délicats, pour lesquels nous sommes imbus de mille superstitions et que nous croyons inhérents à la personne dont le cœur nous les prodigue.

Honoré de Balzac, *La Femme abandonnée*.

4. Voici la fin de roman de Flaubert intitulé *L'Éducation sentimentale*. Elle comporte une intervention directe du narrateur.

- Repérez cette intervention et indiquez son rôle.

- Dites comment les phrases qui la précèdent préparent cette intervention.

Elle le contemplait, tout émerveillée.

- Comme vous êtes délicat ! Il n'y a que vous ! Il n'y a que vous !

Onze heures sonnèrent.

- Déjà ! dit-elle ; au quart, je m'en irai.

Elle se rassit ; mais elle observait la pendule, et il continuait à marcher en fumant. Tous les deux ne trouvaient plus rien à se dire. Il y a un moment dans les séparations, où la personne aimée n'est déjà plus avec nous.

Enfin, l'aiguille ayant dépassé les vingt-cinq minutes, elle prit son chapeau par les brides, lentement.

- Adieu, mon ami, mon cher ami ! Je ne vous reverrai jamais ! C'était ma dernière démarche de femme. Mon âme ne vous quittera pas. Que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous !

Et elle le baisa au front comme une mère.

Mais elle parut chercher quelque chose, et lui demanda des ciseaux.

Elle défit son peigne ; tous ses cheveux blancs tombèrent.

Elle s'en coupa, brutalement, à la racine, une longue mèche.

- Gardez-les ! Adieu !

Quand elle fut sortie, Frédéric ouvrit sa fenêtre, Mme Arnoux, sur le trottoir, fit signe d'avancer à un fiacre qui passait. Elle monta dedans. La voiture disparut.

Et ce fut tout.

Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*.

5. Comme dans *Hermina*, Victor Hugo évoque ici un souvenir de jeunesse. Repérez les passages au discours direct, et dites en quoi ils sont révélateurs du point de vue du narrateur.

La coccinelle

Elle me dit : " Quelque chose
Me tourmente. " Et j'aperçus
Son cou de neige, et, dessus,
Un petit insecte rose.

J'aurais dû -mais, sage ou fou,
A seize ans on est farouche,-
Voir le baiser sur sa bouche
Plus que l'insecte à son cou.

On eût dit un coquillage ;
Dos rose et taché de noir.
Les fauvelles pour nous voir
Se penchaient dans le feuillage.

Sa bouche fraîche était là :
- Je me courbais sur la belle,
Et je pris la coccinelle ;
Mais le baiser s'envola.

" Fils, apprends comme on me nomme ,
Dit l'insecte du ciel bleu,
Les bêtes sont au bon Dieu ;
Mais la bêtise est à l'homme. "

Victor Hugo, *Les Contemplations*.



Edward MUNCH, *Séparation*, 1893

L'étude de texte

Les deux grands types de questions

- Distinguer questions de repérage et questions d'interprétation
- Rédiger la réponse à une question de compréhension

Entraînement

A. La question de repérage (portant sur un contenu explicite dans le texte)

Texte

Comédienne divorcée, Renée est dans sa loge. On vient de frapper à la porte. La jeune femme dit machinalement : "Entrez", croyant que c'est quelqu'un de son entourage professionnel.

Ce n'est pas Brague, ce n'est pas la vieille habileuse, c'est un inconnu, grand, sec, noir, qui incline sa tête nue et débite tout d'un trait :

- Madame je viens, depuis une semaine, vous applaudir dans l'Emprise. Vous excuserez ce que ma visite peut avoir de...déplacé, mais il me semble que mon admiration pour votre talent et ... votre plastique ... justifie une présentation aussi...incorrecte, et que... Je ne dis rien à cet imbécile. Moite, essoufflée encore, la robe demi-ouverte, j'essuie mes mains en le regardant avec une férocité si visible que sa belle phrase meurt soudain, coupée...

Faut-il le gifler ? Marquer sur deux joues mes doigts encore humides d'une eau carminée? faut-il élever la voix et jeter à cette figure anguleuse, toute en os, barrée d'une moustache noire, les mots que j'ai appris dans les coulisses et dans la rue ?...

Colette, La vagabonde.

Questions :

1. Que traduit le regard de la narratrice? Quel effet ce regard a-t-il sur l'inconnu ?
2. la narratrice supporte-t-elle la présence du visiteur ? Justifiez votre réponse.

Consigne 1

En vous aidant des repères, montrez que la réponse à la question 1 est explicitement exprimée dans le texte et que la réponse à la question 2 est, au contraire, à dégager en interprétant des indices textuels.

Repères

" Mon fusil glissa dans l'herbe ; j'avais tout oublié et dévorais des yeux cette taille svelte..."

Tourgueniev

Question 1

Que faisait le narrateur ?

Réponse :

Le narrateur regardait avidement la jeune fille, il la dévorait des yeux.

La question porte sur des éléments explicites dans le texte.

Question 2

Le fusil du narrateur a glissé dans l'herbe. Pourquoi ?

Réponse :

Le narrateur ne faisait que dévorer des yeux la jeune fille. Il avait tout oublié. Il a laissé tomber son fusil sans même s'en rendre compte.

La question porte sur des éléments explicites dans le texte mais le rapport logique n'est pas exprimé par un outil grammatical.

Tourgueniev aurait pu écrire " Mon fusil glissa dans l'herbe parce que j'avais tout oublié et que je dévorais des yeux cette taille svelte... " Seulement, cela focaliserait l'information sur le fusil et non sur le regard avide du narrateur.

Question 3

Quel sentiment le narrateur éprouve-t-il en regardant la jeune fille ?

Réponse :

Le narrateur est comme hypnotisé par la grâce et la beauté de la jeune fille. Il est fasciné par le charme de cette créature qui lui paraît singulière au point que son fusil lui tombe des mains sans même qu'il s'en rende compte. Il est comme envoûté ...

La question porte sur des contenus implicites qu'il faut dégager en interprétant des éléments textuels comme « Mon fusil glissa dans l'herbe », « j'avais tout oublié », « (je) dévorais des yeux cette taille svelte »

B. La question d'interprétation (portant sur un contenu implicite dans le texte)

Texte :

(Voici la suite du récit)

Il a des yeux de charbonnier triste, cet envahisseur...

Je ne sais pas ce que lui disent mon regard et mon silence, mais sa figure change tout à coup :

- Ma foi, madame, je ne suis qu'un serin et un grossier personnage, je m'en aperçois trop tard. Mettez-moi à la porte, allez, je l'ai bien mérité, mais non sans que j'aie déposé à vos pieds mes respectueux hommages

Il resalue, comme un homme qui va s'en aller et ne s'en va pas. A cette rouerie un peu catin des hommes, il attend, une demi-seconde, le bénéfice de son revirement, et – je ne suis pas, mon Dieu, si terrible ! – l'obtient :

- je vous dirai donc gentiment, monsieur, ce que je vous aurais dit sans aménité : allez-vous-en !

Je ris, bonne fille, en lui montrant la porte. Lui ne rit pas. Il reste là, le front en avant...

Colette, *La vagabonde*.

Question :

L'inconnu semble retrouver de l'assurance. A quoi cela est-il dû ?

Consigne :

Voici des indices textuels (en gras) qui peuvent être exploités dans la réponse à cette question. Choisissez-en trois ou quatre et rédigez votre réponse en vous aidant des commentaires qui les accompagnent.

- " **Je ne sais pas ce que lui disent mon regard et mon silence** " opposé à " j'essuie mes mains en le regardant avec une férocité si visible que sa belle phrase meurt soudain, coupée... " prouve que la narratrice est en train de changer d'attitude et qu'elle n'est plus aussi effarouchée qu'au début.

- " **Sa figure change tout à coup** " montre qu'il y a un revirement dans l'attitude du visiteur.

- " **Il attend, une demi-seconde, le bénéfice de son revirement, et – je ne suis pas, mon Dieu, si terrible! – l'obtient.** " Même si la structure syntaxique ne permet pas de saisir l'information tout de suite, on comprend que la narratrice reconnaît que le visiteur finit par infléchir sa position, obtenant ainsi le bénéfice de sa nouvelle tentative. Il ne doit plus se sentir aussi déstabilisé qu'au début.

- Les paroles de l'inconnu ne sont plus entrecoupées de moments de silence et d'hésitation comme dans le premier passage.

- " **Il a des yeux de charbonnier triste** " est une phrase qui montre que la narratrice n'a pas pu s'empêcher de regarder l'inconnu, ce qui donne à celui-ci le temps de se ressaisir et de changer de stratégie. A présent, il s'accuse de " **sottise** " et de " **grossièreté** ". Cela lui laisse le temps d'attendre le résultat de sa nouvelle tentative.

- " **... et ne s'en va pas** " cet indice montre que le personnage est conscient du changement d'attitude de la jeune femme à son égard et qu'il adapte son comportement en fonction de **l'évolution de la situation**.

- " **Je ris, bonne fille, en lui montrant la porte.** " Le rire de la narratrice est un autre indice de changement dans son attitude.

Exercices

1. Lisez attentivement l'extrait suivant :

Ossyane, le héros, vient de faire une déclaration d'amour à Clara, une jeune femme qu'il avait rencontrée chez des amis.

J'avais tout débité d'un trait, de peur qu'elle ne m'interrompe, de peur que je ne trébuche sur les mots. Je ne l'avais pas regardée une seule fois. Et quand je m'étais tu, je ne l'avais pas regardée non plus. J'avais peur de voir dans ses yeux ce qui pourrait ressembler à de l'indifférence, ou à de la compassion. Ou même à de la surprise, car si je savais pertinemment que je la surprénais par cette déclaration, toute manifestation de surprise m'aurait donné à penser que nous n'étions pas dans les mêmes dispositions- et tout ce qu'elle aurait pu dire, après cela n'aurait été que politesse et consolation.

Je ne regardais donc pas, et si j'avais pu détourner les oreilles comme je détournais les yeux, je l'aurais fait. Car autant que dans son regard, je redoutais d'entendre dans ses mots, dans l'intonation de sa voix, l'indifférence, la compassion...J'écoutais seulement sa respiration, chaude comme un soupir.

« Oui. »

Elle avait dit « oui ».

C'était la réponse la plus belle, la plus simple, et pourtant c'était celle que j'attendais le moins.

Elle aurait pu se lancer dans des formules contorsionnées pour expliquer que, dans ces circonstances, il ne lui semblait pas possible que...Je l'aurais interrompue brutalement, pour lui dire : « N'en parlons plus ! » Elle m'aurait fait promettre que nous resterions tout de même bons amis, j'aurais dit : « Bien sûr », mais je n'aurais plus jamais voulu la revoir ni entendre prononcer son nom.

Elle aurait pu, à l'inverse, m'expliquer qu'elle aussi ressentait la même chose, depuis notre première rencontre... J'aurais su quoi dire, quoi faire.

Ce « oui » simple, ce « oui » sec, me laissait sans voix.

J'avais presque envie de lui demander : « oui, quoi ? » Parce qu'elle pouvait simplement avoir voulu dire : « Oui, j'ai entendu » ; « Oui, je prends acte » ; « Oui, je vais réfléchir ».

Je l'avais regardée, inquiet, incrédule.

C'était le vrai « oui », le « oui » le plus pur. Avec des yeux en larmes et un sourire de femme aimée.

Amin MAALOUF, *Les Echelles du Levant*,
Ed. Grasset & Fasquelle, 1996.

Question 1 :

Le narrateur a choisi de ne pas regarder Clara pendant qu'il lui faisait sa déclaration. Dites pourquoi en vous référant au texte.

Voici trois réponses à cette question. Laquelle est, d'après vous, la plus complète et la mieux formulée? Justifiez votre réponse.

Réponse 1

Le narrateur a choisi de ne pas regarder Clara pendant qu'il lui faisait sa déclaration parce qu'il avait peur de voir dans ses yeux ce qui pourrait ressembler à de l'indifférence, ou à de la compassion ou même à de la surprise. Il dit : " toute manifestation de surprise m'aurait donné à penser que nous n'étions pas dans les mêmes dispositions " Il ajoute : " Car autant que dans son regard, je redoutais d'entendre dans ses mots, dans l'intonation de sa voix, l'indifférence, la compassion. "

Repères

Répondre à une question de compréhension suppose :

- qu'on a bien compris le texte,
- qu'on a bien compris la question,
- qu'on ne se contente pas de recopier les phrases du texte.

Réponse 2

Le narrateur a choisi de ne pas regarder Clara pendant qu'il lui faisait sa déclaration ; il avait peur qu'elle n'éprouve pour lui que de la " compassion " ou de " l'indifférence ". Ces deux termes qui apparaissent d'ailleurs plus d'une fois dans le texte traduisent l'angoisse du personnage.

Réponse 3

Au moment où il faisait sa déclaration d'amour à Clara, le narrateur était en proie à divers sentiments. Il craignait, en particulier, que Clara ne partage pas son amour et qu'elle n'éprouve pour lui que de la compassion ou de l'indifférence.

Il avait même peur de la voir surprise car « toute manifestation de surprise » lui aurait donné à penser qu'ils n'étaient pas « dans les mêmes dispositions », qu'ils ne partageaient pas les mêmes sentiments

Question 2

C'est seulement à la fin du texte que le narrateur a compris le vrai sens de la réponse de Clara. Comment l'avait-il interprétée au début ?

Voici le début de la réponse à cette question. Rédigez la suite en insistant sur l'idée que le narrateur ne pouvait pas comprendre le vrai sens du " oui " de Clara pour une raison simple : il ne la regardait pas.

" C'était la réponse la plus belle, la plus simple... " dit le narrateur pour commenter la réponse de Clara dans un premier temps. Cette perception première est fort curieusement doublée d'un doute comme pour traduire encore une fois l'idée de cette peur panique d'une réponse négative. Ainsi la réponse " oui " , ...

Question 3

" Elle aurait pu... quoi faire. "

Dans ce passage, la plupart des verbes sont au conditionnel. Dites pourquoi.

2. Dites si les questions sur le texte suivant sont des questions de repérage ou d'interprétation et rédigez vos réponses :

Neuf heures trois quarts venaient de sonner à l'horloge du château, sans qu'il eût encore rien osé. Julien, indigné de sa lâcheté, se dit : Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle.

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui, dix heures sonnèrent à l'horloge qui était au-dessus de sa tête. Chaque coup de cette cloche fatale retentissait dans sa poitrine, et y causait comme un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore, il étendit la main et prit celle de Mme de Rênal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait ; il la serrait avec une force convulsive ; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*.

Questions :

1. Julien a pris une décision importante. Dites laquelle en vous référant au texte.
2. Julien est en proie à plusieurs sentiments. Dites lesquels en vous appuyant sur des indices textuels précis.



Les mains d'Elsa



Louis ARAGON :

(1897-1982), poète et romancier français, l'un des fondateurs du surréalisme. Sa rencontre avec Elsa Triolet qui deviendra sa femme lui inspirera nombre de ses recueils (*le Fou d'Elsa, le Roman Inachevé ...*). Ses romans (*les Beaux Quartiers, les Cloches de Bâle...*) évoquent les luttes sociales.



Elsa TRIOLET

*Donne-moi tes mains pour l'inquiétude
Donne-moi tes mains dont j'ai tant rêvé
Dont j'ai tant rêvé dans ma solitude
Donne-moi tes mains que je sois sauvé*

5 *Lorsque je les prends à mon pauvre piège
De paume et de peur de hâte et d'émoi
Lorsque je les prends comme une eau de neige
Qui fuit de partout dans mes mains à moi*

10 *Sauras-tu jamais ce qui me traverse
Qui me bouleverse et qui m'envahit
Sauras-tu jamais ce qui me transperce
Ce que j'ai trahi quand j'ai tressailli*

15 *Ce que dit ainsi le profond langage
Ce parler muet des sens animaux
Sans bouche et sans yeux miroir sans image
Ce frémir d'aimer qui n'a pas de mots.*

20 *Sauras-tu jamais ce que les doigts pensent
D'une proie entre eux un instant tenue
Sauras-tu jamais ce que leur silence
Un éclair aura connu d'inconnu*

*Donne-moi tes mains que mon cœur s'y forme
S'y taise le monde au moins un moment
Donne-moi tes mains que mon âme y dorme
Que mon âme y dorme éternellement.*

Louis ARAGON, *Le Fou d'Elsa*, 1964.

Lire et analyser

1. Ce poème est construit sur des oppositions. Dites lesquelles en vous appuyant sur les champs lexicaux correspondants.
2. En quoi la première et la dernière strophe se démarquent-elles des autres ?
3. Que désigne l'expression « ce parler muet » dans la quatrième strophe ?
4. Relevez dans cette même strophe les termes qui constituent le champ lexical de la parole. Est-ce la parole qui permet au couple de communiquer réellement ?
5. Montrez que l'harmonie du poème (rythme, sonorités, anaphores...) reflète celle du couple.

Repères

L'anaphore

Plusieurs vers dans ce poème commencent de la même manière : "Donne-moi tes mains..." "Sauras-tu jamais..." etc. il s'agit de l'**anaphore**, procédé qui consiste à répéter un mot ou un groupe de mots en tête de phrases, de vers ou de strophes. L'anaphore crée un effet d'insistance et de persuasion.

Les mots pour le dire

1. A propos du mot " main "

Voici quelques expressions comportant le mot « main » et une liste de définitions.

Retrouvez la définition qui correspond à chaque expression.

Expressions :

- à portée de la main
- en mettre sa main au feu
- tendre la main à quelqu'un
- en venir aux mains
- être pris la main dans le sac
- mettre la main à la pâte
- prêter main forte

Définitions :

- se battre
- aider, donner un coup de main à quelqu'un
- être pris en train de voler, en flagrant délit
- travailler soi-même à quelque chose
- accessible
- aider quelqu'un, lui pardonner
- en être sûr

2. Les infinitifs substantivés

- Repérez les infinitifs substantivés dans ces vers d'Aragon.
- Dégagez les similitudes syntaxiques et sémantiques entre les deux poèmes.

*Ce bras qui ne songe qu'à toi
Ce bras qui prend peur de son poids
Ce bras suspendu sur ton âme
Comme un étrange arrêt des rames
Qu'y voit-il que les yeux ne voient*

*Ce parapet jusqu'à l'épaule
Où frémir tient le premier rôle
Ce deuil tendre de l'infini
Ce mur du songe à l'insomnie
Où dormir a trouvé son môle*

Ce bras muet qui te tient ...

Aragon, *Du peu des mots d'aimer.*

Repères

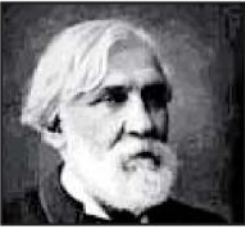
Infinitif / substantif

Précédés de l'article, certains **infinitifs** prennent le caractère de véritables **substantifs** : le manger, le boire, le dormir, le coucher, le dîner, le savoir-faire, le parler, le devoir, le pouvoir, l'être, le paraître etc.

Lire- écrire

Rédigez un court paragraphe dans lequel vous dites ce que les mains d'Elsa symbolisent pour Aragon.

Ravissement



Ivan Tourgueniev :
 (1818-1883),
 écrivain russe
 célèbre pour ses
 nouvelles (*Récits
 d'un chasseur,
 Pères et Fils*) et ses
 pièces de théâtre
 (*Un mois à la
 campagne*). Mais ce
 qui fait réellement
 sa célébrité, c'est
 son roman *Premier
 Amour*.

J'avais contracté l'habitude d'errer chaque soir à travers les allées de notre parc, un fusil sous le bras, guettant les corbeaux. De tout temps, j'ai haï profondément ces bêtes voraces, prudentes et malignes. Ce soir-là, descendu au jardin, comme de coutume, je venais de parcourir vainement
 5 toutes les allées : les corbeaux m'avaient reconnu et leurs croassements stridents ne me parvenaient plus que de très loin. Guidé par le hasard, je m'approchai de la palissade basse séparant notre domaine de l'étroite bande
 10 jardinée qui s'étendait à droite de l'aile et en dépendait.

Je marchais, tête baissée, lorsque je crus entendre un bruit de voix ; je
 10 jetai un coup d'œil par-dessus la palissade, et m'arrêtai stupéfait... Un spectacle étrange s'offrait à mes regards.

A quelques pas devant moi, sur une pelouse bordée de framboisiers verts, se tenait une jeune fille, grande et élancée, vêtue d'une robe rose à raies et coiffée d'un petit fichu blanc ; quatre jeunes gens faisaient cercle autour
 15 d'elle, et elle les frappait au front, à tour de rôle, avec une de ces fleurs grises dont le nom m'échappe, mais que les enfants connaissent bien : elles forment de petits sachets qui éclatent avec bruit quand on leur fait heurter quelque chose de dur. Les victimes offraient leur front avec un tel
 20 empressement, et il y avait tant de charme, de tendresse impérative et moqueuse, de grâce et d'élégance dans les mouvements de la jeune fille (elle m'apparaissait de biais), que je faillis pousser un cri de surprise et de ravissement...J'aurais donné tout au monde pour que ces doigts adorables
 25 me frappassent aussi.

Mon fusil glissa dans l'herbe ; j'avais tout oublié et dévorais des yeux
 25 cette taille svelte, ce petit cou, ces jolies mains, ces cheveux blonds légèrement ébouriffés sous le fichu blanc, cet œil intelligent à moitié clos, ces cils et cette joue veloutée...

" Dites donc, jeune homme, croyez-vous qu'il soit permis de dévisager de la sorte des demoiselles que vous ne connaissez pas?" fit soudain une
 30 voix, tout contre moi.

Je tressaillis et restai interdit...Un jeune homme aux cheveux noirs coupés très courts me toisait d'un air ironique, de l'autre côté de la palissade. Au même instant, la jeune fille se tourna également de mon côté...J'aperçus de grands yeux gris, sur un visage mobile qu'agita tout à
 35 coup un léger tremblement, et le rire, d'abord contenu, fusa, sonore, découvrant ses dents blanches et arquant curieusement les sourcils de la jeune personne...Je rougis piteusement, ramassai mon fusil et m'enfuis à toutes jambes, poursuivi par les éclats de rire. Arrivé dans ma chambre, je me jetai sur le lit et me cachai le visage dans les mains. Mon cœur battait
 40 comme un fou ; je me sentais confus et joyeux, en proie à un trouble comme je n'en avais jamais encore éprouvé.

Après m'être reposé, je me peignai, brossai mes vêtements et descendis prendre le thé. L'image de la jeune fille flottait devant moi; mon cœur s'était assagi, mais se serrait délicieusement.

45 " Qu'as-tu donc ? me demanda brusquement mon père. Tu as tué un corbeau ? "

J'eus envie de tout lui raconter, mais je me retins et me contentai de sourire à part moi. Au moment de me coucher, je fis trois pirouettes sur un pied- sans savoir pourquoi- et me pommadaï les cheveux. Je dormis comme une souche. Peu avant le petit jour, je me réveillai un instant, soulevai la tête, regardai autour de moi, plein de félicité- et me rendormis.

Ivan TOURGUENIEV, *Premier Amour*, 1860

Lire et analyser

1. Qu'est-ce qui dans le premier paragraphe laisse supposer qu'un événement important se prépare ?
2. Quels sentiments le narrateur éprouve-t-il à la vue de la jeune fille ?
3. Le portrait de la jeune fille est fait en deux moments. Relevez-les et dites ce qui les distingue.
4. Dans ce texte, il y a deux passages au discours direct. Quel effet produisent-ils ?
5. Analysez le comportement du narrateur à la fin du texte. Que traduit ce comportement ?

Les mots pour le dire

• Sensation / sentiment

1. Dites s'il s'agit chaque fois d'un sentiment ou d'une sensation

Malaise, amour, douleur, plaisir, souffrance, chaleur, tremblement, froid, colère, déception, peur, inquiétude, fraîcheur, angoisse, désespoir.

2. Quelles sont les différentes sensations évoquées dans le poème de Rimbaud ?

3. Qu'est-ce qui caractérise les sensations éprouvées par le narrateur dans l'extrait de Chateaubriand ?

Repères

Sensation

Perception physique ressentie par l'un des cinq sens (goût, odorat, ouïe, toucher, vue)

Sentiment

Etat affectif stable et durable résultant de sensations, d'impressions, d'émotions...

Sensation

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menu :
Rêveur, je sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infinie me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, comme un bohémien,
Par la nature, - heureux comme avec une femme.

Arthur Rimbaud, *Poésies*.

... Comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

Chateaubriand

- **L'expression du regard**

J'avais tout oublié et dévorais des yeux cette taille svelte.

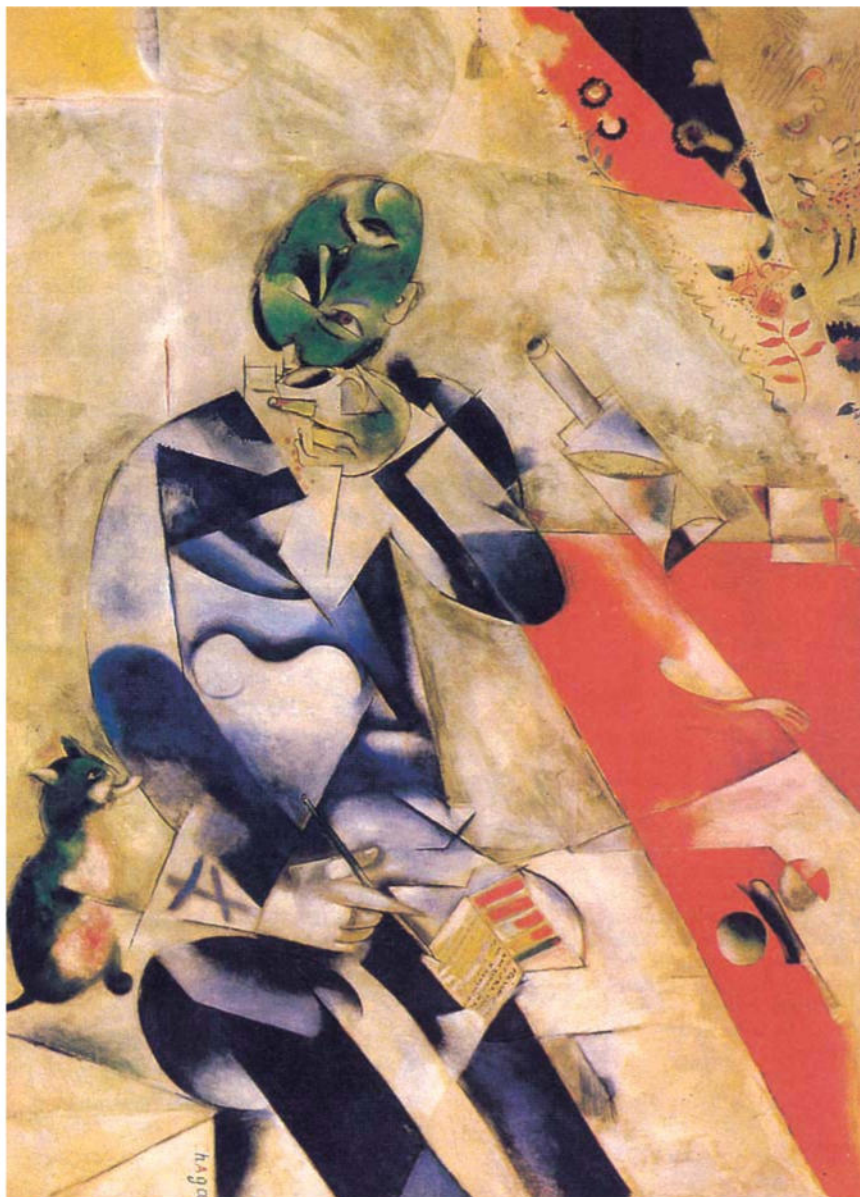
" Dites donc, jeune homme, croyez-vous qu'il soit permis de dévisager de la sorte des demoiselles que vous ne connaissez pas ? "

Un jeune homme aux cheveux noirs coupés très courts me toisait d'un air ironique.

Les termes soulignés se rapportent au regard. Précisez leur sens et dites quels sentiments pourrait révéler chacun d'eux .

Lire - écrire

Est-il vrai que le premier émoi amoureux marque à jamais la vie sentimentale d'une personne ?



Marc CHAGALL, Le poète, 1911

- Saisir les connotations des formes et des couleurs dans un tableau de peinture



Pablo PICASSO, *Olga dans un fauteuil*, 1917

Repères 1

En 1917, Picasso préparait les décors et les costumes des Ballets russes qui étaient sur le point de présenter une pièce de Jean Cocteau. A Rome où les répétitions avaient lieu, le peintre s'éprit d'une danseuse de la troupe, Olga Khokhlova. Elle abandonna la danse et ils se marièrent l'année suivante.

Repères 2

La symbolique des couleurs

Le vert : la nature, l'hygiène et l'espoir

Le bleu : la pureté et la fraîcheur

Le rouge : la vie, la force, la passion, mais aussi le sang et la violence

Le noir et l'or : le luxe,

Analyser et interpréter l'image

1. Quelle est la couleur dominante dans ce portrait ? Quelle image de la femme aimée cela traduit-il ?
2. Le motif végétal est très présent dans ce tableau. Quelles en sont les connotations ?
3. Quelle est l'impression qui se dégage de cette peinture ?
4. En quoi la posture du personnage participe-t-elle de cette impression d'ensemble ?

Croiser des regards

Voici un autre tableau représentant la même Olga quelques années plus tard :



Pablo PICASSO, *Baigneuse assise (Olga)*, 1930.

Repères 1

La Baigneuse assise de 1930 est non seulement privée de séduction mais encore redoutable : un grand insecte carnivore, aux dents acérées qui a souvent été comparé à une mante religieuse. Elle a été peinte à l'époque où le ménage de Picasso se disloquait.

Repères 2

Le cubisme : école d'art (de 1910 à 1930) qui se proposait de représenter les objets décomposés en formes géométriques simples (rappelant le cube) sans restituer leur perspective.

Questions :

1. Qu'est-ce qui caractérise le personnage d'Olga dans ce tableau ?
2. Quelle est l'impression générale qui s'en dégage ?
3. Comparez les formes utilisées dans les deux tableaux.
4. Les connotations sont-elles les mêmes dans les deux tableaux ? Qu'en déduisez-vous ?

La caractérisation

- Analyser le fonctionnement d'une description
- Saisir les connotations dans une description

Observation

Texte :

A quelques pas devant moi, sur une pelouse bordée de framboisiers verts, se tenait une jeune fille, grande et élancée, vêtue d'une robe rose à raies et coiffée d'un petit fichu blanc ; quatre jeunes gens faisaient cercle autour d'elle, et elle les frappait au front, à tour de rôle, avec **une de ces fleurs grises dont le nom m'échappe, mais que les enfants connaissent bien : elles forment de petits sachets qui éclatent avec bruit quand on leur fait heurter quelque chose de dur**. Les victimes offraient leur front avec un tel empressement, et **il y avait tant de charme, de tendresse impérative et moqueuse, de grâce et d'élégance dans les mouvements de la jeune fille (elle m'apparaissait de biais)**, que je faillis pousser un cri de surprise et de ravissement...

Tourgueniev

Questions :

- Qu'est-ce qui est décrit dans chacun des passages en gras ?
- S'agit-il d'une description objective ou subjective ? Justifiez votre réponse.

Repères

La description

Fonction :

Une description peut servir à caractériser, créer une atmosphère, expliquer, argumenter...

Le texte descriptif n'existe pratiquement pas à l'état pur. Il est le plus souvent mis au service de la narration, de l'argumentation ou de l'explication.

Types :

- **La description objective** est objective quand on décrit de la manière la plus exacte, la plus précise et la plus neutre possible, sans exprimer de jugement (utilisation d'un vocabulaire technique précis, absence de termes exprimant les sentiments de celui qui décrit).

Les mots ont alors un sens dénotatif, on parle aussi de sens premier, comme dans un dictionnaire.

Exemple : description d'un phénomène naturel, d'une expérience scientifique...

- **La description subjective** laisse transparaître les sentiments et les opinions de celui qui décrit au point que, parfois, ce qui est décrit se confond avec les états d'âme de celui-ci comme chez les Romantiques.

Exemple : description d'un être cher, d'un lieu chargé de souvenirs...

Exercices

1. Dites s'il s'agit dans les extraits suivants de description objective ou subjective.

Extrait 1 :

Un homme vêtu d'une veste de coutil vert, à boutons verts et d'une culotte de même étoffe, chaussé de souliers à semelles minces, et qui avait des guêtres de coutil montant jusqu'au genou, nettoyait une carabine avec le soin que mettent à cette occupation les chasseurs adroits, dans leurs moments de loisir.

Balzac

Extrait 2 :

J'appartiens à un pays que j'ai quitté. Tu ne peux empêcher qu'à cette heure s'y épanouissent au soleil toute une chevelure embaumée de forêts . Rien ne peut empêcher qu'à cette heure l'herbe profonde y noie le pied des arbres, d'un vert délicieux et apaisant dont mon âme a soif.

Colette

Extrait 3 :

Elle a passé, la jeune fille,
Vive et preste comme un oiseau ;
A la main une fleur qui brille,
A la bouche un refrain nouveau.

Nerval

2. Lisez attentivement les extraits suivants et répondez aux questions qui les accompagnent :

Extrait 1 :

...
Cet amour si vrai
Cet amour si beau
Si heureux
Si joyeux
Et si dérisoire
Tremblant de peur comme un enfant dans le noir
Et si sûr de lui
Comme un homme tranquille au milieu de la nuit
Cet amour qui faisait peur aux autres
Qui les faisait parler
Qui les faisait blêmir
Cet amour guetté
Parce que nous le guettions
Traqué blessé piétiné achevé nié oublié
Parce que nous l'avons traqué blessé piétiné achevé nié oublié
Cet amour tout entier
Si vivant encore
Et tout ensoleillé
C'est le tien
C'est le mien
...

Jacques Prévert, Paroles

Questions :

- Prévert ne ponctue généralement pas ses poèmes. Pouvez-vous pourtant dire de combien de phrases est constitué cet extrait?
- A quels moyens syntaxiques le poète a-t-il recours pour qualifier son amour ?

Extrait 2 :

En atteignant le seuil de sa pension, Rastignac s'était épris de madame de Nucingen, elle lui avait paru svelte, fine comme une hirondelle. L'enivrante douceur de ses yeux, le tissu délicat et soyeux de sa peau sous laquelle il avait cru voir couler le sang, le son enchanteur de sa voix, ses blonds cheveux, il se rappelait tout ; et peut-être la marche, en mettant son sang en mouvement, aidait-elle à cette fascination. L'étudiant frappa rudement à la porte du père Goriot.

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*.

Question :

" Rastignac s'était épris de Mme Nucingen ", fille du père Goriot. Qu'est-ce qui le montre dans la description de cette femme ?

Extrait 3 :

Madame de Rênal, de son côté, était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire, parce que pour se rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie, elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et l'air rébarbatif.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*.

Question :

Qu'est-ce qui dans la personne de Julien frappe Madame de Rênal ? Cela correspond-il à la représentation qu'elle se faisait jusque-là du précepteur ?

3. En vous aidant de la rubrique " Repères ", quelles remarques pouvez-vous faire sur la description des femmes dans l'extrait qui suit? Quelle est l'impression d'ensemble qui s'en dégage ?

Je regarde les femmes dans les rues de Saïgon, dans les postes de brousse. Il y en a de très belles, de très blanches, elles prennent un soin extrême de leur beauté ici, surtout dans les postes de brousse. Elle ne font rien, elles se gardent seulement, elles se gardent pour l'Europe, les amants, les vacances en Italie, les longs congés de six mois tous les trois ans lorsqu'elles pourront enfin parler de ce qui se passe ici, de cette existence coloniale si particulière, du service de ces gens, de ces boys, si parfait, de la végétation, des bals, de ces villas blanches, grandes à s'y perdre, où sont logés les fonctionnaires dans ces postes éloignés. Elles attendent. Elles s'habillent pour rien. Elles se regardent. Dans l'ombre de ces villas, elles se regardent pour plus tard, elles croient vivre un roman, elles ont déjà de longues penderies pleines de robes à ne savoir qu'en faire, collectionnées comme le temps, la longue suite des jours d'attente. Certaines deviennent folles . Certaines sont plaquées pour une jeune domestique qui se tait. Plaquées. On entend ce mot les atteindre, le bruit qu'il fait, le bruit de la gifle qu'il donne. Certaines en meurent.

Marguerite Duras, *L'Amant*.(1984)

4. Lisez attentivement l'extrait suivant et répondez aux questions qui l'accompagnent.

Extrait :

Il se débarrassa de son chapeau et s'installa dans la boutique. Madame Raquin courut à ses casseroles, Thérèse, qui n'avait pas encore prononcé une parole, regardait le nouveau venu. Elle n'avait jamais vu un homme. Laurent, grand, fort, le visage frais, l'étonnait. Elle contemplait avec une sorte d'admiration son front bas, planté d'une rude chevelure noire, ses joues pleines, ses lèvres rouges, sa face régulière, d'une beauté sanguine. Elle arrêta un instant ses regards sur son cou ; ce cou était large et court, gras et puissant. Puis elle s'oublia à considérer les grosses mains qu'il tenait étalées sur ses genoux ; les doigts en étaient carrés ; le poing fermé devait être énorme et aurait pu assommer un bœuf. Laurent était un vrai fils de paysan, d'allure un peu lourde, le dos bombé, les mouvements lents et précis, l'air tranquille et entêté. On sentait sous ses vêtements des muscles ronds et développés, tout un corps d'une chair épaisse et ferme. Et Thérèse l'examinait avec curiosité, allant de ses poings à sa face, éprouvant de petits frissons lorsque ses yeux rencontraient son cou de taureau.

Émile ZOLA, *Thérèse Raquin*.

Questions :

1. " Thérèse... **regardait** le nouveau venu. " Quels sont les autres verbes employés dans le texte pour traduire le regard de cette jeune femme ? Pourquoi l'auteur a-t-il employé autant de synonymes ?
2. Quelles sont, chez Laurent, les caractéristiques physiques qui retiennent l'attention de Thérèse ?
3. En vous aidant de la description faite de Laurent, dégagez les sentiments que la jeune femme éprouve en regardant ce " vrai fils de paysan ".
4. Relevez les expressions qui connotent la virilité du personnage décrit.
5. Quel rôle la dernière phrase joue-t-elle par rapport au reste du texte ?

5. Même exercice.

Extrait :

Maintenant nos pas résonnent sous les lugubres arcades de la rue de Rivoli et nous avançons tous les quatre de front dans cette inquiétante perspective. Pauline légèrement penchée, Lula gracieuse et tranquille, Mourgues plus grinçant qu'un pantin, pendant que secoué de frissons j'essaie d'articuler quelques mots. Chaque fois que nous passons sous un des globes lumineux, je tourne la tête pour voir le visage de Lula émerger de l'ombre. Ses longs cheveux d'un roux sombre, ses yeux troublants et ses lèvres pulpeuses m'apparaissent un instant pour aussitôt être absorbés par l'ombre et j'ai une envie folle de m'arrêter dans la lumière, de prendre son visage entre mes paumes, pour le contempler, et lui dire que je la trouve belle, oui, lui dire que je la trouve émouvante et belle, mais déjà l'ombre nous a de nouveau absorbés, et il faudra faire les quelques pas qui nous mèneront sous le prochain lustre pour revoir son visage, et je n'aurai pas le temps d'ouvrir la bouche que l'ombre nous aura encore recouverts et ainsi de suite, à l'infini.

Rezvani, *Les années-lumière*. (Flammarion, 1967)

Questions :

1. Sur quel personnage la description est-elle focalisée ?
2. Montrez que le jeu de l'ombre et de la lumière est déterminant dans le gros plan sur le visage de Lula.
3. Sur quelles caractéristiques de ce personnage le narrateur met-il l'accent ?
4. Lula est tranquille. Est-ce le cas du narrateur ? Justifiez votre réponse.
5. " lugubres " et " inquiétante " sont deux termes employés par le narrateur pour qualifier le cadre de l'action. En quoi la description de Lula et l'évocation des sentiments éprouvés par le narrateur font-elles écho à ces deux termes ?
6. Dites en quoi la construction syntaxique de la dernière phrase du texte traduit la complexité du sentiment amoureux.

L'exposé

Sujet : Les couples célèbres dans la littérature arabe

Quelques conseils pour réussir l'exercice de l'exposé

L'intervenant

Avant l'exposé

- se documenter et faire un tri pertinent des informations.
- s'entraîner en simulant l'exposé.

Pendant l'exposé

- annoncer clairement l'objet et le plan de son exposé.
- s'assurer que tout le monde est en disposition d'écoute.
- développer chacune des parties de son exposé en veillant à maintenir le contact avec l'auditoire.
- recourir le moins possible à ses notes.
- assurer des transitions entre les parties de son exposé.
- mettre en valeur les idées et les informations importantes.
- respecter le temps fixé.

Après l'exposé

- répondre aux questions.
- accueillir positivement les critiques.

L'auditoire

Pendant l'exposé

- adopter une attitude d'écoute positive : accorder de l'intérêt à l'exposé et le suivre attentivement.
- prendre des notes.

Après l'exposé

- poser des questions pertinentes.
- évaluer objectivement la qualité de l'exposé.

Repères L'exposé

Consistance :

Il s'agit d'exposer en une durée déterminée un point de vue ou un ensemble d'informations sur un sujet précis devant un auditoire. Dans cette situation de communication « à sens unique », il faudra s'assurer que le message est intelligible et éventuellement persuasif.

Types :

- **exposé à valeur informative** : parler d'un événement historique, d'une expérience scientifique...
- **exposé à valeur explicative** : expliquer un phénomène, une théorie...
- **exposé à valeur persuasive** : présenter un point de vue sur un problème de société : la peine de mort, l'intolérance, la guerre...

Ressources linguistiques

Tomber amoureux de
 Éprouver de l'amour pour
 Être épris de / s'éprendre de
 Être éperdument amoureux de
 Chérir / adorer / idolâtrer
 Vivre d'amour et d'eau fraîche
 Aimer tendrement, passionnément
 Avoir le coup de foudre / aimer du premier regard
 Se jurer fidélité
 Chercher l'âme sœur
 Une passion dévorante, irrésistible, dévastatrice
 Un amour partagé / à sens unique
 L'amour courtois / charnel
 Un amour platonique / chaste / pudique

Grille d'évaluation d'un exposé

	+	-
Articuler distinctement		
Avoir un bon débit : ne pas parler trop vite ou trop lentement		
S'exprimer dans une langue correcte		
Être détaché de ses notes		
Se limiter au sujet		
Gérer son temps		
Regarder l'assistance		



D.G. ROSSETTI, *La bien-aimée*

L'attente

L'action se situe en Italie, au XVIème siècle. Roméo et Juliette sont éperdument amoureux l'un de l'autre mais leurs familles, qui se haïssent, s'opposent à leur union. Roméo demande à Père Laurence d'organiser un mariage secret. Juliette envoie sa nourrice chez celui-ci pour connaître les projets de Roméo.

(La chambre de Juliette)



William Shakespeare
(1564-1616),
poète dramatique
anglais, il a écrit
de nombreuses
pièces de théâtre :
*Hamlet, Othello, le
Marchand de
Venise...*

*- **Petro** :
un domestique

- 5 Juliette.-** Elle est partie depuis neuf heures. Elle m'avait promis d'être de retour au bout d'une demi-heure à peine. Elle ne l'aura peut-être pas trouvé ? Non, ce n'est pas cela. Elle traîne la jambe, alors que les messagers de l'amour devraient courir comme la pensée, dix fois plus rapides que les rayons qui chassent l'ombre des collines et dissipent la brume. C'est pour cela qu'on prête des ailes à l'Amour, et que le char de Vénus est tiré par des colombes. Déjà le soleil est au plus haut point de sa course. De neuf heures à midi, cela fait trois longues heures. Que n'a-t-elle le sang chaud et les passions de la jeunesse ? Elle courrait plus vite que la balle dans sa course, et nous nous la renverrions l'un à l'autre, comme au jeu de la paume. Mais ces vieilles gens sont toujours mourants. Pour les remuer, c'est du plomb... Oh, Dieu, la voilà qui revient. Bonne nourrice, quelles nouvelles ? L'as-tu vu ? Lui as-tu parlé ?
- 10 La Nourrice.-** Petro*, attends-moi à la porte.
- 15 Juliette.-** Remets-toi, là, là : pourquoi fais-tu cette tête ? As-tu de mauvaises nouvelles ?
- La Nourrice.-** Je n'en peux plus ! Laisse-moi reprendre haleine. Tous les os me font mal. Ah, quelle course !
- 20 Juliette.-** Je troquerais ma santé contre les nouvelles. Je t'en prie, parle, ne me fais pas languir.
- La Nourrice.-** Jésus, vous êtes bien pressée ! Ne pouvez-vous attendre ! Vous voyez bien que je suis essoufflée.
- 25 Juliette.-** Alors pourquoi t'essouffler davantage à me bailler ces belles excuses ? Sont-elles bonnes ou mauvaises ? Réponds-moi d'un mot, je ne t'en demande pas plus. Tu me diras le reste après. Mais parle, parle. Fais-moi ce plaisir.
- 30 La Nourrice.-** Ah, vous vous y entendez bien à choisir un galant ! Roméo n'est point l'homme qu'il vous faut. Je ne dis pas que sa figure... Je ne connais pas d'homme mieux fait : la jambe, la main, le pied, la taille. Il n'en faut pas parler. On ne fait pas mieux. On ne peut pas dire non plus que ses manières laissent à désirer. Il a l'air doux comme un agneau... Va ton chemin, ma fille, et songe à servir le Bon Dieu. Au fait, a-t-on dîné, à la maison ?

- Juliette.-** Non, pas encore. Mais de grâce, achève. Je sais déjà par cœur tout ce que tu me dis. A-t-il parlé de notre mariage ? Que t'a-t-il dit à ce sujet ?
- La Nourrice.-** Eh, que ma tête me fait mal ! Ma tête, ma pauvre tête. Il me semble à tout moment qu'elle va éclater. Et mon dos, mon dos ! N'as-tu pas pitié de m'envoyer attraper la mort à faire tes commissions ?
- Juliette.-** Tu m'en vois marrie, mais je t'en prie, réponds-moi, qu'a-t-il dit ?
- La Nourrice.-** Il a parlé en gentilhomme et en homme de cœur. Il est bien poli, bien aimable, et pas fier, et je mettrais ma main au feu qu'il est aussi rangé qu'honnête. Où est Madame votre Mère ?
- Juliette.-** Où est Madame votre Mère ? Eh bien, ma mère est au logis. Où veux-tu qu'elle soit ? Tu me fais bouillir d'impatience. Quelle étrange manière de parler : " aussi rangé qu'honnête. Où est Madame votre Mère ? "
- La Nourrice.-** Par la Sainte Vierge, as-tu le feu aux trousses ? Fort bien, ma belle. Si c'est là tout le baume que tu trouves à mes douleurs, la prochaine fois, tu feras tes commissions toi-même.
- Juliette.-** On n'en sortira pas. Je t'en prie, que t'a dit Roméo ?
- La Nourrice.-** Avez-vous la permission de vous rendre à confesse ?
- Juliette.-** Oui, bien sûr.
- La Nourrice.-** Alors, rendez-vous tout à l'heure chez le Père Laurence. Vous y trouverez l'homme qui fera de vous une femme. Allons, ne rougis pas, polissonne. Tes joues vont te trahir. File vite à l'ermitage. Moi, j'ai affaire ailleurs. Une échelle... Quel métier, mes agneaux, quel métier ! Va, moi je vais dîner.
- Juliette.-** Je vole où le bonheur m'appelle. A bientôt. Merci, bonne nourrice.

William SHAKESPEARE, *Roméo et Juliette*, Acte II, scène 5.
traduction de M.-A. Béra, Hatier, 1963.



Lire et analyser

1. Qu'est-ce qui, sur le plan formel, montre que ce texte appartient au genre théâtral ?
2. Que nous apprend le monologue de Juliette sur ses états d'âme et sur le cours des événements ?
3. Où commence le dialogue ?
4. Sur quoi portent toutes les questions de Juliette ?
5. Quand la nourrice y répond-elle ?
6. Quels sont les sentiments de Juliette à la fin de la scène ?
7. Dans cette scène, il y a peu d'action, pourtant c'est une scène très vivante. Dites pourquoi.

Les mots pour le dire

Autour du mot "feu"

1. Précisez le sens des expressions écrites en gras :

- Je **mettrais ma main au feu** qu'il est aussi rangé qu'honnête.
- **As-tu le feu aux trousses** ?

2. Voici d'autres expressions comportant le mot "feu" et une liste de définitions :

Expressions :

Jouer avec le feu, mettre à feu et à sang, n'y voir que du feu, tout feu tout flamme, faire feu de tout bois.

Repères

La pièce de **théâtre classique** est généralement structurée en **actes**, eux-mêmes divisés en **scènes**. On appelle **langage dramatique** le langage spécifique au théâtre. Il est fait de deux composantes: **les didascalies** (les indications scéniques) et **les paroles** des personnages (dialogues ou monologues). Les dialogues sont composées de **répliques**. Lorsque celles-ci sont longues, on parle de **tirades**.

Définitions :

Ne rien comprendre, plein d'enthousiasme, prendre de grands risques, employer tous les moyens, incendier et massacrer.

- **Retrouvez la définition qui correspond à chaque expression.**
- **Construisez des phrases dans lesquelles vous emploieriez certaines de ces expressions de manière à en faire apparaître le sens.**

Lire-écrire

Cette femme scrute l'horizon. Qui pourrait-elle attendre à votre avis ? Quels sentiments pourrait-elle éprouver ?...



Alma-Tadema,
L'Attente

L'essai

- Planifier son écrit
- Rédiger une partie du développement
- Insérer une citation

Entraînement

Voici un sujet d'essai :

Guy de Maupassant écrit : " Quand on est jeune, on peut être amoureux de loin, par lettres, par pensées, par exaltation pure, peut-être parce qu'on sent la vie devant soi ; à mon âge, au contraire, l'amour est devenu une habitude d'infirmes, qui, ne battant plus que d'une aile, s'envole moins dans l'idéal. "

Qu'en pensez-vous ? Développez votre point de vue en l'étayant d'arguments illustrés par des exemples précis.

Consigne 1

Parmi les deux problématiques suivantes, quelle est celle qui, selon vous, correspond au sujet ?

Problématique 1 : Est-il vrai qu'avec le temps on n'aime plus ?

Problématique 2 : Est-il vrai que l'amour évolue avec l'âge ?

Consigne 2

En vous aidant de la problématique choisie et du schéma suivant, élaborer un plan pour ce sujet.

Introduction : - phrase d'ordre général pour amener le sujet - problématique - annonce du plan	Développement : 1ère partie : - idée, argument, exemple - conclusion partielle 2ème partie...
--	--

Consigne 3

Rédigez l'introduction et le début du développement.

Exercices

1. Voici un sujet d'essai traité de deux manières différentes. Laquelle vous semble la plus pertinente? Pourquoi ?

Sujet

« L'amour crée dans la femme une femme nouvelle : celle de la veille n'existe plus le lendemain. En revêtant la robe nuptiale d'une passion où il y va de toute sa vie, une femme la revêt pure et blanche. Renaissant vertueuse et pudique, il n'y a plus de passé pour elle ; elle est tout avenir et doit tout oublier, pour tout réapprendre. », écrit Balzac.

Est-il vrai que l'amour transforme à ce point la femme, comme l'affirme Balzac ?

Vous développerez à ce propos un point de vue argumenté illustré d'exemples précis.



Éléments de réponse 1

Qu'est-ce que l'amour aux yeux d'une femme ?

L'amour est vécu et diversement apprécié par les femmes. Certaines n'y croient simplement pas. Pour elles, l'intérêt prime sur toute autre considération. " Un beau parti " constitue leur préoccupation première

Certaines femmes sont romantiques et croient aux vertus de l'amour. On pense à Juliette reniant sa famille pour les beaux yeux de Roméo, à Mme de Clèves prête à rompre avec son milieu, à Mme de Rênal à qui l'amour de Julien apprend à reconsidérer sa vie, les êtres qui l'entourent dont son mari chez qui elle surprend des attitudes et des manières d'être désormais bien curieuses...

L'amour est vécu comme une exaltation de l'âme et des sens...

L'affirmation de Balzac met l'accent sur le sens que peut avoir le sentiment amoureux aux yeux d'une femme. Il s'agit, d'après lui, d'un sentiment dont le rôle principal est d'éclairer des êtres sensibles, leur faire mieux comprendre les choses de la vie. La blancheur et la pureté dont parle l'auteur de la citation sont les signes d'une nouvelle vision du monde qui devient le propre de la femme qui aime ou qu'on aime. Cela en dit long sur la changement que subit la femme à cause du sentiment amoureux...

.....
.....
.....
.....

Éléments de réponse 2

Est-il vrai que l'amour implique un profond bouleversement dans la vie d'une femme ?

L'une des grandes vertus de l'amour est de changer profondément la manière d'être d'une femme, sa vision des choses, son mode de penser.....

L'affirmation de Balzac met l'accent sur le rôle que peut jouer le sentiment amoureux dans la vie d'une femme. Il s'agit, d'après lui, d'une seconde naissance. La métaphore de " la robe nuptiale ", en dit long sur la métamorphose que connaît la femme quand elle aime véritablement.

.....
.....

Balzac attribue ainsi une fonction essentielle à l'amour dans l'existence d'une femme... Mais qu'en est-il des hommes ? Un amour véritable n'a-t-il pas le même impact magique sur eux ?

...(Exemples)

Est-il toujours vrai qu'une femme qui aime en arrive à se défaire totalement de son passé ? Ne s'agit-il pas là que d'une affirmation dont les limites sont évidentes comme dans toute affirmation absolue ... ?

" Celle de la veille n'existe plus le lendemain. " Oui, mais ne peut-on pas dire aussi que celle du lendemain peut parfaitement redevenir celle de la veille ?...

.....
.....

2. Voici quelques sujets d'essai

Sujet 1

Plus que l'amour heureux, c'est l'amour malheureux qui inspire les artistes et les écrivains.

Est-il vrai que la création artistique prend racine d'abord dans la souffrance ?

Vous développerez à ce sujet un point de vue argumenté illustré d'exemples précis.

Sujet 2

" L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir. ", affirme La Bruyère.

Partagez-vous ce point de vue ?

Vous développerez à ce propos un point de vue argumenté illustré d'exemples précis.

Sujet 3

L'adolescence est souvent marquée par une recherche hésitante et maladroite de l'autre.

Cette recherche se distingue toutefois par l'innocence et la fraîcheur.

Qu'en pensez-vous ? Vous vous appuyerez dans votre réponse sur des exemples précis tirés de vos lectures et de votre observation du monde.

Consigne 1 :

Déterminez la problématique de l'un des trois sujets proposés et élaborer son plan.

(Le travail peut se faire individuellement ou en groupe).

Consigne 2 :

Rédigez individuellement une partie du développement.

Consigne 3 :

Réécrivez individuellement ou en groupes quelques productions en vue de les améliorer .

SABLES MOUVANTS

*Démons et merveilles
vents et marées
au loin déjà la mer s'est retirée
et toi
comme une algue doucement caressée par le vent
dans les sables du lit tu remues en rêvant
Démons et merveilles
vents et marées
au loin déjà la mer s'est retirée
mais dans tes yeux entr'ouverts
deux petites vagues sont restées
Démons et merveilles
vents et marées
deux petites vagues pour me noyer.*

Jacques PREVERT, *Paroles*, Gallimard, 1946.

LES ENFANTS QUI S'AIMENT

*Les enfants qui s'aiment s'embrassent debout
Contre les portes de la nuit
Et les passants qui passent les désignent du doigt
Mais les enfants qui s'aiment
Ne sont là pour personne
Et c'est seulement leur ombre
Qui tremble dans la nuit
Excitant la rage des passants
Leur rage leur mépris leurs rires leur envie
Les enfants qui s'aiment ne sont là pour personne
Ils sont ailleurs bien plus loin que la nuit
Bien plus haut que le jour
Dans l'éblouissante clarté de leur premier amour.*

Jacques PREVERT, *Spectacle*, Gallimard, 1951.

Variations sur le thème de “La première rencontre”

Voici quelques extraits évoquant le thème de la première rencontre :

Extrait 1.

Grande était la beauté de la jeune fille. Nature , qui l’avait façonnée, y avait mis tous ses soins ; elle-même s’était plus de cinq cents fois émerveillée de ce qu’elle avait pu, une fois, former une si belle créature, car, depuis lors, en dépit de toute la peine qu’elle avait prise, elle n’avait pu en aucune manière en produire un nouvel exemplaire. De celle-ci, Nature porte témoignage : jamais plus belle créature n’a été vue de par le monde. Je vous dis en vérité que les cheveux d’Iseut la Blonde, si blonds et dorés qu’ils fussent, n’étaient rien auprès de celle-ci. Elle avait le front et le visage plus lumineux et plus blancs que n’est la fleur de lys ; son teint était merveilleusement rehaussé par une fraîche couleur vermeille dont Nature lui avait fait don pour relever l’éclat de son visage. Ses yeux rayonnaient d’une si vive clarté qu’ils semblaient deux étoiles ; jamais Dieu n’avait si bien réussi le nez, la bouche et les yeux. Que dirais-je de sa beauté ? Elle était faite, en vérité, pour être regardée, si bien qu’on aurait pu se mirer en elle comme en un miroir.

Elle était sortie de l’ouvroir ; quand elle aperçut le chevalier qu’elle n’avait jamais vu, elle se tint un peu en arrière ; parce qu’elle ne le connaissait pas, elle eut honte et rougit. Erec, de son côté, fut ébahi quand il vit en elle une si grande beauté.

Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*

Extrait 2.

Marianne, devenue vieille, raconte ses souvenirs.

Ce jeune homme, à son tour, m’examinait d’une façon toute différente de celle des autres; elle était plus modeste, et pourtant plus attentive : il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi. Les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait ; du moins je le soupçonnais quelquefois, mais si confusément, que je n’aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi.

Tout ce que je sais, c’est que ses regards m’embarrassaient, que j’hésitais de les lui rendre, et que je les lui rendais toujours, que je ne voulais pas qu’il me vît y répondre, et que je n’étais pas fâchée qu’il l’eût vu.

Enfin au sortir de l’église, et je me souviens que j’en sortis lentement, que je retardais mes pas, que je regrettais la place que je quittais ; et que je m’en allais avec un cœur à qui lui manquait quelque chose, et qui ne savait pas ce que c’était. Je dis qu’il ne le savait pas ; c’est peut-être trop dire, car, en m’en allant, je retournais souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissais derrière moi ; mais je ne croyais pas me retourner pour lui...

J’étais si rêveuse, que je n’entendis pas le bruit d’un carrosse qui venait derrière moi, et qui allait me renverser, et dont le cocher s’enrouait à me crier :

Gare !

Son dernier cri me tira de ma rêverie ; mais le danger où je me vis m’étourdit si fort que je tombai en voulant fuir, et me blessai le pied en tombant.

Marivaux, *La vie de Marianne.*

Extrait 3.

Lucien leva les yeux et vit une grande maison, moins mesquine que celles devant lesquelles le régiment avait passé jusque-là; au milieu d'un grand mur blanc, il y avait une persienne peinte en vert perroquet. « Quel choix de couleurs voyantes ont ces marauds de provinciaux ! »

Lucien se complaisait dans cette idée peu polie, lorsqu'il vit la persienne vert perroquet s'entr'ouvrir un peu ; c'était une jeune femme blonde qui avait des cheveux magnifiques et l'air dédaigneux : elle venait voir défiler le régiment. Toutes les idées tristes de Lucien s'envolèrent à l'aspect de cette jolie figure ; son âme en fut ranimée. Les murs écorchés et sales des maisons de Nancy, la boue noire, l'esprit envieux et jaloux de ses camarades, les duels nécessaires, le méchant pavé sur lequel glissait la rosse qu'on lui avait donnée, peut-être exprès, tout disparut. Un embarras sous une voûte, au bout de la rue, avait forcé le régiment à s'arrêter. La jeune femme ferma sa croisée et regarda, à demi cachée par le rideau de mousseline brodée de sa fenêtre. Elle pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Lucien trouva dans ses yeux une expression singulière ; était-ce de l'ironie, de la haine, ou tout simplement de la jeunesse et une certaine disposition à s'amuser de tout ?

Le second escadron, dont Lucien faisait partie, se remit en mouvement tout à coup ; Lucien, les yeux fixés sur la fenêtre vert perroquet, donna un coup d'épéon à son cheval, qui glissa, tomba et le jeta à terre.

Se relever, appliquer un grand coup de fourreau de son sabre à la rosse, sauter en selle fut, à la vérité, l'affaire d'un instant ; mais l'éclat de rire fut général et bruyant.

Balzac, *Lucien Leuwen*.

Extrait 4.

On assiste aux « comices agricoles » au cours desquels les « officiels » font des discours et remettent des prix. C'est dans ce cadre quelque peu trivial qu'Emma Bovary, femme nourrie d'illusions romanesques, se laisse séduire par Rodolphe.

M. Lieuvain se rassit alors ; M. Derozerays se leva, commençant un autre discours. Le sien, peut-être, ne fut point aussi fleuri que celui du Conseiller ; mais il se recommandait par un caractère de style plus positif, c'est-à-dire par des connaissances plus spéciales et des considérations plus relevées. Ainsi, l'éloge du gouvernement y tenait moins de place ; la religion et l'agriculture en occupaient davantage. On y voyait le rapport de l'une et de l'autre, et comment elles avaient concouru toujours à la civilisation. Rodolphe, avec Mme Bovary, causait rêves, pressentiments, magnétisme. Remontant au berceau des sociétés, l'orateur vous dépeignait ces temps farouches où les hommes vivaient des glands, au fond des bois. Puis ils avaient quitté la dépouille des bêtes, endossaient le drap, creusaient des sillons, plantaient la vigne. Était-ce un bien, et n'y avait-il pas dans cette découverte plus d'inconvénients que d'avantages ? M. Derozerays se posait ce problème. Du magnétisme, peu à peu, Rodolphe en était venu aux affinités, et tandis que M. le président citait Cincinnatus à sa charrue, Dioclétien plantant ses choux, et les empereurs de la Chine inaugurant l'année par des semailles, le jeune homme expliquait à la jeune femme que ces attractions irrésistibles tiraient leur cause de quelque existence antérieure.

Ainsi, nous, disait-il, pourquoi nous sommes-nous connus ? Quel hasard l'a voulu ? C'est qu'à travers l'éloignement, sans doute comme deux fleuves qui coulent pour se rejoindre, nos pentes particulières nous avaient poussés l'un vers l'autre.

- Et il saisit sa main ; elle ne la retira pas.
 « ensemble de bonnes cultures ! » cria le président.
- Tantôt, par exemple, quand je suis venu chez vous...
 « A M. Bizet, de Quincampoix. »
 - Savais-je que je vous accompagnerais ?
 « Soixante et dix francs ! »
 - Cent fois même j'ai voulu partir, et je vous ai suivie, je suis resté.
 « Fumiers. »
 - Comme je restais ce soir, demain, les autres jours, toute ma vie !
 « A M. Caron, d'Argueil, une médaille d'or ! »
 - Car jamais je n'ai trouvé dans la société de personne un charme aussi complet.
 « A M. Bain, de Givry-Saint-Martin ! »
 - Aussi, moi, j'emporterai votre souvenir.
 « Pour un bélier mérinos... »
 - Mais vous m'oublierez, j'aurai passé comme une ombre.
 « A M. Belot, de Notre-Dame... »
 - Oh ! Non, n'est-ce pas, je serai quelque chose dans votre pensée, dans votre vie ?
 « Race porcine, prix *ex æquo* :.... »

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*.

Extrait 5.

La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. Il n'aima pas comment elle était habillée. Une étoffe qu'il n'aurait pas choisie. Il avait des idées sur les étoffes. Une étoffe qu'il avait vue sur plusieurs femmes. Cela lui fit mal augurer de celle-ci qui portait un nom de princesse d'Orient sans avoir l'air de se considérer dans l'obligation d'avoir du goût. Ses cheveux étaient ternes ce jour-là, mal tenus. Les cheveux coupés, ça demande des soins constants. Aurélien n'aurait pas pu dire si elle était blonde ou brune. Il l'avait mal regardée. Il lui en demeurait une impression vague, générale, d'ennui et d'irritation. Il se demanda même pourquoi. C'était disproportionné. Plutôt petite, pâle, je crois... Q'elle se fût appelée Jeanne ou Marie, il n'y aurait pas repensé, après coup. Mais Bérénice. Drôle de superstition. Voilà bien ce qui l'irritait.

Il y avait un vers de Racine que ça lui remettait dans la tête, un vers qui l'avait hanté pendant la guerre, dans les tranchées, et plus tard démobilisé. Un vers qu'il ne trouvait même pas un beau vers, ou enfin dont la beauté lui semblait douteuse, inexplicable, mais qui l'avait obsédé, qui l'obsédait encore :

Je demeurai longtemps errant dans Césarée...(vers prononcé par Antiochus dans Bérénice de Racine)
 En général, les vers, lui...Mais celui-ci revenait et revenait. Pourquoi ? C'est ce qu'il ne s'expliquait pas.

Louis Aragon, *Aurélien*,

Extrait 6.

Tout à coup, suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais. En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empara de moi...

Adrienne se leva. Développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux, et rentra en courant dans le château...

Gérard de Nerval, *Sylvie*.

Amour, amour, quand tu nous tiens
On peut bien dire : " Adieu, prudence ! "

La Fontaine

Quand on est aimé, on ne doute de rien.
Quand on aime, on doute de tout.

COLETTE

Je le vis, je rougis et pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Jean RACINE, Phèdre

C'est cela l'amour, tout donner, tout sacrifier,
sans espoir de retour.

Albert CAMUS

Le jour où nous ne brûlerons pas
d'amour, beaucoup d'autres mourront de froid.

F. Mauriac

L'amour qui naît subitement est le plus long à
guérir.

La Bruyère

Le bonheur est une denrée merveilleuse : plus
on en donne, plus on en a.

Suzanne Curchod

L'amour ne regarde pas avec les yeux mais
avec l'âme.

Shakespeare

L'enfer... c'est de ne plus aimer.

Georges Bernanos

Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre,
c'est regarder ensemble dans la même
direction.

Saint-Exupéry

Un seul être vous manque et tout est
dépeuplé.

Lamartine

Bilan

Oral

- Quelle est l'activité d'oral que vous avez particulièrement appréciée, le débat ou l'exposé ? Pourquoi ?
 - Les activités d'oral ont-elles été réellement pour vous l'occasion de vous exprimer ?
 - Dans la fiche Bilan du premier module, vous avez été invité(e) à faire des propositions.

Ont-elles été prises en considération ?

- L'exposé est un exercice difficile qui nécessite une préparation .
 - Indiquez la principale difficulté que vous avez rencontrée lors de cet exercice.
 - Qu'est-ce qui, d'après vous, pourrait aider à surmonter cette difficulté ?

Lecture

- Les textes de lecture, les textes supports en langue et en expression écrite ainsi que les extraits proposés en lectures complémentaires à la fin du module ont des liens entre eux, à part celui du thème. Lesquels ? (voir Bilan du module d'apprentissage 1, rubrique **Lecture**) .
- Dans les séances de lecture, quels sont les moments qui vous intéressent le plus ?
- Parmi les auteurs que vous avez découverts dans ce module, quel est celui que vous avez le plus aimé ? Pourquoi ?

Langue

- Dans un texte narratif, les paroles d'un personnage peuvent être rapportées directement ou indirectement. Qu'est-ce qui explique, à votre avis, le recours à l'un ou à l'autre de ces deux procédés ?
- Quel type de discours permet de rapporter les pensées d'un personnage ? Parmi les écrivains rencontrés dans ce module, quel est celui qui use le plus de ce procédé ?
- En quoi la fiche sur « la caractérisation » vous a-t-elle aidé(e) à mieux comprendre et apprécier les textes ? Donnez des exemples.

Étude de texte

- Concernant vos réponses aux questions de compréhension, quelle amélioration constatez-vous maintenant par rapport au premier module ?
- En lisant un texte, vous arrive-t-il d'anticiper les questions de compréhension ? Que faudrait-il faire, d'après vous, pour développer cette capacité ?
- Pensez-vous que les activités de lecture et de langue peuvent vous aider à une lecture plus lucide des textes et, en conséquence, à une meilleure gestion de l'activité Étude de texte ?
- Dans la fiche Bilan du module *Souvenirs et nostalgie*, on lit ceci : « Une première lecture attentive du texte est souvent déterminante. » Maintenant, comment comprenez-vous cette assertion ?

Essai

- *Dégager une problématique, planifier un écrit, rédiger une partie du développement*, lequel de ces trois points vous semble faire l'objet d'une amélioration ?
- Quelles sont les principales remarques qui vous ont été faites en ce qui concerne vos productions écrites ?
- Ces remarques se rapportent certainement à vos points forts et à vos points faibles. La difficulté personnelle que vous avez vous-même identifiée au terme du premier module figure-t-elle parmi ces points faibles ?



Magritte, La Grande Famille (1963).

Liberté, j'écris ton nom....

- Engager le débat sur la liberté comme valeur universelle
- Apprécier la fonction de la métaphore dans un texte littéraire
- Structurer sa réflexion pour organiser son écrit

Débat : Vous avez dit " liberté " !

1. Échange spontané

- **Dites en une phrase ce qu'est pour vous la liberté.**
 - Pour moi, être libre, c'est...
 - La liberté, c'est ...
- **Dégagez à partir de l'échange, les principales formes de liberté, les différents domaines où elle peut s'exercer.**

2. Débat structuré

(Approfondir la réflexion à la lumière des documents suivants) :

Document 1

Ce que c'est que la liberté

Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut : mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. (...) La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent : et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir.

Montesquieu, *L'Esprit des lois*.

Document 2

La liberté chez les Modernes

Demandez-moi d'abord, Messieurs, ce que de nos jours un Anglais, un Français, un habitant des Etats-Unis de l'Amérique, entendent par le mot de liberté.

C'est pour chacun le droit de n'être soumis qu'aux lois, de ne pouvoir ni être arrêté, ni détenu, ni mis à mort, ni maltraité d'aucune manière, par l'effet de la volonté arbitraire d'un ou de plusieurs individus. C'est pour chacun le droit de dire son opinion, de choisir son industrie* et de l'exercer, de disposer de sa propriété, d'en abuser même ; d'aller, de venir, sans en demander la permission, et sans rendre compte de ses motifs ou de ses démarches. C'est, pour chacun, le droit de se réunir à d'autres individus, soit pour conférer sur ses intérêts, soit pour professer le culte que lui et ses associés préfèrent, soit simplement pour remplir ses jours et ses heures d'une manière plus conforme à ses inclinations, à ses fantaisies. Enfin, c'est le droit, pour chacun, d'influer sur l'administration du gouvernement, soit par la nomination de tous ou de certains fonctionnaires, soit par des représentations, des pétitions, des demandes, que l'autorité est obligée de prendre plus ou moins en considération.

Benjamin Constant, extrait d'un discours prononcé en 1819.

*industrie : ici, métier

Questions

1. La liberté consiste-t-elle à faire tout ce qu'on veut ? Pourquoi ?
2. Quelles sont les différentes formes de liberté évoquées dans le document 2 ?
3. Les questions soulevées dans ces deux documents relativement anciens vous semblent-elles encore d'actualité ?

Document 3

Valeurs d’hier, d’aujourd’hui et de demain

Dans l'évolution de la société française, au cours des vingt dernières années, quelles sont, selon vous, les valeurs qui ont perdu en importance ? (%)		Au cours des vingt dernières années, quelles sont, selon vous, les valeurs qui ont gagné en importance dans l'évolution de la société française ? (%)		Quelles sont, aujourd’hui, les valeurs qu’il vous paraît important et même nécessaire de sauvegarder ou de restaurer pour l’avenir ? (%)	
- La politesse	64	- La réussite matérielle	60	- La justice	71
- L'honnêteté	56	- La compétitivité	59	- L'honnêteté	59
- Le respect du bien commun	49	- L'esprit d'entreprise	34	- La politesse	53
- La justice	44	- La liberté	20	- La liberté	52
- L'esprit de famille	42	- La solidarité	18	- L'esprit de famille	50
- Le respect de la tradition	40	- Le sens du beau	17	- Le respect du bien commun	47
- Le sens du devoir	37	- La responsabilité	14	- L'égalité	45
- L'honneur	34	- Le sens de la fête	14	- Le sens du devoir	45
- La solidarité	29	- L'autorité	14	- La solidarité	41
- L'égalité	25	- L'égalité	8	- La responsabilité	33
- Le sens de la fête	24	- L'esprit de famille	5	- L'hospitalité	31
- L'autorité	24	- L'hospitalité	5	- L'honneur	30
- La responsabilité	23	- La justice	4	- Le respect de la tradition	22
- L'hospitalité	22	- Le sens du devoir	3	- La compétitivité	22
- Le pardon	14	- Le pardon	2	- L'esprit d'entreprise	20
- La liberté	12	- L'honneur	2	- Le sens du beau	19
- La compétitivité	12	- Le respect du bien commun	2	- L'autorité	19
- Le sens du beau	9	- Le respect de la tradition	2	- Le sens de la fête	18
- L'esprit d'entreprise	8	- La politesse	2	- Le pardon	17
- La réussite matérielle	4	- L'honnêteté	1	- La réussite matérielle	8

Source : **Gérard MERMET**, *Francoscopie 1993 (Larousse)*.

Questions

1. Que présente ce tableau ? De quoi est constituée chacune des colonnes ?
2. Quelle évolution la société française a-t-elle connue ces dernières années en ce qui concerne les valeurs ?
3. Que pensez-vous de ces statistiques ? Citez des indices qui en montrent la cohérence.
4. Quel commentaire pouvez-vous faire sur la place de la liberté dans l'échelle des valeurs ?
5. Quelles sont pour vous les cinq valeurs les plus importantes ? Classez-les par ordre d'importance.

3. Lancement du projet :

exposé/exposition sur le thème de la liberté (voir page 115) .

Ressources linguistiques

- Se libérer de, s’affranchir de
faire valoir ses droits, revendiquer ses droits/ jouir de ses droits, remplir ses devoirs
Se battre pour, affronter, militer pour, mener un combat pour
Être dépendant de, être assujéti à, être sous le joug de, sous la domination de, se plier à, se soumettre à, de gré ou de force, bon gré mal gré, contre mon (ton...) gré, de mon (ton...) plein gré
- Liberté d’expression, d’association, de circulation, d’entreprise...
Liberté vestimentaire, religieuse, syndicale...
- Penser que, croire que, soutenir que, estimer que, juger que, prétendre que, sous prétexte que, ne pas penser que, voir que
Il est évident, indéniable, sûr, probable, possible, improbable, peu probable, certain, clair que...
sans doute, sans aucun doute

Liberté

**Paul Éluard :**

(1895-1952) est un poète français qui a participé activement à la résistance contre l'occupation allemande. Ses principales œuvres sont : *Capitale de la douleur*, 1926, *Au rendez-vous allemand*, 1944.

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

5 Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

10 Sur toutes les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

15 Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

20 Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous les chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

25 Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

30 Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

35 Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

40 Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

45 Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

50 Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

55 Sur le tremplin de la porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

60 Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

65 Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

70 Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

75 Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

80 Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

85 Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté.

Paul Eluard, *Poésie et Vérité*
(Editions de Minuit, 1942).

Lire et analyser

1. Dans quel contexte historique ce poème a-t-il été écrit ? En quoi le thème traité était-il d'actualité au moment de la parution du poème ?

2. Quelle est la figure de style qui structure le poème ? Les deux dernières strophes se démarquent des autres. Dites pourquoi.

3. Plusieurs supports d'écriture sont énumérés dans ce poème. La plupart de ces supports sont surprenants. Citez-en quelques uns et dites en quoi ils sont insolites.

4. En vous appuyant sur le champ lexical de la résistance, montrez que ce poème est un chant qui exprime un engagement.

5. En quoi la chute du poème vous semble-t-elle originale ?

- Paris a été **libéré** le 25 août 1944 après avoir été ... pendant quatre ans.
- Dans l'autobus, une dame cherche une place **libre**, mais elles sont toutes...
- Ce matin, à la prison, Jean a été **remis en liberté** tandis que Robert a été...

2. Dites de quel type de liberté il s'agit dans les phrases suivantes (employez " la liberté de + nom) ou " la liberté + adjectif ") :

- Il peut dire et écrire ce qu'il veut.
- Il peut s'associer avec qui il veut.
- Il peut aller où il veut.
- Il peut se syndiquer.
- Il peut ouvrir un commerce.
- Il peut être musulman, chrétien, juif, bouddhiste...

Les mots pour le dire

1. Complétez les phrases ci-dessous par les antonymes des mots écrits en italique :

- Je ne peux pas dîner avec vous ce soir, je ne suis pas *libre*. Je suis ...
- La société antique se composait d'*hommes libres* et d'...

Lire-écrire

A la manière de Paul Eluard (*Sur...., Sur...., Sur... j'écris ton nom*), composez un poème de deux ou trois strophes pour exalter une valeur à laquelle vous tenez particulièrement.

Apprécier une tapisserie illustrant le poème d'Éluard.



Jean LURÇAT, *Liberté*, 1943

Analyser l'image

1. Que voyez-vous au premier plan ? Et au second plan ?
2. L'artiste allie deux formes d'expression. Lesquelles ?
3. Quelles sont les couleurs dominantes ? Jouent-elles sur l'harmonie ou sur le contraste ?
4. Quels sont les motifs que l'on peut distinguer sur la bordure et sur le fond de ce tableau ?
5. Analysez les éléments textuels : place, graphisme, message.
6. Quel rapport ces éléments entretiennent-ils avec les éléments visuels ?

Interpréter l'image

1. Que pourraient symboliser les deux disques ?
2. Montrez que la chute du poème d'Éluard trouve son écho dans le tableau.
3. Qu'est-ce qui dans le tableau s'apparente à une métaphore de la liberté ?

Croiser des disciplines artistiques

La calligraphie est un art répandu dans le monde arabo-musulman. Dites en quoi consiste cet art et ce qui explique son essor.

Afrique

David Diop : (1927-1961) poète d'origine sénégalaise né en France.

Afrique mon Afrique
 Afrique des fiers guerriers dans les savanes africaines
 Afrique que chante ma grand-mère
 Au bord de son fleuve lointain
 5 Je ne t'ai jamais connue
 Mais mon regard est plein de ton sang
 Ton beau sang noir à travers les champs répandu
 Le sang de ta sueur
 La sueur de ton travail
 10 Le travail de l'esclavage
 L'esclavage de tes enfants
 Afrique dis-moi Afrique
 Est-ce donc toi ce dos qui se courbe
 Et se couche sous le poids de l'humilité
 15 Ce dos tremblant à zébrures rouges
 Qui dit oui au fouet sur la route de midi
 Alors gravement une voix me répondit
 Fils impétueux cet arbre robuste et jeune
 Cet arbre là-bas
 20 Splendidement seul au milieu des fleurs blanches et fanées
 C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse
 Qui repousse patiemment obstinément
 Et dont les fruits ont peu à peu
 L'amère saveur de la liberté

David DIOP, *Coups de pilon* (Présence Africaine)

Lire et analyser

1. Ce poème comporte deux moments : une invocation et une réponse. Délimitez-les en vous appuyant sur des indices textuels précis (procédés d'écriture, modes et temps verbaux).

2. Dans la première partie, le poète nous livre deux images différentes de l'Afrique. Dites lesquelles

3. Le poète a vécu et grandi en France. Qu'est-ce qui dans le poème exprime cependant la profondeur du lien qui l'unit à l'Afrique ?

4. Le deuxième moment du poème comporte une métaphore filée. Laquelle ? Que traduit-elle ?

5. Qu'est-ce qui dans la musicalité du poème rappelle le titre du recueil *Coups de pilon* ?

Les mots pour le dire

Les champs lexicaux

- Les verbes et expressions qui suivent réfèrent soit à l'absence de la liberté d'expression soit à la maltraitance. Classez-les selon qu'ils appartiennent à l'un ou à l'autre de ces deux champs lexicaux.

humilier, opprimer, vexer, maltraiter, museler, bâillonner, réduire au silence, fouler aux pieds, faire taire, mépriser, frustrer

- Donnez, quand c'est possible, les noms correspondants à ces infinitifs.

Lire-écrire

1. « *L'amère saveur de la liberté* »

Comment expliquez-vous que pour le poète la liberté a une saveur amère ?

2. Ce tableau de Morland intitulé *Trafic humain exécration* évoque la traite des noirs. Décrivez la scène en vous aidant des mots et expressions qui suivent :

négrier, esclavagiste, réduire en esclavage, travailler dans les plantations, être arraché à sa famille.



George Morland, *Trafic humain exécration*, 1788.

La comparaison et la métaphore

Observation :

1- La comparaison

" Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice apparaît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir. "

La Rochefoucauld

- **Identifier la comparaison**

- La citation s'ouvre sur une comparaison. Laquelle ?

- **Comprendre la comparaison**

- " Les défauts de l'âme " est une expression abstraite. Quel rôle joue alors l'expression " blessures du corps " qui, elle, réfère à une réalité concrète et observable ?

- **Interpréter la comparaison**

D'après La Rochefoucauld, les défauts sont pour l'âme ce que les blessures sont pour le corps.

- Parmi les termes suivants dites quels sont ceux qui réfèrent à des défauts de l'âme : grandeur, noblesse, imperfection, pureté, faiblesse, méchanceté, corruption, sensibilité, générosité, malice.

- Réécrivez la phrase de La Rochefoucauld en remplaçant le mot " défauts " par l'un des mots retenus.

- Pourquoi l'auteur recourt-il à cette comparaison ? Quel est l'effet recherché ?

2. La métaphore

L'écrivain a pour fonction naturelle d'allumer par ses livres des foyers de réflexion, de contestation, de remise en cause de l'ordre établi. Inlassablement il lance des appels à la révolte, des rappels au désordre, parce qu'il n'y a rien d'humain sans création, mais toute création dérange. (Tournier)

- **Identifier la métaphore**

- La fonction de l'écrivain selon Michel Tournier est exprimée au moyen d'une métaphore. Laquelle ?

- **Analyser la métaphore**

- Trouvez le point commun qui établit une analogie entre le comparant et le comparé.

- Quel sens donnez-vous à cette métaphore ?

- **Interpréter la métaphore**

- Que connote cette métaphore ?

- En quoi aide-t-elle l'auteur à mieux traduire sa pensée ?

Repères

La comparaison consiste à rapprocher deux éléments à l'aide d'un outil comparatif (*comme, ainsi que, semblable à, pareil à, ressembler...*)

" *Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie* ".

Lamartine

La métaphore est une comparaison où on a supprimé le terme comparatif.

" *Cet arbre là-bas*

Splendiblement seul au milieu des fleurs blanches et fanées

C'est l'Afrique... "

David Diop

Lorsque la métaphore se développe dans une série d'images complémentaires, on parle de **métaphore filée**.

Ex : la première strophe du poème de Lamartine " *Le Lac* " (voir module 1)

Exercices

1. Identifiez et expliquez les comparaisons et les métaphores soulignées dans les extraits suivants:

– J'ai un rêve -qu'un jour même l'Etat du Mississippi, un désert étouffant d'injustice et d'oppression, sera transformé en une oasis de liberté et de justice.

Martin Luther King

– Il y a l'histoire et il y a autre chose, le simple bonheur, la passion des êtres, la beauté naturelle. Ce sont là aussi des racines, que l'histoire ignore, et l'Europe, parce qu'elle les a perdues, est aujourd'hui un désert.

Albert Camus

– Flaubert écrit à George Sand : L'idée coule chez vous incessamment, largement, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau.

2. Expliquez la comparaison et/ou la métaphore et dites quelle tonalité elles confèrent à chacun des extraits suivants :

– C'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.

Zola

– Je chante parce que l'orage n'est pas assez fort pour couvrir mon chant et que quoi que demain l'on fasse, on pourra m'ôter cette vie, mais on n'éteindra pas mon chant.

Aragon

– La liberté est un baigneur aussi longtemps qu'un seul homme est asservi sur la terre.

Camus

– Les femmes avaient paru, près d'un millier de femmes, aux cheveux épars, dépeignés par la course, aux guenilles montrant la peau nue, des nudités de femmes lasses d'enfanter des meurtre-faim. Quelques-unes tenaient leur petit entre les bras, le soulevaient, l'agitaient, ainsi qu'un drapeau de deuil et de vengeance.

Zola

– Il n'y avait pas de fin à la liberté, elle était vaste comme l'étendue de la terre, belle et cruelle comme la lumière, douce comme les yeux de l'eau.

Le Clézio

– Et je citai François Villon, plus souvent en prison qu'en relâche, Germaine de Staël, défiant le pouvoir napoléonien et se refusant à écrire l'unique phrase de soumission qui lui aurait valu la faveur du tyran, Victor Hugo, exilé vingt ans sur son îlot. Et Jules Vallès, et Soljenitsyne et bien d'autres.

Il faut écrire debout, jamais à genoux. La vie est un travail qu'il faut toujours faire debout, dis-je enfin.

Michel Tournier

L'étude de texte

- Répondre à une question de compréhension portant sur les procédés d'écriture

Entraînement

Texte

Cet homme, et cette femme, c'était ruse et rage mariées ensemble, attelage hideux et terrible.

Pendant que le mari ruminait et combinait, la Thénardier, elle, ne pensait pas aux créanciers absents, n'avait souci d'hier ni de demain, et vivait avec emportement, toute dans la minute.

Tels étaient ces deux êtres. **Cosette était entre eux, subissant leur double pression, comme une créature qui serait à la fois broyée par une meule et déchiquetée par une tenaille.** L'homme et la femme avaient chacun une manière différente ; Cosette était rouée de coups, cela venait de la femme ; elle allait pieds nus l'hiver, cela venait du mari.

Cosette montait, descendait, lavait, brossait, frottait, balayait, courait, trimait, haletait, remuait des choses lourdes, et, toute chétive, faisait les grosses besognes. Nulle pitié ; une maîtresse farouche, un maître venimeux. **La gargote Thénardier était comme une toile où Cosette était prise et tremblait.** L'idéal de l'oppression était réalisé par cette domesticité sinistre. **C'était quelque chose comme la mouche servante des araignées.**

V. Hugo, *Les Misérables*.

Question

Quels sont les procédés d'écriture utilisés dans les phrases en gras ? Quel effet Victor Hugo cherche-t-il ainsi à produire sur le lecteur ? Rédigez votre réponse.

Exercices

■ Exercice 1

Voici quelques extraits du discours de Victor Hugo prononcé sur la tombe de George Sand, celle-ci ayant marqué son époque, entre autres, par ses prises de positions en faveur des opprimés.

« Je pleure une morte, je salue une immortelle.

Je l'ai aimée, je l'ai admirée, je l'ai vénérée ; aujourd'hui, dans l'auguste sérénité de la mort, je la contemple(...)

Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la Révolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire. Il fallait que la femme prouvât qu'elle peut avoir tous nos dons virils sans rien perdre de ses dons angéliques ; être forte sans cesser d'être douce. George Sand est cette preuve.

(...) Le travailleur s'en est allé ; mais son travail est fait.

Edgar Quinet meurt, mais la philosophie souveraine sort de sa tombe, conseille les hommes. Michelet meurt, mais derrière lui se dresse l'histoire traçant l'itinéraire de l'avenir. George Sand meurt, mais elle nous lègue le droit

de la femme puisant son évidence dans le génie de la femme (...)

Acceptons ce que nous donnent en nous quittant nos morts illustres, et, tournés vers l'avenir, saluons, sereins et pensifs, les grandes arrivées que nous annoncent ces grands départs. "

Publié dans *le Monde, Dossiers et Documents*, avril 2006



George Sand

Questions

1. Repérez les oppositions et dégagez l'idée qu'elles mettent en évidence.
2. Quel lien y a-t-il, d'après Hugo, entre G. Sand, Quinet et Michelet ?
Par quel moyen stylistique et syntaxique ce lien est-il mis en évidence ?

■ Exercice 2

Voici des extraits de l'article de Gaulmier consacré également à George Sand.

" Que représente aujourd'hui l'œuvre de George Sand ? La recherche est malaisée. Le personnage est aussi complexe que la masse énorme d'écriture qu'on lui doit. Bien sûr, on retiendra d'elle, avant tout, le témoignage social qu'elle nous a laissé, singulièrement accordé à notre temps d'inquiète mutation. Son aspiration à la liberté démocratique (il faut lire son journal de décembre 1851 où elle médite amèrement sur la répression policière et militaire après le coup du 2 décembre), l'audace du 16^e Bulletin de la République, en 1848, où, avec des accents qu'on dirait gauchistes, elle appelle le peuple à s'insurger contre une majorité issue d'élections truquées, son rêve obsédant d'une société sans classes où règneraient l'égalité et la fraternité, sa revendication constante de l'affranchissement de la femme..., tout cela est d'une évidente actualité (...)

Ce n'est pas par hasard que George Sand a inspiré à Proust d'admirables jugements, qu'au début d' *A la recherche du temps perdu*, il loue sa "distinction morale", sa "tendresse naturelle" et l'"ample douceur" de ses phrases (...) On tirerait sans difficulté des romans de George Sand toute une anthologie d'impressions ténues, de phénomènes affectifs semblables à ceux que Proust a évoqués. Pour George Sand comme pour Proust, sur le moment présent pèsent tout le passé et tout l'avenir. "

Jean Gaulmier (4 juin 1976), *le Monde*,
Dossiers et Documents, avril 2006.

Question

Relevez les comparaisons et indiquez l'effet recherché.

■ Exercice 3

Texte

Ballade de celui qui chanta dans les supplices

*Et s'il était à refaire
Je referais ce chemin
Une voix monte des fers
Et parle des lendemains*

*Rien qu'un mot rien qu'un mensonge
Pour transformer ton destin
Songe songe songe songe
A la douceur des matins*

*Je meurs et France demeure
Mon amour et mon refus
ÔÔÔ mes amis si je meurs
Vous saurez pourquoi ce fut*

*On dit que dans sa cellule
Deux hommes cette nuit là
Lui murmuraient Capitule
De cette vie es-tu las*

*Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin
La voix qui monte des fers
Parle aux hommes de demain*

*Ils sont venus pour le prendre
Ils parlent en allemand
L'un traduit Veux-tu te rendre
Il répète calmement*

*Tu peux vivre tu peux vivre
Tu peux vivre comme nous
Dis le mot qui te délivre
Et tu peux vivre à genoux*

*J'ai dit tout ce qu'on peut dire
Exemple du Roi Henri
Un cheval pour mon empire
Une messe pour Paris*

*Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin
Sous vos coups chargés de fer
Que chantent les lendemains*

*Et s'il était à refaire
Je referais ce chemin
La voix qui monte des fers
Parle pour les lendemains*

*Rien à faire Alors qu'ils partent
Sur lui retombe son sang
C'était son unique carte
Périsse cet innocent*

*Il chantait lui sous les balles
Des mots sanglant est levé
D'une seconde rafale
Il a fallu l'achever*

*Rien qu'un mot la porte cède
S'ouvre et tu sors Rien qu'un mot
Le bourreau se dépossède
Sésame Finis tes maux*

*Et si c'était à refaire
Referait-il ce chemin
La voix qui monte des fers
Dit Je le ferai demain*

*Une autre chanson française
A ses lèvres est montée
Finissant la Marseillaise
Pour toute l'humanité*

Aragon, La Diane française.

Questions

- Ceux qui parlent au prisonnier ont recours à la répétition. Relevez dans le poème un passage significatif à ce propos et dites quel effet on cherche à produire sur le prisonnier.
- Le refrain ponctue très fortement le poème. Que traduit cette répétition ? (Utilisez dans votre réponse des mots comme *détermination, obstination, défi, serein, inébranlable...*).

■ Exercice 4

Texte

L'action se passe en Chine en 1927. Katow est un insurgé sur le point d'être exécuté.

Katow n'oubliait pas qu'il avait été condamné à mort, qu'il avait vu les mitrailleuses braquées sur lui, les avait entendues tirer... " dès que je serai dehors, je vais essayer d'en étrangler un, et de laisser mes mains assez longtemps serrées pour qu'ils soient obligés de me tuer. Ils me brûleront, mais mort. " À l'instant même, un des soldats le prit à bras-le-corps, tandis qu'un autre ramenait ses mains derrière son dos et les attachait. " Les petits auront eu de la veine, pensa-t-il. Allons ! supposons que je sois mort dans un incendie. " Il commença à marcher. Le silence retomba, comme une trappe, malgré les gémissements. Comme naguère sur le mur blanc, le

fanal projeta l'ombre maintenant très noire de Katow sur les grandes fenêtres nocturnes ; il marchait pesamment, d'une jambe sur l'autre, arrêté par ses blessures ; lorsque son balancement se rapprochait du fanal, la silhouette de sa tête se perdait au plafond. Toute l'obscurité de la salle était vivante, et le suivait du regard pas à pas. Le silence était devenu tel que le sol résonnait chaque fois qu'il le touchait lourdement du pied ; toutes les têtes, battant de haut en bas, suivaient le rythme de sa marche, avec amour, avec effroi, avec résignation, comme si, malgré les mouvements semblables, chacun se fût dévoilé en suivant ce départ cahotant. Tous restèrent la tête levée : la porte se refermait.

André Malraux, *La condition humaine*.

Question

Qu'est-ce qui confère à cette description une intensité dramatique particulière ?

■ Exercice 5

Texte

Jacques Vingtras se rend à une réunion où il doit prononcer un discours avant de se porter candidat aux élections.

Mon comité est pauvre comme Job. C'est dans une écurie abandonnée qu'a été donné le rendez-vous. A peine peut-il y tenir trois cents personnes.

Elles y sont.

Citoyens !...

Où ai-je pris ce que je leur ai conté ? J'ai attaqué je ne sais comment, parlant de l'odeur de crottin, de la bizarrerie du local, de la misère qui nous ridiculisait, dès le début. J'arrachais mes paroles aux murailles suintant le fumier, et où étaient scellés des anneaux auxquels une discipline républicaine voulait nous attacher aussi – comme des bêtes de somme !

Ah ! mais non !

Et j'ai rué, et je me suis cabré, trouvant en route de l'ironie et de la colère !

Quelques bravos ont éclaté et m'ont mis le feu sous le ventre. Quand j'ai eu fini, on est venu à moi de toutes parts.

Jules Vallès, *L'Insurgé*.

Question

Montrez que le lieu de l'action et les procédés d'écriture utilisés confèrent à cet extrait une tonalité humoristique.

Au nom de la liberté !

Hoffmann est un jeune Allemand qui vient s'installer à Paris en 1793. C'est l'époque de la Terreur : chaque jour, des condamnés à mort sont conduits à la guillotine. Son hôtesse lui loue une chambre dont la fenêtre donne sur le tribunal révolutionnaire...

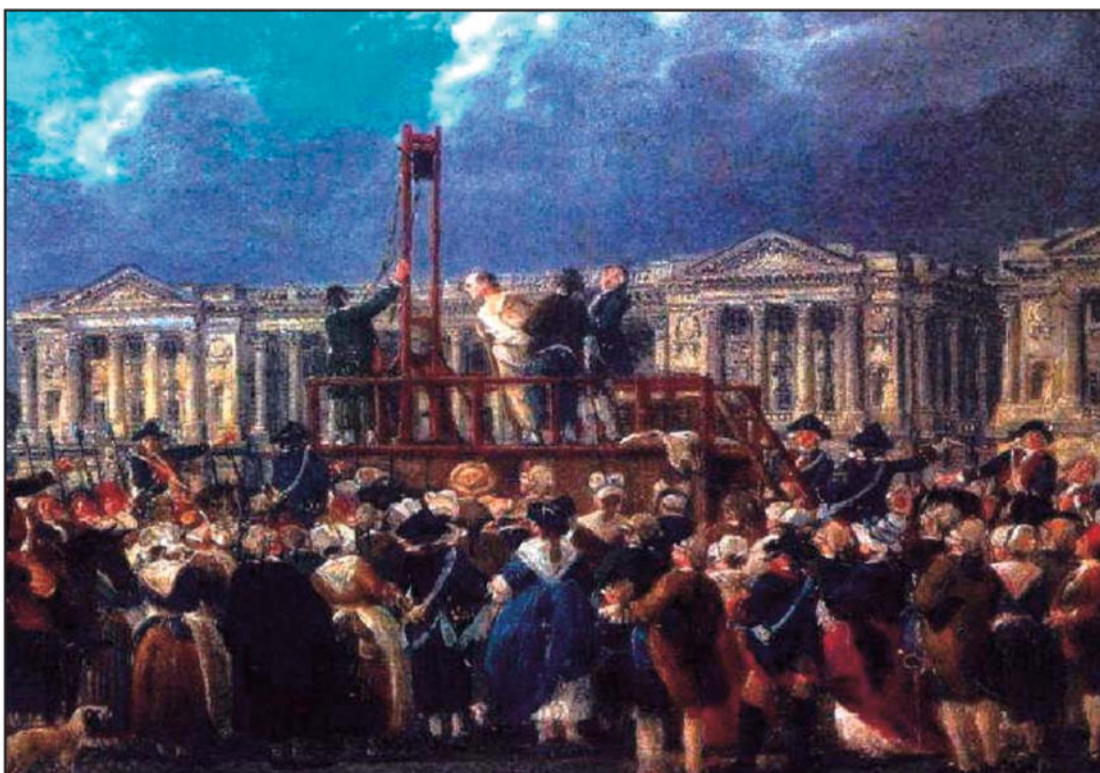


Alexandre Dumas : (1802-1870), écrivain français qui se lance très tôt dans le roman historique. Principales œuvres : *les Trois Mousquetaires* et *le Comte de Monte-Cristo*.

- Tenez, voilà les charrettes qui arrivent...
- Vous vous retirez, citoyenne.
- Oui, je n'aime plus voir cela.
Et l'hôtesse se retira.
- 5 Hoffmann la prit doucement par le bras.
- Excusez-moi si je vous fais une question, dit-il.
- Faites.
- Pourquoi dites-vous que vous n'aimez plus voir cela ? J'aurais dit, moi, je n'aime pas.
- 10 - Voici l'histoire, citoyen. Dans le commencement, on guillotinaient des aristocrates très méchants, à ce qu'il paraît. Ces gens-là portaient la tête si droite, ils avaient tous l'air si insolent, si provocateur, que la pitié ne venait pas facilement mouiller nos yeux. On regardait donc volontiers. C'était un beau spectacle que cette lutte des courageux ennemis de la nation contre la mort.
- 15 Mais voilà qu'un jour j'ai vu monter sur la charrette un vieillard dont la tête battait les ridelles de la voiture. C'était douloureux. Le lendemain je vis des religieuses. Un autre jour je vis un enfant de quatorze ans, et enfin je vis une jeune fille sur une charrette, sa mère était dans l'autre, et ces deux pauvres femmes s'envoyaient des baisers sans dire une parole. Elles étaient si pâles, elles avaient le regard si sombre, un si fatal sourire aux lèvres, ces doigts qui remuaient seuls pour pétrir le baiser sur leur bouche étaient si tremblants et si nacrés, que jamais je n'oublierai cet horrible spectacle, et que j'ai juré de ne plus m'exposer à le voir jamais.
- 20
- 25 - Ah ! ah ! dit Hoffmann en s'éloignant de la fenêtre, c'est comme cela ?
- Oui, citoyen. Eh bien ! que faites-vous ?
- Je ferme la chambre.
- Pourquoi faire ?
- 30 - Pour ne pas voir.
- Vous ! un homme.
- Voyez-vous, citoyenne, je suis venu à Paris pour étudier les arts et respirer un air libre. Eh bien ! si par malheur je voyais un de ces spectacles, dont vous venez de me parler, si je voyais une jeune fille ou une femme traînée à la mort en regrettant la vie, citoyenne, je penserais à ma fiancée, que j'aime, et qui, peut-être... Non, citoyenne, je ne resterai pas plus longtemps dans cette chambre ; en avez-vous une sur les derrières de la maison ?
- 35

- 40 - Chut ! malheureux, vous parlez trop haut ; si mes officieux vous entendent...
- Vos officieux ! qu'est-ce que cela, officieux ?
 - C'est un synonyme républicain de valet.
 - Eh bien ! si vos valets m'entendent, qu'arrivera-t-il ?
- 45 - Il arrivera que dans trois ou quatre jours, je pourrai vous voir de cette fenêtre sur une des charrettes, à quatre heures de l'après-midi.

Alexandre DUMAS, *La femme au collier de velours*.



Pierre-Antoine de Machy (1723-1807), *Exécution capitale place de la Révolution*.

Lire et analyser

1. Les deux personnages sont-ils directement concernés par les événements ? Pourquoi ?
2. L'hôtesse parle de deux catégories de condamnés. Lesquelles ?
3. En quoi la caractérisation des condamnés révèle-t-elle les sentiments de l'hôtesse ?
4. L'expérience vécue par Hoffmann est instructive. Que lui apprend-elle sur le cours des événements et sur le pays dont il a longtemps rêvé ?
5. Quel regard à votre avis Alexandre Dumas porte-t-il sur cet épisode de l'histoire de France ?

Les mots pour le dire

“Citoyen”

CITOYEN, ENNE n. (de *citē*). 1. Dans l'Antiquité, personne qui jouissait du droit de cité. 2. Membre d'un État considéré du point de vue de ses devoirs et de ses droits civils et politiques. 3. Sous la Révolution française, titre substitué à « monsieur », « madame ». 4. *Fam., péjor.* Individu. *Un drôle de citoyen.* ♦ adj. Relatif à la citoyenneté et aux conditions de son exercice. *Une exigence citoyenne.*

“Républicain”

1. **RÉPUBLICAIN, E** adj. Qui appartient à une république, à la république. ◊ *Parti *républicain* : l'un des deux grands partis, aux États-Unis (v. *partie* n.pr.). ♦ adj. et n. Qui est partisan de la république.

2. **RÉPUBLICAIN** n.m. Moineau d'Afrique australe, qui édifie un nid collectif dans les arbres, où se reproduisent plusieurs dizaines de couples. (Genre *Philetairus* ; famille des plocéidés.)

Questions :

1. En vous aidant des deux articles de dictionnaire ci-dessus, dites quel sens a chacun de ces mots dans le texte.

2. Quelles sont les acceptions actuelles de ces mots ?

3. Trouvez un antonyme pour chacun d'eux.

Lire – écrire

« - Oui, citoyen. Eh bien ! que faites-vous ?

- Je ferme la chambre.

- Pour quoi faire ?

- Pour ne pas voir. »

A. DUMAS

Rédigez un court paragraphe dans lequel vous dites ce que vous pensez de la réaction de Hoffmann.



NANINE VAILLAIN. – « La Liberté » (1793)

Les Troglodytes

Dans une lettre à son ami Mirza, resté à Ispahan, Uzbek évoque l'histoire des Troglodytes, un peuple qui se distingue par sa méchanceté et sa férocité.



Montesquieu :
(1689-1755), brillant philosophe des Lumières. Principales œuvres : *Les Lettres persanes* et *De l'esprit des lois*.

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement. Mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement, et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage ; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne ; que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : " Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux. Que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins, et, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient misérables."

On était dans le mois où l'on ensemence les terres. Chacun dit : "Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir : une plus grande quantité me serait inutile ; je ne prendrai point de la peine pour rien. "

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature : il y en avait d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très grande, de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très fertiles. Ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très pluvieuse ; les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes.(...) Il y avait un homme qui possédait un champ assez fertile, qu'il cultivait avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ ; ils firent entre eux une union pour se

défendre contre tous ceux qui voudraient l'usurper, et effectivement ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvait avoir tout seul, tua l'autre et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodytes vinrent l'attaquer ; il se trouva trop faible pour se défendre, et il fut massacré.

- 40 Un Troglodyte presque tout nu vit de la laine qui était à vendre ; il en demanda le prix. Le marchand dit lui-même : "Naturellement je ne devrais espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. " Il fallut en passer par là et payer le prix demandé. " Je suis bien aise, dit le marchand ; j'aurai du blé à présent. – Que dites-vous ? reprit l'acheteur. Vous avez besoin de blé ? J'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être : car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim. "

- 45 Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin et donna ses remèdes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités demander son salaire; mais ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisait sentir de nouveau et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. " allez, leur dit-il, hommes injustes ! Vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la Terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues. Je croirais offenser les Dieux, qui vous punissent, si je m'opposais à la justice de leur colère. "

D'Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi 2, 1711
Montesquieu, *Les Lettres persanes* (1721).

Lire et analyser

1. Ce texte est constitué d'anecdotes émaillées de réflexions et de commentaires. Résumez brièvement chacune de ces anecdotes.
2. Quel est le point commun à toutes ces histoires? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur des indices précis.
3. Les Troglodytes ont essayé trois systèmes politiques. Lesquels ? Pourquoi les ont-ils rejetés ?
4. " Ce peuple, **libre de ce nouveau joug**, ne consulta plus que son naturel sauvage ". Montesquieu pense-t-il vraiment ce qu'il dit ? Comment appelle-t-on cette figure de style ?
5. Quelle leçon Montesquieu nous invite-t-il à tirer de cette " fable " ?

Repères

L'ironie :

Figure de style qui consiste à dire le contraire de ce que l'on pense. Elle cherche à provoquer le rire mais aussi un sentiment de révolte chez le lecteur. Elle permet de ridiculiser les cibles visées et d'entretenir un rapport de complicité avec le lecteur qui ne doit pas, en conséquence, lire le texte naïvement.

Exemple : Voltaire qui dénonce la guerre écrit dans *Candide* : " *Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées.* "

Lire - écrire

Voici le début d'une autre anecdote sur les Troglodytes, qui figure dans la même œuvre :

" Un des principaux habitants avait une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux et l'enleva. Après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un (autre) Troglodyte... "

Imaginez la suite en quelques lignes.

Les mots pour le dire

1. Voici des mots et des définitions. Faites-les correspondre.

Mots

1. Monarchie
2. Dynastie
3. Despotisme
4. Anarchie
5. Parlement

Définitions

- a) Chambre des députés
- b) Régime politique dans lequel le pouvoir est entre les mains d'une seule personne
- c) Désordre résultant d'une absence d'autorité
- d) Succession de souverains d'une même famille.
- e) Pouvoir absolu arbitraire et oppressif.

2. Retrouvez les couples d'antonymes

Conformisme	Oisiveté
Injustice	Marginalité
Liberté	Ordre
Labeur	Déterminisme
Égoïsme	Altruisme
Anarchie	Équité

Choisissez quelques uns de ces mots que vous utiliserez dans un petit paragraphe pour décrire les Troglodytes.

3. "Vous n'avez point d'humanité "

Voici trois adjectifs de la même famille : *humain, humaniste, humanitaire.*

Complétez les phrases suivantes avec l'adjectif qui convient :

- Les prix Nobel de littérature récompensent souvent des écrivains...
- L'erreur est ...
- Les organisations non gouvernementales (O.N.G.) recrutent leurs membres parmi ceux qui militent en faveur des causes...



Ousmane Faye, *L'âme de la liberté*, 1989

L'exposé

Sujet : Liberté et expression artistique

Descriptif de la séance

Il s'agit d'une activité qui associe l'exposé et l'exposition de documents divers en rapport avec le thème. On pourrait pour cela envisager le déroulement suivant :

- aménager la salle de manière à faciliter le déplacement et la consultation des documents,
- présenter les documents,
- écouter les interventions,
- participer au débat

Consignes :

■ *Avant la séance*

- réunir des documents divers qui traitent de la liberté : textes, poèmes, citations, images, articles de journal, photos, caricatures, chansons...
- préparer un compte rendu sur un film, sur un débat télévisé traitant du thème de la liberté...
- prévoir des productions personnelles : slogans, dessins, petits poèmes...

■ *Pendant la séance*

- aménager le local et installer le matériel nécessaire
- découvrir et apprécier les documents exposés
- présenter les exposés
- s'auto évaluer : recueillir les impressions sur les travaux présentés.

■ *Après la séance*

Projet à réaliser

Concevoir et élaborer un document dans lequel seront consignés les principaux contenus et supports de cette séance et qui sera éventuellement enrichi par des apports personnels.

Ne pas hésiter à demander conseil à vos professeurs d'informatique, d'éducation artistique, d'histoire...

La nominalisation

Exercice 1

A partir des deux propositions, faites une seule phrase en utilisant la nominalisation.

- Ce journaliste est intègre. Cela lui a coûté très cher.
- On a censuré ce roman. Cela constitue une atteinte à la liberté d'expression.
- La liberté d'expression est absente. Cela favorise la propagation des rumeurs.
- Il n'y a pas de justice dans certains pays. Cela explique la mobilisation de l'opinion mondiale.
- Martin Luther King était un homme déterminé à lutter jusqu'au bout. Cela lui a coûté la vie.
- Certains philosophes pensent que les actions humaines sont déterminées par des événements antérieurs. Cela réduit sensiblement la responsabilité individuelle.

Exercice 2

Repérez la nominalisation et dites en quoi le recours à ce procédé assure la cohésion de l'extrait.

C'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.

Zola

Exercice 3

Réécrivez l'extrait suivant en nominalisant ce qui est écrit en gras.

« Je refuse de **porter** le tchadri. De tous les bâts, il est le plus avilissant. Une tunique de Nessus ne causerait pas autant de dégâts à ma dignité que cet accoutrement funeste qui me **chosifie** en effaçant mon visage et en confisquant mon identité.

Repères

La nominalisation :

C'est la transformation d'une phrase en un groupe nominal.

Ex : la presse est libre → **la liberté de la presse.**

Elle se fait à l'aide de suffixes ou par effacement de la terminaison verbale.

Ex :

- la guerre est bête → **la bêtise** de la guerre
- il faut porter un badge → le port du badge est obligatoire

Exercice 4

Choisissez le nom qui convient.

- Demain, au ministère, aura lieu la cérémonie de ... (passation, passage) des pouvoirs.
- Cela a été pour lui un véritable... (arrachage, arrachement) que de se séparer de ses livres.
- L'... (abattage, abattement) de Pierre après son échec faisait peine à voir.
- ... (la faiblesse, le faible) de votre raisonnement m'étonne.
- Je n'aime pas (la rougeur, le rouge) de cette voiture.

■ Exercice 5

Les couples de mots suivants sont formés à partir de la même base, mais ils ont des sens différents. Employez chacun d'eux dans une phrase de manière à faire apparaître cette différence de sens.

- Liberté / libéralisme
- Justice / justesse
- Humilité / humiliation
- Arrêt / arrestation
- Conformité / conformisme

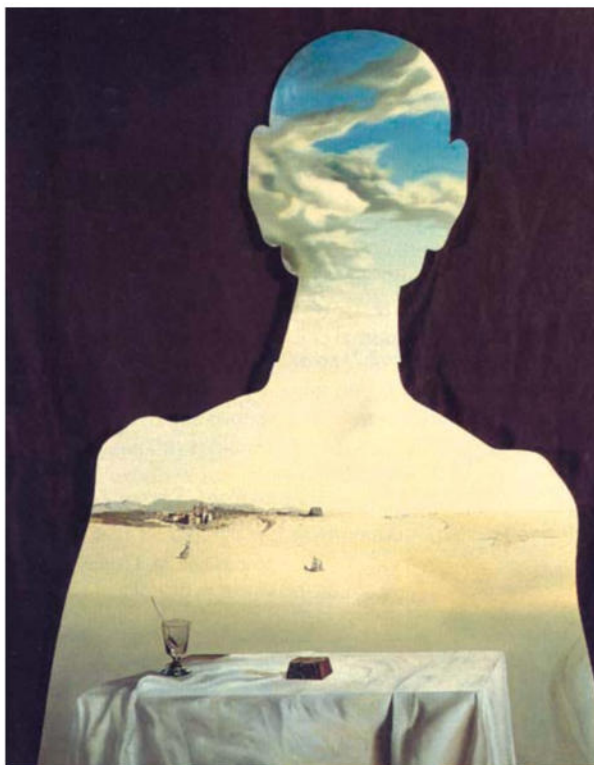
■ Exercice 6

Construisez quatre ou cinq phrases dans lesquelles vous rendez compte des principales informations contenues dans cet extrait. Utilisez la nominalisation.

L'action se passe en Afghanistan en 2000. Zunaira explique à son mari pourquoi elle ne veut pas porter le voile.

« Je refuse de porter le tchadri. De tous les bâts, il est le plus avilissant. Une tunique de Nessus ne causerait pas autant de dégâts à ma dignité que cet accoutrement funeste qui me chosifie en effaçant mon visage et en confisquant mon identité. Ici, au moins, je suis moi, Zunaira, épouse de Mohsen Ramat, trente-deux ans, magistrat licencié par l'obscurantisme, sans procès et sans indemnités, mais avec suffisamment de présence d'esprit pour me peigner tous les jours et veiller sur mes toilettes comme sur la prunelle de mes yeux. Avec ce voile maudit, je ne suis ni un être humain ni une bête, juste un affront ou une opprobre que l'on doit cacher telle une infirmité. »

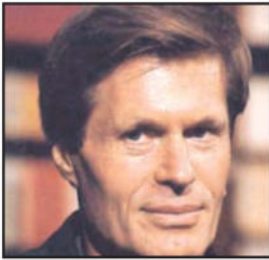
Yasmina Khadra, *Les hirondelles de Kaboul*, 2002.



Salvador DALÍ, *L'Homme à la tête pleine de nuages*, 1936

Une femme libre

L'action se passe au Sahara Occidental. Lalla, un être libre, est prête à tout sacrifier pour le Hartani, l'homme qu'elle aime.



Jean-Marie Gustave le Clézio, né en 1940, est un écrivain français qui cherche à traduire dans ses romans la diversité des expériences humaines. Principales œuvres : *Le Procès-Verbal*, *Mondo et autres histoires*, *Désert*, *Onitsha*.

5 Quand Lalla a décidé de partir, elle n'a rien dit à personne. Elle a décidé de partir parce que l'homme au complet veston gris-vert est revenu plusieurs fois dans la maison d'Aamma, et chaque fois, il a regardé Lalla avec ses yeux brillants et durs comme des cailloux noirs, et il s'est assis sur le coffre de Lalla Hawa pour boire un verre de thé à la menthe. Lalla n'a pas peur de lui, mais elle sait que si elle ne s'en va pas, un jour il la conduira de force dans sa maison pour l'épouser, parce qu'il est riche et puissant, et qu'il n'aime pas qu'on lui résiste.

10 Elle est partie, ce matin, avant le lever du soleil. Elle n'a même pas regardé au fond de la maison la silhouette d'Aamma endormie, enveloppée dans son drap. Elle a seulement pris un morceau de tissu bleu dans lequel elle a mis le pain rassis et quelques dattes sèches, et un bracelet en or qui appartenait à sa mère.

15 Elle est sortie sans faire de bruit, sans même réveiller un chien. Elle a marché pieds nus sur la terre froide, entre les rangées de maisons endormies. Le ciel, devant elle, est un peu pâle, parce que le jour va venir. La brume vient de la mer, elle fait un grand nuage doux qui remonte le long de la rivière, étendant deux bras recourbés comme un gigantesque oiseau aux ailes grises.(...)

20 Les idées se bousculent un peu dans sa tête, tandis qu'elle marche sur les rochers. C'est parce qu'elle sait qu'elle ne reviendra plus à la Cité, qu'elle ne reverra plus tout cela qu'elle aimait bien, la grande plaine aride, l'étendue de la plage blanche, où les vagues tombent l'une après l'autre ; elle est triste, parce qu'elle pense aux dunes immobiles où elle avait l'habitude de s'asseoir pour regarder les nuages avancer dans le ciel.(...)

30 Alors elle marche, sans se retourner, en serrant le paquet de pain et de dattes contre sa poitrine. Quand le sentier se termine c'est qu'il n'y a plus d'hommes alentour. Alors les cailloux aigus sortent de la terre, et il faut bondir d'une roche à l'autre, en montant vers la plus haute colline. C'est là que l'attend le Hartani, mais elle ne le voit pas encore.

Jean-Marie Gustave le Clézio, *Désert*, Gallimard 1980.

Lire et analyser

1. Le texte évoque un moment crucial dans la vie du personnage de Lalla. Pourquoi ?
2. Qu'est-ce qui distingue le monde qu'elle veut rejoindre de celui qu'elle a décidé de quitter ?
3. Lalla est partagée entre plusieurs sentiments. Lesquels ?
4. Le départ a lieu au petit matin. Quelle valeur symbolique cette indication temporelle pourrait-elle avoir ?
5. Dites comment le silence, la lumière et l'espace contribuent à évoquer l'idée de liberté.

Les mots pour le dire

1. Retrouvez les couples d'antonymes à partir des deux listes suivantes :

- Nomade, urbain, immigré, libre, étranger
- Rural, asservi, autochtone, émigré, sédentaire

2. Voici des phrases extraites du roman de le Clézio intitulé *Désert*, dans lesquelles l'auteur évoque la vie des Maures, peuple nomade dont Lalla fait partie.

- Les hommes avaient la liberté de l'espace dans leur regard.

- Ils étaient les hommes et les femmes du sable, du vent, de la lumière, de la nuit.

- Les hommes choisissaient sans regarder l'endroit où leurs pieds allaient se poser. C'était comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisaient vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit.

- Ils n'avaient rien d'autre que ce que voyaient leurs yeux, que ce que touchaient leurs pieds nus. Devant eux, la terre très plate s'étendait comme la mer, scintillante de sel.

Que connotent les éléments naturels évoqués dans ces phrases ?

Lire - écrire

" elle est triste, parce qu'elle pense aux dunes immobiles où elle avait l'habitude de s'asseoir pour regarder les nuages avancer dans le ciel. "

Lalla aime regarder " les nuages ", le personnage de l'étranger dans le poème de Baudelaire aussi. Et vous, quel est le spectacle ou l'activité qui vous procure un vrai sentiment de liberté ?

L'étranger

- " - Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?
- Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.
- Tes amis ?
- Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.
- Ta patrie ?
- J'ignore sous quelle latitude elle est située.
- La beauté ?
- Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.
- L'or ?
- Je le hais comme vous haïssez Dieu .
- Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?
- J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas ...les merveilleux nuages ! "

Baudelaire

L'essai

- Structurer un écrit
- Insérer des citations pour étayer une argumentation

Extrait :

Quand d'une part le langage – et l'esprit – risquent d'être conditionnés par les mass média (dont les intentions peuvent être moins désintéressées que les nôtres) ; **quand** d'autre part le langage le plus parlé est celui des " bulles " de la bande dessinée, celui des clichés et des onomatopées, **quand** toute l'éloquence du doute et de la révolte se réduit à des " bof " et des " ralbol ", **quand** la " littérature " se limite pour beaucoup au texte des chansons à la mode, des " tubes " ; devant l'indéniable pauvreté d'un langage qui n'a souvent de relief que celui de la violence ; **alors** les études littéraires, à tous les niveaux, doivent remonter le courant de la paresse verbale, enseigner la justesse et la nuance.

Maurice Maucuer.

Questions :

1. Quelle est la thèse défendue dans cet extrait?
2. Retrouvez les arguments au service de cette thèse.
3. Comment le paragraphe est-il structuré ?

■ Exercice 1

Les idées suivantes peuvent être insérées dans un développement sur le rôle de l'école et la formation des jeunes. Structurez-les selon le modèle de Maucuer. (Pensez à varier les articulateurs logiques).

- Une personne instruite est forcément une personne libre.
- L'instruction permet de se libérer d'abord des préjugés donc d'être un esprit éclairé.
- Rien ni personne ne peut réduire au silence un esprit libre, en ce sens que la pensée échappe toujours, comme le dit Victor Hugo, " à qui tente de l'étouffer ".
- Nourrie de valeurs sûres comme la dignité, le respect de la personne humaine et l'écoute de son prochain, une âme est toujours prête à ces élans de solidarité qui font défaut au monde d'aujourd'hui.
- Une âme sensible, éprise de justice, rayonne sur son entourage et contribue à son émancipation.
- On comprend alors la mission de l'école et son rôle dans la formation de l'individu.

■ Exercice 2

Quand le ciel, bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle,
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuit ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

Baudelaire, " Spleen ", Les Fleurs du Mal.

Questions :

- Quel effet Baudelaire cherche-t-il à produire en optant pour ce type de structuration ?
- Peut-on commencer le poème par la dernière strophe ? Pourquoi ?

■ Exercice 3

Voici un sujet d'essai suivi de quelques indications méthodologiques :

Sujet

Victor Hugo écrit : " Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, éclairez-la, vous n'aurez pas besoin de la couper. "

Qu'en pensez-vous ?

Vous développerez à ce sujet un point de vue argumenté illustré d'exemples précis.

Indications méthodologiques :

Introduction

- Phrase de portée générale
- Problématique : le rôle de l'instruction dans la résolution des problèmes sociaux
- Annonce du plan

Développement :

- un esprit éclairé est capable de prendre du recul pour comprendre et maîtriser ses pulsions : la maîtrise de soi s'apprend et se cultive ...
- un esprit éclairé a une vision claire des devoirs qu'implique la vie en société; une personne cultivée est capable de mesurer les conséquences de toute action et de toute attitude.
- l'éducation contribue à la formation de l'homme et à sa socialisation.
-

a) Choisissez parmi les citations suivantes celle qui convient le mieux pour étayer le point de vue de Hugo.

Je n'ai pas appris la liberté dans Marx. Il est vrai : je l'ai apprise dans la misère.

Camus

Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice apparaît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

La Rochefoucauld

J'ai un rêve -qu'un jour même l'Etat du Mississippi, un désert étouffant d'injustice et d'oppression, sera transformé en une oasis de liberté et de justice.

Luther King

La liberté est impossible à l'ignorant.

Alain Finkielkraut

Edgar Quinet meurt, mais la philosophie souveraine sort de sa tombe, conseille les hommes.

Hugo

Je dirais que tout l'Assommoir peut se résumer dans cette formule :fermez les cabarets, ouvrez les écoles(...) L'homme qui tuerait l'ivrognerie ferait plus pour la France que Charlemagne et Napoléon.

Zola

b) Rédigez le premier paragraphe du développement en utilisant le schéma suivant : Parce que...et que... ; parce que...et que..., alors...

c) Réécrivez votre paragraphe en y insérant la citation choisie.

■ Exercice 4 :

Lisez ces deux sujets et classez les citations qui les suivent selon qu'elles illustrent le point de vue de Sartre ou de Théophile Gautier.

Sujet 1

Sartre affirme qu'on ne doit pas " parler pour ne rien dire " et que l'écrivain doit toujours et pleinement assumer sa responsabilité dans l'histoire.

Qu'en pensez-vous ?

Sujet 2

"Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien.", soutient Théophile Gautier. Êtes-vous comme lui partisan de l'art pour l'art?

Citations

- " Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir. "

Aimé Césaire

- " Nul ne peut se sentir, à la fois, responsable et désespéré. "

Antoine de Saint-Exupéry

- Pensant à Sartre et à son idée de la liberté, Robbe-Grillet ironise en écrivant : " l'Art et la Révolution avançant la main dans la main. "

Rédigez une partie du développement en y insérant l'une de ces citations

■ Exercice 5 :

Sujet :

Lalande définit la liberté comme étant "l'absence ou la suppression de toute contrainte considérée comme anormale, illégitime, immorale. "

Partagez-vous ce point de vue ?

Vous développerez à ce sujet une réflexion personnelle en vous référant à votre expérience et à vos lectures.

Eléments à exploiter

a) Exemples :

- les Troglodytes, avec leurs excès, illustrent parfaitement les risques qu'une trop grande liberté ferait courir à une communauté.
- les poèmes d'Eluard et de Diop sont révélateurs du besoin de libération et d'émancipation propre à tout peuple vivant sous le joug de l'occupation étrangère.
- Selon Dumas, certaines révolutions, menées au nom de la liberté, donnent lieu à des dérives: délation, insécurité, justice expéditive...

b) Citations :

- *On distingue trois sortes de libertés : la liberté naturelle, la liberté civile, la liberté politique ; c'est-à-dire la liberté de l'homme, celle du citoyen et celle d'un peuple.*

Raynal

- *La liberté est au principe de toutes les révolutions. Sans elle, la justice paraît aux rebelles inimaginable.*

Albert Camus

c) Ressources linguistiques

- *(Camus) ne déclare-t-il pas à ce propos (que)...*
- *Il suffit de citer à ce propos (...) qui dit : « ... »*
- *C'est dans ce sens que s'inscrit la citation de ...*
- *Comment ne pas penser à la réflexion que ... développe à ce sujet (...), à son tour, affirme : « ... »*
- *Quoi de plus explicite que cette pensée de...*
- *On citera à cet égard cette réflexion de...*

Consigne :

Rédigez le développement.

Écrire debout

Le visiteur pénitentiaire du centre de Cléricourt m'avait prévenu :

- Ils ont tous fait de grosses bêtises : terrorisme, prises d'otages, hold-up. Mais en dehors de leurs heures d'atelier en menuiserie, ils ont lu certains de vos livres, et ils voudraient en parler avec vous.

J'avais donc rassemblé mon courage et pris la route pour cette descente en enfer. Ce n'était pas la première fois que j'allais en prison. Comme écrivain, s'entend, et pour m'entretenir avec ces lecteurs particulièrement attentifs, des jeunes détenus. J'avais gardé de ces visites un arrière-goût d'une âpreté insupportable. Je me souvenais notamment d'une splendide journée de juin. Après deux heures d'entretien avec des êtres semblables à moi, j'avais repris ma voiture en me disant : " Et maintenant on les reconduit dans leur cellule, et toi tu vas dîner dans ton jardin avec une amie. Pourquoi ? "

On me confisqua mes papiers, et j'eus droit en échange à un gros jeton numéroté. On promena un détecteur de métaux sur mes vêtements. Puis des portes commandées électriquement s'ouvrirent et se refermèrent derrière moi. Je franchis des sas. J'enfilai des couloirs qui sentaient l'encaustique. Je montai des escaliers aux cages tendues de filets " pour prévenir les tentatives de suicide " m'expliqua le gardien.

Ils étaient réunis dans la chapelle, certains très jeunes en effet. Oui, ils avaient lu certains de mes livres. Ils m'avaient entendu à la radio.

- Nous travaillons le bois, me dit l'un d'eux et nous voudrions savoir comment se fait un livre.

J'évoquai mes recherches préalables, mes voyages, puis les longs mois d'artisanat solitaire à ma table (manuscrit = écrit à la main). Un livre, cela se fait comme un meuble, par ajustement patient de pièces et de morceaux. Il y faut du temps et du soin.

- Oui, mais une table, une chaise, on sait à quoi ça sert. Un écrivain c'est utile,

Il fallait bien que la question fût posée. Je leur dis que la société est menacée de mort par les forces d'ordre et d'organisation qui pèsent sur elle. Tout pouvoir –politique, policier ou administratif- est conservateur. Si rien ne l'équilibre, il engendrera une société bloquée, semblable à une ruche, à une fourmilière, à une termitière. Il n'y aura plus rien d'humain, c'est-à-dire d'imprévu, de créatif parmi les hommes. L'écrivain a pour fonction naturelle d'allumer par ses livres des foyers de réflexion, de contestation, de remise en cause de l'ordre établi. Inlassablement il lance des appels à la révolte, des rappels au désordre, parce qu'il n'y a rien d'humain sans création, mais toute création dérange. C'est pourquoi il est si souvent poursuivi et persécuté. Et je citai François Villon, plus souvent en prison qu'en relâche, Germaine de Staël, défiant le pouvoir napoléonien et se refusant à écrire l'unique phrase de soumission qui lui aurait valu la faveur du tyran, Victor Hugo, exilé vingt ans sur son îlot. Et Jules Vallès, et Soljenitsyne et bien d'autres.

- Il faut écrire debout, jamais à genoux. La vie est un travail qu'il faut toujours faire debout, dis-je enfin.

L'un d'eux désigna d'un coup de menton le mince ruban rouge de ma boutonnière.

- Et ça ? C'est pas de la soumission ?

La Légion d'honneur ? Elle récompense, selon moi, un citoyen tranquille, qui paie ses impôts et n'incommoder pas ses voisins. Mais mes livres, eux, échappent à toute récompense, comme à toute loi. Et je leur citai le mot d'Eric Satie. Ce musicien obscur et pauvre détestait le glorieux Maurice Ravel qu'il accusait de lui avoir volé sa place au soleil. Un jour Satie apprend avec stupeur qu'on a offert la croix de la Légion d'honneur à Ravel, lequel l'a refusée. " Il refuse la Légion d'honneur, dit-il, mais toute son œuvre l'accepte. " Ce qui était très injuste. Je crois cependant qu'un artiste peut accepter pour sa part tous les honneurs, à condition que son œuvre, elle, la refuse.

On se sépara. Ils me promirent de m'écrire. Je n'en croyais rien. Je me trompais. Ils firent mieux. Trois mois plus tard, une camionnette du pénitencier de Cléricourt s'arrêtait devant ma maison. On ouvrit les portes arrière et on en sortit un lourd pupitre de chêne massif, l'un de ces hauts meubles sur lesquels écrivaient jadis les clercs de notaires, mais aussi Balzac, Victor Hugo, Alexandre Dumas. Il sortait tout frais de l'atelier et sentait bon encore les copeaux et la cire. Un bref message l'accompagnait : " Pour écrire debout. De la part des détenus de Cléricourt. "

Michel Tournier, *Les Contes de Médiannoche* (Gallimard 1989)

Les prodiges de la liberté

Entre les dents d'un piège
La patte d'un renard blanc
Et du sang sur la neige
Le sang du renard blanc
Et des traces sur la neige
Les traces du renard blanc
Qui s'enfuit sur trois pattes
Dans le soleil couchant
Avec entre les dents
Un lièvre encore vivant.

Jacques PRÉVERT, *Spectacles* (1951)

Une femme engagée

Une semaine après la foire du livre de Francfort, en 2003, je reçois un appel téléphonique de mon éditeur en Norvège : les organisateurs du concert qui aura lieu pour le prix Nobel de la paix, l'Iranienne Shirine Ebadi, souhaitent que j'écrive un texte pour l'événement.

C'est un honneur que je ne dois pas refuser, car Shirine Ebadi est un mythe : une femme qui mesure 1,5 mètre, mais qui a une statue suffisante pour faire entendre sa voix aux quatre coins du monde quand elle défend les droits de l'homme. En même temps, c'est une responsabilité que j'appréhende un peu- l'événement sera retransmis dans cent dix pays, et je ne disposerai que de deux minutes pour parler de quelqu'un qui a consacré toute sa vie à son prochain. Je marche dans les forêts près du moulin où je vis quand je suis en Europe, je pense plusieurs fois téléphoner pour dire que je suis sans inspiration. Mais le plus intéressant dans la vie, ce sont les défis auxquels nous sommes confrontés, et finalement j'accepte cette invitation.

Je pars pour Oslo le 9 décembre, et le lendemain – une belle journée de soleil- je suis dans la salle où se déroule la cérémonie de remise du prix (...)

Voici le texte que j'ai écrit – dont je pense qu'il s'applique à tous ceux qui luttent pour un monde meilleur :

Le poète Roûmât a dit : " La vie c'est comme si un roi envoyait une personne dans un pays pour réaliser une mission déterminée. Elle s'y rend et fait une centaine de choses – mais si elle n'a pas fait ce qui lui a été demandé, c'est comme si elle n'avait absolument rien fait. "

Pour la femme qui a compris sa mission.

Pour la femme

Qui a regardé la route devant ses yeux, et compris que sa longue course serait très difficile.

Pour la femme

Qui n'a pas cherché à minimiser ces difficultés : au contraire, elle les a dénoncées et fait en sorte qu'elles soient visibles.

Pour la femme

Qui a rendu moins solitaires ceux qui sont seuls, qui a nourri ceux qui avaient faim et soif de justice, qui a fait que l'opresseur se sente aussi mal que l'opprimé.

Pour la femme

Qui garde toujours ses portes ouvertes, ses mains au travail, ses pieds en mouvement.

Pour la femme qui personnifie les vers d'un autre poète persan, Hâfiz, quand il dit : "

Même sept mille ans de joie ne peuvent justifier sept jours de répression. "

Pour la femme qui est ici ce soir :

Qu'elle soit chacun de nous,

Que son exemple se multiplie

Qu'elle ait encore devant elle beaucoup de jours difficiles, afin qu'elle puisse achever son travail...

Paulo COELHO, *Comme le fleuve qui coule.*

Flammarion 2006

Ma liberté

Serge Reggiani

Paroles : Georges Moustaki

Ma liberté
longtemps je t'ai gardée
comme une perle rare.

Ma liberté,
c'est toi qui m'as aidé
à larguer les amarres,
pour aller n'importe où
pour aller jusqu'au bout
des chemins de fortune,
pour cueillir en rêvant
une rose des vents
sur un rayon de lune!

Ma liberté
devant tes volontés
ma vie était soumise
ma liberté,
je t'avais tout prêté
ma dernière chemise
Et combien j'ai souffert
pour pouvoir satisfaire
toutes tes exigences!
J'ai changé de pays,
j'ai perdu mes amis
pour garder ta confiance!

Ma liberté,
tu as su désarmer
mes moindres habitudes
ma liberté,
toi qui m'as fait aimer
même la solitude.
Toi qui m'as fait sourire
quand je voyais finir une belle
aventure,
toi qui m'as protégé
quand j'allais me cacher
pour soigner mes blessures!

Ma liberté,
pourtant je t'ai quittée
une nuit de décembre.
J'ai déserté
les chemins écartés
que nous suivions ensemble,
lorsque, sans me méfier,
les pieds et poings liés
je me suis laissé faire,
et je t'ai trahie
pour une prison d'amour
et sa belle geôlière!
et je t'ai trahie
pour une prison d'amour
et sa belle geôlière !

Heureux qui comme Ulysse

Georges Brassens

Paroles et Musique: Henri Colpi, Georges Delerue 1969

note: du film "Heureux qui comme Ulysse"

Heureux qui comme Ulysse
A fait un beau voyage
Heureux qui comme Ulysse
A vu cent paysages
Et puis a retrouvé après
Maintes traversées
Le pays des vertes années

Par un petit matin d'été
Quand le soleil vous chante au cœur
Qu'elle est belle la liberté
La liberté

Quand on est mieux ici qu'ailleurs
Quand un ami fait le bonheur
Qu'elle est belle la liberté
La liberté

Avec le soleil et le vent
Avec la pluie et le beau temps
On vivait bien contents
Mon cheval, ma Provence et moi
Mon cheval, ma Provence et moi

Heureux qui comme Ulysse
A fait un beau voyage
Heureux qui comme Ulysse
A vu cent paysages
Et puis a retrouvé après
Maintes traversées
Le pays des vertes années

Par un joli matin d'été
Quand le soleil vous chante au cœur
Qu'elle est belle la liberté
La liberté

Quand c'en est fini des malheurs
Quand un ami sèche vos pleurs
Qu'elle est belle la liberté
La liberté

Battus de soleil et de vent
Perdus au milieu des étangs
On vivra bien contents
Mon cheval, ma Camargue et moi
Mon cheval, ma Camargue et moi

Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits.

Déclaration des droits
de l'homme et du citoyen, 1789.

Notre meilleure liberté consiste à faire autant que possible prévaloir les bons penchants sur les mauvais.

Auguste Comte.

La liberté, ce bien qui fait jouir des autres biens.

Montesquieu

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander les autres.

Diderot

Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites mais je me battrai jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire.

Voltaire

Ceux qui brûlent des livres finissent tôt ou tard par brûler des hommes.

Heinrich Heine
(Poète allemand)

Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme.

Jean-Jacques Rousseau.

Ne faites jamais rien contre votre conscience même si l'État vous le demande.

Albert Einstein

O liberté, que de crimes on commet en ton nom !

Madame Roland

La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent.

Montesquieu

La vraie liberté c'est pouvoir toute chose sur soi.

Montaigne

Être libre, c'est être responsable.

Sartre

On rencontre beaucoup d'hommes parlant de liberté, mais on en voit très peu dont la vie n'ait pas été principalement consacrée à se forger des chaînes.

Gustave Le Bon

Bilan

Oral

- Qu'avez-vous apprécié le plus dans les activités d'oral de ce module ?
- Le travail en équipe a sans doute enrichi votre expérience d'élève. Dites comment.

Lecture

Il n'y avait pas de fin à la liberté, elle était vaste comme l'étendue de la terre, belle et cruelle comme la lumière, douce comme les yeux de l'eau.

Le Clézio

L'utilisation de la comparaison et de la métaphore est l'une des caractéristiques de l'écriture littéraire.

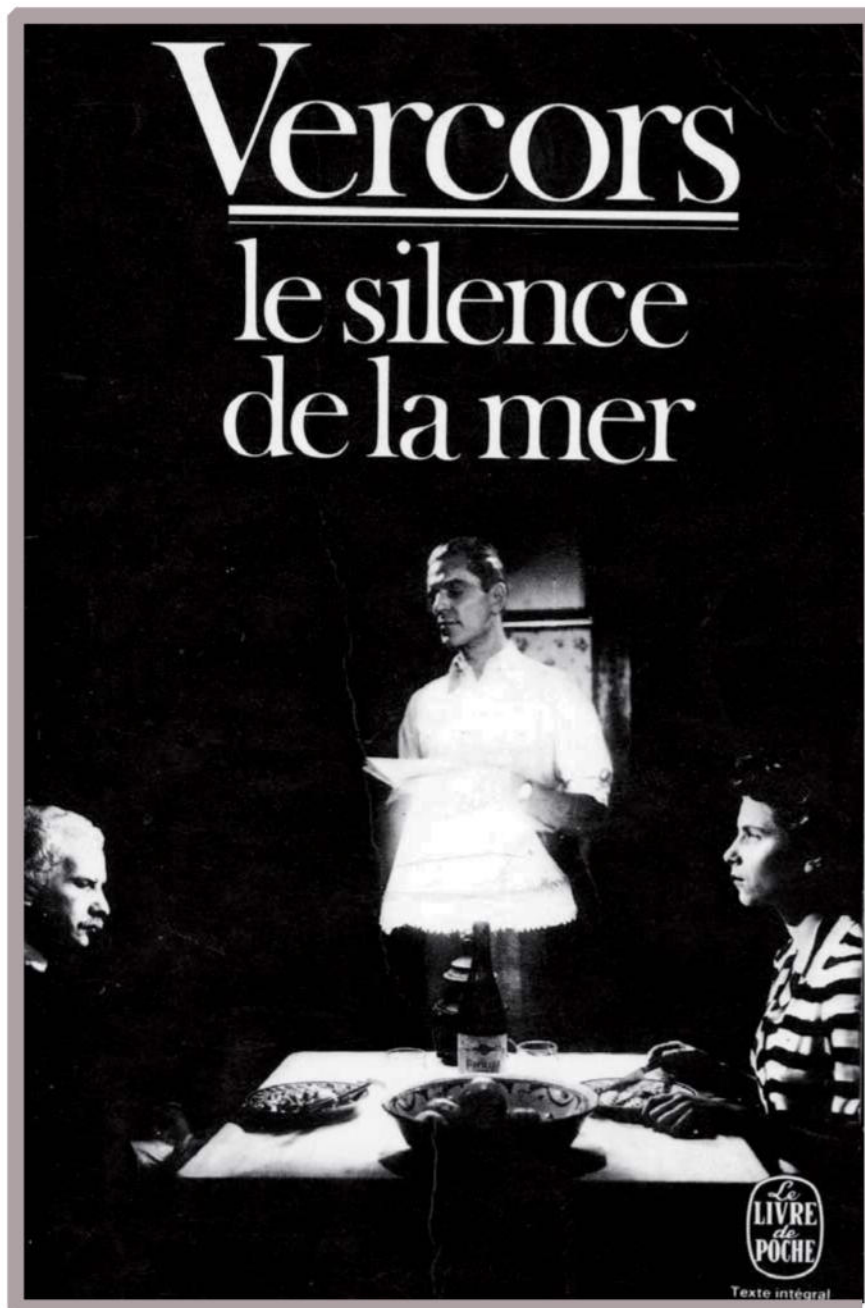
- Dans quel texte avez-vous particulièrement apprécié le recours à ces deux procédés d'écriture ?
- Avez-vous vous-même l'habitude, en écrivant, d'utiliser ces deux procédés ?
- Quelles sont les phrases d'auteurs que vous avez retenues pour enrichir vos productions orales et écrites ?

Étude de texte

- Les questions qu'on pose généralement sur les procédés d'écriture se limitent-elles à l'identification de ces procédés ?
- Combien de parties votre réponse doit-elle alors comporter ?
- Un thème comme celui de la liberté se prête bien à l'utilisation de la métaphore. Pourquoi à votre avis ?

Essai

- Suffit-il d'avoir des idées sur un sujet donné pour bien se faire comprendre ?
- Est-il important de structurer son écrit ? Pourquoi, à votre avis ?
- Vous est-il maintenant plus facile d'insérer des citations pour étayer votre argumentation ?
- Êtes-vous capable de varier les modalités d'insertion des citations ?



Recherche documentaire :

- La deuxième guerre mondiale
- L'occupation, la Résistance et la Collaboration
- L'engagement des écrivains dans la Résistance

Présentation de l'auteur : VERCORS :

(Jean Bruller, dit Vercors) : 1902-1991 Dessinateur, graveur et écrivain français.
Cofondateur des Editions de Minuit clandestines. Il y publia *Le Silence de la mer* en 1942.
Autres œuvres : *Les Animaux dénaturés* (1952), *La Bataille du silence* (1967)...

A la mémoire de Saint-Paul-Roux, poète assassiné.

Il fut précédé par un grand déploiement d'appareil militaire. D'abord, deux troufions, tous deux très blonds, l'un dégingandé et maigre, l'autre carré, aux mains de carrier. Ils regardèrent la maison, sans entrer. Plus tard vint un sous-officier. Le troufion dégingandé l'accompagnait. Ils me parlèrent, dans ce qu'ils supposaient être du français. Je ne comprenais pas un mot. Pourtant je leur montrai les chambres libres. Ils parurent contents.

Le lendemain matin, une torpédo militaire, grise et énorme, pénétra dans le jardin. Le chauffeur et un jeune soldat mince, blond et souriant, en extirpèrent deux caisses, et un gros ballot entouré de toile grise. Ils montèrent le tout dans la chambre la plus vaste. La torpédo repartit, et quelques heures plus tard j'entendis une cavalcade. Trois cavaliers apparurent. L'un d'eux mit pied à terre et s'en fut visiter le vieux bâtiment de pierre. Il revint, et tous, hommes et chevaux, entrèrent dans la grange qui me sert d'atelier. Je vis plus tard qu'ils avaient enfoncé le valet de mon établi entre deux pierres, dans un trou du mur, attaché une corde au valet, et les chevaux à la corde.

Pendant deux jours, il ne se passa plus rien. Je ne vis plus personne. Les cavaliers sortaient de bonne heure avec leurs chevaux, ils les ramenaient le soir, et eux-mêmes couchaient dans la paille dont ils avaient garni la soupente.

Puis, le matin du troisième jour, la grande torpédo revint. Le jeune homme souriant chargea une cantine spacieuse sur son épaule et la porta dans la chambre. Il prit ensuite son sac qu'il déposa dans la chambre voisine. Il descendit et, s'adressant à ma nièce dans un français correct, demanda des draps.

Ce fut ma nièce qui alla ouvrir quand on frappa. Elle venait de me servir mon café, comme chaque soir (le café me fait dormir). J'étais assis au fond de la pièce, relativement dans l'ombre. La porte donne sur le jardin, de plain-pied. Tout le long de la maison court un trottoir de carreaux rouges très commode quand il pleut. Nous entendîmes marcher, le bruit des talons sur le carreau. Ma nièce me regarda et posa sa tasse. Je gardai la mienne dans mes mains.

Il faisait nuit, pas très froid : ce novembre-là ne fut pas très froid. Je vis l'immense silhouette, la casquette plate, l'imperméable jeté sur les épaules comme une cape.

Ma nièce avait ouvert la porte et restait silencieuse. Elle avait rabattu la porte sur le mur, sans rien regarder. Moi je buvais mon café, à petits coups.

L'officier, à la porte, dit : « S'il vous plaît. » Sa tête fit un petit salut. Il sembla mesurer le silence. Puis il entra.

La cape glissa sur son avant-bras, il salua militairement et se découvrit. Il se tourna vers ma nièce, sourit discrètement en inclinant très légèrement le buste. Puis il me fit face et m'adressa une révérence plus grave. Il dit : « Je me nomme Werner von Ebrennac. » J'eus le temps de penser très vite : « Le nom n'est pas allemand. Descendant d'émigré protestant ? » Il ajouta : « Je suis désolé. »

Le dernier mot, prononcé en traînant, tomba dans le silence. Ma nièce avait fermé la porte et restait adossée au mur, regardant droit devant elle. Je ne m'étais pas levé. Je déposai lentement ma tasse vide sur l'harmonium et croisai mes mains et attendis.

L'officier reprit : « Cela était naturellement nécessaire. J'eusse évité si cela était possible. Je pense que mon ordonnance fera tout pour votre tranquillité. » Il était debout au milieu de la pièce. Il était immense et très mince. En levant le bras il eût touché les solives.

Sa tête était légèrement penchée en avant, comme si le cou n'eût pas été planté sur les épaules, mais à la naissance de la poitrine. Il n'était pas voûté, mais cela faisait comme s'il l'était. Ses hanches et ses épaules étroites étaient impressionnantes. Le visage était beau. Viril et marqué de deux grandes dépressions le long des joues. On ne voyait pas les yeux, que cachait l'ombre portée de l'arcade. Ils me parurent clairs. Les cheveux étaient blonds et souples, jetés en arrière, brillant soyeusement sous la lumière du lustre.

Le silence se prolongeait. Il devenait de plus en plus épais, comme le brouillard du matin. Épais et immobile. L'immobilité de ma nièce, la mienne aussi sans doute, alourdissaient ce silence, le rendaient de plomb. L'officier lui-même, désorienté, restait immobile, jusqu'à ce qu'enfin je visse naître un sourire sur ses lèvres. Son sourire était grave et sans nulle trace d'ironie. Il ébaucha un geste de la main, dont la signification m'échappa. Ses yeux se posèrent sur ma nièce, toujours raide et droite, et je pus regarder moi-même à loisir le profil puissant, le nez proéminent et mince. Je voyais, entre les lèvres mi-jointes, briller une dent d'or. Il détourna enfin les yeux et regarda le feu dans la cheminée et dit : « J'éprouve une grande estime pour les personnes qui aiment leur patrie », et il leva brusquement la tête et fixa l'ange sculpté au-dessus de la fenêtre. « Je pourrais maintenant monter à ma chambre, dit-il. Mais je ne connais pas le chemin. » Ma nièce ouvrit la porte qui donne sur le petit escalier et commença de gravir les marches, sans un regard pour l'officier, comme si elle eût été seule. L'officier la suivit. Je vis alors qu'il avait une jambe raide.

Je les entendis traverser l'antichambre, les pas de l'Allemand résonnèrent dans le couloir, alternativement forts et faibles, une porte s'ouvrit, puis se referma. Ma nièce revint. Elle reprit sa tasse et continua de boire son café. J'allumai une pipe. Nous restâmes silencieux quelques minutes. Je dis : « Dieu merci, il a l'air convenable. » Ma nièce haussa les épaules. Elle attira sur ses genoux ma veste de velours et termina la pièce invisible qu'elle avait commencé d'y coudre.

Le lendemain matin l'officier descendit quand nous prenions notre petit déjeuner dans la cuisine. Un autre escalier y mène et je ne sais si l'Allemand nous avait entendus ou si ce fut par hasard qu'il prit ce chemin. Il s'arrêta sur le seuil et dit : « J'ai passé une très bonne nuit. Je voudrais que la vôtre fût aussi bonne. » Il regardait la vaste pièce en souriant. Comme nous avions peu

de bois et encore moins de charbon, je l'avais repeinte, nous y avions amené quelques meubles, des cuivres et des assiettes anciennes, afin d'y confiner notre vie pendant l'hiver. Il examinait cela et l'on voyait luire le bord de ses dents très blanches. Je vis que ses yeux n'étaient pas bleus comme je l'avais cru, mais dorés. Enfin, il traversa la pièce et ouvrit la porte sur le jardin. Il fit deux pas et se retourna pour regarder notre longue maison basse, couverte de treilles, aux vieilles tuiles brunes. Son sourire s'ouvrit largement.

- Votre vieux maire m'avait dit que je logerais au château, dit-il en désignant d'un revers de main la prétentieuse bâtisse que les arbres dénudés laissaient apercevoir, un peu plus haut sur le coteau. Je féliciterai mes hommes qu'ils se soient trompés. Ici c'est un beaucoup plus beau château.

Puis il referma la porte, nous salua à travers les vitres, et partit.

Il revint le soir à la même heure que la veille. Nous prenions notre café. Il frappa, mais n'attendit pas que ma nièce lui ouvrît. Il ouvrit lui-même : « Je crains que je vous dérange, dit-il. Si vous le préférez, je passerai par la cuisine : alors vous fermerez cette porte à clef. » Il traversa la pièce, et resta un moment la main sur la poignée, regardant les divers coins du fumoir. Enfin il eut une petite inclination du buste : « Je vous souhaite une bonne nuit », et il sortit.

Nous ne fermâmes jamais la porte à clef. Je ne suis pas sûr que les raisons de cette abstention fussent très claires ni très pures. D'un accord tacite nous avions décidé, ma nièce et moi, de ne rien changer à notre vie, fût-ce le moindre détail : comme si l'officier n'existait pas ; comme s'il eût été un fantôme. Mais il se peut qu'un autre sentiment se mêlât dans mon cœur à cette volonté : je ne puis sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi.

Pendant longtemps, -plus d'un mois-, la même scène se répéta chaque jour. L'officier frappait et entraît. Il prononçait quelques mots sur le temps, la température, ou quelque autre sujet de même importance : leur commune propriété étant qu'ils ne supposaient pas de réponse. Il s'attardait toujours un peu au seuil de la petite porte. Il regardait autour de lui. Un très léger sourire traduisait le plaisir qu'il semblait prendre à cet examen, - le même examen chaque jour et le même plaisir. Ses yeux s'attardaient sur le profil incliné de ma nièce, immanquablement sévère et insensible, et quand enfin il détournait son regard j'étais sûr d'y pouvoir lire une sorte d'approbation souriante. Puis il disait en s'inclinant : « Je vous souhaite une bonne nuit », et il sortait.

Les choses changèrent brusquement un soir. Il tombait au-dehors une neige fine mêlée de pluie, terriblement glaciale et mouillante. Je faisais brûler dans l'âtre des bûches épaisses que je conservais pour ces jours-là. Malgré moi j'imaginai l'officier, dehors, l'aspect saupoudré qu'il aurait en entrant. Mais il ne vint pas. L'heure était largement passée de sa venue et je m'agaçais de reconnaître qu'il occupait ma pensée. Ma nièce tricotait lentement, d'un air très appliqué.

Enfin des pas se firent entendre. Mais ils venaient de l'intérieur de la maison. Je reconnus, à leur bruit inégal, la démarche de l'officier. Je compris qu'il était entré par l'autre porte, qu'il venait de sa chambre. Sans doute n'avait-il pas voulu paraître à nos yeux sous un uniforme trempé et sans prestige : il s'était d'abord changé.

Les pas, - un fort, un faible, - descendirent l'escalier. La porte s'ouvrit et l'officier parut. Il était en civil. Le pantalon était d'épaisse flanelle grise, la veste de tweed bleu acier enchevêtré de mailles d'un brun chaud. Elle était large et ample, et tombait avec un négligé plein d'élégance. Sous la veste, un chandail de grosse laine écru moulait le torse mince et musclé.

- Pardonnez-moi, dit-il. Je n'ai pas chaud. J'étais très mouillé et ma chambre est très froide. Je me chaufferai quelques minutes à votre feu.

Il s'accroupit avec difficulté devant l'âtre, tendit les mains. Il les tournait et les retournait. Il disait : « Bien !... Bien !... » Il pivota et présenta son dos à la flamme, toujours accroupi et tenant un genou dans ses bras.

- Ce n'est rien ici, dit-il. L'hiver en France est une douce saison. Chez moi c'est bien dur. Très. Les arbres sont des sapins, des forêts serrées, la neige est lourde là-dessus. Ici les arbres sont fins. La neige dessus c'est une dentelle. Chez moi on pense à un taureau, trapu et puissant, qui a besoin de sa force pour vivre. Ici c'est l'esprit, la pensée subtile et poétique.

Sa voix était assez sourde, très peu timbrée. L'accent était léger, marqué seulement sur les consonnes dures. L'ensemble ressemblait à un bourdonnement plutôt chantant.

Il se leva. Il appuya l'avant-bras sur le linteau de la haute cheminée, et son front sur le dos de sa main. Il était si grand qu'il devait se courber un peu, moi je ne me cognerais pas même le sommet de la tête.

Il demeura sans bouger assez longtemps, sans bouger et sans parler. Ma nièce tricotait avec une vivacité mécanique. Elle ne jeta pas les yeux sur lui, pas une fois. Moi je fumais, à demi allongé dans mon grand fauteuil douillet. Je pensais que la pesanteur de notre silence ne pourrait pas être secouée. Que l'homme allait nous saluer et partir.

Mais le bourdonnement sourd et chantant s'éleva de nouveau, on ne peut dire qu'il rompît le silence, ce fut plutôt comme s'il en était né.

- J'aimai toujours la France, dit l'officier sans bouger. Toujours. J'étais un enfant à l'autre guerre et ce que je pensais alors ne compte pas. Mais depuis je l'aimai toujours. Seulement c'était de loin. Comme la Princesse Lointaine. » Il fit une pause avant de dire gravement : « A cause de mon père. »

Il se retourna et, les mains dans les poches de sa veste, s'appuya le long du jambage. Sa tête cognait un peu sur la console. De temps en temps il s'y frottait lentement l'occipital, d'un mouvement naturel de cerf. Un fauteuil était là offert, tout près. Il ne s'y assit pas. Jusqu'au dernier jour, il ne s'assit jamais. Nous ne le lui offrîmes pas et il ne fit rien, jamais, qui pût passer pour de la familiarité.

Il répéta :

- A cause de mon père. Il était un grand patriote. La défaite a été une violente douleur. Pourtant il aima la France. Il aima Briand, il croyait dans la République de Weimar et dans Briand. Il était très enthousiaste. Il disait : « Il va nous unir, comme mari et femme. » Il pensait que le soleil allait enfin se lever sur l'Europe...

En parlant il regardait ma nièce. Il ne la regardait pas comme un homme regarde une femme, mais comme il regarde une statue. Une statue animée, mais une statue.

- ... Mais Briand fut vaincu. Mon père vit que la France était encore menée par vos Grands Bourgeois cruels, -les gens comme vos de Wendel, vos Henry Bordeaux et votre vieux Maréchal. Il me dit : « Tu ne devras jamais aller en France avant d'y pouvoir entrer botté et casqué. » Je dus le promettre, car il était près de la mort. Au moment de la guerre, je connaissais toute l'Europe, sauf la France.

Il sourit et dit, comme si cela avait été une explication :

- Je suis musicien.

Une bûche s'effondra, des braises roulèrent hors du foyer. L'Allemand se pencha, ramassa les braises avec des pincettes. Il poursuivit :

- Je ne suis pas exécutant : je compose de la musique. Cela est toute ma vie, et, ainsi, c'est une drôle de figure pour moi de me voir en homme de guerre. Pourtant je ne regrette pas cette guerre. Non. Je crois que de ceci sortira de grandes choses...

Il se redressa, sortit ses mains des poches et les tint à demi levées :

- Pardonnez-moi : peut-être j'ai pu vous blesser. Mais ce que je disais, je le pense avec un très bon cœur : je le pense par amour pour la France. Il sortira de très grandes choses pour l'Allemagne et pour la France. Je pense, après mon père, que le soleil va luire sur l'Europe.

Il fit deux pas et inclina le buste. Comme chaque soir il dit : « Je vous souhaite une bonne nuit. » Puis il sortit.

Je terminai silencieusement ma pipe. Je toussai un peu et je dis : « C'est peut-être inhumain de lui refuser l'obole d'un seul mot. » Ma nièce leva son visage. Elle haussait très haut les sourcils, sur des yeux brillants et indignés. Je me sentis presque un peu rougir.

Depuis ce jour, ce fut le nouveau mode de ses visites. Nous ne le vîmes plus que rarement en tenue. Il se changeait d'abord et frappait ensuite à notre porte. Était-ce pour nous épargner la vue de l'uniforme ennemi ? Ou pour nous le faire oublier, - pour nous habituer à sa personne ? Les deux, sans doute. Il frappait, et entrait sans attendre une réponse qu'il savait que nous ne donnerions pas. Il le faisait avec le plus candide naturel, et venait se chauffer au feu, qui était le prétexte constant de sa venue - un prétexte dont ni lui ni nous n'étions dupes, dont il ne cherchait pas même à cacher le caractère commodément conventionnel.

Il ne venait pas absolument chaque soir, mais je ne me souviens pas d'un seul où il nous quittât sans avoir parlé. Il se penchait sur le feu, et tandis qu'il offrait à la chaleur de la flamme quelque partie de lui-même, sa voix bourdonnante s'élevait doucement, et ce fut au long de ces soirées, sur les sujets qui habitaient son cœur, -son pays, la musique, la France, - un interminable monologue ; car pas une fois il ne tenta d'obtenir de nous une réponse, un acquiescement, ou même un regard. Il ne parlait pas longtemps, -jamais beaucoup plus longtemps que le premier soir. Il prononçait quelques phrases, parfois brisées de silences, parfois s'enchaînant avec la continuité monotone d'une prière. Quelquefois immobile contre la cheminée, comme une cariatide, quelquefois s'approchant, sans s'interrompre, d'un objet, d'un dessin au mur. Puis il se taisait, il s'inclinait et nous souhaitait une bonne nuit.

Il dit une fois (c'était dans les premiers temps de ses visites) :

- Où est la différence entre un feu de chez moi et celui-ci ? Bien sûr le bois, la flamme, la cheminée se ressemblent. Mais non la lumière. Celle-ci dépend des objets qu'elle éclaire, -des habitants de ce fumoir, des meubles, des murs, des livres sur les rayons...

« Pourquoi aimé-je tant cette pièce ? dit-il pensivement. Elle n'est pas si belle, - pardonnez-moi !... » Il rit : « Je veux dire : ce n'est pas une pièce de musée... Vos meubles, on ne dit pas : voilà des merveilles... Non... Mais cette pièce a une âme. Toute cette maison a une âme. »

Il était devant les rayons de la bibliothèque. Ses doigts suivaient les reliures d'une caresse légère.

- « ... Balzac, Barrès, Baudelaire, Beaumarchais, Boileau, Buffon... Chateaubriand, Corneille, Descartes, Fénelon, Flaubert... La Fontaine, France, Gautier, Hugo... Quel appel ! » dit-il avec un rire léger et hochant la tête. « Et je n'en suis qu'à la lettre H !... Ni Molière, ni Rabelais, ni Racine, ni Pascal, ni Stendhal, ni Voltaire, ni Montaigne, ni tous les autres !... » Il continuait de glisser lentement le long des livres, et de temps en temps il laissait échapper un imperceptible « Ha ! », quand, je suppose, il lisait un nom auquel il ne songeait pas. « Les Anglais, reprit-il, on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens : Dante. L'Espagne : Cervantès. Et nous, tout de suite : Goethe. Après, il faut chercher. Mais si on dit : et la France ? Alors, qui surgit à l'instant ? Molière ? Racine ? Hugo ? Voltaire ? Rabelais ? Ou quel autre ? Ils se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre, on ne sait pas qui faire entrer d'abord. »

Il se retourna et dit gravement :

- Mais pour la musique, alors c'est chez nous : Bach, Haendel, Beethoven, Wagner, *Mozart*... quel nom vient le premier ?

« Et nous nous sommes fait la guerre ! » dit-il lentement en remuant la tête. Il revint à la cheminée et ses yeux souriants se posèrent sur le profil de ma nièce. « Mais c'est la dernière ! Nous ne nous battons plus ; nous nous marierons ! » Ses paupières se plissèrent, les dépressions sous les pommettes se marquèrent de deux longues fossettes, les dents blanches apparurent. Il dit gaiement : « Oui, oui ! » Un petit hochement de tête répéta l'affirmation. « Quand nous sommes entrés à Saintes, poursuivit-il après un silence, j'étais heureux que la population nous recevait bien. J'étais très heureux. Je pensais : Ce sera facile. Et puis, j'ai vu que ce n'était pas cela du tout, que c'était la lâcheté. » Il était devenu grave. « J'ai méprisé ces gens. Et j'ai craint pour la France. Je pensais : Est-elle vraiment devenue ainsi ? » Il secoua la tête : « Non ! Non ! Je l'ai vu ensuite ; et maintenant, je suis heureux de son visage sévère. »

Son regard se porta sur le mien –que je détournai,- il s'attarda un peu en divers points de la pièce, puis retourna sur le visage, impitoyablement insensible, qu'il avait quitté.

- Je suis heureux d'avoir trouvé ici un vieil homme digne. Et une demoiselle silencieuse. Il faudra vaincre ce silence. Il faudra vaincre le silence de la France. Cela me plaît.

Il regardait ma nièce, le pur profil têtu et fermé, en silence et avec une insistance grave, où flottaient encore pourtant les restes d'un sourire. Ma nièce le sentait. Je la voyais légèrement rougir, un pli peu à peu s'inscrire entre ses sourcils. Ses doigts tiraient un peu trop vivement, trop sèchement sur l'aiguille, au risque de rompre le fil.

- Oui, reprit la lente voix bourdonnante, c'est mieux ainsi. Beaucoup mieux. Cela fait des unions solides, - des unions où chacun gagne de la grandeur... Il y a un très joli conte pour les enfants, que j'ai lu, que vous avez lu, que tout le monde a lu. Je ne sais pas si le titre est le même dans les deux pays. Chez moi il s'appelle : *Das Tier und die Schöne*, - la Belle et la Bête. Pauvre Belle ! La Bête la tient à sa merci, - impuissante et prisonnière, - elle lui impose à toute heure du jour son implacable et pesante présence... La Belle est fière, digne, -elle s'est faite dure... Mais la Bête vaut mieux qu'elle ne semble. Oh ! Elle n'est pas très dégrossie ! Elle est maladroite, brutale, elle paraît bien rustre auprès de la Belle si fine !... Mais elle a du cœur, oui, elle a une âme qui aspire à s'élever. Si la Belle voulait !... La Belle met longtemps à vouloir. Pourtant, peu à peu, elle découvre au fond des yeux du géolier haï une lueur, - un reflet où peuvent se lire la prière et l'amour. Elle sent moins la patte pesante, moins les chaînes de sa prison... Elle cesse de haïr, cette constance la touche, elle tend la main... Aussitôt la Bête se transforme, le sortilège qui la maintenait dans ce pelage

barbare est dissipé : c'est maintenant un chevalier très beau et très pur, délicat et cultivé, que chaque baiser de la Belle pare de qualités toujours plus rayonnantes... Leur union détermine un bonheur sublime. Leurs enfants, qui additionnent et mêlent les dons de leurs parents, sont les plus beaux que la terre ait portés...

« N'aimiez-vous pas ce conte ? Moi je l'aimai toujours. Je le relisais sans cesse. Il me faisait pleurer. J'aimais surtout la Bête, parce que je comprenais sa peine. Encore aujourd'hui, je suis ému quand j'en parle. »

Il se tut, respira avec force, et s'inclina :

« Je vous souhaite une bonne nuit. »

Un soir, - j'étais monté dans ma chambre pour y chercher du tabac, - j'entendis s'élever le chant de l'harmonium. On jouait ces « VIIIème Prélude et Fugue » que travaillait ma nièce avant la débâcle*. Le cahier était resté ouvert à cette page mais, jusqu'à ce soir-là, ma nièce ne s'était pas résolue à de nouveaux exercices. Qu'elle les eût repris souleva en moi du plaisir et de l'étonnement : quelle nécessité intérieure pouvait bien l'avoir soudain décidée ?

Ce n'était pas elle. Elle n'avait pas quitté son métier ni son ouvrage. Son regard vint à la rencontre du mien, m'envoya un message que je ne déchiffrai point. Je considérai le long buste devant l'instrument, la nuque penchée, les mains longues, fines, nerveuses, dont les doigts se déplaçaient sur les touches comme des individus autonomes.

Il joua seulement le Prélude. Il se leva, rejoignit le feu.

- « Rien n'est plus grand que cela », dit-il de sa voix sourde qui ne s'éleva pas beaucoup plus haut qu'un murmure. « Grand ?... ce n'est pas même le mot. Hors de l'homme, - hors de sa chair. Cela nous fait comprendre, non : deviner... non : pressentir... pressentir ce qu'est la nature... la nature divine et inconnaissable... la nature... désinvestie... de l'âme humaine. Oui : c'est une musique inhumaine. »

Il parut, dans un silence songeur, explorer sa propre pensée. Il se mordillait lentement une lèvre.

- Bach... Il ne pouvait être qu'Allemand. Notre terre a ce caractère : ce caractère inhumain. Je veux dire : pas à la mesure de l'homme.

Un silence, puis :

- Cette musique-là, je l'aime, je l'admire, elle me comble, elle est en moi comme la présence de Dieu mais... Mais ce n'est pas la mienne.

« Je veux faire, moi, une musique à la mesure de l'homme : cela aussi est un chemin pour atteindre la vérité. C'est mon chemin. Je n'en voudrais, je n'en pourrais suivre un autre. Cela, maintenant, je le sais. Je le sais tout à fait. Depuis quand ? Depuis que je vis ici.

Il nous tourna le dos. Il appuya ses mains au linteau, s'y retint par les doigts et offrit son visage à la flamme entre ses avant-bras, comme à travers les barreaux d'une grille. Sa voix se fit plus sourde et plus bourdonnante :

- Maintenant, j'ai besoin de la France. Mais je demande beaucoup : je demande qu'elle m'accueille. Ce n'est rien, être chez elle comme un étranger, - un voyageur ou un conquérant. Elle ne donne rien alors, - car on ne peut rien lui prendre. Sa richesse, sa haute richesse, on ne peut la conquérir. Il faut la boire à son sein, il faut qu'elle vous offre son sein dans un mouvement et un

* La défaite française de 1940

sentiment maternels... Je sais bien que cela dépend de nous... Mais cela dépend d'elle aussi. Il faut qu'elle accepte de l'étancher... qu'elle accepte de s'unir à nous.

Il se redressa, sans cesser de nous tourner le dos, les doigts toujours accrochés à la pierre.

- Moi, dit-il un peu plus haut, il faudra que je vive ici, longtemps. Dans une maison pareille à celle-ci. Comme le fils d'un village pareil à ce village... Il faudra...

Il se tut. Il se tourna vers nous. Sa bouche souriait, mais non ses yeux qui regardaient ma nièce.

- Les obstacles seront surmontés, dit-il. La sincérité toujours surmonte les obstacles.

« Je vous souhaite une bonne nuit. »

Je ne puis me rappeler, aujourd'hui, tout ce qui fut dit au cours de plus de cent soirées d'hiver. Mais le thème n'en variait guère. C'était la longue rhapsodie de sa découverte de la France : l'amour qu'il en avait de loin, avant de la connaître, et l'amour grandissant chaque jour qu'il éprouvait depuis qu'il avait le bonheur d'y vivre. Et ma foi, je l'admirais. Oui : qu'il ne se décourageât pas. Et que jamais il ne fût tenté de secouer cet implacable silence par quelque violence de langage... Au contraire, quand parfois il laissait ce silence envahir la pièce et la saturer jusqu'au fond des angles comme un gaz pesant et irrespirable, il semblait bien être celui de nous trois qui s'y trouvait le plus à l'aise. Alors il regardait ma nièce, avec cette expression d'approbation à la fois souriante et grave qui avait été la sienne dès le premier jour. Et moi je sentais l'âme de ma nièce s'agiter dans cette prison qu'elle avait elle-même construite, je le voyais à bien des signes dont le moindre était un léger tremblement des doigts. Et quand enfin Werner von Ebrennac dissipait ce silence, doucement et sans heurt par le filtre de sa bourdonnante voix, il semblait qu'il me permît de respirer plus librement.

Il parlait de lui, souvent :

- Ma maison dans la forêt, j'y suis né, j'allais à l'école du village, de l'autre côté ; je ne l'ai jamais quittée, jusqu'à ce que j'étais à Munich, pour les examens, et à Salzbourg, pour la musique. Depuis, j'ai toujours vécu là-bas. Je n'aimais pas les grandes villes. J'ai connu Londres, Vienne, Rome, Varsovie, les grandes villes allemandes naturellement. Je n'aime pas pour vivre. J'aimais seulement beaucoup Prague, - aucune autre ville n'a autant d'âme. Et surtout Nuremberg. Pour un Allemand, c'est la ville qui dilate son cœur, parce qu'il retrouve là les fantômes chers à son cœur, le souvenir dans chaque pierre de ceux qui firent la noblesse de la vieille Allemagne. Je crois que les Français doivent éprouver la même chose, devant la cathédrale de Chartres. Ils doivent aussi sentir tout contre eux la présence des ancêtres, - la grâce de leur âme, la grandeur de leur foi, et leur gentillesse. Le destin m'a conduit sur Chartres. Oh ! Vraiment quand elle apparaît, par-dessus les blés mûrs, toute bleue de lointain et transparente, immatérielle, c'est une grande émotion ! J'imaginai les sentiments de ceux qui venaient jadis à elle, à pied, à cheval ou sur des chariots... Je partageais ces sentiments et j'aimais ces gens, et comme je voudrais être leur frère !

Son visage s'assombrit :

- Cela est dur à entendre sans doute d'un homme qui venait sur Chartres dans une grande voiture blindée... Mais pourtant c'est vrai. Tant de choses remuent ensemble dans l'âme d'un Allemand, même le meilleur ! Et dont il aimerait tant qu'on le guérisse... » Il sourit de nouveau, un très léger sourire qui graduellement éclaira tout le visage, puis :

- Il y a dans le château voisin de chez nous, une jeune fille... Elle est très belle et très douce. Mon père toujours se réjouissait si je l'épouserais. Quand il est mort nous étions presque fiancés, on nous permettait de faire de grandes promenades, tous les deux seuls.

Il attendit, pour continuer, que ma nièce eût enfilé de nouveau le fil, qu'elle venait de casser. Elle le faisait avec une grande application, mais le chas était très petit et ce fut difficile. Enfin elle y parvint.

- Un jour, reprit-il, nous étions dans la forêt. Les lapins, les écureuils filaient devant nous. Il y avait toutes sortes de fleurs, - des jonquilles, des jacinthes sauvages, des amaryllis... La jeune fille s'exclamait de joie. Elle dit : « Je suis heureuse, Werner. J'aime, oh ! J'aime ces présents de Dieu ! » J'étais heureux, moi aussi. Nous nous allongeâmes sur la mousse, au milieu des fougères. Nous ne parlions pas. Nous regardions au-dessus de nous les cimes des sapins se balancer, les oiseaux voler de branche en branche. La jeune fille poussa un petit cri : « Oh ! Il m'a piquée sur le menton ! Sale petite bête, vilain petit moustique ! » Puis je lui vis faire un geste vif de la main. « J'en ai attrapé un, Werner ! Oh ! Regardez, je vais le punir : je lui - arrache - les pattes - l'une - après - l'autre... » Et elle le faisait...

« Heureusement, continua-t-il, elle avait beaucoup d'autres prétendants. Je n'eus pas de remords. Mais aussi j'étais effrayé pour toujours des jeunes filles allemandes. »

Il regarda pensivement l'intérieur de ses mains et dit :

- Ainsi sont chez nous les hommes politiques. C'est pourquoi je n'ai jamais voulu m'unir à eux, malgré mes camarades qui m'écrivaient : « Venez nous rejoindre. » Non : je préférerais rester toujours dans ma maison. Ce n'était pas bon pour le succès de la musique, mais tant pis : le succès est peu de chose, auprès d'une conscience en repos. Et, vraiment, je sais bien que mes amis et notre Führer ont les plus grandes et les plus nobles idées. Mais je sais aussi qu'ils arracheraient aux moustiques les pattes l'une après l'autre. C'est cela qui arrive aux Allemands toujours quand ils sont très seuls : cela remonte toujours. Et qui de plus « seuls » que les hommes du même Parti, quand ils sont les maîtres ?

« Heureusement maintenant ils ne sont plus seuls : ils sont en France. La France les guérira. Et je vais vous le dire : ils le savent. Ils savent que la France leur apprendra à être des hommes vraiment grands et purs. »

Il se dirigea vers la porte. Il dit d'une voix retenue, comme pour lui-même :

- Mais pour cela il faut l'amour.

Il tint un moment la porte ouverte ; le visage tourné sur l'épaule, il regardait la nuque de ma nièce penchée sur son ouvrage, la nuque frêle et pâle d'où les cheveux s'élevaient en torsades de sombre acajou. Il ajouta, sur un ton de calme résolution :

- Un amour partagé.

Puis il détourna la tête, et la porte se referma sur lui tandis qu'il prononçait d'une voix rapide les mots quotidiens :

« Je vous souhaite une bonne nuit. »

Les longs jours printaniers arrivaient. L'officier descendait maintenant aux derniers rayons du soleil. Il portait toujours son pantalon de flanelle grise, mais sur le buste une veste plus légère en jersey de laine couleur de bure couvrait une chemise de lin au col ouvert. Il descendit un soir, tenant un livre refermé sur l'index. Son visage s'éclairait de ce demi-sourire contenu, qui préfigure le plaisir escompté d'autrui. Il dit :

- J'ai descendu ceci pour vous. C'est une page de MACBETH. Dieu ! Quelle grandeur !

Il ouvrit le livre :

ANGUS

Maintenant il sent ses crimes secrets coller à ses mains. A chaque minute des hommes de cœur révoltés lui reprochent sa mauvaise foi. Ceux qu'il commande obéissent à la crainte et non plus à l'amour. Désormais il voit son titre pendre autour de lui, flottant comme la robe d'un géant sur le nain qui l'a volée.

Il releva la tête et rit. Je me demandais avec stupeur s'il pensait au même tyran que moi. Mais il dit :

- N'est-ce pas là ce qui doit troubler la nuit de votre Amiral ? Je plains cet homme, vraiment, malgré le mépris qu'il m'inspire autant qu'à vous. Ceux qu'il commande obéissent à la crainte et non plus à l'amour. Un chef qui n'a pas l'amour des siens est un bien misérable mannequin. Seulement... seulement... pouvait-on souhaiter autre chose ? Qui donc, sinon un aussi morne ambitieux, eût accepté ce rôle ? Or il le fallait. Oui, il fallait quelqu'un qui acceptât de vendre sa patrie parce que, aujourd'hui, - aujourd'hui et pour longtemps, la France ne peut tomber volontairement dans nos bras ouverts sans perdre à ses yeux sa propre dignité. Souvent la plus sordide entremetteuse est ainsi à la base de la plus heureuse alliance. L'entremetteuse n'en est pas moins méprisable, ni l'alliance moins heureuse.

Il fit claquer le livre en le fermant, l'enfonça dans la poche de sa veste et d'un mouvement machinal frappa deux fois cette poche de la paume de la main. Puis son long visage éclairé d'une expression heureuse, il dit :

- Je dois prévenir mes hôtes que je serai absent pour deux semaines. Je me réjouis d'aller à Paris. C'est maintenant le tour de ma permission et je la passerai à Paris. C'est un grand jour pour moi. C'est le plus grand jour, en attendant un autre que j'espère avec toute mon âme et qui sera encore un plus grand jour. Je saurai l'attendre des années, s'il le faut. Mon cœur a beaucoup de patience.

« A Paris, je suppose que je verrai mes amis, dont beaucoup sont présents aux négociations que nous menons avec vos hommes politiques, pour préparer la merveilleuse union de nos deux peuples. Ainsi je serai un peu le témoin de ce mariage... Je veux vous dire que je me réjouis pour la France, dont les blessures de cette façon cicatriseront très vite, mais je me réjouis bien plus encore pour l'Allemagne et pour moi-même ! Jamais personne n'aura profité de sa bonne action, autant que fera l'Allemagne en rendant sa grandeur à la France et sa liberté !

« Je vous souhaite une bonne nuit. »

OTHELLO

Éteignons cette lumière, pour ensuite éteindre celle de sa vie.

Nous ne le vîmes pas quand il revint.

Nous le savions là, parce que la présence d'un hôte dans une maison se révèle par bien des signes, même lorsqu'il reste invisible. Mais pendant de nombreux jours, - beaucoup plus d'une semaine, - nous ne le vîmes pas.

L'avouerais-je ? Cette absence ne me laissait pas l'esprit en repos. Je pensais à lui, je ne sais pas jusqu'à quel point je n'éprouvais pas du regret, de l'inquiétude. Ni ma nièce ni moi nous n'en parlâmes. Mais lorsque parfois le soir nous entendions là-haut résonner sourdement les pas inégaux, je voyais bien, à l'application têtue qu'elle mettait soudain à son ouvrage, à quelques lignes légères qui marquaient son visage d'une expression à la fois butée et attentive, qu'elle non plus n'était pas exempte de pensées pareilles aux miennes.

Un jour je dus aller à la Kommandantur*, pour une quelconque déclaration de pneus. Tandis que je remplissais le formulaire qu'on m'avait tendu, Werner von Ebrennac sortit de son bureau. Il ne me vit pas tout d'abord. Il parlait au sergent, assis à une petite table devant un haut miroir au mur. J'entendais sa voix sourde aux inflexions chantantes et je restais là, bien que je n'eusse plus rien à y faire, sans pourquoi, curieusement ému, attendant je ne sais quel dénouement. Je voyais son visage dans la glace, il me paraissait pâle et tiré. Ses yeux se levèrent, ils tombèrent sur les miens, pendant deux secondes nous nous regardâmes, et brusquement il pivota sur ses talons et me fit face. Ses lèvres s'entrouvrirent et avec lenteur il leva légèrement une main, que presque aussitôt il laissa retomber. Il secoua imperceptiblement la tête avec une irrésolution pathétique, comme s'il se fût dit : non, à lui-même, sans pourtant me quitter des yeux. Puis il esquissa une inclination du buste en laissant glisser son regard à terre, et il regagna, en clochant, son bureau, où il s'enferma.

De cela je ne dis rien à ma nièce. Mais les femmes ont une divination de félin. Tout au long de la soirée elle ne cessa de lever les yeux de son ouvrage, à chaque minute, pour les porter sur moi ; pour tenter de lire quelque chose sur un visage que je m'efforçais de tenir impassible, tirant sur ma pipe avec application. A la fin, elle laissa tomber ses mains, comme fatiguée, et, pliant l'étoffe, me demanda la permission de s'aller coucher de bonne heure. Elle passait deux doigts lentement sur son front comme pour chasser une migraine. Elle m'embrassa et il me sembla lire dans ses yeux gris un reproche et une assez pesante tristesse. Après son départ je me sentis soulevé par une absurde colère : la colère d'être absurde et d'avoir une nièce absurde. Qu'est-ce que c'était que toute cette idiotie ? Mais je ne pouvais pas me répondre. Si c'était une idiotie, elle semblait bien enracinée.

Ce fut trois jours plus tard que, à peine avions-nous vidé nos tasses, nous entendîmes naître, et cette fois sans conteste approcher, le battement irrégulier des pas familiers. Je me rappelai brusquement ce premier soir d'hiver où ces pas s'étaient fait entendre, six mois plus tôt. Je pensai : « Aujourd'hui aussi il pleut. » Il pleuvait durement depuis le matin. Une pluie régulière et entêtée, qui noyait tout à l'entour et baignait l'intérieur même de la maison d'une atmosphère froide et moite. Ma nièce avait couvert ses épaules d'un carré de soie imprimé où dix mains inquiétantes, dessinées par Jean Cocteau, se désignaient mutuellement avec mollesse ; moi je réchauffais mes doigts sur le fourreau de ma pipe, - et nous étions en juillet !

* Commandement allemand

Les pas traversèrent l'antichambre et commencèrent à faire gémir les marches. L'homme descendait lentement, avec une lenteur sans cesse croissante, mais non comme un qui hésite : comme un dont la volonté subit une exténuante épreuve. Ma nièce avait levé la tête et elle me regardait, elle attacha sur moi, pendant tout ce temps, un regard transparent et inhumain de grand duc*. Et quand la dernière marche eut crié et qu'un long silence suivit, le regard de ma nièce s'envola, je vis les paupières s'alourdir, la tête s'incliner et tout le corps se confier au dossier du fauteuil avec lassitude.

Je ne crois pas que ce silence ait dépassé quelques secondes. Mais ce furent de longues secondes. Il me semblait voir l'homme derrière la porte, l'index levé prêt à frapper, et retardant, retardant le moment où, par le seul geste de frapper, il allait engager l'avenir... Enfin il frappa. Et ce ne fut ni avec la légèreté de l'hésitation, ni la brusquerie de la timidité vaincue, ce furent trois coups pleins et lents, les coups assurés et calmes d'une décision sans retour. Je m'attendais à voir comme autrefois la porte aussitôt s'ouvrir. Mais elle resta close, et alors je fus envahi par une incoercible agitation d'esprit, où se mêlait à l'interrogation l'incertitude des désirs contraires, et que chacune des secondes qui s'écoulaient, me semblait-il, avec une précipitation croissante de cataracte, ne faisait que rendre plus confuse et sans issue. Fallait-il répondre ? Pourquoi ce changement ? Pourquoi attendait-il que nous rompions ce soir un silence dont il avait montré par son attitude antérieure combien il en approuvait la salutaire ténacité ? Quels étaient ce soir, - ce soir, - les commandements de la dignité ?

Je regardai ma nièce, pour pêcher dans ses yeux un encouragement ou un signe. Mais je ne trouvai que son profil. Elle regardait le bouton de la porte. Elle le regardait avec cette fixité inhumaine de grand duc qui m'avait déjà frappé, elle était très pâle et je vis, glissant sur les dents dont apparut une fine ligne blanche, se lever la lèvre supérieure dans une contraction douloureuse ; et moi, devant ce drame intime soudain dévoilé et qui dépassait de si haut le tourment bénin de mes tergiversations, je perdis mes dernières forces. A ce moment deux nouveaux coups furent frappés, - deux seulement, deux coups faibles et rapides, - et ma nièce dit : « Il va partir... » d'une voix basse et si complètement découragée que je n'attendis pas davantage et dis d'une voix claire : « Entrez, monsieur. »

Pourquoi ajoutai-je : monsieur ? Pour marquer que j'invitais l'homme et non l'officier ennemi ? Ou, au contraire, pour montrer que je n'ignorais pas qui avait frappé et que c'était bien à celui-là que je m'adressais ? Je ne sais. Peu importe. Il subsiste que je dis : entrez, monsieur ; et qu'il entra.

J'imaginai le voir paraître en civil et il était en uniforme. Je dirais volontiers qu'il était plus que jamais en uniforme, si l'on comprend par là qu'il m'apparut clairement que, cette tenue, il l'avait endossée dans la ferme intention de nous en imposer la vue. Il avait rabattu la porte sur le mur et il se tenait droit dans l'embrasure, si droit et si raide que j'en étais presque à douter si j'avais devant moi le même homme et que, pour la première fois, je pris garde à sa ressemblance surprenante avec l'acteur Louis Jouvet. Il resta ainsi quelques secondes droit, raide et silencieux, les pieds légèrement écartés et les bras tombant sans expression le long du corps, et le visage si froid, si parfaitement impassible, qu'il ne semblait pas que le moindre sentiment pût l'habiter.

Mais moi qui étais assis dans mon fauteuil profond et avais le visage à hauteur de sa main gauche, je voyais cette main, mes yeux furent saisis par cette main et y demeurèrent comme enchaînés, à cause du spectacle pathétique qu'elle me donnait et qui démentait pathétiquement toute l'attitude de l'homme...

* Hibou

J'appris ce jour-là qu'une main peut, pour qui sait l'observer, refléter les émotions aussi bien qu'un visage, - aussi bien et mieux qu'un visage car elle échappe davantage au contrôle de la volonté. Et les doigts de cette main-là se tendaient et se pliaient, se pressaient et s'accrochaient, se livraient à la plus intense mimique tandis que le visage et tout le corps demeuraient immobiles et compassés.

Puis les yeux parurent revivre, ils se portèrent un instant sur moi, - il me sembla être guetté par un faucon, - des yeux luisants entre les paupières écartées et raides, les paupières à la fois fripées et raides d'un être tenu par l'insomnie. Ensuite ils se posèrent sur ma nièce - et ils ne la quittèrent plus.

La main enfin s'immobilisa, tous les doigts repliés et crispés dans la paume, la bouche s'ouvrit (les lèvres en se séparant firent : « Pp... » comme le goulot débouché d'une bouteille vide), et l'officier dit, - sa voix était plus sourde que jamais :

- Je dois vous adresser des paroles graves.

Ma nièce lui faisait face, mais elle baissait la tête. Elle enroulait autour de ses doigts la laine d'une pelote, tandis que la pelote se défaisait en roulant sur le tapis ; ce travail absurde était le seul sans doute qui pût encore s'accorder à son attention abolie, - et lui épargner la honte.

L'officier reprit, - l'effort était si visible qu'il semblait que ce fût au prix de sa vie :

- Tout ce que j'ai dit ces six mois, tout ce que les murs de cette pièce ont entendu... » - il respira, avec un effort d'asthmatique, garda un instant la poitrine gonflée... « Il faut... » Il respira : « Il faut l'oublier ».

La jeune fille lentement laissa tomber ses mains au creux de sa jupe, où elles demeurèrent penchées et inertes comme des barques échouées sur le sable, et lentement elle releva la tête, et alors, pour la première fois, - pour la première fois - elle offrit à l'officier le regard de ses yeux pâles.

Il dit (à peine si je l'entendis) : Oh welch' ein Licht ! Pas même un murmure ; et comme si en effet ses yeux n'eussent pas pu supporter cette lumière, il les cacha derrière son poignet. Deux secondes ; puis il laissa retomber sa main, mais il avait baissé les paupières et ce fut à lui désormais de tenir ses regards à terre...

Ses lèvres firent : « Pp... » et il prononça, - la voix était sourde, sourde, sourde :

- J'ai vu des hommes victorieux.

Puis, après quelques secondes, d'une voix plus basse encore :

- Ils ont ri de moi.

Il leva les yeux sur ma personne et avec gravité hochait trois fois imperceptiblement la tête. Les yeux se fermèrent, puis :

- Ils ont dit : « Vous n'avez pas compris que nous les bernions ? » Ils ont dit cela. Exactement. Wir prellen sie. Ils ont dit : « Vous ne supposez pas que nous allons sottement laisser la France se relever à notre frontière ? Non ? » Ils rirent très fort. Ils me frappaient joyeusement le dos en regardant ma figure : « Nous ne sommes pas des musiciens ! »

Sa voix marquait, en prononçant ces derniers mots, un obscur mépris, dont je ne sais s'il reflétait ses propres sentiments à l'égard des autres, ou le ton même des paroles de ceux-ci.

- Alors j'ai parlé longtemps, avec beaucoup de véhémence. Ils faisaient : « Tst ! Tst ! » Ils ont dit : « La politique n'est pas un rêve de poète. Pourquoi supposez-vous que nous avons fait la guerre ? Pour leur vieux Maréchal ? » Ils ont encore ri : « Nous ne sommes pas des fous ni des niais : nous avons l'occasion de détruire la France, elle le sera. Pas seulement sa puissance : son âme aussi. Son âme surtout. Son âme est le plus grand danger. C'est notre travail en ce moment : ne vous y trompez pas, mon cher ! Nous la pourrions par nos sourires et nos ménagements. Nous en ferons une chienne rampante. »

Il se tut. Il semblait essoufflé. Il serrait les mâchoires avec une telle énergie que je voyais saillir les pommettes, et une veine, épaisse et tortueuse comme un ver, battre sous la tempe. Soudain toute la peau de son visage remua, dans une sorte de frémissement souterrain, - comme fait un coup de brise sur un lac ; comme, aux premières bulles, la pellicule de crème durcie à la surface d'un lait qu'on fait bouillir. Et ses yeux s'accrochèrent aux yeux pâles et dilatés de ma nièce, et il dit, sur un ton bas, uniforme, intense et oppressé, avec une lenteur accablée :

- Il n'y a pas d'espoir. » Et d'une voix plus sourde encore et plus basse, plus lente, comme pour se torturer lui-même de cette intolérable constatation : « Pas d'espoir. Pas d'espoir. » Et soudain, d'une voix inopinément haute et forte, et à ma surprise claire et timbrée, comme un coup de clairon, - comme un cri : « Pas d'espoir ! »

Ensuite, le silence.

Je crus l'entendre rire. Son front, bourrelé et fripé, ressemblait à un grelin d'amarre. Ses lèvres tremblèrent, - des lèvres de malade à la fois fiévreuses et pâles.

- Ils m'ont blâmé, avec un peu de colère : « Vous voyez bien ! Vous voyez combien vous l'aimez ! Voilà le grand Pêril ! Mais nous guérirons l'Europe de cette peste ! Nous la purgerons de ce poison ! » Ils m'ont tout expliqué, oh ! Ils ne m'ont rien laissé ignorer. Ils flattent vos écrivains, mais en même temps, en Belgique, en Hollande, dans tous les pays qu'occupent nos troupes, ils font déjà le barrage. Aucun livre français ne peut plus passer, - sauf les publications techniques, manuels de dioptrique ou formulaires de cémentation... Mais les ouvrages de culture générale, aucun. Rien !

Son regard passa par-dessus ma tête, volant et se cognant aux quatre coins de la pièce comme un oiseau de nuit égaré. Enfin il sembla trouver refuge sur les rayons les plus sombres, - ceux où s'alignent Racine, Ronsard, Rousseau. Ses yeux restèrent accrochés là et sa voix reprit, avec une violence gémissante :

- Rien, rien, personne ! » Et comme si nous n'avions pas compris encore, pas mesuré l'énormité de la menace : « Pas seulement vos modernes ! Pas seulement vos Péguy, vos Proust, vos Bergson... Mais tous les autres ! Tous ceux-là ! Tous ! Tous ! Tous ! »

Son regard encore une fois balaya les reliures doucement luisant dans la pénombre, comme pour une caresse désespérée.

- Ils éteindront la flamme tout à fait ! cria-t-il. L'Europe ne sera plus éclairée par cette lumière !

Et sa voix creuse et grave fit vibrer jusqu'au fond de ma poitrine, inattendu et saisissant, le cri dont l'ultime syllabe traînait comme une frémissante plainte :

- Nevermore !

Le silence tomba une fois de plus. Une fois de plus, mais, cette fois, combien plus obscur et tendu ! Certes, sous les silences d'antan, - comme, sous la calme surface des eaux, la mêlée des bêtes dans la mer, - je sentais bien grouiller la vie sous-marine des sentiments cachés, des désirs et des pensées qui se nient et qui luttent. Mais sous celui-ci, ah ! rien qu'une affreuse oppression...

La voix brisa enfin ce silence. Elle était douce et malheureuse.

- J'avais un ami. C'était mon frère. Nous avons étudié de compagnie. Nous habitons la même chambre à Stuttgart. Nous ne faisons rien l'un sans l'autre : je jouais devant lui ma musique ; il me lisait ses poèmes. Il était sensible et romantique. Mais il me quitta. Il alla lire ses poèmes à Munich, devant de nouveaux compagnons. C'est lui qui m'écrivait sans cesse de venir le retrouver. C'est lui que j'ai vu à Paris avec ses amis. J'ai vu ce qu'ils ont fait de lui !

Il remua lentement la tête, comme s'il eût dû opposer un refus douloureux à quelque supplication.

- Il était le plus enragé ! Il mélangeait la colère et le rire. Tantôt il me regardait avec flamme et criait : « C'est un venin ! Il faut vider la bête de son venin ! » Tantôt il donnait dans mon estomac des petits coups du bout de son index : « Ils ont la grande peur maintenant, ah ! ah ! Ils craignent pour leur poche et pour leur ventre, - pour leur industrie et leur commerce ! Ils ne pensent qu'à ça ! Les rares autres, nous les flattons et nous les endormons, ah ! ah !... Ce sera facile ! » Il riait et sa figure devenait toute rose : « Nous échangerons leur âme contre un plat de lentilles ! »

Werner respira :

- J'ai dit : « Avez-vous mesuré ce que vous faites ? L'avez-vous MESURÉ ? » Il a dit : « Attendez-vous que cela nous intimide ? Notre lucidité est d'une autre trempe ! » J'ai dit : « Alors vous scellerez ce tombeau ? - à jamais ? » Il a dit : « C'est la vie ou la mort. Pour conquérir suffit la Force : pas pour dominer. Nous savons très bien qu'une armée n'est rien pour dominer. » - Mais au prix de l'Esprit ! criai-je. Pas à ce prix-là ! » - « L'Esprit ne meurt jamais, dit-il. Il en a vu d'autres. Il renaît de ses cendres. Nous devons bâtir pour dans mille ans : d'abord il faut détruire ». Je le regardais. Je regardais au fond de ses yeux clairs. Il était sincère, oui. C'est ça le plus terrible.

Ses yeux s'ouvrirent très grands, - comme sur le spectacle de quelque abominable meurtre :

- Ils feront ce qu'ils disent ! », s'écria-t-il comme si nous n'avions pas dû le croire. « Avec méthode et persévérance ! Je connais ces diables acharnés ! »

Il secoua la tête, comme un chien qui souffre d'une oreille. Un murmure passa entre ses dents serrées, le « oh » gémissant et violent de l'amant trahi.

Il n'avait pas bougé. Il était toujours immobile, raide et droit dans l'embrasement de la porte, les bras allongés comme s'ils eussent eu à porter des mains de plomb ; et pâle, - non pas comme de la cire, mais comme le plâtre de certains murs délabrés : gris, avec des taches plus blanches de salpêtre.

Je le vis lentement incliner le buste. Il leva une main. Il la projeta, la paume en dessous, les doigts un peu pliés, vers ma nièce, vers moi. Il la contracta, il l'agita un peu tandis que l'expression de son visage se tendait avec une sorte d'énergie farouche. Ses lèvres s'entrouvrirent, et je crus qu'il allait nous lancer je ne sais quelle exhortation : je crus, - oui, je crus qu'il allait nous encourager à la révolte. Mais pas un mot ne franchit ses lèvres. Sa bouche se ferma, et encore une fois ses yeux. Il se redressa. Ses mains montèrent le long du corps, se livrèrent à la hauteur du visage à un incompréhensible manège, qui ressemblait à certaines figures des danses religieuses de Java. Puis il se prit les tempes et le front, écrasant ses paupières sous les petits doigts allongés.

- Ils m'ont dit : « C'est notre droit et notre devoir. » Notre devoir ! Heureux celui qui trouve avec une aussi simple certitude la route de son devoir !

Ses mains retombèrent.

- Au carrefour, on vous dit : « Prenez cette route-là. » Il secoua la tête. « Or, cette route, on ne la voit pas s'élever vers les hauteurs lumineuses des cimes, on la voit descendre vers une vallée sinistre, s'enfoncer dans les ténèbres fétides d'une lugubre forêt !... O Dieu ! Montrez-moi où est MON devoir ! »

Il dit, - il cria presque :

- C'est le Combat, - la Grand Bataille du Temporel contre le Spirituel !

Il regardait, avec une fixité lamentable l'ange de bois sculpté au-dessus de la fenêtre, l'ange extatique et souriant, lumineux de tranquillité céleste.

Soudain son expression sembla se détendre. Le corps perdit de sa raideur. Son visage s'inclina un peu vers le sol. Il le releva :

- J'ai fait valoir mes droits, dit-il avec naturel. J'ai demandé à rejoindre une division en campagne. Cette faveur m'a été enfin accordée : demain, je suis autorisé à me mettre en route.

Je crus voir flotter sur ses lèvres un fantôme de sourire quand il précisa :

- Pour l'enfer.

Son bras se leva vers l'Orient, - vers ces plaines immenses où le blé futur sera nourri de cadavres.

Je pensai : « Ainsi il se soumet. Voilà donc tout ce qu'ils savent faire. Ils se soumettent tous. Même cet homme-là. »

Le visage de ma nièce me fit peine. Il était d'une pâleur lunaire. Les lèvres, pareilles aux bords d'un vase d'opaline, étaient disjointes, elles esquissaient la moue tragique des masques grecs. Et je vis, à la limite du front et de la chevelure, non pas naître, mais jaillir, -oui, jaillir, - des perles de sueur.

Je ne sais pas si Werner von Ebrennac le vit. Ses pupilles, celles de la jeune fille, amarrées comme, dans le courant, la barque à l'anneau de la rive, semblaient l'être par un fil si tendu, si raide, qu'on n'eût pas osé passer un doigt entre leurs yeux. Ebrennac d'une main avait saisi le bouton de la porte. De l'autre, il tenait le chambranle. Sans bouger son regard d'une ligne, il tira lentement la porte à lui. Il dit, - sa voix était étrangement dénuée d'expression :

- Je vous souhaite une bonne nuit.

Je crus qu'il allait fermer la porte et partir. Mais non. Il regardait ma nièce. Il la regardait. Il dit, il murmura :

- Adieu.

Il ne bougea pas. Il restait tout à fait immobile, et dans son visage immobile et tendu, les yeux étaient encore plus immobiles et tendus, attachés aux yeux, - trop ouverts, trop pâles, - de ma nièce. Cela dura, dura, - combien de temps ? – dura jusqu'à ce qu'enfin, la jeune fille remuât les lèvres. Les yeux de Werner brillèrent.

J'entendis :

- Adieu.

Il fallait avoir guetté ce mot pour l'entendre, mais enfin je l'entendis. Von Ebrennac aussi l'entendit, et il se redressa, et son visage et tout son corps semblèrent s'assoupir comme après un bain reposant.

Et il sourit, de sorte que la dernière image que j'eus de lui fut une image souriante. Et la porte se ferma et ses pas s'évanouirent au fond de la maison.

Il était parti quand, le lendemain, je descendis prendre ma tasse de lait matinale. Ma nièce avait préparé le déjeuner, comme chaque jour. Elle me servit en silence. Nous bûmes en silence. Dehors luisait au travers de la brume un pâle soleil. Il me sembla qu'il faisait très froid.

Octobre 1941.

Pistes de travail

1. Activité à dominante orale

Sensibilisation et appétence

- Exposés : Présentation des travaux de recherche.
- Hypothèses de lecture à partir du titre, de la dédicace, du contexte historique...
- Lecture de la séquence d'ouverture : De qui est-il question ? De quoi ?

Tous les préparatifs (à détailler) annoncent l'arrivée d'un haut gradé militaire (indices à relever)

Remarque: en temps de guerre, l'armée réquisitionne des maisons pour loger les officiers supérieurs.

- Lecture de la séquence n°2 (« Ce fut ma nièce... commencé d'y coudre ») :
Présentation des trois protagonistes (Qu'apprend-on à leur sujet ? Portraits à brosser.)

2. Activité d'analyse et d'interprétation

A partir des confidences de l'officier allemand, on dégagera son parcours, ses goûts, ses traits de caractère...

- Les textes évoqués par Werner von Ebrennac: *La Belle et la Bête*, *Macbeth*, *Othello* et leur rapport au récit.
- Une histoire d'amour impossible sur fond de drame : indices, évolution, obstacles, dénouement

3. Activité à dominante lexicale :

- Le vocabulaire des émotions et des sentiments

Support: toute la nouvelle

- les sentiments des trois personnages : ce qui transparait, ce qui est tu
- les moments chargés d'émotion et leur intensité dramatique
- le non-dit dans les deux dernières séquences
- Les registres de langue

Quelques exemples d'expressions de l'officier à réécrire en français standard.

4. Activité d'analyse et d'interprétation

- Cérémonial des visites : l'officier allemand apparaît tour à tour en uniforme, en civil, en uniforme
Pourquoi ces choix ? En quoi cela traduit-il l'évolution des rapports entre les trois personnages?
- L'éclipse de l'officier et sa réapparition: aveu et désillusion

5. Activité à dominante “lecture”

Explication d’un deuxième extrait :

La dernière entrevue entre l’officier et ses hôtes.

Proposition de découpage :

« Soudain son expression... Il me sembla qu’il faisait très froid. »

Le départ annoncé n’équivaut-il pas à un suicide ? (« Pour l’enfer » : pour le front)

On opposera l’apparente retenue des personnages et leur grande dignité aux sentiments qui sont enfin affichés (atmosphère de tragédie).

6. Activité à dominante “écrit” :

Exercices d’écriture et/ou de réécriture

- Imaginez une autre fin et/ou une suite vraisemblables.
- Comment des thèmes fondamentaux comme la liberté, l’amour, la guerre sont-ils évoqués par Vercors ?
- *Le Silence de la mer* est-il uniquement un texte de résistance ? N’est-il pas aussi un appel à la coexistence pacifique entre les peuples ?
- etc.

7. Activité à dominante orale :

Débat

- Au-delà du texte militant, engagé, il est possible de montrer à quel point ce récit anticipe et préfigure ce que sera la relation franco-allemande.
- Le respect de l’autre, le sens de la relativité et la communication par-delà les différences de langue, de culture...sont des valeurs défendues par Vercors.
- Histoires d’amour en temps de guerre : Obstacles, caractère tragique...

8. Evaluation



Turner, Paix.

Guerre et paix

- Affiner son esprit critique
- Apprécier son cheminement individuel

Guerre à la guerre !

1. Engager un débat sur la guerre

Support 1



J.-P. Verney

Une famille de paysans alsaciens cache son fils pour qu'il ne soit pas incorporé dans l'armée allemande lors de la première Guerre mondiale (1914-1918).

Questions :

- Que voit-on sur ce tableau ?
- Que regardent les personnages situés au premier plan ?

- Qu'est-ce qui explique la posture du fils ?
- Que pensez-vous de l'attitude du jeune homme? Justifiez votre point de vue.

Support 2

Le déserteur

(écrit en 1955 au moment de la guerre d'Algérie)

*Monsieur le Président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps*

*Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir*

*Monsieur le Président
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens*

*C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je m'en vais déserteur.*

*Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants*

*Ma mère a tant souffert
Qu'elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers*

*Quand j'étais prisonnier
On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé*

*Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins.*

*Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens*

*Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir*

*S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le Président*

*Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je n'aurai pas d'armes
Et qu'ils pourront tirer.*

Paroles : Boris Vian

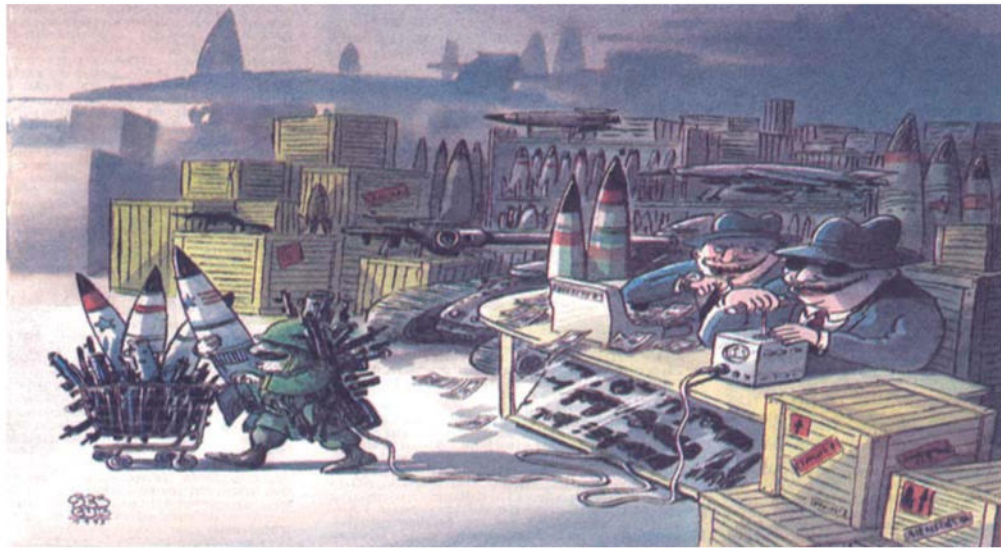
Musique : Boris Vian et Harold Berg

*Interprètes : Boris Vian, Mouloudji, Serge
Reggiani, Richard Anthony, les Sunlight...*

Questions

- A qui s'adresse Boris Vian ?
- Au-delà du destinataire annoncé, qui cherche-t-il à toucher réellement ?
- Quels sont les arguments avancés pour justifier la désertion ? Qu'en pensez-vous ?

Support 3



Selçuk, *Le Monde diplomatique*, février 1993.

Questions

- Où se passe la scène ? Ce lieu peut-il exister tel quel dans la réalité ?
- A quel type de commerce s'y livre-t-on ?
- Par quoi se caractérise la relation entre les personnages en présence ?
- « Armer aujourd'hui, détruire demain » est le titre de l'article. Dans quelle mesure cette caricature l'illustre-t-elle ?
- L'exagération est le propre de la caricature. En quoi ce dessin illustre-t-il le recours à ce procédé ?
- Cette caricature est-elle encore d'actualité ?

2. Approfondir la réflexion sur la guerre

- La guerre est-elle perçue par tous de la même manière ?
- Y a-t-il des guerres justes ?
- Peut-on éviter la guerre ?
- Que savez-vous sur le courant pacifiste dans le monde ?

3. Lancer les exposés

(voir sujets P. 174)

Sites à consulter

www.mvtpaix.org
<http://disarmement2.un.org/>
www.unog.ch/UNIDIR/
www.iaea.org
www.abolition2000.org

Ressources linguistiques

Déclarer la guerre, entrer en guerre
Partir pour la guerre, aller à la guerre, mourir au champ d'honneur
Avoir un différend avec
Mener la guerre au nom d'une cause, d'un idéal...
Faire la paix, pacifier, conclure la paix, violer la paix.
En temps de guerre / en temps de paix
Cessez-le feu, trêve, armistice
Objecteur de conscience
Paix des braves
Guerre de libération, guerre préventive, guérilla, conflit armé, hostilités, guerre froide
Guerre juste/injuste, légitime/illégitime
Course aux armements, militarisation/démilitarisation, mobilisation/démobilisation
Armes de dissuasion
Offensive / retraite, campagne militaire
Belligérants, prisonniers de guerre, mutilés de guerre
Déserter, faire acte / preuve de courage

Les routes noires



Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) : aviateur et écrivain français. Son œuvre est marquée par une morale héroïque et idéaliste : *Vol de nuit*, *Le Petit Prince*, *Terre des Hommes*.

1- le canevas se délabre :

il n'y a plus de repères

2- s'empâte : grossit

3- cantonné : campé

4- tourbe : boue

A regarder ces routes noires, que déjà je puis observer, je comprends la paix. Dans la paix tout est bien enfermé en soi-même. Au village, le soir, rentrent les villageois. Dans les greniers rentrent les graines. Et l'on range le linge plié dans les armoires. Aux heures de paix, on sait où trouver chaque objet. On sait où joindre chaque ami. On sait aussi où l'on ira dormir le soir. Ah ! la paix meurt quand le canevas se délabre¹, quand on n'a plus de place au monde, quand on ne sait plus où joindre qui l'on aime, quand l'époux qui va sur la mer n'est pas rentré.

La paix est lecture d'un visage qui se montre à travers les choses, quand elles ont reçu leur sens et leur place. Quand elles font partie de plus vaste qu'elle, comme les minéraux disparates de la terre une fois qu'ils sont noués dans l'arbre.

Mais voici la guerre.

Je survole donc des routes noires de l'interminable sirop qui n'en finit plus de couler. On évacue, dit-on, les populations. Ce n'est déjà plus vrai. Elles s'évacuent d'elles-mêmes. Il est une contagion démente dans cet exode. Car où vont-ils, ces vagabonds ? Ils se mettent en marche vers le Sud, comme s'il était, là-bas, des logements et des aliments, comme s'il était là-bas, des tendresses pour les accueillir. Mais il n'est, dans le Sud, que des villes pleines à craquer, où l'on couche dans les hangars, et dont les provisions s'épuisent. Où les plus généreux se font peu à peu agressifs à cause de l'absurde de cette invasion qui, peu à peu, avec la lenteur d'un fleuve de boue, les engloutit. Une seule province ne peut ni loger ni nourrir la France !

Où vont-ils ? Ils ne le savent pas ! ils marchent vers des escales fantômes, car à peine cette caravane aborde-t-elle une oasis, que déjà il n'est plus d'oasis. Chaque oasis craque à son tour, et à son tour se déverse dans la caravane. Et si la caravane aborde un vrai village qui fait semblant de vivre encore, elle en épuise, dès le premier soir, toute la substance. Elle le nettoie comme les vers nettoient un os.

L'ennemi progresse plus vite que l'exode. Des voitures blindées, en certains points, doublent le fleuve qui, alors, s'empâte² et reflue. Il est des divisions allemandes qui pataugent dans cette bouillie, et l'on rencontre ce paradoxe surprenant qu'en certains points ceux-là mêmes qui tuaient ailleurs, donnent à boire.

Nous avons cantonné³, au cours de la retraite, dans une dizaine de villages successifs. Nous avons trempé dans la tourbe⁴ lente qui lentement traversait ces villages :

- Où allez-vous ?

- On ne sait pas.

Jamais ils ne savaient rien. Personne ne savait rien. Ils évacuaient. Aucun refuge n'était plus disponible. Aucune route n'était plus praticable. Ils évacuaient quand même. On avait
45 donné dans le Nord un grand coup de pied dans la fourmilière, et les fourmis s'en allaient. Laborieusement. Sans panique. Sans espoir. Sans désespoir. Comme par devoir.

Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre* (1942)

Lire et analyser

1. Ce texte est construit sur une opposition. Laquelle ? Qu'est-ce qui, selon vous, explique ce choix fait par l'auteur ?
2. Le verbe « savoir » est répété plusieurs fois. Analysez cette répétition et dites en quoi elle nous permet de mieux comprendre cette opposition.
3. En vous appuyant sur les champs lexicaux correspondants, dites ce qui caractérise la vie en temps de paix et en temps de guerre.
4. Sur quoi le narrateur insiste-t-il dans la description des populations fuyant les combats ?
5. Ce texte est émaillé de métaphores et de comparaisons. Relevez-les et précisez leurs effets.
6. Qu'est-ce qui caractérise la structure des dernières phrases du texte ? En quoi ce type de structure nous éclaire-t-il sur la psychologie des populations en fuite et sur la dominante tonale du texte ?

Lire-écrire

1. Rédigez un court paragraphe dans lequel vous dites ce que vous inspire cette caricature.
2. Dites comment vous comprenez cette phrase.
« Il est des divisions allemandes qui pataugent dans cette bouillie, et l'on rencontre ce paradoxe surprenant qu'en certains points ceux-là mêmes qui tuaient ailleurs, donnent à boire ».



La colombe de la paix ?

Les mots pour le dire

1. « *Il est des divisions allemandes...* »

• « *Il est + nom* »

Cette expression appartient au registre soutenu. Relevez dans le texte toutes les phrases où elle est utilisée et remplacez-la par une expression plus courante.

• « *division* »

Quel sens a ce mot dans le texte ? Trouvez-lui deux autres sens et construisez deux phrases de manière à faire apparaître cette différence de sens.

2. *abattre, exécuter, tuer, assassiner*

• Utilisez ces verbes de sens proche pour compléter convenablement les phrases suivantes :

- Plusieurs voitures sont entrées en collision, trois passagers ont été...

- Dans les pays où la peine de mort est prévue par la loi, les grands criminels sont...

- Des malfaiteurs ont ... un chauffeur de taxi pour lui prendre sa recette.

- Le fils de ces pauvres gens a été ... à la guerre.

- Les bœufs sont élevés pour être... et fournir de la viande.

• Précisez le sens de chacune des expressions suivantes :

- *tuer le temps*

- *abattre du travail*

- *une phrase assassine*

- *s'exécuter*

3. « *généreux* », « *agressif* », « *absurde* », « *retraite* », « *laborieusement* ».

Trouvez pour chacun de ces mots un antonyme que vous emploierez dans une phrase.

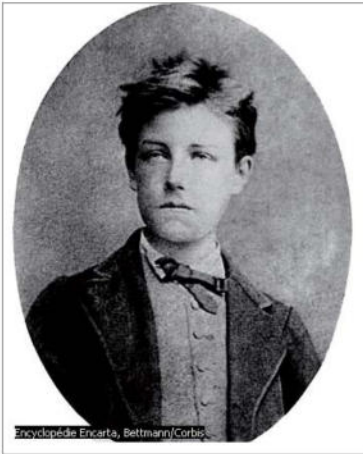
4. *Exode, émigration, immigration, migration*

Ces termes désignent des déplacements de population. En vous aidant d'un dictionnaire, précisez le sens de chacun d'eux et dites dans quel contexte il peut être employé.



MAGRITTE, *Le Survivant*

Le dormeur du val



Arthur Rimbaud

(1854 -1891), a beaucoup influencé l'écriture poétique. Fugueur, aventurier, il voyage beaucoup et finit par s'établir en Afrique où il se livre au commerce des armes. Ses principales œuvres sont : Une saison en enfer, les Illuminations.

*C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil de la montagne fière
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.*

*Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort : il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut :*

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature ! berce-le chaudement : il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine.
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Arthur RIMBAUD, *Poésies* 1870

Lire et analyser

1. Par quoi se caractérise le cadre naturel décrit dans ce poème ?
2. Sur quoi Rimbaud insiste-t-il dans la description du jeune soldat ?
3. Certains indices annoncent ce qu'on découvre dans le dernier vers. Relevez-les et dites comment ces termes prennent alors une nouvelle signification.
4. Quelles sont les principales figures de style auxquelles Rimbaud a recours pour donner plus d'expressivité à son poème ?
5. Dans ce poème Rimbaud dénonce la guerre à sa manière. Que pensez-vous de ce type de dénonciation ?

Les mots pour le dire

1. *Somme, sommeil, sommeil éternel*

« Il fait un somme. »

- Quel est le sens du nom « somme » dans cette phrase ?
- Trouvez cinq mots de la même famille.
- Que signifie l'expression « le sommeil éternel » ?

2. *Couleurs et lumières*

Relevez dans le poème tous les termes désignant des couleurs.

Classez-les en deux colonnes selon qu'ils désignent des couleurs chaudes ou des couleurs froides.

Enrichissez autant que possible ces deux colonnes par d'autres couleurs.

Lire-écrire

Décrivez cette scène dans un court paragraphe où vous mettez l'accent sur le choix des couleurs.



Massacres

Le conditionnel et le subjonctif

Texte

Kropp, lui, est un penseur. Il propose qu'une déclaration de guerre soit une sorte de fête populaire avec des cartes d'entrée et de la musique, comme aux courses de taureau.

Puis, dans l'arène, les ministres et généraux des deux pays, en caleçons de bain et armés de gourdins, devraient s'élancer les uns sur les autres. Le pays de celui qui resterait debout le dernier serait le vainqueur.

Ce serait un système plus simple et meilleur que celui où ce ne sont pas les véritables intéressés qui luttent entre eux.

E. M. Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau*.

Question

Le narrateur dit de Kropp qu'il est « un penseur ». Qu'est-ce qui, dans le lexique et dans le choix des modes montre que le personnage fait preuve d'imagination ?

Repères

Le choix des modes et des temps nous renseigne sur l'intention de l'auteur et nous aide à saisir le sens et les enjeux du texte.

Le conditionnel :

- Il présente l'action comme imaginaire ou dépendant d'une condition (exprimée ou non)

Ex : – *Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme sourirait un enfant malade...*

– *Et si c'était à refaire, je referais ce chemin.*

- Il sert aussi à exprimer l'incertitude, la politesse, l'ordre atténué.

- Il peut représenter également un futur dans la subordonnée par rapport à une principale au passé.

Le subjonctif :

- Il présente l'action comme étant envisagée par l'esprit
- Il se rencontre généralement dans les subordonnées complétives après les verbes exprimant le doute, l'attente, la défense, l'ordre ou le sentiment et dans les circonstancielles après des locutions conjonctives variées (jusqu'à ce que, pour que...)

Exercice 1

Texte

Il y en a un que nous cherchons vainement depuis deux jours. Il est sans doute couché sur le ventre et il ne peut pas se retourner. C'est la seule explication qu'il y ait de notre impossibilité de découvrir où il est [...]

Kat pense qu'il a une fracture du bassin ou bien un coup dans la colonne vertébrale. Il ne doit pas avoir de blessure à la poitrine ; autrement il ne posséderait pas tant de souffle pour crier. Si sa blessure était autre, on le verrait forcément se remuer [...]

Notre commandant de compagnie a promis à celui qui le trouverait une permission anticipée avec trois jours de supplément. C'est là un puissant stimulant, mais même sans cela nous ferions tout le possible, car ses cris sont terribles.

E. M. Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau*.

Question

Le narrateur et ses compagnons savent-ils ce qui est arrivé à leur camarade ? Justifiez votre réponse en vous basant sur le lexique et sur les modes utilisés.

■ Exercice 2

Texte

Pour le pilote, cette nuit était sans rivage puisqu'elle ne conduisait ni vers un port (ils semblaient tous inaccessibles), ni vers l'aube : l'essence manquerait dans une heure quarante. Puisque l'on serait obligé, tôt ou tard, de couler en aveugle, dans cette épaisseur. S'il avait pu gagner le jour...

Fabien pensait à l'aube comme à une plage de sable doré où l'on se serait échoué après cette nuit dure. Sous l'avion menacé, serait né le rivage des plaines. La terre tranquille aurait porté des fermes endormies et ses troupeaux et ses collines. Toutes les épaves qui roulaient dans l'ombre seraient devenues inoffensives. S'il pouvait, comme il nagerait vers le jour ! il pensa qu'il était cerné. Tout se résoudrait bien ou mal dans cette épaisseur(...) Mais à quoi bon fixer les yeux vers l'Est où vivait le soleil: il y avait entre eux une telle profondeur de nuit qu'on ne la remonterait pas.

Saint-Exupéry, *Vol de nuit*.

Question

Au cours de ce vol de nuit, le pilote est en proie à un sentiment d'angoisse. Quelles sont les images qui traversent son esprit ? Qu'est-ce qui justifie alors le recours au conditionnel ?

■ Exercice 3

Texte

Au loin, la ligne de front se confondait avec celle du ciel, si bien que par moments, on aurait cru que de multiples soleils se levaient en même temps, puis retombaient dans un bruit de pétards avortés. La guerre déroulait son petit carnaval viril sur des kilomètres et de là où nous étions, on aurait pu croire à un simulacre organisé dans un décor pour nains de cirque.

Philippe Claudel, *Les Âmes Grises*.

Question

Relevez les comparaisons et dites quel rôle joue le conditionnel à ce propos.

■ Exercice 4

Texte

Si Napoléon [...] n'avait pas fait avancer ses troupes, il n'y aurait pas eu de guerre; mais si tous les sergents avaient refusé de rengager, la guerre n'aurait pas non plus pu avoir lieu. De même, la guerre aurait été impossible sans les intrigues de l'Angleterre...

Tolstoï, *Guerre et Paix*.

Question

D'après cet extrait, la guerre entre la France et la Russie a-t-elle eu lieu ? Répondez en vous appuyant sur les modes et les temps utilisés.

■ Exercice 5

Texte

Dans un conflit nucléaire, ce sera le sort de tous les hommes que de subir sans comprendre. Ils n'auront à être ni courageux, ni héroïques, ni intelligents. Des ordinateurs fermeront des contacts, des fusées s'élanceront, des charges exploseront, et tous les hommes disparaîtront, sans qu'aucun ne sache même la cause de ce suicide définitif. Le temps des « vertus guerrières » est révolu. Il est urgent d'en célébrer d'autres.

Albert Jacquard

Question :

Remplacez dans cet extrait le futur par le conditionnel et dites quel changement de sens cela introduit.

Exercice 6



R. de la FRESNAYE, *L'Artillerie*, 1911



M. GROMAIRE, *La Guerre*, 1925

Rédigez un paragraphe dans lequel vous décrivez ce que vous voyez dans l'un de ces deux tableaux. Utilisez les expressions : *on dirait, on croirait*

Exercice 7

Texte

Réfugié en France, Monsieur Linh se lie d'amitié avec Monsieur Bark. Bien que ne parlant pas la même langue, ils parviennent à communiquer. Le souvenir du pays de Monsieur Linh les rapproche davantage.

« Je le connais votre pays, Monsieur Tao-Laï, je le connais... », commence à dire Monsieur Bark, et sa grosse voix n'est plus qu'un filet fragile, ténu, mince, prêt à se briser.

« Oui, je le connais, reprend-il en regardant de nouveau la mer et le lointain. Il y a longtemps, j'y suis allé. Je n'osais pas vous le dire. On ne m'a pas demandé mon avis, vous savez. On m'a forcé à y aller. J'étais jeune. Je ne savais pas. C'était une guerre. Pas celle qu'il y a maintenant, une autre. Une des autres (...). J'avais vingt ans. Qu'est-ce qu'on sait à vingt ans ? Moi, je ne savais rien. Je n'avais rien dans ma tête ; Rien. J'étais encore un grand gosse, c'est tout. Un gosse. Et on m'a mis un fusil dans les mains, alors que j'étais presque encore un enfant. J'ai vu votre pays, Monsieur Tao-Laï, oh oui, je l'ai vu, je m'en souviens comme si je l'avais quitté hier, tout est resté en moi, les parfums, les couleurs, les pluies, les forêts, les rires des enfants, leurs cris aussi. » Monsieur Bark tourne son regard noyé vers le ciel. Il renifle fort.

« Quand je suis arrivé, que j'ai vu tout cela, je me suis dit que le paradis devait y ressembler, même si le paradis, je n'y croyais déjà pas trop. Et nous, ce paradis, on nous a demandé d'y semer la mort, avec nos fusils, nos bombes, nos grenades... »

Philippe CLAUDEL, *La Petite Fille de Monsieur Linh*.

Ed. Stock, août 2005.

Question

« Moi, je ne savais rien. Je n'avais rien dans ma tête » Monsieur Bark regrette d'avoir pris part, sans le vouloir, à cette guerre destructrice. Imaginez dans un court paragraphe ce qu'il aurait pu dire en commençant par « Si j'avais su... »

■ Exercice 8

Rédigez un paragraphe où vous décrirez ce qui pourrait se passer si une guerre nucléaire venait à éclater.

■ Exercice 9

Repérez tous les verbes au subjonctif et justifiez chaque fois l'emploi de ce mode.

Extrait 1

J'attends qu'on nous montre, en cette belle année 1933, ce que quelqu'un a gagné à la guerre. De tout ce qu'elle a achevé de bouleverser, il n'est rien qui n'eût pu être mis en ordre par les réflexions et les discussions d'hommes seulement un peu plus intelligents, plus attentifs, plus présents. Il nous faut avoir le courage de ces vérités, si nous voulons enfin mériter la paix.

Jean Guéhenno

Extrait 2

Je déboutonne sa veste pour le panser, si c'est possible. De toute façon, il faut que je le fasse, afin que, si je venais à être fait prisonnier, ceux d'en face voient bien que j'ai voulu le secourir et ne me massacrent pas. [...] Mais au moment où je me mets à taillader la chemise, ses yeux s'ouvrent encore une fois et de nouveau il y a en eux une expression de terreur insensée et comme des cris, de sorte que je suis obligé de les refermer et de murmurer : « Mais je veux te secourir, camarade. » Et j'ajoute, maintenant, en français : « *Camarade... Camarade... Camarade...* » en insistant sur ce mot-là, pour qu'il comprenne.

Érich-Maria Remarque,

Extrait 3

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

Albert Camus

■ Exercice 10

« Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. » écrit Camus.

Développez cette idée en précisant ce que devraient faire le responsable politique, l'homme de science et l'intellectuel pour que la paix règne dans le monde. Reprenez chaque fois l'expression « *il faut que* » pour donner plus de force à votre paragraphe.

L'étude de texte

- Rédiger la réponse à une question de compréhension
- Faire le bilan des apprentissages

Exercice 1

Texte :

G comme guerre

Les descriptions faites par les chroniqueurs insistent beaucoup sur les vertus guerrières, le courage, l'héroïsme, l'intelligence manœuvrière des capitaines ; à l'appui, chaque pays expose sa panoplie de grands hommes ; chez nous : du Guesclin, Napoléon ou Bournazel. Mais l'immense majorité de ceux qui ont participé à ces événements ne se souviennent guère d'avoir manifesté ces vertus ; ils ont subi, obéi, attendu, et appris finalement, sans comprendre pourquoi, ni comment, qu'ils étaient dans le camp des vainqueurs ou dans celui des vaincus.

Dans un conflit nucléaire, ce sera le sort de tous les hommes que de subir sans comprendre. Ils n'auront à être ni courageux, ni héroïques, ni intelligents. Des ordinateurs fermeront des contacts, des fusées s'élanceront, des charges exploseront, et tous les hommes disparaîtront, sans qu'aucun ne sache même la cause de ce suicide définitif. Le temps des « vertus guerrières » est révolu. Il est urgent d'en célébrer d'autres.

Les hommes peuvent gagner des batailles, mais l'Homme perd toujours la guerre.

Albert JACQUARD, *Abécédaire de l'ambiguïté*, Le Seuil, 1989.

Question :

Cet extrait comporte deux grands moments. Lesquels ? Rédigez la réponse à cette question en vous aidant de l'encadré ci-contre

Vous pouvez commencer ainsi :

Nous sommes en présence d'un extrait où Albert Jacquard se prononce d'abord sur ce que les chroniqueurs appellent « vertus guerrières ».

Procédant méthodiquement, l'auteur montre que ces vertus ne sont que des illusions. En effet...

• Ce que pensent les chroniqueurs

Les vertus guerrières sont :

- le courage,
- l'héroïsme,
- l'intelligence manœuvrière des capitaines.

• Ce que pense Albert Jacquard

L'immense majorité de ceux qui ont participé à ces événements ne se souviennent guère d'avoir manifesté ces vertus ; ils ont :

- subi,
- obéi,
- attendu, et appris finalement, sans comprendre pourquoi, ni comment, qu'ils étaient dans le camp des vainqueurs ou dans celui des vaincus
- l'antiphrase exprimant l'ironie « Le temps des vertus guerrières est révolu. »
- la dernière phrase qui rappelle la fameuse phrase « Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre. »

■ Exercice 2

Texte

Arthur, personnage principal du roman, revient d'un long voyage au cours duquel il a été amputé d'une jambe. Sa sœur Isabelle, la narratrice, s'occupe de lui et tient un journal où elle consigne ces « jours fragiles ».

Samedi 26 juillet,

Sa bonne humeur n'aura pas duré. Il annonce qu'il ne supporte pas d'être confiné dans sa chambre et qu'il entend prendre l'air, retrouver les monts, les champs, les arbres, les ruisseaux. Je vois bien, en effet, qu'il se lamente entre ses quatre murs, qu'il passe des heures à lorgner par ses fenêtres. Je lui prépare donc la carriole et je m'installe à ses côtés. Ce ne sont plus des chevauchées qui lui sont promises, plus des échappées, plus d'infinies flâneries au gré des chemins, des détours, des fossés. Juste une aimable promenade au pas lent des chevaux.

L'air vivifiant lui pique les joues. Il écoute les bruissements que font les feuilles aux branches qui frémissent. Il respire l'odeur de l'herbe fraîchement coupée. Il sent le vent léger et les rais du soleil effleurer son visage. Nous ne nous écartons pas de la route. Sa jambe valide bringuebale à l'extérieur de notre véhicule pendant que sa jambe de bois s'arrime au plancher. (...)

Au creux d'une vallée, j'aperçois la viduité et la fixité de son regard et je mesure qu'il ne m'écoute plus tandis que je lui donne des nouvelles de notre pays. Alors je comprends que son esprit s'en est allé vagabonder dans un sous-bois que nous longeons. Dans sa tête, Arthur est parti à la recherche du jeune soldat fauché par les balles ennemies lors de la guerre absurde que la France avait eu la curieuse idée de déclarer à la Prusse. Se retrouve-t-il face à face, encore une fois, avec son cadavre comme si on n'avait touché à rien ? Avec son beau visage d'enfant, ses épaules larges, ses joues lisses et sales, son corps trop maigre dans la position de l'abandon ? Y a-t-il encore ce calme indépassable, ce silence énorme, cette effrayante sérénité, ce sommeil trompeur ? Ou bien se heurte-t-il au spectre du jeune homme, à ses ossements putrides ? Le visage est-il devenu une carcasse d'os noirs ? Les

SENSATION

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menu :
Rêveur, je sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infinie me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, comme un bohémien,
Par la nature, - heureux comme avec une femme.

Rimbaud,

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil de la montagne fière
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort : il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut :

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature ! berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine.
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Rimbaud

yeux ont-ils disparu dans le trou sombre des orbites creuses ? Les jambes sont-elles désormais enroulées par le lierre, englouties par l'humus ? Lorsque Arthur revient enfin à lui, il me glisse simplement : « J'ai laissé un frère, ici. »

Cette phrase, cette phrase terrible, la prononcerai-je, bientôt, à mon tour ?

Philippe Besson, *Les jours fragiles*. Ed. Julliard, Paris, 2004.

Question

Qu'est-ce qui dans ce texte fait écho aux deux poèmes de Rimbaud intitulés *Sensation* et *Le dormeur du val* ?

Rédigez la réponse à cette question en vous aidant des indications suivantes :

- **Les éléments qui font écho au poème « Sensation » :**

- ... *échappées, infinies flâneries au gré des chemins...*
- *L'air vivifiant lui pique les joues. Il écoute...*
- *l'herbe fraîchement coupée.*

- **Les éléments qui font écho au poème « Le dormeur du val » :**

- *Il sent le vent léger et les rais du soleil effleurer son visage.*
- *Au creux d'une vallée*
- *jeune soldat fauché par les balles ennemies*
- *cadavre*
- *dans la position de l'abandon*
- *ce calme indépassable, ce silence énorme, cette effrayante sérénité, ce sommeil trompeur*

Exercice 3

Texte

Monsieur Bark fait découvrir un port à son ami Monsieur Linh.

Monsieur Linh respire. Il respire fort, en fermant les yeux. Oui, il ne s'était pas trompé. Il y a là des parfums, de véritables parfums, de sel, d'air, de poisson séché, de goudron, d'algues et d'eau. Que c'est bon ! C'est la première fois que ce pays sent vraiment quelque chose, qu'il a une odeur. Le vieil homme en est grisé. Du fond du cœur, il remercie son ami de lui avoir fait connaître cet endroit (...) Il se revoit sur le bateau, et d'un coup des images lui reviennent, se bousculent en lui, terribles, odieuses et magnifiques. Ce sont comme des coups de poing qui s'abattent sur lui, lui cognent le cœur, l'âme, le ventre, tous ses membres. Oui, au loin de la mer, très au loin, à des jours et des jours, il y a tout cela. Il y a eu tout cela.

Monsieur Linh lève alors la main, pointe son doigt vers la mer, le large, l'horizon bleu et blanc, puis il dit à haute voix le nom de son pays.

Alors Monsieur Bark qui regarde aussi dans la même direction sent dans toutes ses veines des filets de feu jaillir et courir, et lui aussi des images lui reviennent, terribles, odieuses, inhumaines. Lui aussi, à haute voix, dit le nom du pays qui est par-delà les mers, le pays de Monsieur Linh. Il dit le nom à plusieurs reprises, de plus en plus sourdement, tandis que ses épaules s'affaissent, que tout son corps s'affaisse (...)

Monsieur Bark n'est plus qu'un gros homme voûté, qui répète faiblement le nom du pays de Monsieur Linh, comme une litanie, tandis que dans ses yeux viennent des larmes qu'il ne cherche même pas à essuyer ni à arrêter de ses mains, et ces larmes dévalent sur ses joues, trempent son menton, son cou, s'immiscent dans le col de sa chemise pour disparaître contre sa peau.

Le vieil homme s'en rend compte. Il pose la main sur l'épaule de son ami et le secoue doucement. Monsieur Bark cesse alors de regarder le large et le regarde, lui, à travers toute cette eau qui sort de son regard. « Tous ces villages dans lesquels on est passés, dans la jungle, ces gens qui vivaient de rien et sur lesquels on devait tirer, ces maisons, toutes fragiles, faites de paille et de bois, comme sur votre photographie, vous savez... Le feu dans ces maisons, les hurlements, les enfants qui s'enfuyaient, nus, sur les chemins, dans la nuit et les flammes...

Monsieur Bark s'est tu. Il pleure toujours. Il a la nausée. Une nausée qui vient de très loin et qui le remue, le boxe, le bourre de coups, l'écrase. La honte le travaille comme une bile.

Philippe Claudel, *La Petite Fille de Monsieur Linh*.

Question

Les deux personnages revoient-ils les mêmes images ? Expliquez pourquoi.

■ Exercice 4

Texte

Le colonel ne bronchait toujours pas, je le regardais recevoir, sur le talus, des petites lettres du général qu'il déchirait ensuite menu, les ayant lues sans hâte, entre les balles. Dans aucune d'elles, il n'y avait donc l'ordre d'arrêter net cette abomination ? On ne lui disait donc pas d'en haut qu'il y avait méprise ? Abominable erreur ? Maldonne ? Qu'on s'était trompé ? Que c'était des manœuvres pour rire qu'on avait voulu faire, et pas des assassinats ! Mais non ! « Continuez, colonel, vous êtes dans la bonne voie ! » Voilà sans doute ce que lui écrivait le général des Entrayes, de la division, notre chef à tous, dont il recevait une enveloppe chaque cinq minutes, par un agent de liaison, que la peur rendait chaque fois un peu plus vert et foireux. J'en aurais fait mon frère peureux de ce garçon-là ! Mais on n'avait pas le temps de fraterniser non plus.

Donc pas d'erreur ? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu ! Cela faisait partie des choses qu'on peut faire sans mériter une bonne engueulade. C'était même reconnu, encouragé sans doute par les gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre !... Rien à dire. Je venais de découvrir d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépuisé. Faut être à peu près seul devant elle comme je l'étais à ce moment-là pour bien la voir, la vache, en face et de profil. On venait d'allumer la guerre entre nous et ceux d'en face, et à présent ça brûlait ! Comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n'était pas près de s'éteindre le charbon ! On y passerait tous, le colonel comme les autres, tout mariolle qu'il semblait être, et sa carne ne ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules.

Il y a bien des façons d'être condamné à mort. Ah ! combien n'aurais-je pas donné à ce moment-là pour être en prison au lieu d'être ici, moi crétin ! Pour avoir, par exemple, quand c'était si facile, prévoyant, volé quelque chose, quelque part, quand il en était temps encore. On ne pense à rien ! De la prison, on en sort vivant, pas de la guerre. Tout le reste, c'est des mots.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*

Question

Dans cet extrait, Céline dénonce l'absurdité de la guerre. Montrez que la dominante tonale confère encore plus de force à cette dénonciation.

■ Exercice 5

Texte

Au début, après les premiers combats, ça nous a fait tout drôle de voir arriver ces gars qui avaient notre âge et qui revenaient le visage redessiné par les éclats d'obus, le corps haché par la mitraille. Nous, on était bien au chaud, tranquilles, à mener nos vies étroites.

Bien sûr, la guerre, on l'entendait. On l'avait vue annoncée sur les placards de la mobilisation. On la lisait dans les journaux. Mais au fond, on feintait, on s'arrangeait avec elle, comme on fait avec les mauvais rêves et les âcres souvenirs. Elle n'était pas trop de notre monde. C'était du cinématographe.

Aussi, quand le premier convoi de blessés- je parle des vrais blessés, de ceux qui n'avaient plus pour chair qu'une bouillie rougeâtre et qui, étendus dans les camions sur des civières pouilleuses, râlaient doucement, psalmodiaient le nom de leur mère, celui de leur épouse, quand le premier convoi donc, est arrivé chez nous, on se l'est pris en pleine poire. Il y a eu tout soudain un grand silence, et on est tous venus les voir, ces ombres d'hommes, quand les brancardiers les ont sortis pour les enfourner dans la

clinique. Deux rangées, denses et touffues, haie d'honneur, haie d'horreur, avec des femmes qui se mordaient les lèvres et pleuraient continûment, et nous autres (...) honteux, et aussi, c'est moche mais il faut le dire, contents, d'une joie violente et malsaine, que ce soit eux et pas nous, là, allongés meurtris sur les civières.

Tout cela c'était en septembre 14. Les premiers blessés furent pourris gâtés. Des visites à n'en plus finir, des bouteilles, des tartes, des madeleines, des liqueurs, de belles chemises en batiste, des pantalons en velours, de la cochonnaille, du vin bouché.

Et puis le temps a fait son métier. Le temps, et le nombre, car il en arrivait tous les jours, à pleine fournée. On s'est habitués. On s'est même un peu dégoûtés. Eux nous en voulaient d'être bien à l'abri, et nous on leur en a voulu de nous mettre sous le nez leurs pansements, leurs jambes en moins, leurs crânes mal refermés, leurs bouches de travers, leurs nez partis, tout ce qu'on était bien content de ne pas voir.

Il y eut alors comme deux villes, la nôtre, et la leur. Deux villes au même endroit mais qui se tournaient le dos...

Philippe CLAUDEL, *les Âmes grises*.
Éditions Stock, 2003.

Question

L'attitude des habitants à l'égard des blessés est-elle la même au début et à la fin du texte ? Pourquoi ?

Auto évaluation

Relisez vos réponses aux questions traitées dans chacun des exercices réalisés puis pointez les aspects à améliorer.

Vous pouvez faire ce travail individuellement ou en petits groupes.

Voici une grille qui peut vous aider à réaliser cette tâche :

	+	-
Adéquation de la réponse		
Pertinence des indices relevés		
Construction de la réponse		
Correction linguistique		

N.B.

Le module d'apprentissage N°5 sera consacré à des exercices de renforcement relatifs à chacun des points de cette grille. Identifiez dès maintenant le ou les points que vous aurez à consolider pour améliorer vos écrits.

Handicap International est une association qui agit dans une quarantaine de pays pour appareiller les personnes handicapées victimes des mines antipersonnel. Cette association met également en place des programmes de déminage et mène une campagne de sensibilisation de l'opinion publique contre l'utilisation des mines antipersonnel qui font des ravages en particulier parmi les civils et les enfants.



Observer et analyser

1. De quoi est constituée cette affiche ?
2. Quel mot y occupe la plus grande place ?
3. La lettre O rappelle un panneau de signalisation routière. Lequel ? Où peut-on le trouver ?
4. Quelles différences y a-t-il entre ce dessin et le panneau en question ?
5. Qui a commandé cette affiche ? A qui s'adresse-t-elle ? Dans quel but ?
6. Que pensez-vous de l'impact de cette affiche sur l'opinion publique ? Pourquoi ?

Villages en flammes

Le narrateur, mobilisé durant la Première Guerre mondiale, a rejoint le front.



Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) : écrivain français connu pour ses prises de position contre la guerre. Ses principales œuvres sont : *Voyage au bout de la nuit* (1932) et *Mort à crédit* (1936)

On avait remarqué ça, nous autres, une nuit qu'on savait plus du tout où aller. Un village brûlait toujours du côté du canon. On en approchait pas beaucoup, pas de trop, on le regardait seulement d'assez loin le village, en spectateurs pourrait-on dire, à dix, douze kilomètres par exemple. Et tous les soirs ensuite, vers cette époque-là, bien des villages se sont mis à flamber à l'horizon, ça se répétait, on en était entourés, comme par un très grand cercle d'une drôle de fête de tous ces pays-là qui brûlaient, devant soi et des deux côtés, avec des flammes qui montaient et léchaient les nuages.



On voyait tout y passer dans les flammes : les églises, les granges, les unes après les autres, les meules qui donnaient des flammes plus animées, plus hautes que le reste, et puis les poutres qui se redressaient tout droit dans la nuit avec des barbes de flammèches avant de chuter dans la lumière.

Ça se remarque bien comment ça brûle, même à vingt kilomètres. C'était gai. Un petit hameau de rien du tout qu'on apercevait même pas pendant la journée, au fond d'une moche petite campagne, eh bien, on a pas idée la nuit, quand il brûle, de l'effet qu'il peut faire ! On dirait Notre-Dame ! Ça dure bien tout une nuit à brûler, un village, même un petit, et à la fin on dirait une fleur énorme, puis, rien qu'un bouton, puis plus rien.

Ça fume et alors c'est le matin.

Les chevaux qu'on laissait tout sellés, dans les champs à côté de nous, ne bougeaient pas. Nous, on allait roupiller dans l'herbe, sauf un, qui prenait la garde, à son tour, forcément. Mais quand on a des feux à regarder la nuit passe bien mieux, c'est plus rien à endurer, c'est plus de la solitude.

Malheureux qu'ils n'ont pas duré les villages... Au bout d'un mois, dans ce canton-là, il n'y en avait déjà plus. Les forêts, on a tiré dessus aussi, au canon. Elles n'ont pas existé huit jours les forêts. Ça fait encore des beaux feux les forêts, mais ça dure à peine.

Louis-Ferdinand CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, 1932.

Lire et analyser

1. Plusieurs verbes dans cet extrait appartiennent au champ lexical de la vision. Lesquels ?
A quel type de texte avons-nous donc affaire ?
2. Dites, indices à l'appui, ce qui caractérise l'attitude des soldats face au spectacle des villages en flammes.
3. La description des incendies comporte des comparaisons et des métaphores. Relevez-les et dites en quoi elles nous renseignent sur l'attitude du narrateur face à la guerre.
4. Relevez quelques éléments de vocabulaire et de syntaxe qui montrent que le narrateur utilise une langue parlée familière.
5. Quelle est la dominante tonale du texte. En quoi ce choix est-il plus efficace qu'une dénonciation directe de la guerre ?

Les mots pour le dire

Les registres de langue

1. Les phrases suivantes extraites du texte de Céline appartiennent au registre familier. Réécrivez-les selon le registre courant.

- *On avait remarqué ça, nous autres, une nuit qu'on savait plus du tout où aller.*
- *On en approchait pas beaucoup.*
- *On le regardait seulement d'assez loin le village.*
- *Nous, on allait roupiller dans l'herbe.*
- *Malheureux qu'ils n'ont pas duré les villages.*

2. Voici des phrases qui expriment à peu près la même idée. Classez-les selon le registre auquel elles appartiennent.

- *Vous me cassez les pieds.*
- *Vous m'importunez.*
- *Vous m'embêtez.*
- *Vous me barbez.*
- *Vous me pompez l'air.*
- *Vous me rasez.*
- *Vous me laissez*

Repères

Le registre de langue se définit principalement par le choix fait par l'auteur tant au niveau de la syntaxe qu'au niveau du vocabulaire.

On distingue généralement trois registres.

• **Le registre soutenu** : mots rares et structures complexes

Ex : Ne m'accompagnes-tu pas au cinéma ?

• **Le registre courant** : structures et mots habituels.

Ex : Est-ce que tu ne viens pas au cinéma avec moi ?

• **Le registre familier** : langue proche des conversations quotidiennes, non respect de la syntaxe.

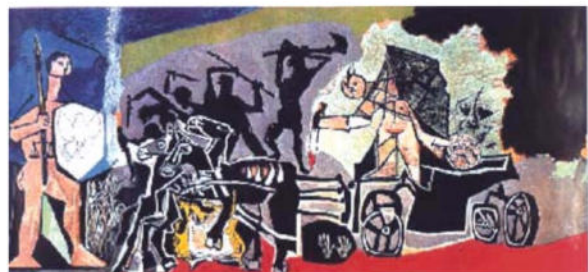
Ex : Tu viens pas au ciné avec moi ?

3. Précisez le registre de langue auquel appartient chacun des éléments des listes suivantes :

- *Une gifle, une claque, un soufflet*
- *Un raseur, un fâcheux, un importun*
- *Une automobile, une voiture, une bagnole*
- *Total, en conséquence, par conséquent*

4. Réécrivez le troisième paragraphe du texte de Céline selon le registre courant ou soutenu.

5. Rédigez un court paragraphe dans lequel vous dites ce que vous inspire ce tableau.



Picasso, *La Guerre* (1952)

Lire-écrire

Comment jugez-vous le comportement de ces soldats ? Justifiez votre réponse.



Franck PAVLOFF est un romancier français. Ses voyages en Afrique, en Asie et en Amérique du sud, de même que son engagement politique et social influencent fortement ses écrits. Il est surtout connu pour « *Matin brun* » et « *Après moi, Hiroshima* ».

Le 6 août 1945, un bombardier américain largue la bombe atomique « *Little Boy* » sur Hiroshima. Toutes les constructions sont rasées dans un rayon de 3 km. La ville est détruite à 90%.

Ce jour-là...

Il est 7h30, le 6 août 1945 à Hesaka, à deux kilomètres d'Hiroshima. Dans la cour intérieure, la lumière d'été fait trembler l'air du matin. Le carré du ciel est d'un bleu resplendissant. Tamiki savoure le bonheur de la fraîcheur sur sa peau nue, son visage reposé sourit aux premiers rayons du soleil qui caressent le toit de chaume. La guerre du Pacifique, si proche, n'a pas sa place dans l'ordonnance de ce tableau.

Tamiki déjeune rapidement, il a promis à sa mère d'aller la voir à l'hôpital et de lui apporter des fleurs. (...)

Très haut dans le ciel toujours aussi bleu, à frôler le disque du soleil, un bombardier B29 bourdonne. (...) Il est tellement haut qu'on dirait qu'il n'avance pas. Tadashi Tamiki force sur les pédales, croise son ami Yoshimoto qui va prendre son poste au dépôt des cars.

Au moment précis où il lève le bras pour le saluer, un éclair impossible, un éclair de mille feux le frappe au visage, transperce ses yeux. L'huile bouillante d'une onde de chaleur atroce coule sur son visage, ses épaules, ses bras

Un souffle de diable en charogne le précipite au sol, il roule sous le tonnerre en se tenant le visage à deux mains, relève la tête. A travers ses paupières grillées, il devine un gigantesque anneau de feu qui s'élève au-dessus de la ville. Immédiatement, une masse de nuages blancs se forme au centre de l'anneau. Cinq, six secondes, un raz de marée de cendre noire poussé par un cyclone de fin du monde balaie la rue. Les toits s'arrachent des maisons, un autocar se couche en travers de la rue, roule et rebondit comme un simple ballot de paille.

Projeté sur plus de vingt mètres avec son vélo, Tamiki n'a que le temps d'implorer les ancêtres qui lui ont légué le nom qu'il porte. Son cri ne franchit pas le seuil de ses lèvres (...), il percute violemment la pile du petit pont qui enjambe les rails du tramway, perd connaissance. Le tablier de béton le sauve. Autour de lui s'abattent mille objets arrachés à la vie des hommes et des femmes d'Hiroshima.



Là-bas, au cœur de l'explosion de la bombe atomique Little Boy, madame Kiyoko Tamiki n'espère plus son bouquet de jasmin. Elle n'est déjà plus qu'un tas d'os et de cendres, tout comme ses filles, nièces, neveux, petits-enfants qui habitaient la ville. La lignée des Tamiki vient de s'éteindre, simple bougie écrasée sous un coup de talon.

Quand il reviendra à lui, qu'il aura arraché en hurlant les lambeaux de sa peau qui pendouillent comme des guenilles, qu'il aura enjambé les centaines de cadavres qui jonchent ce qu'il reste des rues, qu'il aura agonisé comme un rat dans ce Pompéi du Soleil levant, la roulette du destin, dans un grincement d'os pourris, s'arrêtera devant sa case et le désignera pour être l'un de ceux qui survivront. Il ne s'appellera plus dorénavant que Tamiki.

Il est un survivant, un *hibakusha*.

Franck PAVLOFF, *Après moi, Hiroshima*, Gallimard 2002.

Lire et analyser

1. Quels sont les détails qui donnent à la scène beaucoup de vérité ?
2. L'auteur a choisi de raconter cet événement au présent. Pourquoi ? Qu'est-ce qui explique le recours au futur dans le dernier paragraphe ?
3. Qu'est-ce qui confère à la scène une grande intensité dramatique ?
4. L'auteur décrit avec une grande minutie les dégâts occasionnés par l'explosion. Sur quoi insiste-t-il en particulier ?
5. En quoi les métaphores et les comparaisons du dernier paragraphe illustrent-elles l'ampleur du drame ?

Lire-écrire

A l'occasion de la commémoration du bombardement d'Hiroshima, un survivant prend la parole et prononce un bref discours

Rédigez ce discours en vous aidant des indications suivantes :

- mon vœu est que / mon seul souhait est que...
- il est urgent que / inadmissible que...
- on ne devrait plus admettre que...



© Succession Picasso, Artophot / Oroño

Pablo Picasso, *Mère avec enfant mort*,
« Dessin préparatoire à Guernica » (1937).

Les mots pour le dire

1. Dites s'il s'agit de l'aviation civile ou militaire et précisez chaque fois la mission de l'avion en question.

- un bombardier, un avion de chasse, un avion de reconnaissance, un long courrier, un avion cargo, un avion de ravitaillement

2. feu - feux

- « un gigantesque anneau de feu » ?

Quel sens le mot « feu » a-t-il dans cette expression ? Garde-t-il ce même sens dans les expressions suivantes où il est employé au pluriel ?

- les feux de la rampe
- les feux de la ville
- les feux de la voiture
- les feux de la circulation

3. De singuliers pluriels !

Certains mots comme *fer*, *honneur*, *curiosité*, *instruction*, *humanité* changent de sens quand ils sont mis au pluriel.

Construisez des phrases dans lesquelles vous employez ces mots au pluriel en précisant chaque fois le sens à l'aide d'un synonyme.

4. Les verbes passe-partout

- «...les ancêtres qui lui ont légué le nom qu'il porte »

Dans cette phrase, l'auteur a pris soin d'utiliser le verbe « **porter** » et non un verbe passe-partout comme « **avoir** » .

- Dans les phrases suivantes, remplacez, à votre tour, les verbes : *avoir*, *dire* et *faire* par d'autres verbes de sens plus précis.

- Cette division blindée a plusieurs dizaines de chars.
- Je dois vous dire une mauvaise nouvelle.
- Pour haranguer ses troupes, le général a fait un long discours.
- On a dit que le bombardement d'Hiroshima avait visé une base militaire.
- Les images violentes de la guerre ont une influence négative sur les enfants.
- Certains soldats font la liaison entre le quartier général et le front.



Goya, *Le trois mai*.

L'exposé

Thème : Le combat pacifiste

Sujets possibles :

- Les conflits actuels dans le monde
- Les mouvements pacifistes
- L'art au service de la paix
- La prolifération des armes nucléaires
- Le commerce des armes et l'insécurité

Indications méthodologiques :

• Préparation de l'exposé

- Choix du sujet
- Constitution des groupes
- Attribution des rôles :
 - **le présentateur de l'exposé**
 - **le maître du temps** est responsable de la gestion horaire
 - **l'avocat du diable** ou le contradicteur défendra systématiquement le point de vue opposé à celui qui est présenté
 - **le responsable du tour de parole** accorde la parole à celui qui la demande, régule les interventions
 - **le présentateur des documents d'accompagnement** (photos, illustrations, graphiques etc.)
- Recherche d'informations et de documents sur le sujet
- Planification

- Présentation de l'exposé
- Evaluation

La course aux armements

L'arme atomique :

1945 : Une équipe américaine met au point la bombe A, dont l'énergie, exprimée en kilotonnes, résulte de la fission de l'atome. La seule utilisation de cette arme dans un conflit a lieu au Japon.

1949 : Les Soviétiques fabriquent la bombe A.

1952 : Les Américains mettent au point la bombe H. L'énergie dégagée par la fusion de l'hydrogène, exprimée en mégatonnes, est très supérieure à celle de fission.

1953 : Le physicien soviétique Sakharov met au point la bombe H.



Ressources :

Les femmes lauréates du prix Nobel de la paix

1905 : Baronne von Suttner, née Comtesse Kinsky von Chinic und Tettau (Autriche), écrivain, présidente honoraire du Bureau international permanent de la Paix.

1931 : Jane Addams (États-Unis), présidente de la Ligue internationale féminine pour la paix et la liberté

1946 : Emily Greene Balch (États-Unis), présidente honoraire de la Ligue féminine internationale pour la paix et la liberté

1976 : Betty Williams et Mairead Corrigan, fondatrices de Northern Ireland Peace Movement (renommé plus tard Community of Peace People).

1979 : Mère Teresa (Inde), pour son action au service des « plus pauvres parmi les pauvres ».

1982 : Alva Myrdal (Suède), déléguée des Nations Unies à l'Assemblée Générale sur le Désarmement.

1991 : Aung San Suu Kyi (Birmanie), leader de l'opposition et avocate des droits de l'homme.

1992 : Rigoberta Menchú Tum (Guatemala), pour sa campagne en faveur des droits de l'homme, et plus particulièrement son soutien aux populations indigènes.

1997 : Jody Williams (États-Unis) pour son travail pour l'éradication des mines anti-personnel.

2003 : Shirin Ebadi, première femme à devenir juge en Iran, elle œuvre pour la défense des droits des femmes et des enfants et fournit une aide juridique aux personnes persécutées.

2004 : Wangari Maathai, militante écologiste kényane, fondatrice en 1977 du « Mouvement de la ceinture verte », principal projet de plantation d'arbres en Afrique qui vise à promouvoir la biodiversité, tout en créant des emplois pour des femmes et en valorisant leur image dans la société.

QUI A LA BOMBE ?

Les États-Unis : 7 650 têtes actives
(environ 3 000 en réserve ou en attente d'assemblage)

La Russie : 8 200 têtes actives
(environ 10 000 en réserve ou en attente d'assemblage)

La Grande-Bretagne : 200 têtes actives

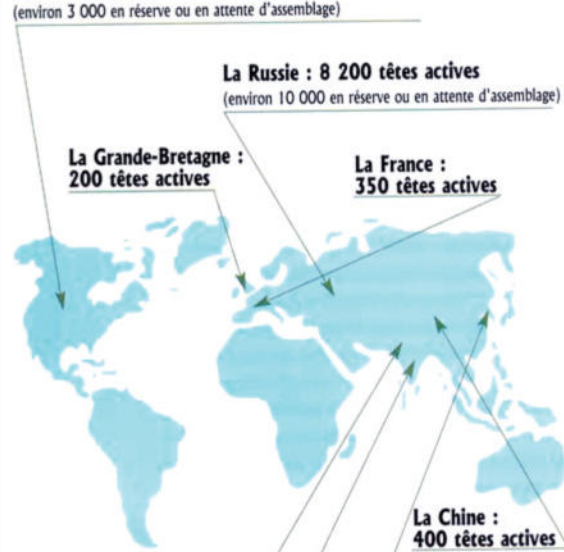
La France : 350 têtes actives

La Chine : 400 têtes actives

Le Pakistan : 24 à 48 têtes actives

L'Inde : 30 à 40 têtes actives

La Corée du Nord : 1 à 2 têtes nucléaires



ÉCOLES, COLLEGES, LYCEES

A l'occasion de
la Journée internationale de la Paix
21 septembre 2005
(Initiée par l'ONU)

Textes
Correspondances
Théâtre
Arts plastiques
Musiques
Vidéo

Participez au projet
« Messagers de la Paix »

Informations et inscriptions : www.mvtpaix.org
Le Mouvement de la Paix - 138 avenue Gustave Hugo - 93400 Saint-Ouen
Tél : 01 48 12 08 12 / Fax : 01 48 12 07 87 / Mail : info@mvtpaix.org

Financé par le M.A.S. (Ministère de l'Éducation Nationale)

Un homme comme moi

C'est la première Guerre Mondiale. Français et Allemands s'épuisent dans une interminable guerre des tranchées. Le narrateur, un soldat allemand, vient de tuer un fantassin français.



Erich Maria Remarque :

(1898-1970), romancier allemand naturalisé américain, auteur de romans de guerre.

5 « A présent je m'aperçois pour la première fois que tu es un homme comme moi. J'ai pensé à tes grenades, à ta baïonnette et à tes armes ; maintenant c'est ta femme que je vois, ainsi que ton visage et ce qu'il y a en nous de commun. Pardonne-moi, camarade. Nous voyons les choses toujours trop tard. Pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances ? Pardonne-moi, camarade ; comment as-tu pu être mon ennemi ? Si nous jetions ces armes et cet uniforme tu pourrais être mon frère, tout comme Kat et Albert. Prends vingt ans de ma vie, camarade, et lève-toi... Prends-en davantage, car je ne sais pas ce que, désormais, j'en ferai encore. »

10 Tout est calme. Le front est tranquille, à l'exception du crépitement des fusils. Les balles se suivent de près ; on ne tire pas n'importe comment ; au contraire, on vise soigneusement de tous les côtés. Je ne puis pas quitter mon abri.

15 « J'écirai à ta femme, dis-je hâtivement au mort. Je veux lui écrire ; c'est moi qui lui apprendrai la nouvelle ; je veux tout lui dire, de ce que je te dis ; il ne faut pas qu'elle souffre ; je l'aiderai, et tes parents aussi, ainsi que ton enfant... »

20 Son uniforme est encore entrouvert. Il est facile de trouver le portefeuille. Mais j'hésite à l'ouvrir. Il y a là son livret militaire avec son nom. Tant que j'ignore son nom, je pourrai peut-être encore l'oublier ; le temps effacera cette image. Mais son nom est un clou qui s'enfoncera en moi et que je ne pourrai plus arracher. Il a cette force de tout rappeler, en tout temps ; cette scène pourra toujours se reproduire et se présenter devant moi.

25 Sans savoir que faire, je tiens dans ma main le portefeuille. Il m'échappe et s'ouvre. Il en tombe des portraits et des lettres. Je les ramasse pour les remettre en place ; mais la dépression que je subis, toute cette situation incertaine, la faim, le danger, ces heures passées avec le mort ont fait de moi un désespéré ; je veux hâter le dénouement, accroître la torture, pour y mettre fin, de même que l'on fracasse contre un arbre une main dont la douleur est insupportable, sans se soucier de ce qui arrivera ensuite.

30 Ce sont les portraits d'une femme et d'une petite fille, de menues photographies d'amateur prises devant un mur de lierre. A côté d'elles il y a des lettres. Je les sors et j'essaie de les lire. Je ne comprends pas la plupart des choses ; c'est difficile à déchiffrer et je ne connais qu'un peu de français. Mais chaque mot que je traduis me pénètre, comme un coup de feu dans la poitrine, comme un coup de poignard au cœur...

Erich-Maria Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau*, Stock, 1929.

Lire et analyser

1. Le narrateur se trouve sur un champ de bataille. Qu'est-ce qui dans son attitude et dans ses pensées tranche avec cette réalité ?
2. Sur quel ton le narrateur s'adresse-t-il au mort ? Dites en quoi l'utilisation de certains types de phrases utilisés mettent en évidence ce ton.
4. Le ton est-il le même quand le narrateur se livre à des réflexions sur sa propre condition ?
5. Le narrateur a mauvaise conscience. Que compte-t-il faire pour se racheter ?
6. Qu'est-ce qui fait que ce texte s'apparente à un plaidoyer pacifiste ?



Les mots pour le dire

- « Si nous jetions ces armes et cet uniforme tu pourrais être mon frère. »

Quel sens a le nom *uniforme* dans cette phrase ?
Que signifient les expressions suivantes :
endosser l'uniforme, quitter l'uniforme ?

Le mot *uniforme* est aussi un adjectif.

Ce mot est constitué du préfixe « uni » et du radical « forme »

Voici d'autres adjectifs formés à l'aide du même préfixe : *unicellulaire, unicolore, unifilaire, unisexe, uniflore*.

Vérifiez leur sens dans le dictionnaire.

- « Tout est calme. Le front est tranquille. »

Quel sens a le mot «**front**» dans cette phrase ?

Voici quelques expressions comportant le mot « front » et une série de définitions. Faites-les correspondre.

Expressions : *faire front, partir pour le front, courber le front, avoir le front de, attaquer de front, mener de front plusieurs affaires.*

Définitions : *avoir l'audace de, éprouver un sentiment de honte, tenir tête à une attaque, simultanément, partir pour la zone de combat, faire face.*

Lire - écrire

Le narrateur écrit une lettre à l'épouse du soldat mort. Rédigez les premières lignes de cette lettre.

L'essai

- Assurer les transitions entre les parties d'un développement
- Rédiger un essai
- Faire le bilan des apprentissages

Entraînement

Texte

Guéhenno, lui-même blessé lors de la Première Guerre mondiale, a eu beaucoup d'amis massacrés. Il s'interroge ici sur le sens de ce sacrifice.

Encore si cette mort avait eu un sens, une valeur efficace. Mais tout est clair à présent, et il faut oser dire la seule chose qu'on n'ose jamais dire, parce qu'elle fait crier d'horreur les mères, les épouses, les enfants, les amis. Il faut oser ce qui paraît blasphème, et je manquerai même du respect qu'on attend pour tant de vieilles peines qui se sont consolées, comme elles ont pu, avec de vieux mensonges et de vieilles chansons. Je dirai donc que cette innombrable mort fut inutile. Je dirai donc que j'ai conscience que mes amis sont morts pour rien. Pour rien. Pour moins que rien, si ces millions de corps pourrissants empoisonnent l'Europe, si chaque tombe est un autel où s'entretiennent la rancune et la haine, si depuis vingt ans nous cédon à je ne sais quel prestige du sang et de la mort. Tout cela, où s'est dépensé tant de cœur, n'a été qu'une bêtise inutile et démesurée. Peut-être avons-nous été courageux. Mais sûrement nous avons été bêtes. Nous n'avons qu'ajouté à la misère du monde. Si tout cela n'avait pas été, le monde n'en irait que mieux. Qui niera l'évidence ? J'attends qu'on nous montre, en cette belle année 1933, ce que quelqu'un a gagné à la guerre. De tout ce qu'elle a achevé de bouleverser, il n'est rien qui n'eût pu être mis en ordre par les réflexions et les discussions d'hommes seulement un peu plus intelligents, plus attentifs, plus présents. Il nous faut avoir le courage de ces vérités, si nous voulons enfin mériter la paix.

Questions :

1. Quelle idée directrice Jean Guéhenno développe-t-il dans ce premier paragraphe ?
2. La répétition et l'anaphore sont deux procédés qui permettent à l'auteur de présenter méthodiquement cette idée. Relevez les phrases où il est question de ces procédés.
3. Montrez que la phrase : « Il nous faut avoir le courage de ces vérités, si nous voulons enfin mériter la paix. » assure la transition entre le premier et le deuxième paragraphes.

Douze millions de morts pour rien. Qu'on ne dénonce pas ces cris comme les cris d'un partisan ! J'en ai assez de la partisanerie, si j'eus jamais pour elle quelque penchant. J'écris ces choses sans passion, avec une infinie tristesse. Il n'est pas bien drôle de s'avouer qu'on a vécu, souffert, lutté pour rien, qu'il eût mieux valu ne pas être. Aux limites du désespoir, je me répète quelquefois comme une consolation dernière la parole de Saint Augustin : « Le monde est ébranlé. Le vieil homme est comme secoué.

La chair est sous le pressoir afin que l'esprit en découle et respandisse. » Mais ne suis-je pas encore dupe des mots sublimes ? J'ai vu la chair saignante et mutilée et je crains que l'esprit ne soit mort avec elle. Peut-être les hommes n'oseront-ils plus passer ce fleuve de sang qui coule des Vosges à la mer, de Verdun à Ypres ?

Des mots, des mots encore ! La terre a bu le sang, les os deviennent cendre, le grand cimetière des nations est tout envahi par les herbes. Tout sera prêt bientôt pour une nouvelle moisson.

Je ne puis me faire à l'idée de ce gaspillage. Tout est-il donc perdu ? Toute notre vie ? Toute notre jeunesse ? Toutes nos amitiés, toutes nos amours ? Non, rien de tout cela n'est mort. Je le ferais revivre, si j'étais un meilleur magicien, si je savais mieux aimer.

La mort c'est l'inhumain. Jeunes morts fraternels, je veux penser à vous vivants. Si vous saviez quelle joie j'y trouve. Vous êtes morts, parce qu'on vous a trompés. Mais votre foi n'est pas morte. Votre foi, tout ce qui vous faisait vivre. La seule idée de votre vie nous rend le mouvement de l'amour. D'ordinaire, on ne fait pas attention qu'on est vivant ou que ceux qu'on aime sont vivants ; on pense à mille autres choses qui n'ont pas d'importance. Je pense à vous, et voici que je regarde avec d'autres yeux les jeunes hommes d'aujourd'hui qui vivent autour de moi. Ah ! comme ils vous ressemblent ! Votre foi brille dans leurs yeux. Je ne supporterai pas qu'on les trompe. Il nous faut remonter de ces gouffres où votre mort nous a d'abord conduits. Tant que nous vivons, soyons vivants ! et faisons de la vie bon usage. C'est de nous qu'il dépend peut-être qu'enfin votre mort soit utile.

Jean GUEHENNO, *Journal d'un homme de 40 ans*,
Bernard Grasset (1934)

Questions :

1. En quoi la phrase : « Douze millions de morts pour rien. » fait-elle écho au premier paragraphe ?
2. La phrase de Saint Augustin apporte-t-elle une réponse aux interrogations de l'auteur ?
3. « Tout sera prêt bientôt pour une nouvelle moisson. » est une phrase qui exprime le pessimisme de l'auteur. Qu'est-ce qui montre dans la suite du texte que l'auteur continue, malgré tout, à militer en faveur de la paix ?
4. Quel rôle joue le troisième paragraphe dans le texte ?

Questions :

- « Je le ferais revivre, si j'étais un meilleur magicien, si je savais mieux aimer. » Quel lien y a-t-il entre cette phrase et le dernier paragraphe du texte ?
- La première et la dernière phrase du texte entretiennent entre elles un rapport étroit. Lequel ?

Exercice 1

a) Lisez attentivement cet extrait de *l'Encyclopédie* et dégagez son plan.

Paix. La guerre est un fruit de la dépravation des hommes ; c'est une maladie convulsive et violente du corps politique, il n'est en santé, c'est-à-dire dans son état naturel que lorsqu'il jouit de la paix ; c'est elle qui donne de la vigueur aux empires ; elle maintient l'ordre parmi les citoyens ; elle laisse aux lois la force qui leur est nécessaire ; elle favorise la population, l'agriculture et le commerce ; (...). La guerre au contraire dépeuple les États ; elle y fait régner le désordre ; les lois sont forcées de se taire à la vue de la licence qu'elle introduit, elle rend incertaines la liberté et la propriété des citoyens ; elle trouble et fait négliger le commerce ; les terres deviennent incultes et abandonnées. Jamais les triomphes les plus éclatants ne peuvent dédommager une nation de la perte d'une multitude de ses membres que la guerre sacrifie ; (...).

Si la raison gouvernait les hommes, si elle avait sur les chefs des nations l'empire qui lui est dû, on ne les verrait point se livrer inconsidérément aux fureurs de la guerre, ils ne marqueraient point cet acharnement qui caractérise les bêtes féroces. Attentifs à conserver une tranquillité de qui dépend leur bonheur, ils ne saisiraient point toutes les occasions de troubler celle des autres, satisfaits des biens que la nature a distribués à tous ses enfants, ils ne regarderaient point avec envie ceux qu'elle a accordés à d'autres peuples, les souverains sentiraient que des conquêtes payées du sang de leurs sujets, ne valent jamais le prix qu'elles ont coûté. Mais par une fatalité déplorable, les nations vivent entre elles dans une défiance réciproque ; perpétuellement occupées à repousser les entreprises injustes des autres, ou à en former elles-mêmes, les prétextes les plus frivoles leur mettent les armes à la main(...), ils ne cherchent qu'à grossir le nombre des hommes qu'ils rendent malheureux. Ces passions allumées ou entretenues par des ministres ambitieux, ou par des guerriers dont la profession est incompatible avec le repos, ont eu dans tous les âges les effets les plus funestes pour l'humanité. L'histoire ne nous fournit que des exemples de paix violées, de guerres injustes et cruelles, de champs dévastés, de villes réduites en cendres(...); ils s'aperçoivent toujours trop tard que le sang du citoyen s'est mêlé au sang de l'ennemi.

Damilaville, article « **Paix** », Encyclopédie.

b) Voici, dans le désordre, quatre phrases qui ont été supprimées dans cet article. Remettez-les à leur place et justifiez votre choix.

- « ses victoires même lui font des plaies profondes que la paix seule peut guérir »
- « les passions aveugles des princes les portent à étendre les bornes de leurs États, peu occupés du bien de leurs sujets »
- « en un mot elle procure aux peuples le bonheur qui est le but de toute société »
- « l'épuisement seul semble forcer les princes à la paix »

Exercice 2

Établissez un plan pour chacun des sujets suivants, puis rédigez deux parties de l'un des plans obtenus en veillant à soigner la transition entre elles. N'oubliez pas d'insérer une ou deux citations pour ajouter de la crédibilité à ce que vous affirmez.

Sujet 1

« L'histoire ne nous fournit que des exemples de paix violées, de guerres injustes et cruelles, de champs dévastés, de villes réduites en cendres. », affirme Damilaville dans son article « Paix ». A votre avis, ces affirmations sont-elle encore valables aujourd'hui ?

Sujet 2

Parlant de la paix, Damilaville soutient que « c'est elle qui donne de la vigueur aux empires ». Qu'en pensez-vous ?

Sujet 3

S'adressant à tous ceux qui ont péri en guerre, Jean Guéhenno écrit : « C'est de nous qu'il dépend peut-être qu'enfin votre mort soit utile. » Pensez-vous que les hommes de ces temps-ci soient capables de saisir la portée de ce message et de réaliser ce vœu ?

Exercice 3

Rédigez un essai complet en réponse au sujet suivant :

« Mais l'univers le sait, nous allons nous battre. », dit l'un des personnages de *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Pensez-vous que la guerre soit toujours inéluctable ?

Développez votre point de vue en vous référant à votre connaissance de l'histoire et/ou à l'actualité.

Auto évaluation

Relisez vos réponses, puis pointez les aspects qui sont à améliorer. Vous pouvez faire ce travail individuellement ou en petits groupes. Voici une grille qui peut vous aider à réaliser cette tâche :

	+	-
Pertinence de la problématique		
Choix des arguments et des exemples		
Insertion des citations		
Transitions		
Correction linguistique		

N.B.

Dans le module d'apprentissage N°5, la rubrique « Écrit » sera consacrée à des exercices de renforcement relatifs à chacun des critères de cette grille. Identifiez dès maintenant le ou les points que vous devez consolider en vue d'améliorer vos écrits.

Familiale

La mère fait du tricot
Le fils fait la guerre
Elle trouve ça tout naturel la mère
Et le père qu'est-ce qu'il fait le père ?
Il fait des affaires
Sa femme fait du tricot
Son fils la guerre
Lui des affaires
Il trouve ça tout naturel le père
Et le fils et le fils
Qu'est-ce qu'il trouve le fils ?
Il ne trouve rien absolument rien le fils
Le fils sa mère fait du tricot son père les affaires lui
la guerre
Quand il aura fini la guerre
Il fera des affaires avec son père
La guerre continue la mère continue elle tricote
Le père continue il fait des affaires
Le fils est tué il ne continue plus
Le père et la mère vont au cimetière
Ils trouvent ça tout naturel le père et la mère
La vie continue la vie avec le tricot la guerre les
affaires
Les affaires la guerre le tricot la guerre
Les affaires les affaires et les affaires
La vie avec le cimetière

Jacques Prévert, *Paroles*.

L'espion

C'était pendant la guerre de 1870. Nous nous retirions vers Pont-Audemer, après avoir traversé Rouen. L'armée, vingt mille hommes environ, vingt mille hommes de déroute, débandés, démoralisés, épuisés, allait se reformer au Havre.

La terre était couverte de neige. La nuit tombait. On n'avait rien mangé depuis la veille. On fuyait vite, les Prussiens n'étaient pas loin.(...)

Et nous autres, plus robustes, nous allions toujours, glacés jusqu'aux moelles, avançant par une force de mouvement donné, dans cette nuit, dans cette neige, dans cette campagne froide et mortelle, écrasés par le chagrin, par la défaite, par le désespoir, surtout étreints par l'abominable sensation de l'abandon, de la fin, de la mort, du néant.

J'aperçus deux gendarmes qui tenaient par le bras un petit homme singulier, vieux, sans barbe, d'aspect vraiment surprenant.

Ils cherchaient un officier, croyant avoir pris un espion.

Le mot « espion » courut aussitôt parmi les traînards et on fit cercle autour du prisonnier. Une voix cria : « Faut le fusiller ! » Et tous ces soldats qui tombaient d'accablement, ne tenant debout que parce qu'ils s'appuyaient sur leurs fusils, eurent soudain ce frisson de colère furieuse et bestiale qui pousse les foules au massacre.

Je voulus parler ; j'étais alors chef de bataillon ; mais on ne reconnaissait plus les chefs, on m'aurait fusillé moi-même.

Un des gendarmes me dit :

« Voilà trois jours qu'il nous suit. Il demande à tout le monde des renseignements sur l'artillerie. »

J'essayai d'interroger cet être :

« Que faites-vous ? Que voulez-vous ? Pourquoi accompagnez-vous l'armée ? »

Il bredouilla quelques mots en un patois inintelligible.

C'était vraiment un étrange personnage, aux épaules étroites, à l'œil sournois et si troublé devant moi que je ne doutais plus vraiment que ce ne fût un espion. Il semblait fort âgé et faible. Il me considérait en dessous, avec un air humble, stupide et rusé.

Les hommes autour de nous criaient :

« Au mur ! au mur ! »

Je dis aux gendarmes :

« Vous répondez du prisonnier ?... »

Je n'avais point fini de parler qu'une poussée terrible me renversa, et je vis, en une seconde, l'homme saisi par les troupiers furieux, terrassé, frappé, traîné au bord de la route et jeté contre un arbre. Il tomba, presque mort déjà, dans la neige.

Et aussitôt on le fusilla. Les soldats tiraient sur lui, rechargeaient leurs armes, tiraient de nouveau, avec un acharnement de brutes. Ils se battaient pour avoir leur tour, défilaient devant le cadavre et tiraient toujours dessus, comme on défile devant un cercueil pour jeter de l'eau bénite.

Mais tout d'un coup un cri passa :

« Les Prussiens ! les Prussiens ! »

Et j'entendis, par tout l'horizon, la rumeur immense de l'armée éperdue qui courait.

La panique, née de ces coups de feu sur ce vagabond, avaient affolé les exécuteurs eux-mêmes qui, sans comprendre que l'épouvante venait d'eux, se sauvèrent et disparurent dans l'ombre.

Je restai seul devant le corps avec les deux gendarmes, que leur devoir avait retenus près de moi. Ils relevèrent cette viande broyée, moulue et sanglante.
« Il faut le fouiller », leur dis-je.
Et je tendis une boîte d'allumettes-bougies que j'avais dans ma poche. Un des soldats éclairait l'autre. J'étais debout entre les deux (...)
Et soudain un d'eux balbutia :
« Nom d'un nom, mon commandant, c'est une femme ! »
Je ne saurais vous dire quelle étrange et poignante sensation d'angoisse me remua le cœur. Je ne le pouvais croire, et je m'agenouillai dans la neige, devant cette bouillie informe, pour voir : c'était une femme !

Les deux gendarmes, interdits et démoralisés, attendaient que j'émissé un avis.
Mais je ne savais que penser, que supposer.

Alors le brigadier prononça lentement :

« Peut-être qu'elle venait chercher son éfant qu'était soldat d'artillerie et dont elle n'avait pas de nouvelles. »

Et l'autre répondit :

« P't'être ben que oui tout de même. »

Et moi qui avais vu des choses bien terribles, je me mis à pleurer. Et je sentis, en face de cette morte, dans cette nuit glacée, au milieu de cette plaine noire, devant ce mystère, devant cette inconnue assassinée, ce que veut dire ce mot : « Horreur ».

*Guy de Maupassant,
Boule de Suif et autres Contes normands, 1880*



Arcimboldo, *Le Feu*, 1566.

Paroles de paix en temps de guerre

En 1994, une guerre civile a déchiré le Rwanda où vivent deux peuples – les Hutus et les Tutsis-. Le génocide qui a touché les Tutsis a fait plus de 500 000 morts. Dans l'extrait suivant, un devin, sorte de sage africain, s'adresse dans un premier temps aux morts.

Qui suis-je pour oser franchir le seuil de votre douleur ? Qui suis-je pour troubler le cours de votre colère ?

Je suis le mendiant en quête de quelques vérités. Je suis celui qui vous demande d'accepter de donner une autre chance aux vivants. » (...)

Le devin s'adressa alors aux vivants en ces termes :

« Il faut à présent enterrer les morts selon les rites, enterrer leurs corps séchés, leurs ossements qui vieillissent à l'air libre, pour ne garder d'eux que la mémoire rehaussée de respect. La mémoire est comme l'épée trempée dans l'acier, comme la pluie dans le ventre de la sécheresse. Diadème posé sur la tête d'une personne éplorée, parure sur les épaules de la mère meurtrie de chagrin, habit de lumière pour embellir l'homme rompu par l'immensité de l'absence. (...)

Ce sont les morts eux-mêmes qui nous demandent de continuer à vivre, de recommencer les gestes, de redire les mots qu'ils ne peuvent plus prononcer.

Il faut jeter à terre tout le mal qui a été fait afin que les défunts puissent dormir en paix et que la vie s'allège du poids de notre culpabilité. (...) »

Puis la voix du devin se fit dure et sèche :

« Hommes, femmes, prenez garde au désir de vengeance et au cycle perpétuel de la violence et des représailles. Les morts ne sont pas en paix car vos cœurs sont encore percés de haine. Les cendres de la guerre ne sont pas éteintes.

Les signes sont de mauvais augure. Il ne faut pas se leurrer, le présent n'est pas satisfaisant. Trop d'injustices restent plantées dans le ventre du pays. Les jeunes paient pour les erreurs de leurs aînés. Des hordes d'adolescents, la mémoire incandescente, arpentent le pays. L'espoir est rare. Très peu croient en la naissance d'un autre avenir.

La réconciliation aboutira-t-elle un jour ?

Vous vivez ensemble mais regardez dans des directions opposées. Vous cohabitez pour survivre mais personne ne veut faire le premier pas.

Les signes le disent : la nation est en deuil. La douleur vient par vagues. Mais quand les vagues essaieront de vous engloutir, souvenez-vous que vous êtes maîtres de vos émotions. »

Sur ce, le devin tourna les talons et disparut entre les collines, les mille collines de ce pays.

Véronique TADJO, *L'Ombre d'Imana* (Actes Sud, 2000)

Joute oratoire

Hélène a été enlevée par Pâris. L'incident risque de déclencher une guerre entre Troie et les Grecs. Ulysse le Grec et Hector le Troyen se retrouvent pour parlementer, afin d'éviter la guerre.

Hector. – Et voilà le vrai combat, Ulysse.

Ulysse. – Le combat d'où sortira ou ne sortira pas la guerre, oui.

Hector. – Elle en sortira ?

Ulysse. – Nous allons le savoir dans cinq minutes.

Hector. – Si c'est un combat de paroles, mes chances sont faibles.

Ulysse. – Je crois que cela sera plutôt une pesée. Nous avons vraiment l'air d'être chacun sur le plateau d'une balance. Le poids parlera...

Hector. – Mon poids ? Ce que je pèse, Ulysse ? Je pèse un homme jeune, une femme jeune, un enfant à naître. Je pèse la joie de vivre, la confiance de vivre, l'élan vers ce qui est juste et naturel.

Ulysse. – Je pèse l'homme adulte, la femme de trente ans, le fils que je mesure chaque fois avec les encoches, contre le chambranle du palais... Mon beau-père prétend que j'abîme la menuiserie... Je pèse la volupté de vivre et la méfiance de la vie.

Hector. – Je pèse la chasse, le courage, la fidélité, l'amour.

Ulysse. – Je pèse la circonspection devant les dieux, les hommes et les choses.

Hector. – Je pèse le chêne Phrygien, tous les chênes phrygiens feuillus et trapus, épars sur nos collines avec nos bœufs frisés.

Ulysse. – Je pèse l'olivier.

Hector. – Je pèse le faucon, je regarde le soleil en face.

Ulysse. – Je pèse la chouette.

Hector. – Je pèse tout un peuple de paysans débonnaires, d'artisans laborieux, de milliers de charrues, de métiers à tisser, de forges et d'enclumes... oh ! pourquoi, devant vous, tous ces poids me paraissent-ils tout à coup si légers !

Ulysse. – Je pèse ce que pèse cet air incorruptible et impitoyable sur la côte et sur l'archipel.

Hector. – Pourquoi continuer ? La balance s'incline.

Ulysse. – De mon côté ? ...Oui, je le crois.

Hector. – Et vous voulez la guerre ?

Ulysse. – Je ne la veux pas. Mais je suis moins sûr de ses intentions à elle.

Hector. – Nos peuples nous ont délégués tous deux ici pour la conjurer. Notre seule réunion signifie que rien n'est perdu...

Jean Giraudoux, La Guerre de Troie n'aura pas lieu.

Si tu veux la paix, prépare la guerre.

Adage latin

Un soldat est un esclave en uniforme.

J. Donoso-Cortes

Je méprise profondément ceux qui aiment marcher en rang sur une musique : ce ne peut être que par erreur qu'ils ont reçu un cerveau; une moelle épinière leur suffirait amplement.

Albert Einstein

Pour qu'il y ait la paix dans le monde, il faut que les nations vivent en paix.

Pour qu'il y ait la paix entre les nations, les villes ne doivent pas se soulever l'une contre l'autre.

Pour qu'il y ait la paix dans les villes, les voisins doivent se comprendre.

Pour qu'il y ait la paix entre les voisins, il faut que l'harmonie règne au foyer.

Pour qu'il y ait la paix chez soi, il faut la trouver dans son propre cœur.

Lao-tseu, Chine, VI siècle avant J.-

Les horreurs sont supportables tant qu'on se contente de baisser la tête, mais elles tuent quand on y réfléchit.

Erich Maria Remarque

Les hommes peuvent gagner des batailles, mais l'Homme perd toujours la guerre.

Albert Jacquard

La paix est le seul combat qui vaille d'être mené.

Albert Camus

Quand les riches se font la guerre, ce sont les pauvres qui meurent.

Jean-Paul Sartre

La guerre est un mal qui déshonore le genre humain.

Fénelon

Bilan

Oral

- *Si vous avez participé à un exposé, dites quelles difficultés vous avez rencontrées concernant :*
 - La documentation ;
 - Le travail en équipe ;
 - La présentation de l'exposé (gestion du stress, gestion du temps, réactions de l'auditoire etc.)
- Qu'avez-vous fait pour surmonter ces difficultés ?

Lecture

- On n'oublie jamais les moments forts de son expérience d'élève. Quelles sont, lors des séances de lecture, les consignes auxquelles vous avez personnellement bien répondu ?
- Quels sont, en revanche, les problèmes que vous n'avez pas pu encore résoudre ? A quoi sont-ils dus selon vous ?
- Quelles sont les phrases d'auteurs que vous avez retenues pour enrichir vos productions orales et écrites ?

Étude de texte et essai

- Quels sont, maintenant, vos points forts à l'écrit ?
- Quels sont, en revanche, les problèmes que vous n'avez pas pu encore résoudre ? A quoi sont-ils dus selon vous ?
- Comment comptez-vous les surmonter ?



L'Homme et la science

- Prendre conscience des enjeux actuels de la science.
- Faire le bilan des apprentissages.

Science et conscience

- Faire le point sur certains exploits scientifiques
- Participer à un débat sur les progrès scientifiques et les problèmes qu'ils pourraient poser.

Supports

1. Le clonage

Deux techniques doivent être différenciées.

- **Le clonage d'embryons** consiste à obtenir plusieurs œufs identiques à partir d'un seul au tout début de sa division. C'est imiter artificiellement le phénomène naturel des vrais jumeaux.
- **Le clonage d'un individu** adulte, à la Dolly, est un bouleversement beaucoup plus radical de l'ordre naturel. On ne part plus ni de gamètes ni d'œufs mais de n'importe quelle cellule pour créer un nouvel individu.



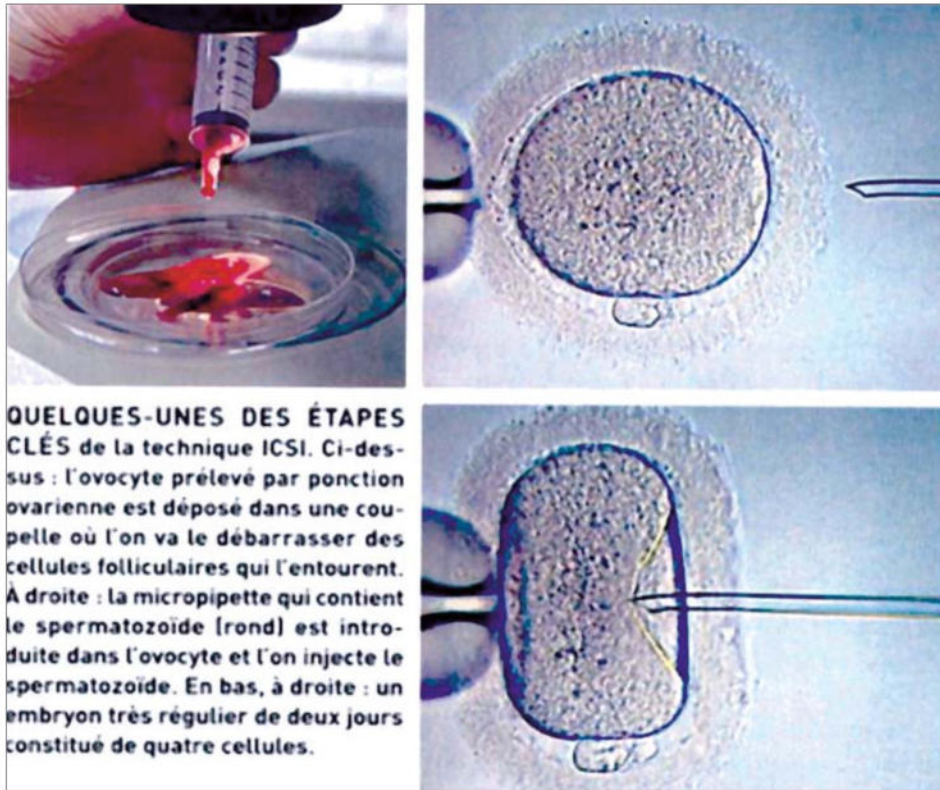
Dolly

2. La FIV

La FIV (fécondation in vitro) est une technique de procréation médicalement assistée. Un ovocyte est mis en présence de milliers de spermatozoïdes dans une éprouvette. L'un d'eux réussit à féconder l'ovocyte. (Le jeune embryon est alors implanté dans l'utérus.)

3. L'ICSI

L'ICSI (injection intra-cytoplasmique de spermatozoïde) est une technique qui consiste à injecter directement le spermatozoïde dans l'ovocyte pour le féconder.



4. Les O.G.M

Les O.G.M. (organismes génétiquement modifiés) sont des organismes dont le matériel génétique a été modifié par génie génétique, par exemple en introduisant de nouveaux gènes.

5. Caricature : le jour d'après



Pistes de réflexion

- Quels sont les exploits scientifiques les plus marquants de ces dernières années?
- Quelles sont les orientations actuelles de la recherche scientifique ?
- Quelles devraient être, selon vous, ses priorités?
- Les progrès scientifiques profitent-ils à tout le monde ?
- Certains progrès scientifiques posent des problèmes d'ordre éthique, environnemental etc. Citez-en quelques-uns.

Ressources linguistiques

- L'esprit scientifique, la rigueur scientifique
- Les sciences exactes, les sciences expérimentales, les sciences appliquées, les sciences humaines
- le réchauffement de la planète, l'émission des gaz, l'effet de serre, la fonte des glaciers, les bouleversements climatiques
- l'augmentation de l'espérance de vie, les progrès de la médecine, le dépistage précoce, la vaccination
- Les manipulations génétiques
- L'avancée scientifique, les défis, les percées, les découvertes, les inventions, les exploits...
- L'énergie nucléaire, les énergies renouvelables et le développement durable



La cause de ce qui n'est point

Bernard le Bovier de Fontenelle : (1657-1757) écrivain français qui doit sa célébrité à ses traités de vulgarisation scientifique, qui annonce l'esprit philosophique du 18^e siècle. Son œuvre la plus importante est : *Entretiens sur la pluralité des mondes*

1. Les Turcs avaient longtemps menacé l'Europe centrale.

2. En fait, la température y est constante : c'est par contraste avec la température extérieure que ces lieux paraissent chauds en hiver et froids en été.

Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait : mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en Médecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1505, l'Histoire de cette dent et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs¹. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux Chrétiens ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse, mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toute sorte de matière. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accroissent très bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été² ; de plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

Fontenelle, *Histoire des oracles*.

Lire et analyser

1. Fontenelle a construit ce texte en faisant alterner commentaires et anecdotes. Quelle est la partie qui est plus importante que l'autre ? Quelle conclusion peut-on tirer de ce constat ?

2. Quelle est l'erreur commise par les prétendus savants dans les deux anecdotes ?

3. Fontenelle ridiculise ces prétendus savants. Quels procédés utilise-t-il pour cela ?

4. Quels sont les principes qui, selon l'auteur, fondent la démarche scientifique ?

5. Les idées développées dans ce texte sont-elles encore valables ? Donnez des exemples.

Les mots pour le dire

1. Quels substantifs correspondent aux adjectifs suivants :

abstrait, illusoire, avéré, présumé, suspect, concret.

Reformulez la pensée de Fontenelle en utilisant quelques uns des substantifs obtenus

2. Vrai ou faux ?

- L'axiome doit être admis sans démonstration.
- Le théorème doit être admis sans démonstration
- Le postulat doit être admis sans démonstration

3. Complétez chacune des phrases suivantes avec l'un de ces mots : *déduction, induction, analogie, réfutation, hypothèse.*

- Une ... consiste à invalider les arguments de l'adversaire.

- On opère une ... lorsqu'on remonte des faits à la loi.

- Quand on établit une ressemblance entre deux phénomènes, on effectue une ...

- Supposer un fait c'est émettre une ...

- Aller du général au particulier c'est raisonner par...

Lire-écrire

Rédigez un court paragraphe dans lequel vous évoquez un fait dont la réalité n'est pas établie mais dont on prétend chercher la cause.

Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain

Autrefois, cela est certain, la grande masse du peuple était tenue dans l'ignorance et n'avait pas le temps de faire autre chose que travailler durement, manger frugalement et dormir. De nos jours, l'instruction est largement répandue. Et surtout les loisirs sont accordés à tous. L'usage qu'on en fait n'est peut-être pas toujours le meilleur. Du moins chacun a-t-il la possibilité qu'il n'avait pas jadis de se cultiver. Or, tout cela n'est concevable que dans la mesure où les machines permettent à l'humanité d'avoir un niveau de vie élevé, tout en consacrant moins d'heures au travail. Renoncez à l'industrialisation, et il faudra dire adieu aux congés payés, à l'école pour tous. Bref, la période préindustrielle impliquait l'impossibilité pour le peuple de participer à une culture qui restait nécessairement très aristocratique. Est-ce à cette situation que l'on veut revenir ?

D'ailleurs, si l'on condamne l'idée même de progrès, où s'arrêtera-t-on, et pourquoi n'irait-on pas jusqu'au bout de la logique impliquée dans cette attitude d'esprit ? L'invention du feu, et à plus forte raison celle de la métallurgie n'étaient-elles pas déjà un premier pas vers l'industrialisation ? La fondation des premiers villages, conséquence directe de la civilisation agricole, n'était-elle pas le prélude à l'urbanisation que certains déplorent aujourd'hui ? Retournons donc à l'âge des cavernes, revenons au paradis de l'homme de Cro-Magnon¹.

En face de cette position excessive, qui d'ailleurs n'est jamais franchement avouée, il serait difficile d'accepter le progrès technologique incontrôlé et d'en nier les conséquences parfois désastreuses. Nous avons déjà égrené le chapelet, récité la litanie², pollution, villes asphyxiantes, vie trépidante, travail stéréotypé, abrutissement par les médias, loisirs fabriqués, bruit, murs de béton, primauté de la vie matérielle, course au confort, éloignement de la nature.

Mais la science et les technologies qui, d'une manière ou d'une autre, sont derrière les réalisations porteuses de telles nuisances ne sont-elles pas, si l'on veut bien s'y appliquer, capables d'y apporter remède ? Ça et là, nous pouvons constater qu'avec certains investissements les usines peuvent cesser de polluer l'air et l'eau, que les villes nouvelles peuvent être plaisantes, que la télévision est capable d'offrir de bonnes émissions, que le confort n'exclut pas la pensée féconde, que les perfectionnements techniques permettent de lutter contre le bruit et qu'on peut construire sans gâcher les plus beaux paysages.

En définitive, quand on accepte et même quand on magnifie le progrès scientifique et technique, ce n'est pas nécessairement d'un progrès sauvage et non maîtrisé que l'on parle, mais au contraire d'un perfectionnement qualitatif aussi bien que quantitatif de nos moyens de vivre mieux. Il serait juste de critiquer non pas l'avancement de nos connaissances, mais l'utilisation qu'on en fait. Il ne faut pas, comme l'on dit familièrement, jeter le bébé avec l'eau du bain.

Jean CAZENEUVE, *La raison d'être*, 1982.

1. Cro-Magnon :

site préhistorique de Dordogne en France où furent découverts les ossements fossiles d'hommes ayant vécu au paléolithique (30 000 ans environ avant J.-C.).

2. Litanie :

longue énumération

Lire et analyser

1. Le premier paragraphe est construit sur une comparaison entre la vie d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Que nous apprend cette comparaison ?
2. L'auteur s'adresse ici aux détracteurs des progrès scientifiques et techniques. Quels sont les indices textuels qui le montrent ?
3. A la fin du deuxième paragraphe, l'auteur écrit : « revenons au paradis de l'homme de Cro-Magnon. » Que pensez-vous de l'emploi du mot paradis dans cette phrase ? A quels autres procédés d'écriture l'auteur a-t-il recours pour donner plus de force à son argumentation ?
4. L'auteur reconnaît pourtant que la science et la technologie peuvent avoir parfois des conséquences néfastes. Selon lui, qui en est le véritable responsable ?
5. Le dernier paragraphe résume bien le point de vue de l'auteur. Quel est ce point de vue ? Qu'en pensez-vous ?
6. Comment comprenez-vous la dernière phrase du texte ?

Les mots pour le dire

1. « la période **préindustrielle**... »
 - **Précisez le sens de cet adjectif en vous aidant de sa composition.**
 - Repérez dans la liste suivante les mots formés avec le préfixe « pré » :
préopératoire, présélection, présence, préscolaire, prédire, pressentir, présidentiel, préhistorique, prédestiné.
 - «Préindustriel» s'oppose à «postindustriel». Précisez le sens de ce dernier adjectif.
 - Dans la liste précédente, quels sont les mots qui acceptent le préfixe « post » ?

2. autour du mot « science »

Voici quelques mots et expressions de la même famille :

Omniscient, à bon escient, sciemment, scientificité, scientisme, prescience.

Vérifiez dans le dictionnaire le sens de chacun d'eux et employez-les dans des phrases.

3. Complétez les phrases suivantes par l'un des deux mots donnés entre parenthèses :

- Rien ni personne n'a réussi à enrayer ... du virus H5N1 de la grippe aviaire. (le progrès/la progression)
- Des praticiens européens se sont penchés, le 23 mars 2007, sur les derniers(ères)... concernant les différentes méthodes qui permettent de suivre l'évolution de la sclérose en plaques et l'efficacité des traitements. (avancements, avancées)
- Les vagues successives de grippe aviaire ont accéléré... des systèmes d'élevage dans de nombreux pays. (le modernisme, la modernisation)

Lire-écrire

L'usage que l'on fait de certaines découvertes scientifiques peut parfois se révéler néfaste. Rédigez un court paragraphe dans lequel vous illustrerez cette idée par un exemple de votre choix. Terminez votre paragraphe par la phrase : « Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. »

L'expression de l'opinion

Entraînement

Texte

La science n'a pas empêché les guerres, les violences, les injustices ; elle les a même rendues plus aiguës. Les avantages acquis grâce à elle paraissent contrebalancés par les inconvénients. Chaque progrès semble se payer, parfois chèrement, par des désavantages majeurs. La physique des particules nous a instruits de la structure de la matière ; nous en avons profité pour créer l'arme nucléaire (...)

Alors, oubliant les conséquences heureuses du prodigieux essor de la science, beaucoup ne virent que des aspects négatifs. La déception s'est traduite par un doute, voire un véritable désenchantement.

Et pourtant, la science et les connaissances accumulées par la recherche sont a priori parfaitement neutres, bien qu'elles soient toujours étroitement liées à des motivations politiques. Leurs conséquences comme leurs applications sont bonnes ou mauvaises selon la volonté de ceux qui les convertissent en moyens d'action. On ne reprochera pas à Henri Becquerel d'avoir découvert la radioactivité, sous prétexte que deux villes japonaises ont été détruites, une cinquantaine d'années plus tard, par des explosions atomiques. Ni à Zeider d'avoir synthétisé un produit chimique qui a empoisonné les oiseaux, après avoir, sous le nom de D.D.T., sauvé des millions d'hommes de maladies transmises par les insectes.

En réalité, pour que notre civilisation renaisse sous une forme nouvelle, il faut d'abord étendre nos connaissances. Le paradoxe de la science... est qu'il n'y a qu'une réponse à ses méfaits et à ses périls : encore plus de science, écrit Romain Gary.

Jean DORST, *La Force du vivant*, 1981.

Questions

- Que pense Jean Dorst des progrès scientifiques ? En quoi la citation de Romain Gary illustre-t-elle son propos ?
- Retrouvez les articulateurs que Jean Dorst utilise pour développer sa pensée et structurer son texte.
- Relevez les éléments linguistiques (adjectifs évaluatifs, verbes et adverbes modalisateurs) qui permettent de saisir la complexité du problème posé.

Exercices

■ Exercice 1

Texte :

Tenez, je vous ferai ici un petit conte pour bien accuser la pensée que je vous propose, et qui est, en somme, l'entrée du genre humain dans une phase de son histoire où toute prévision devient- par cela seul qu'elle est prévision- une chance d'erreur, une production suspecte de notre esprit.

Veillez donc supposer que les plus grands savants qui ont existé jusque vers la fin du 18ème siècle, les Archimède et les Newton, les Galilée et les Descartes, étant assemblés en quelque lieu des Enfers, un messager de la Terre leur apporte une dynamo et la leur donne à examiner à loisir. On leur dit que cet appareil sert aux hommes qui vivent à produire du mouvement, de la lumière ou de la chaleur. Ils regardent ; ils font tourner la partie mobile de la machine. Ils la font démonter, en interrogent et en

mesurent toutes les parties. Ils font, en somme, tout ce qu'ils peuvent... Mais le courant leur est inconnu, l'induction leur est inconnue ; ils n'ont guère l'idée que de transformations mécaniques. « A quoi servent ces fils embobinés ? », disent-ils. Ils doivent conclure à leur impuissance.

Ainsi, tout le savoir et tout le génie humain réunis devant ce mystérieux objet, échouent à en découvrir le secret, à deviner le fait nouveau qui fut apporté par Volta et ceux que révélèrent Ampère, Ørsted, Faraday et les autres [...]

En somme, nous avons le privilège - ou le grand malheur - d'assister à une transformation profonde, rapide, irrésistible, totale de toutes les conditions de la vie et de l'action humaines. Elle amorce sans doute un certain avenir, mais un avenir que nous ne pouvons absolument pas imaginer.

Paul Valéry, *Œuvres*.

Questions :

1. Résumez l'opinion de Paul Valéry en une ou deux phrases. Quelle est la fonction du « petit conte » de la dynamo à ce propos ?
2. Dans quel paragraphe l'opinion de l'auteur est-elle surtout perceptible ? Quels sont les divers moyens linguistiques qui permettent de la saisir dans toutes ses nuances ?
3. Qu'est-ce qui, dans la démarche argumentative choisie, rappelle le texte de Fontenelle?

■ Exercice 2

Relevez dans les énoncés suivants les termes qui servent à exprimer l'opinion :

1. Certains s'imaginent que les progrès scientifiques garantiront dans un proche avenir le bonheur de l'humanité.
2. Les philosophes des Lumières ont estimé que combattre les préjugés était une des tâches des intellectuels.
3. L'homme moderne s'enivre de dissipation. Abus de vitesse, abus de lumière, abus de toniques, de stupéfiants, d'excitants.
4. A ce discours alarmiste, nous pourrions faire l'objection suivante : il existe tout de même des hommes de bonne volonté.
5. Je ne dis pas que l'observation soit inutile ; elle est au contraire indispensable.
6. L'inculture moderne est plus difficile à cerner que celle d'autrefois. Chacun admet aujourd'hui, sur cette planète fascinée par les communications de masse, que le niveau culturel global s'est élevé et que le nombre de personnes scolarisées n'a jamais été aussi élevé.

Repères

l'expression de l'opinion

Il ne faut pas confondre l'expression d'une opinion avec une simple impression ou une affirmation gratuite. Exprimer une opinion, c'est formuler ce que l'on pense soit :

- en revendiquant nettement cette opinion:

(à mon avis, je crois, il est certain que etc.)

ex : Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené.

Camus

- en adoptant l'opinion d'autrui :

approuver, partager le point de vue de etc.

- en réfutant une opinion qu'on désapprouve:

au contraire, en revanche, il est inadmissible, dénoncer, contester etc.

ex : En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction

Camus

Remarque

Une opinion peut aussi être implicitement exprimée et ce, à travers les connotations, l'ironie etc.

■ *Exercice 3*

Voici quelques points de vue sur la science.

1. La science n'est pas vraiment capable de percer certains mystères de la nature.
2. La connaissance scientifique est la seule capable de donner une explication précise des phénomènes naturels.
3. La science n'a pas de patrie.

Choisissez l'un de ces points de vue et dites ce que vous en pensez.

■ *Exercice 4*

Pensez-vous que la science et la technique déshumanisent l'individu ou qu'au contraire, elles le libèrent de contraintes naturelles qu'il a longtemps subies ?

Quel que soit votre point de vue, exprimez-le dans un court paragraphe en vous appuyant sur des exemples précis.



Fontenelle méditant sur la pluralité des mondes

L'étude de texte

- Faire le bilan des apprentissages

A. Adéquation de la réponse et pertinence des indices relevés

■ Exercice 1

Texte

L'homme ne peut observer les phénomènes qui l'entourent que dans des limites très restreintes ; le plus grand nombre échappe naturellement à ses sens, et l'observation simple ne lui suffit pas. Pour étendre ses connaissances, il a dû amplifier, à l'aide d'appareils spéciaux, la puissance de ses organes, en même temps qu'il s'est armé d'instruments divers qui lui ont servi à pénétrer dans l'intérieur des corps pour les décomposer et en étudier les parties cachées. Il y a ainsi une gradation nécessaire à établir entre les divers procédés d'investigation ou de recherche qui peuvent être simples ou complexes : les premiers s'adressent aux objets les plus faciles à examiner et pour lesquels nos sens suffisent ; les seconds, à l'aide de moyens variés, rendent accessibles à notre observation des objets ou des phénomènes qui sans cela nous seraient toujours demeurés inconnus, parce que dans l'état naturel ils sont hors de notre portée. L'investigation, tantôt simple, tantôt armée et perfectionnée, est donc destinée à nous faire découvrir et constater les phénomènes plus ou moins cachés qui nous entourent.

Claude Bernard, Introduction à la médecine expérimentale ; 1865.

Voici une question de compréhension possible sur ce texte et l'ébauche de deux réponses différentes.

Question :

Les phénomènes que l'on cherche à étudier sont, d'après Claude Bernard, de deux types. Lesquels ? Quelles en sont les implications au plan de la recherche ?

Ébauche de la réponse 1

- Les phénomènes que l'homme ne peut observer que dans des limites très restreintes, les phénomènes plus ou moins cachés qui nous entourent et les parties cachées du corps
- Les objets les plus faciles à examiner et pour lesquels nos sens suffisent.

Ébauche de la réponse 2

- Les phénomènes observables et dont l'étude ne nécessite pas une instrumentation particulière
- Les phénomènes qui échappent à nos sens et dont l'étude nécessite amplification des organes (vue, ouïe) et divers instruments permettant d'étudier la composition des parties cachées des corps

Questions :

1. Laquelle des deux réponses vous semble n'avoir été construite qu'après la lecture attentive de tout le texte ? Pourquoi ?
2. « Les phénomènes que l'homme ne peut observer que dans des limites très restreintes » est un élément de réponse puisé dans le texte. Il constitue une partie de la première réponse. Quelle confusion révèle-t-il à votre avis ? Pourquoi ?

Consigne :

Rédigez la réponse à la question en vous aidant de l'ébauche retenue.

■ Exercice 2

Texte

Une conférence contre l'effet de serre

Le diagnostic des scientifiques est désormais clair : oui, la Terre est entrée dans une phase de changement climatique dû au réchauffement de la planète ! Oui, les activités humaines – l'énergie, l'industrie et les transports (gaz carbonique), les modes de production agricole (méthane), la réfrigération (Fréon) – sont en grande partie responsables du phénomène ! La moyenne des températures est à la hausse ; les accidents climatiques – inondations, sécheresses, cyclones et incendies - se multiplient ; la fonte des glaciers de montagnes se confirme, de même que la montée du niveau des mers.

Jusqu'où ce dérèglement ira-t-il ? Après de vives polémiques, les scientifiques sont désormais à peu près d'accord sur les conclusions des deux rapports du Groupe intergouvernemental d'étude sur les changements climatiques (GIECC, plus de 2 000 scientifiques réunis par les Nations unies) : si l'humanité continuait de rejeter sans discernement dans l'atmosphère ces gaz qui piègent la chaleur solaire réfractée par le sol – provoquant un réchauffement et perturbant le cycle des pluies -, on s'orienterait alors vers la submersion d'îles comme les Maldives ou Samoa, l'inondation de deltas surpeuplés comme ceux du Nil ou du Gange, la destruction d'écosystèmes côtiers, la fragilisation des populations des littoraux, l'extension vers le nord tempéré des zones arides et semi-arides, déstabilisant les cultures et l'alimentation.

Ces experts estiment que, même si les émissions se stabilisent, les températures vont néanmoins augmenter au cours du siècle de deux à trois degrés, soit autant en 100 ans qu'au cours des 10 000 dernières années. Jamais l'espèce humaine n'aura connu un choc aussi brusque.

Le Monde, « Dossiers et documents », décembre 1997.

Consigne 1 :

Lisez la question posée sur cet article de journal et dites laquelle des deux réponses proposées est adéquate. Justifiez votre réponse.

Questions :

Que se passerait-il, d'après les scientifiques, au cas où on n'arrêterait pas l'émission des gaz au rythme actuel ?

1ère réponse :

au cas où on n'arrêterait pas l'émission des gaz au rythme actuel, le dérèglement dû au réchauffement de la planète entraînerait des catastrophes comme la submersion d'îles, l'inondation de deltas, la destruction d'écosystèmes côtiers, la fragilisation des populations des littoraux et l'extension des zones arides et semi-arides.

2ème réponse :

au cas où on n'arrêterait pas l'émission des gaz au rythme actuel, il y aurait un changement climatique de la planète. Ce changement dû au réchauffement de la planète entraînerait la multiplication des inondations, des sécheresses, des cyclones et des incendies. La fonte des glaciers de montagnes se confirmerait, de même que la montée du niveau des mers.

Consigne 2 :

Réécrivez la réponse adéquate en remplaçant, dans la partie soulignée, les noms par des verbes et en faisant attention au mode à utiliser.

■ Exercice 3

Texte

En résumé, il me semble que rien ne peut être plus profitable pour un jeune naturaliste qu'un voyage dans les pays lointains. Il aiguise, tout en la satisfaisant en partie, cette ardeur, ce besoin de savoir qui, selon Sir J. Herschel, entraîne tous les hommes. La nouveauté des objets, la possibilité du succès communique aux jeunes savants une nouvelle activité. En outre, comme un grand nombre de faits isolés perdent bientôt tout intérêt, il se met à comparer et arrive à généraliser. D'autre part, il faut bien le dire, comme le voyageur séjourne bien peu de temps dans chaque endroit, ses descriptions ne peuvent comporter des observations détaillées. Il s'ensuit, et tout cela m'a souvent coûté cher, que l'on est toujours disposé à remplacer les connaissances qui vous font défaut par des hypothèses peu fondées.

Mais ce voyage m'a causé des joies si profondes, que je n'hésite pas à recommander à tous les naturalistes, bien qu'ils ne puissent espérer trouver des compagnons aussi aimables que les miens, de courir toutes les chances et d'entreprendre des voyages par terre s'il est possible ou sinon de longues traversées. On peut être certain, sauf dans des cas extrêmement rares, de ne pas avoir de bien grandes difficultés à surmonter et de ne pas courir de bien grands dangers. Ces voyages enseignent la patience et font disparaître toute trace d'égoïsme ; ils apprennent à choisir par soi-même et à s'accommoder de tout ; ils donnent en un mot, les qualités qui distinguent les marins. Les voyages enseignent bien un peu aussi la méfiance, mais on découvre en même temps combien il y a de gens à l'excellent cœur, toujours prêts à vous rendre service, bien qu'on ne les ait jamais vus ou qu'on ne doive jamais les revoir.

Charles Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, 1839.

Voici des phrases extraites du texte de Darwin dont la construction syntaxique peut présenter des difficultés de compréhension. Il vous faut résoudre ces difficultés pour pouvoir retenir les informations essentielles.

Phrase 1

« Il aiguise, tout en la satisfaisant en partie, cette ardeur, ce besoin de savoir qui, selon Sir J. Herschel, entraîne tous les hommes. »

Questions :

Repérez le complément d'objet direct du verbe « aiguise ».

Quel nom le pronom personnel « la » remplace-t-il ?

Quel rapport l'auteur établit-il entre « cette ardeur » et « ce besoin » ?

Phrase 2

« Il s'ensuit, **et tout cela m'a souvent coûté cher**, que l'on est toujours disposé à remplacer les connaissances qui vous font défaut par des hypothèses peu fondées. »

Question

Déplacez la partie soulignée et réécrivez la phrase.

Phrase 3

« Mais ce voyage m'a causé des joies si profondes, que je n'hésite pas à recommander à tous les naturalistes, bien qu'ils ne puissent espérer trouver des compagnons aussi aimables que les miens, de courir toutes les chances et d'entreprendre des voyages par terre s'il est possible ou sinon de longues traversées. »

Questions

Quel est le complément d'objet direct du verbe « recommander » ?
Pourquoi, à votre avis, vous pose-t-on cette question de syntaxe ?

Phrase 4

« On peut être certain, sauf dans des cas extrêmement rares, de ne pas avoir de bien grandes difficultés à surmonter et de ne pas courir de bien grands dangers. »

Questions

Faites les remarques nécessaires sur la construction syntaxique de cette phrase et dites si les difficultés et les dangers rencontrés lors des voyages sont une règle générale ou une exception tellement rare qu'il ne faudrait, peut-être, même pas en envisager l'éventualité.

Consigne :

Relisez le texte à la lumière des remarques faites sur la construction syntaxique des quatre phrases puis rédigez la réponse à la question de compréhension suivante :

Dans ce texte est-il question uniquement de l'impact des voyages sur la formation scientifique des naturalistes ? Justifiez votre réponse par des indices textuels précis.

■ Exercice 4

Texte

Nous approchons de l'escadre¹, dont les lourds cuirassés, sur une seule ligne, semblent des tours de guerre bâties en pleine mer. (...) Je veux visiter le Courbet², qui passe pour le type le plus parfait de notre marine.

Rien ne donne l'idée du labeur humain, du labeur minutieux et formidable de cette petite bête aux mains ingénieuses comme ces énormes citadelles de fer qui flottent et marchent, portent une armée de soldats, un arsenal d'armes monstrueuses, et qui sont faites, ces masses, de petits morceaux ajustés, soudés, forgés, boulonnés, travail de fourmis et de géants, qui montre en même temps tout le génie et toute l'impuissance et toute l'irréparable barbarie de cette race si active et si faible qui use ses efforts à créer des engins pour se détruire elle-même.

Ceux d'autrefois, qui construisaient avec des pierres des cathédrales en dentelle, palais féeriques pour abriter des rêves enfantins et pieux, ne valaient-ils pas ceux d'aujourd'hui, lançant sur la mer des maisons d'acier qui sont les temples de la mort ?

Guy de Maupassant, *Sur l'eau et autres récits méditerranéens*

Questions

Comparaison et métaphore, accumulation et opposition, répétition et insistance sont des procédés d'écriture utilisés par Maupassant dans ce court extrait. Montrez que tous ces procédés visent à renforcer la même idée et qu'ils contribuent à produire le même effet sur le lecteur.

B. Construction de la réponse et correction linguistique

■ Exercice 1

Texte

Etonnamment, la diffusion de l'attitude scientifique, à base de doute et de remise en question, semble s'accompagner dans nos cultures d'un développement des croyances les plus grossières, les plus infantiles, les plus irrationnelles. Influencés par une société où les mages et les « voyants » font fortune, les enfants sont capables, dans le même discours, de montrer qu'ils ont parfaitement compris la structure du système solaire, avec ses planètes gravitant autour du Soleil, et d'évoquer l'influence de la position de Saturne à l'instant de leur naissance sur leurs « dons » intellectuels ou sur leur future réussite amoureuse ou professionnelle. Cette pensée prélogique ruine les fondements mêmes d'une attitude vraiment scientifique, c'est-à-dire respectueuse des observations et développée grâce à un raisonnement rigoureux. La laisser se développer en estimant qu'elle disparaîtra spontanément tant elle est ridicule est une stratégie pleine de dangers, semblable à celle d'un conquérant qui laisserait derrière lui, sans les soumettre, des villes ennemies intactes dont les garnisons seraient prêtes à sortir de leurs remparts et à attaquer ses arrières.

Albert JACQUARD, *L'Equation du nénuphar*, 1997.

Questions

1. Albert Jacquard constate la coexistence de deux façons de penser qui caractérisent la société des temps modernes. Lesquelles ?
2. Quel rôle joue la comparaison qui se trouve à la fin de l'extrait ?

Consigne :

Rédigez les réponses aux deux questions ci-dessus.

Soumettez votre travail à l'appréciation de l'un de vos camarades.

Améliorez vos réponses à la lumière des remarques faites.

■ Exercice 2

Texte

Une certaine conception du monde place dans le passé l'âge d'or de l'humanité. Tout aurait été donné gratuitement à l'homme dans le paradis terrestre, et tout serait au contraire pénible et vicié de nos jours. Jean-Jacques Rousseau a donné une couleur populaire et révolutionnaire à cette croyance, qui est restée vive au cœur de l'homme moyen : ainsi l'on entend parler de la vertu des produits « naturels » et bien des Français croient que la vie d'autrefois était plus « saine » qu'aujourd'hui.

En réalité, tous les progrès actuels de l'histoire et de la préhistoire confirment que la nature naturelle est une dure marâtre pour l'humanité. Le lait « naturel » des vaches « naturelles » donne la tuberculose, et la vie « saine » d'autrefois faisait mourir un enfant sur trois avant son premier anniversaire. Et des deux qui restaient, dans les classes pauvres, un seul dépassait, en France encore et vers 1800, l'âge de 25 ans. A une humanité sans travail et sans technique, le globe terrestre ne donne qu'une vie limitée et végétative : quelques centaines de millions d'individus subsistant animalelement dans quelques régions subtropicales.

Jean FOURASTIE, *Pourquoi nous travaillons.*

Questions

1. Qu'est-ce qui montre dans le premier paragraphe que l'auteur n'adhère pas à l'idée selon laquelle l'âge d'or de l'histoire humaine est situé dans un passé lointain ?
2. Quels arguments et quels exemples l'auteur invoque-t-il pour justifier son point de vue ?

Exercice 3

Texte

René Leriche est l'un des plus grands chirurgiens de son temps ; professeur à la faculté de médecine de Lyon, il succède à Charles NICOLLE au collège de France et y détient la chaire de médecine expérimentale

Pour ne pas se laisser aller à oublier l'intérêt du malade, pour ne pas dépasser ce qui lui est permis, il faut que la chirurgie conserve le souci de l'humain, le chirurgien demeurant le serviteur compréhensif et respectueux de l'homme malade. Tout chirurgien doit avoir le sentiment profond du respect dû par chacun de nous à la personne humaine.

J'ai cherché un mot pour désigner ce que je voulais exprimer ainsi... Celui d'humanisme s'est imposé à moi, humanisme : élan de l'homme vers l'homme, recherche de chacun dans sa vérité.

Je sais bien que, dans la tradition, le mot d'humanisme a une tout autre signification et ne devrait s'entendre que d'une attitude voulue de l'intelligence. Mais de nos jours mêmes, au terme d'une longue méditation, la conception humaniste s'est affirmée plus large que jamais. Elle prend désormais pour objet l'homme tout entier, l'homme individu, dans les œuvres de son esprit, dans les mouvements de son intelligence et de son cœur, dans ses inquiétudes, ses espoirs, dans son aspiration à la vie. C'est donc bien un courant de pensée que l'on peut faire passer au travers de la chirurgie.

En fait, cet humanisme, c'est celui que tout médecin sent s'éveiller en lui au contact de la souffrance et de la misère des hommes.

C'est lui qui permet au chirurgien d'être proche du malade tourmenté, proche sans effort... C'est lui seul qui peut maintenir la chirurgie dans sa ligne droite, car il est la seule éthique qui puisse fixer pour chacun de nous, la limite des droits et l'étendue des devoirs.

Malheureusement, nos facultés de médecine ne s'en inquiètent guère. Sans doute, à l'hôpital, chaque jour, des maîtres de haute conscience prêchent l'humanisme par leur exemple. Mais le cadre de leurs leçons vécues est parfois tellement inhumain que l'idée se dilue. Dans nos hôpitaux, tout choque l'humanisme : la promiscuité des corps, l'impudeur des voisinages, le contact permanent avec la souffrance, l'indifférence devant la mort.

C'est pourquoi il y a lieu de dire les devoirs que la pensée humaniste impose aux chirurgiens, pour que la chirurgie soit vraiment à la mesure de l'homme.

René LERICHE (1879-1955)

Questions

1. Pour René Leriche, le chirurgien doit faire preuve d'humanisme dans l'exercice de son métier. En quoi consiste précisément cet humanisme ?
2. Certains grands chirurgiens font spontanément preuve d'humanisme. Est-ce suffisant ?

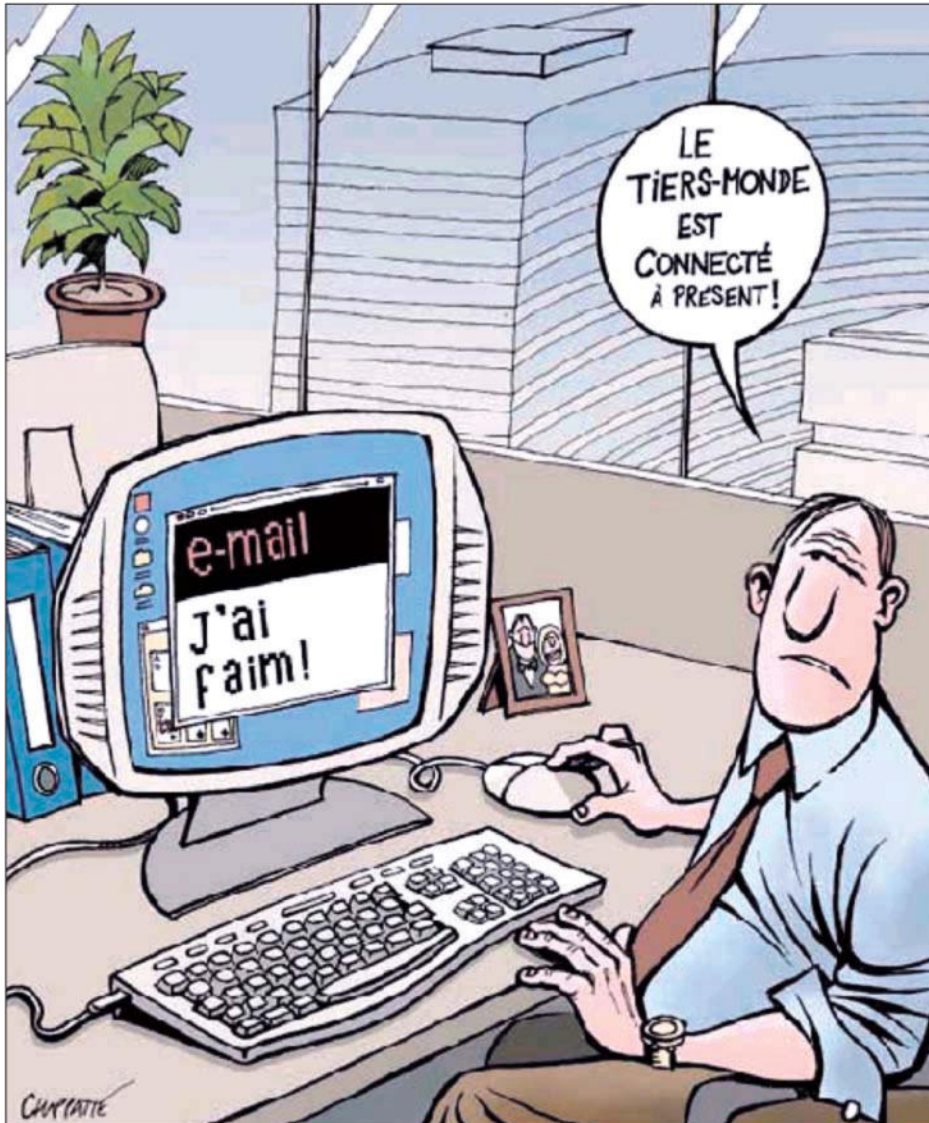
Consignes :

1. Rédigez les réponses aux deux questions ci-dessus.
2. Procédez à l'évaluation de vos productions (à deux ou en petits groupes) en vous aidant de la grille suivante :

	oui	non	
		Erreurs relevées	Corrections proposées
Les phrases sont liées entre elles			
La construction syntaxique des phrases est correcte			
Le vocabulaire utilisé est adéquat			
L'orthographe est correcte			

3. Réécrivez vos réponses.

Lire une caricature



Analyser et interpréter

1. Que voit-on au premier plan et à l'arrière-plan ?
2. Où se passe la scène ? Quelle est la portée symbolique des lieux représentés ?
3. Commentez l'e-mail reçu et la bulle. Quelle conclusion peut-on en tirer ?
4. A votre avis, le personnage a-t-il « bien reçu le message » ?
5. Quelles sont les deux couleurs dominantes ? Qu'est-ce qui explique ce choix ?
6. Que dénonce l'auteur de cette caricature ?

Les beaux jours des pirates informatiques

Malgré la multiplication des antivirus en tout genre, jamais nos ordinateurs n'ont été aussi menacés par les infections informatiques. Loin de s'améliorer, la situation se dégrade inexorablement...

Depuis 1999, le monde est confronté à un nouveau type d'épidémies. Comme pour la grippe, les responsables sont des virus. Mais leur génome est fait de lignes de code et non de matériel génétique, et les victimes sont des ordinateurs et non des êtres vivants.

Plusieurs épidémies ont déjà eu une ampleur planétaire : Melissa (1999), Iloveyou (2 000), CodeRed, Sircam, Nimda et BadTrans (2001), Klez, BugBear (2002), Blaster (2003) et Sasser (2004). La plupart ont entraîné un fort ralentissement du réseau Internet et ont occasionné des dégâts (pertes de production, heures de travail etc.) estimés à plusieurs milliards de dollars à chaque fois.

Depuis 2004, ces grandes épidémies semblent avoir disparu. L'activité virale aurait-elle cessé ? Pas du tout : le nombre de nouveaux codes malveillants reste aussi élevé que par le passé – entre 600 et 1200 par mois. Mais la menace a pris un nouveau visage, se faisant plus discrète et plus pernicieuse. Les infections se propagent plus rapidement, au point que les antivirus sont systématiquement pris de court (un processus de mise à jour réclame au minimum douze heures). L'accélération est due à de nouvelles techniques de recherche des adresses IP à infecter. A titre d'exemple, citons le ver Slammer. En janvier 2003, il lui a fallu trente minutes pour atteindre les quatre coins de la planète : selon des résultats obtenus dès l'année suivante, un tel ver aurait besoin, avec ces nouvelles techniques, de seulement quelques secondes pour aboutir au même résultat(...)

Doit-on se résigner à notre vulnérabilité ? La réalité est plus complexe et surprenante : les techniques antivirales véritablement efficaces existent, mais elles ne sont pas commercialement viables. Pourquoi ? Parce qu'elles

imposent de consacrer peu ou prou toute la puissance de l'ordinateur à l'antivirus... Conscients des faiblesses de leurs adversaires, les programmeurs de codes malveillants ont développé des techniques de lutte « anti-antivirales ». Celles-ci reposent sur trois « piliers » : la furtivité, le polymorphisme et le blindage.

Travailler sur la furtivité c'est permettre au code malveillant de se déployer sans se faire repérer. Il peut faussement déclarer des secteurs du disque dur comme défectueux pour s'y dissimuler : répertoriés comme inutilisables, ils ne peuvent plus être contrôlés par le système d'exploitation. Il peut aussi effacer lui-même sa présence de la liste des processus. Exemple : le Virus Stealth, qui « dérobe » de la mémoire vive au système et s'y cache ensuite.

Le polymorphisme est une technique destinée à contourner la recherche de signatures. Le code se transforme en permanence afin de limiter le nombre d'éléments fixes. Ces « mutations » - pour poursuivre l'analogie avec les virus biologiques- se produisent soit via des techniques de réécriture (une même action pouvant être réalisée par des codes différents), soit par le chiffrement des codes.

En fin, le blindage consiste à doter le code de fonctionnalités qui vont perturber ou retarder son analyse par l'antivirus. Le code malveillant dispose ainsi de plus de temps pour agir et retarde d'autant la mise à jour de l'antivirus. Un virus comme Whale a nécessité, en 1991, plusieurs jours d'analyse (un code très élaboré pourrait en demander autant aujourd'hui).

Eric Filiol, *Les Dossiers de la Recherche* N° 26
(février-avril 2007)

Lire et analyser

1. Dans le premier paragraphe, il est question d'une comparaison. Laquelle ? Vous semble-t-elle pertinente ? Pourquoi ?
2. Cet article est structuré selon des indications temporelles précises. Relevez-les et dites ce qui caractérise chacune des périodes évoquées.
3. La lutte contre les pirates informatiques s'avère de plus en plus difficile. Expliquez pourquoi.
4. Reformulez plus simplement les définitions de la furtivité, du polymorphisme et du blindage.
5. Que laisse entendre le titre de cet article quant à l'avenir du piratage informatique ?

Les mots pour le dire

1. Que désigne chaque mot des couples suivants :

- Piratage / piraterie
- Programmeur / programmeur
- Former / formater
- Intertexte / hypertexte
- Information / informatique

2. Faites correspondre chaque mot à la définition qui lui convient.

Mots :

Robotique, monétique, bureautique, domotique productique.

Définitions :

Informatique de la production, informatique de l'entreprise, informatique des machines automatisées, informatique bancaire, informatique de l'habitation.

3. Chacun des termes suivants est formé à partir des mots donnés entre parenthèses.

Précisez le sens de chacun d'eux.

- modem (modulateur – démodulateur)
- infographie (informatique – graphie)
- progiciel (produit – logiciel)
- didacticiel (didactique – logiciel)
- néthique (net – éthique)

4. Associez chaque mot à la définition qui lui convient.

Mots :

Internaute, algorithme, pixel, cybernétique.

Définitions :

Ensemble des règles opératoires propres à un calcul, science relative aux communications automatisées, le plus petit élément d'une image enregistrée, navigateur sur le W.W.W.

Lire - écrire

Résumez les trois derniers paragraphes en vous aidant des indications suivantes :

- La furtivité consiste à...
- Travailler sur le polymorphisme c'est...
- Le blindage est une technique

Les mérites de la science



François JACOB :
médecin, biologiste et
généticien français né en
1920. Prix Nobel de
médecine en 1965.

Principales œuvres :
*La logique du vivant et Le
jeu des possibles.*

1. Le Dr Frankenstein :

personnage de film qui a créé, à
partir d'organes prélevés sur
des cadavres, une créature
monstrueuse assoiffée de sang.

2. Le Dr Folamour :

personnage de film représentant
un ancien officier nazi qui
voulait détruire le monde par
l'arme nucléaire et ne sauver
qu'une élite dans des abris anti-
atomiques.

3. Idoine : appropriée.

Depuis quelques années, on fait beaucoup de reproches aux scientifiques. On les accuse d'être sans cœur et sans conscience, de ne pas s'intéresser au reste de l'humanité ; et même d'être des individus dangereux qui n'hésitent pas à découvrir des moyens de destruction et de coercition terribles et à s'en servir. C'est leur faire beaucoup d'honneur. La proportion d'imbéciles et de malfaisants est une constante qu'on retrouve dans tous les échantillons d'une population, chez les scientifiques comme chez les agents d'assurances, chez les écrivains comme chez les paysans, chez les prêtres comme chez les hommes politiques. Et malgré le Dr Frankenstein¹ et le Dr Folamour², les catastrophes de l'histoire sont le fait moins des scientifiques que des prêtres et des hommes politiques.

Car ce n'est pas seulement l'intérêt qui fait s'entretuer les hommes. C'est aussi le dogmatisme. Rien n'est aussi dangereux que la certitude d'avoir raison. Rien ne cause autant de destruction que l'obsession d'une vérité considérée comme absolue. Tous les crimes de l'histoire sont des conséquences de quelque fanatisme. Tous les massacres ont été accomplis par vertu, au nom de la religion vraie, du nationalisme légitime, de la politique idoine³, de l'idéologie juste ; bref au nom du combat contre la vérité de l'autre, du combat contre Satan. Cette froideur et cette objectivité qu'on reproche si souvent aux scientifiques, peut-être conviennent-elles mieux que la fièvre et la subjectivité pour traiter certaines affaires humaines. Car ce ne sont pas les idées de la science qui engendrent les passions. Ce sont les passions qui utilisent la science pour soutenir leur cause. La science ne conduit pas au racisme et à la haine. C'est la haine qui en appelle à la science pour justifier son racisme. On peut reprocher à certains scientifiques la fougue qu'ils apportent parfois à défendre leurs idées. Mais aucun génocide n'a encore été perpétré pour faire triompher une théorie scientifique. A la fin de ce XXe siècle, il devrait être clair pour chacun qu'aucun système n'expliquera le monde dans tous ses aspects et tous ses détails. Avoir contribué à casser l'idée d'une vérité intangible et éternelle n'est peut-être pas l'un des moindres titres de gloire de la démarche scientifique.

François JACOB, *Le Jeu des possibles*, 1981.

Lire et analyser

1. Quels sont les principaux reproches faits aux scientifiques ?
2. Quelle est la thèse défendue par l'auteur ? Quels arguments invoque-t-il pour défendre cette thèse ?
3. Quel est d'après la dernière phrase le grand mérite de la démarche scientifique ?
4. Que pensez-vous de la stratégie argumentative développée par l'auteur ?
5. Partagez-vous son point de vue ? Pourquoi ?

Les mots pour le dire

1. La formation des mots savants

- En vous aidant du tableau et des repères qui suivent, précisez le sens des mots que vous ne connaissez pas.

Composants	sens	Exemples
Bio	Vie	Biologie
Auto	Soi-même	Automate
Biblio	Livre	Bibliographie
Algie	Douleur	antalgique
Logie	Science	géologie
Géo	Terre	géométrie
Iso	Égal	isocèle
Hydro	Eau	déshydratation
Homo	Semblable	homologue
Hélio	Soleil	héliotrope
Gone	Angle	polygone
Photo	Lumière	photosynthèse
Télé	Distance	télécommunication
Thermo	Chaleur	thermomètre
Tome	Couper	anatomie
Mètre	Mesure	chronomètre
physio	nature	physiologie

- Trouvez au moins un autre exemple pour chacun des composants proposés.

2. Après avoir vérifié le sens des mots suivants, dites s'il s'agit d'une théorie scientifique ou non.

- biologie / bioéthique
- astronomie / astrologie
- chimie / alchimie
- écologie / écosystème
- ethnologie / ethnique

Repères

La formation des mots « savants »

exemples :

- idéologie (du latin *idea* = idée + *logos* du grec = science)
- génocide (du grec *genos* = race + *cide* du latin = qui tue)

Les mots « savants » sont généralement composés à partir d'éléments empruntés au grec (et parfois au latin) qui fonctionnent soit comme préfixes soit comme suffixes. La voyelle de liaison est en général un « o ».

3. Choisissez parmi les mots proposés celui qui convient pour compléter les phrases suivantes :

insémination, eugénisme, bioéthique, géocentrique, révolution copernicienne, héliocentrique

- La (...) se préoccupe des problèmes juridiques et moraux liés aux avancées de la procréation médicalement assistée.
- L'(...) naturelle est la forme la plus courante de la reproduction sexuée.
- L'(...) consiste à pratiquer une sélection artificielle des gènes.
- On appelle (...) le changement opéré dans les mentalités par les conceptions scientifiques de l'astronome polonais Nicolas Copernic.
- A la Renaissance, on est passé d'une vision (...) à une vision (...) de l'univers.

Lire - écrire

Reformulez l'idée contenue dans la dernière phrase du texte et illustrez-la par un exemple précis.

L'enfer et la raison



Albert CAMUS
(1913-1960),
écrivain français né
en Algérie. Prix
Nobel en 1960.
Principales œuvres :
L'Étranger, *La
Peste*, *Caligula*.

Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

Ces découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin. Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pittoresque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable.

Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance. Et ce peut être après tout le prétexte d'une édition spéciale. Mais ce devrait être plus sûrement le sujet de quelques réflexions et de beaucoup de silence.

Qu'on nous entende bien. Si les Japonais capitulent après la destruction d'Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjouissons. Mais nous nous refusons à tirer d'une aussi grave nouvelle autre chose que la décision de plaider plus énergiquement encore en faveur d'une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites et aux moyennes nations, où la guerre, fléau devenu définitif par le seul effet de l'intelligence humaine, ne dépendra plus des appétits ou des doctrines de tel ou tel Etat.

Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison.

Albert CAMUS, *Combat*, 8 août 1945, recueilli dans *Actuelles I*, Ed. Gallimard.

Lire et analyser

1. Dans quel contexte historique cet article a-t-il été écrit ?
2. Dans le premier paragraphe, l'événement en question est perçu de deux manières différentes. Dites lesquelles en vous appuyant sur les champs lexicaux correspondants.
3. Que pense l'auteur de la manière dont l'événement est relaté ? Relevez les phrases qui le montrent
4. Quel message Camus veut-il faire passer en rédigeant cet article ? Quelle est, à votre avis, la phrase qui résume le mieux ce message ?
5. A quels procédés d'écriture Camus a-t-il recours pour donner plus de force à son article ?

Les mots pour le dire

1. « **plaider** ... en faveur d'une véritable société internationale. »
 - Remplacez le verbe plaider par un synonyme.
 - Donnez deux substantifs correspondant à ce verbe et employez-les dans des phrases.

2. *plaidoyer, accusation, éloge, réquisitoire, défense, plaidoirie*

- Dites si chacun de ces noms exprime une prise de position hostile ou favorable.

- Résumez en une ou deux phrases l'opinion de Camus en vous aidant de quelques-uns de ces noms.

3. « ...entourer ces terribles révélations ... n'est pas **supportable**. »

Classez les adjectifs suivants du moins grave au plus grave :

Supportable, intolérable, fautif, admissible.

Lire-écrire

« ... suicide collectif ou utilisation intelligente des conquêtes scientifiques » ?

Certaines découvertes scientifiques peuvent paraître inquiétantes. Choisissez-en une et dites pourquoi.

L'exposé

La science : enjeux et perspectives

Sujets possibles :

- Science et bien-être matériel
- Réchauffement de la planète et ses conséquences
- Priorités de la recherche scientifique
- Exode des cerveaux

Ressources

Adresses utiles :

- la recherche @ presse-info.fr
- WWW.cas.org/SCIFINDER/SCOLAR/
- WWW.yearofplanetearth.org

Personnes ressources :

Enseignants, médecins, ingénieurs agronomes...

Indications méthodologiques :

(Voir Module 4 Page 174)

- Préparation de l'exposé
- Présentation de l'exposé
- Discussion

Grille d'évaluation

		-	+
Voix	Articuler distinctement		
	Avoir un bon débit		
	Varié et adapter son intonation		
Attitude	Regarder l'assistance		
	Parler avec conviction		
	Recourir au non-verbal		
Contact	Annoncer son plan		
	Être détaché de ses notes		
	Rester dans le sujet		
	Avoir de la présence		
	Gérer son temps		
	Répondre par des phrases complètes		
	Conclure		

L'essai

- Faire le bilan des apprentissages

Exercice 1.

Voici deux sujets d'essai :

Sujet 1 :

Jean Cazeneuve écrit : « Renoncez à l'industrialisation, et il faudra dire adieu aux congés payés, à l'école pour tous. »

Qu'en pensez-vous ?

Sujet 2 :

Au lendemain du bombardement d'Hiroshima, Albert Camus écrit : « la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. »

Partagez-vous ce point de vue ?

Consigne 1 :

Identifiez parmi les problématiques suivantes celle qui se rapporte au sujet 1 et celle qui se rapporte au sujet 2.

- ▣ Les progrès de la science profitent-ils à tous les hommes ?
- ▣ Le rythme des progrès scientifiques s'est-il accéléré au cours de ces dernières années ?
- ▣ Les découvertes scientifiques ont-elles résolu tous les problèmes de l'humanité ?
- ▣ Les progrès scientifiques ont-ils contribué à l'amélioration des conditions de vie ?
- ▣ Le développement industriel dépend-il seulement des découvertes scientifiques ?
- ▣ L'usage que l'on fait de certaines découvertes scientifiques respecte-t-il l'éthique et la morale ?
- ▣ La recherche scientifique contribue-t-elle au développement des arts ?

Consigne 2 :

Choisissez l'un des deux sujets et trouvez des arguments et des exemples pouvant étayer la problématique correspondante.

Consigne 3 :

Choisissez dans les textes étudiés (textes de lecture, textes supports en étude de texte et en langue) et dans la page des citations des phrases pouvant ajouter de la crédibilité à vos propos.

Exercice 2.

Après avoir précisé la problématique de l'un des deux sujets proposés, construisez un plan détaillé intégrant des exemples et des citations.

Sujet 1 :

« C'est sans doute une belle et grande idée que celle qui considère toutes les sciences et tous les arts formant un ensemble, un tout indivisible, ou comme les rameaux d'un même tronc, unis par une origine commune, plus étroitement encore par le fruit qu'ils sont tous également destinés à produire : le perfectionnement et le bonheur de l'homme. »

Expliquez et commentez cette affirmation de J.J. Cabanis en illustrant vos idées par des exemples précis.

Sujet 2 :

Claude Bernard écrit : « Un poète contemporain a caractérisé ce sentiment de la personnalité de l'art et de l'impersonnalité de la science par ces mots : l'art, c'est moi ; la science, c'est nous. »

En quoi, selon vous, la connaissance artistique se distingue-t-elle de la connaissance scientifique ?

Vous développerez à ce propos un point de vue argumenté illustré d'exemples précis.

Exercice 3.

Choisissez l'un des quatre sujets traités et rédigez votre réponse.

Procédez à l'évaluation de vos productions (à deux ou en petits groupes)

La Valeur humaine de la science

J'ai essayé de montrer ce qu'est la Science, cette vie de l'esprit, cet effort constant d'adaptation à la réalité, effort souvent douloureux et difficile, mais toujours inlassablement renouvelé. Quel en est le sens profond, quels en sont l'origine et les mobiles, la valeur ou les dangers ; dépend-il enfin de nous de le suspendre ou de l'orienter ?

Pour tenter de répondre à ces questions, je voudrais tout d'abord souligner deux aspects dans les services que la science peut rendre aux hommes : la possibilité qu'elle donne d'une libération matérielle et aussi, plus importante à mon sens, la possibilité d'une libération spirituelle, la première préparant la seconde, celle-là étant le moyen pour la fin qu'est celle-ci ; l'une et l'autre étant intervenues d'ailleurs dès l'origine pour déterminer et stimuler l'effort. Il est bien certain que le point de vue utilitaire, le souci d'agir sur la matière et de développer des techniques de plus en plus efficaces et de plus en plus savantes est, en partie au moins, à l'origine de nos connaissances. La chimie, en particulier, a beaucoup profité des progrès de la métallurgie (...)

Seulement, fait significatif, l'expérience nous montre que même pour obtenir des résultats vraiment nouveaux et féconds en matière de technique et d'applications de la science, c'est la recherche la plus désintéressée, la plus éloignée de toute préoccupation d'utilité immédiate, qui se montre parfois la plus efficace. C'est en se laissant guider avant tout par le souci de comprendre que le savant découvre par surcroît les possibilités d'action les plus importantes, les plus imprévues se montrant toujours les plus efficaces. Les exemples abondent. Les applications de l'électricité dont nous sommes si fiers et qui pénètrent aujourd'hui dans tous les détails de notre existence, qui ont permis, par la découverte et par le maniement d'un fluide invisible, de douer notre planète d'un système nerveux et de supprimer les distances entre les nations, sont issues de travaux de Coulomb, de Volta, de Faraday, d'Ampère, dont le but exclusif était d'analyser et de comprendre la nature profonde des manifestations électriques. C'est la découverte, pour des raisons entièrement spéculatives, de l'induction électromagnétique par Faraday, qui a rendu possible, grâce à la dynamo, cette électrification du monde qui est en passe de transformer complètement les conditions de notre vie matérielle. Aucune recherche immédiatement orientée vers le but pratique de la transmission de la force à distance n'aurait trouvé le détour qu'a révélé, sans l'avoir cherché, la spéculation pure sur la nature de l'électricité et sur le mystère connexe de l'aimant.

Un autre exemple, plus significatif encore et plus récent, nous est donné par cette admirable radiotechnique qui nous permet de communiquer instantanément par la parole et bientôt de voir à toute distance. Elle est issue d'une divination de Maxwell qui, prolongeant Ampère et Faraday, a réussi, en introduisant un terme nouveau dans une équation différentielle, à donner une expression complète des lois de l'électromagnétisme et à découvrir le lien profond qui existe entre la lumière et l'électricité. Il a prévu ainsi l'existence de ces ondes dont Hertz a fait ensuite une réalité expérimentale avec, pour conséquences imprévues, les applications merveilleuses dont la série n'est pas encore achevée.

Il est bien certain que la recherche pour elles-mêmes de la téléphonie ou de la télévision entre les antipodes, sans aucun lien matériel, aurait légitimement passé pour une entreprise folle et n'aurait eu aucune chance d'aboutir. C'est en cherchant, au contraire, à comprendre le monde qu'on trouve le plus sûr moyen de féconder l'action. Sans aucun doute, la meilleure politique au point de vue de l'utilité technique consiste à favoriser la recherche la plus pure et la plus désintéressée.

C'est là une raison de penser, à côté d'autres que je rappellerai plus loin, que le mouvement de l'esprit pour chercher à comprendre — la sainte curiosité — est véritablement l'activité profonde qui fait naître la science et qui en féconde les applications.

Paul Langevin, *la Valeur humaine de science*,
Paris, Éditions de l'Union Rationaliste, 1962.

Ce que sera demain

Le 5 avril 1894 Marcellin Berthelot, que ses découvertes sur les synthèses chimiques avaient rendu célèbre, prit la parole au banquet de la Chambre syndicale des produits chimiques. Imaginant les progrès que pourrait réaliser la science en l'espace d'un siècle, il traça une esquisse de ce que serait vraisemblablement la Terre en l'an 2000.

On a souvent parlé de l'état futur des sociétés humaines ; je veux à mon tour les imaginer, telles qu'elles seront en l'an 2000, au point de vue chimique bien entendu.

Dans ce temps-là, il n'y aura plus dans le monde ni agriculture, ni pâtres, ni laboureurs ; le problème de l'existence par la culture du sol aura été supprimé par la chimie. Il n'y aura plus de mines de charbon de terre, ni d'industries souterraines, ni par conséquent de grèves de mineurs ; le problème des combustibles aura été supprimé par le concours de la chimie et de la physique.

(...) Qui dit source d'énergie calorifique ou électrique, dit source d'énergie chimique. Avec une telle source, la fabrication de tous les produits chimiques devient facile, économique, en tout temps, en tout lieu, en tout point de la surface du globe.

C'est là que nous trouverons la solution économique du plus grand problème qui relève de la chimie, celui de la fabrication des produits alimentaires. En principe, il est déjà résolu ; la synthèse des graisses et des huiles est réalisée depuis quarante ans, celle des sucres et des hydrates de carbone s'accomplit de nos jours. Ainsi le problème des aliments, ne l'oublions pas, est un problème chimique. Le jour où l'énergie sera obtenue économiquement, on ne tardera guère à fabriquer des aliments de toutes pièces, avec le carbone emprunté à l'acide carbonique, avec l'hydrogène pris à l'eau, avec l'azote et l'oxygène tirés de l'atmosphère.

Ce que les végétaux ont fait jusqu'à présent, à l'aide de l'énergie empruntée à l'univers ambiant, nous l'accomplissons bien mieux d'une façon plus étendue et plus parfaite que ne le fait la nature ; car telle est la puissance de la synthèse chimique.

Un jour viendra où chacun emportera pour se nourrir sa petite tablette azotée, sa petite motte de matière grasse, son petit morceau de fécule ou de sucre, un petit flacon d'épices aromatiques, accommodés à son goût personnel : tout cela fabriqué économiquement et en quantités inépuisables par nos usines ; tout cela indépendant des saisons irrégulières, de la pluie ou de la sécheresse, de la chaleur qui dessèche les plantes, ou de la gelée qui détruit l'espoir de fructification ; tout cela enfin exempt de ces microbes pathogènes, origine des épidémies et ennemis de la vie humaine.

Ce jour-là, la chimie aura accompli dans le monde une révolution radicale dont personne ne peut mesurer la portée, il n'y aura plus ni champs couverts de moissons, ni vignobles, ni prairies remplies de bestiaux. L'homme gagnera en douceur et en moralité, parce qu'il cessera de vivre par le carnage et la destruction des créatures vivantes. Il n'y aura plus de distinction entre les régions fertiles et les régions stériles. Peut-être même que les déserts de sable deviendront le séjour de prédilection des civilisations humaines, parce qu'ils sont plus salubres que ces alluvions empestées et ces plaines marécageuses, engraisées de putréfaction, qui sont aujourd'hui les sièges de notre agriculture.

BERTHELOT, *Science et Morale.*

La conquête spatiale

Quel est donc aujourd'hui l'avenir de l'activité spatiale ? Va-t-elle périr du désenchantement qui menace toute grande entreprise lorsqu'elle n'a pas su maîtriser sa croissance ? Je ne le crois pas, et ce serait un grand dommage pour l'humanité quand bien même d'autres malheurs plus évidents la menacent. Les trois décennies écoulées nous ont immensément appris et offert de puissants outils pour gérer notre vaisseau Terre. En trois mots : voir, communiquer, connaître.

D'abord, l'essentiel peut-être : une vision globale de la Terre. Que seraient l'écologie ou la préoccupation de l'environnement si chacun, petit ou grand, n'avait désormais en tête l'image de sa planète bleue, fragile, rare, flottant dans l'espace, étroit village cosmique ? Bien sûr, la science décline ensuite cette image d'Epinal selon toute la complexité de ses disciplines, qui touchent à l'air (météo, sciences de l'atmosphère), l'eau (les océans), le feu (le volcanisme), la terre (les séismes, la dérive des continents). Suivent ensuite les applications à la pêche, aux forêts, à l'irrigation, au développement urbain ; la liste est longue et ne cesse de croître.

Ensuite, la communication. Ce secteur est devenu une activité économique comme une autre, un marché rentable, avec en perspective l'équipement des automobiles en téléphone, les échanges mondiaux de données à la vitesse de la lumière : une révolution aujourd'hui sur la finance, demain sur le télétravail intercontinental. Un réseau touffu d'images télévisées entoure la biosphère, créant ce que l'on pourrait nommer une iconosphère.

Troisièmement, le savoir, et tout particulièrement notre connaissance de l'Univers. Sans pouvoir en décrire ici toutes les merveilles, retenons les prodigieuses images des planètes voisines, volcans de Io ou de Vénus, canyons de Mars, orages de Jupiter, océans de glace probables sur Titan, anneaux déliés de Neptune et puis, au-delà, la triangulation de notre galaxie, l'émission de rayons X par les trous noirs, le fond cosmique, l'exploration in situ du système solaire, la capture des photons par les télescopes spatiaux pour déchiffrer dans ces messages lointains une information cachée à l'homme depuis toujours. Ces trois thèmes si féconds n'ont requis que des robots pour l'essentiel conçus entre 1960 et 1980. La puissance de l'informatique décuplera ou centuplera demain l'intelligence artificielle de ces machines.

Pierre LENA, *Le Monde des débats*, février 1994.

Marie Curie

Marie Curie, (1867-1934), est une physicienne française d'origine polonaise, dont le nom reste attaché à la découverte de la radioactivité. Elle fut la première femme à obtenir deux fois le prix Nobel : prix de physique en 1903 et prix de chimie en 1911. Elle fut également la première femme à occuper le poste de professeur de physique générale à la Sorbonne.

Marie Sklodowska naît le 7 novembre 1867 à Varsovie dans une famille d'enseignants. En 1891, elle vient à Paris où elle s'inscrit à la Sorbonne. Elle y obtient brillamment sa licence de physique en 1893. Elle rencontre Pierre Curie en 1894 et l'épouse un an plus tard.


La radioactivité

Aussitôt après son mariage, elle s'engage dans des travaux de recherche et s'intéresse aux résultats de Wilhelm Röntgen qui vient de découvrir les rayons X et à ceux de Henri Becquerel qui a mis en évidence, en 1896, un rayonnement similaire émis par l'uranium. Grâce aux techniques qui résultent du travail de Pierre Curie, elle analyse les rayonnements de la pechblende, minéral riche en uranium. Elle découvre que celui-ci rayonne de manière beaucoup plus intense que l'uranium lui-même et en déduit l'existence d'éléments plus radioactifs. Marie Curie est la première à utiliser le terme radioactif pour caractériser les éléments susceptibles d'émettre des rayonnements.

En 1898, avec son mari qui est maintenant étroitement associé à ses travaux, elle annonce la découverte de deux nouveaux éléments : le polonium (qu'elle baptise ainsi en référence à son pays d'origine) et le radium. Pendant les quatre années suivantes, dans un abri de bois des plus rudimentaires, Marie et Pierre Curie doivent traiter plusieurs tonnes de pechblende pour en extraire une fraction de gramme de sel de radium. Marie présente l'ensemble de ces résultats dans sa thèse qui est soutenue le 25 juin 1903. Ces travaux ont un retentissement considérable. Ils sont immédiatement couronnés par le prix Nobel de physique 1903, qu'elle partage avec Pierre Curie et avec Henri Becquerel.

La solitude et la lutte

Pierre Curie meurt accidentellement en 1906. Marie lui succède à la chaire de physique générale à la Sorbonne et poursuit ses recherches sur la radioactivité. Ses travaux se focalisent sur la découverte des éléments radioactifs et sur l'étude de leurs propriétés. Par ailleurs, elle dépense beaucoup d'énergie pour promouvoir l'exploitation du phénomène de radioactivité dans divers domaines, en particulier dans le domaine thérapeutique. En dépit de la reconnaissance scientifique internationale qui consacre ses travaux par un prix Nobel de chimie, en 1911, pour la découverte du polonium et du radium, l'entrée à l'Académie des sciences lui est refusée. De nombreux obstacles sont dressés sur la route de Marie Curie. Elle doit mener un combat courageux contre le sectarisme et la maladie, mais n'en continue pas moins son travail acharné. En 1914, elle crée l'Institut du radium à Paris. Elle participe ensuite à la fondation de l'Institut Curie. Pendant la Première Guerre mondiale, sur le front, elle organise le premier service radiologique mobile.



A partir de 1922, elle est appelée à siéger au Comité de la coopération intellectuelle de la Société des Nations. Elle poursuivra ses activités avec une grande énergie jusqu'à ce qu'une anémie résultant d'une trop longue exposition aux rayonnements l'emporte le 4 juillet 1934. Marie Curie est l'auteur d'un grand nombre d'articles et d'ouvrages, parmi lesquels on peut citer : *Recherches sur les substances radioactives* publié en 1904 et le *Traité de radioactivité* paru en 1910.

Après sa mort, sa fille, Irène Joliot-Curie, qui obtiendra, en 1935, avec son mari, Frédéric Joliot, le prix Nobel de chimie, écrira une biographie de sa mère, *Madame Curie*, publiée en 1938. En 1995, les cendres de Marie et Pierre Curie ont été transférées au Panthéon. Marie Curie est la première femme à recevoir, pour ses mérites, une telle distinction.

Étrange époque, où il est plus facile de désintégrer l'atome que de vaincre un préjugé.

Einstein

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme

Rabelais

La conscience sans la science est inutile.

Pr. Jean Bernard

Dans l'ordre des faits, ce qui n'est pas expérimental n'est pas scientifique.

Ernest Renan

On connaît contre une connaissance antérieure.

Gaston Bachelard

La science n'a pas de patrie ; je ne te demande pas quelle est ta patrie, mais quelle est ta souffrance..

Louis Pasteur

Ignorance est mère de tous les maux.

Rabelais

Le savant n'est pas l'homme qui fournit les réponses ; c'est celui qui pose les vraies questions.

Claude Levi-Strauss.

Un savant qui ne serait que savant est un mutilé mental .

Louis Leprince-Ringuet

Les sciences, séparées des lettres, demeurent machinales et brutes, et les lettres, privées des sciences, sont creuses.

Anatole France

On fait de la science avec des faits, comme on fait une maison avec des pierres ; mais une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison.

Poincaré

Bilan

Fiche des acquis

Oral

À l'oral, maintenant, je peux

.....

.....

.....

Lecture

En lecture, mes points forts sont

.....

.....

.....

.....

.....

Écrit

À l'écrit, je suis capable maintenant de

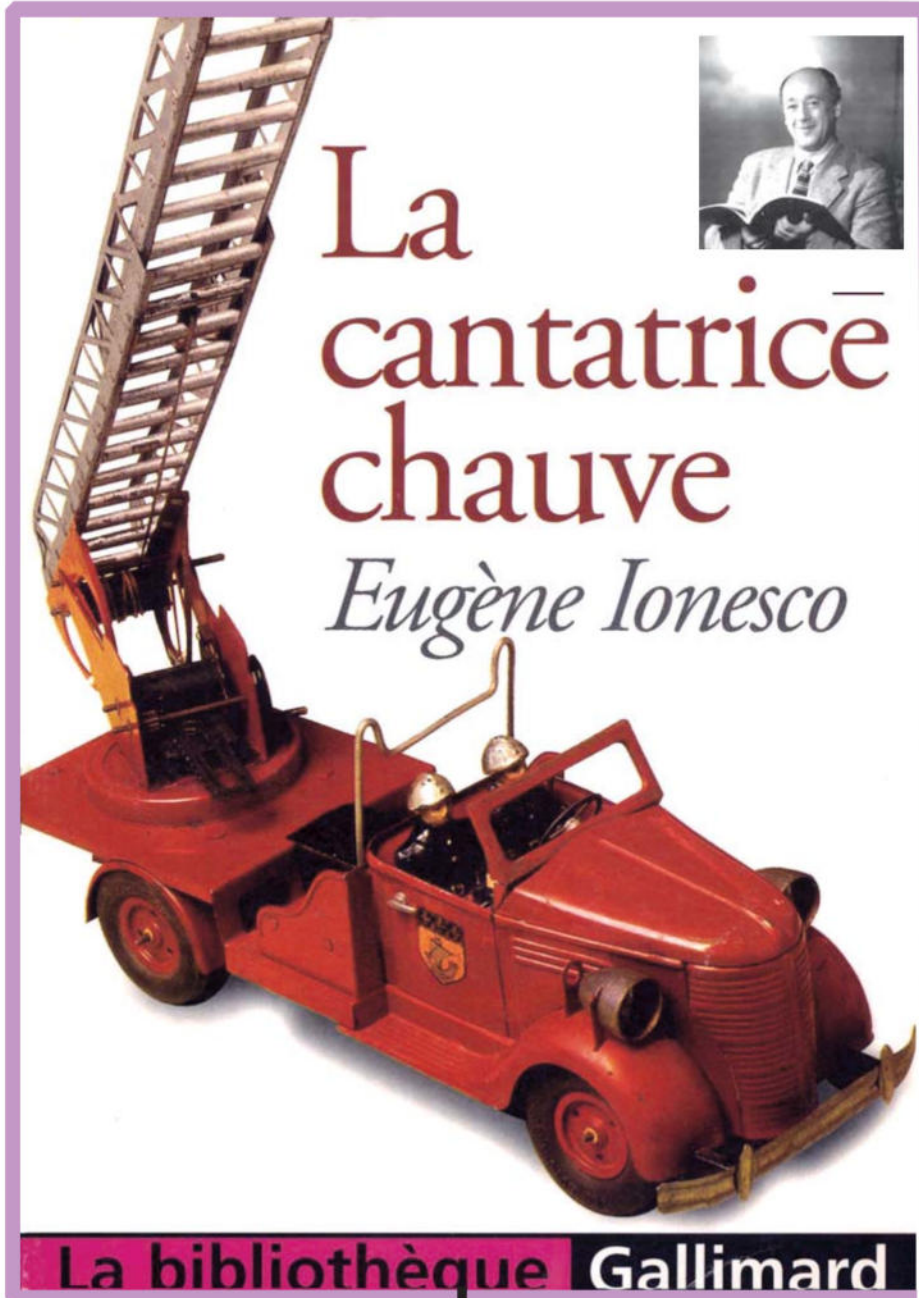
.....

.....

.....

Conseil :

Gardez ce document pour les jours où tout cela ne sera plus que ... Souvenirs et nostalgie !



Avant la lecture

Se documenter sur :

Le contexte historique

- le totalitarisme stalinien et le goulag soviétique
- la guerre d'Espagne (1936 - 1939)

- la Seconde Guerre Mondiale
- la menace atomique et le bombardement d'Hiroshima
- le nazisme
- la littérature de l'absurde
- l'existentialisme
- la crise des valeurs après la deuxième guerre mondiale

SCÈNE PREMIERE

Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. Smith, Anglais, dans son fauteuil et ses pantoufles anglais, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite moustache grise, anglaise. A côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, Mme Smith, Anglaise, raccommode des chaussettes anglaises. un long moment de silence anglais. La pendule anglaise frappe dix-sept coups anglais.

MME SMITH. – Tiens, il est neuf heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith.

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MME SMITH. – Les pommes de terre sont très bonnes avec le lard, l'huile de la salade n'était pas rance. L'huile de l'épicier du coin est de bien meilleure qualité que l'huile de l'épicier d'en face, elle est même meilleure que l'huile de l'épicier du bas de la côte. Mais je ne veux pas dire que leur huile à eux soit mauvaise.

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MME SMITH. – Pourtant, c'est toujours l'huile de l'épicier du coin qui est la meilleure...

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MME SMITH. – Mary a bien cuit les pommes de terre, cette fois-ci. La dernière fois elle ne les avait pas fait cuire. Je ne les aime que lorsqu'elles sont bien cuites.

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MME SMITH. – Le poisson était frais. Je m'en suis léché les babines. J'en ai pris deux fois. Non, trois fois. Ça me fait aller aux cabinets. Toi aussi tu en as pris trois fois. Cependant, la troisième fois tu en as pris moins que les deux premières fois, tandis que moi j'en ai pris beaucoup plus. J'ai mieux mangé que toi, ce soir. Comment ça se fait ? D'habitude, c'est toi qui manges le plus. Ce n'est pas l'appétit qui te manque.

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MME SMITH. – Cependant, la soupe était peut-être un peu trop salée. Elle avait plus de sel que toi. Ha ! ha ! ha ! Elle avait aussi trop de poireaux et pas assez d'oignons. Je regrette de ne pas avoir conseillé à Mary d'y ajouter un peu d'anis étoilé. La prochaine fois, je saurai m'y prendre.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

MME SMITH. – Notre petit garçon aurait bien voulu boire de la bière, il aimera s'en mettre plein la lampe, il te ressemble. Tu as vu à table, comme il visait la bouteille ? Mais moi, j'ai versé dans son verre de l'eau de la carafe. Il avait soif et il l'a bue. Hélène me ressemble : elle est bonne ménagère, économe, joue du piano. Elle ne demande jamais à boire de la bière anglaise. C'est comme notre petite fille qui ne boit que du lait et ne mange que de la bouillie. Ça se voit qu'elle n'a que deux ans. Elle s'appelle Peggy.

La tarte aux coings et aux haricots a été formidable. On aurait bien fait peut-être de prendre, au dessert, un petit verre de vin de bourgogne australien mais je n'ai pas apporté le vin à table afin de ne pas donner aux enfants une mauvaise preuve de gourmandise. Il faut leur apprendre à être sobre et mesuré dans la vie.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

MME SMITH. –Mrs. Parker connaît un épicier roumain, nommé Popesco Rosenfeld, qui vient d'arriver de Constantinople. C'est un grand spécialiste en yaourt. Il est diplômé de l'école des fabricants de yaourt d'Andrinople. J'irai demain lui acheter une grande marmite de yaourt roumain folklorique. On n'a pas souvent des choses pareilles ici, dans les environs de Londres.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

MME SMITH. – Le yaourt est excellent pour l'estomac, les reins, l'appendicite et l'apothéose. C'est ce que m'a dit le docteur Mackenzie-King qui soigne les enfants de nos voisins, les Johns. C'est un bon médecin. On peut avoir confiance en lui. Il ne recommande jamais d'autres médicaments que ceux dont il a fait l'expérience sur lui-même. Avant de faire opérer Parker, c'est lui d'abord qui s'est fait opérer du foie, sans être aucunement malade.

M. SMITH. – Mais alors comment se fait-il que le docteur s'en soit tiré et que Parker en soit mort ?

MME SMITH. – Parce que l'opération a réussi chez le docteur et n'a pas réussi chez Parker.

M. SMITH. – Alors Mackenzie n'est pas un bon docteur. L'opération aurait dû réussir chez tous les deux ou alors tous les deux auraient dû succomber.

MME SMITH. – Pourquoi ?

M. SMITH. – Un médecin consciencieux doit mourir avec le malade s'ils ne peuvent pas guérir ensemble. Le commandant d'un bateau périt avec le bateau, dans les vagues. Il ne lui survit pas.

MME SMITH. – On ne peut pas comparer un malade à un bateau.

M. SMITH. – Pourquoi pas ? Le bateau a aussi ses maladies ; d'ailleurs ton docteur est aussi sain qu'un vaisseau ; voilà pourquoi encore il devait périr en même temps que le malade comme le docteur et son bateau.

MME SMITH. – Ah ! Je n'y avais pas pensé... C'est peut-être juste... et alors, quelle conclusion en tires-tu ?

M. SMITH. – C'est que tous les docteurs sont des charlatans. Et tous les malades aussi. Seule la marine est honnête en Angleterre.

MME SMITH. – Mais pas les marins.

M. SMITH. – Naturellement.

Pause.

M. SMITH, *toujours avec son journal.* – Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi à la rubrique de l'état civil, dans le journal, donne-t-on toujours l'âge des personnes décédées et jamais celui des nouveau-nés ? C'est un non-sens.

MME SMITH. – Je ne me le suis jamais demandé !

Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.

M. SMITH, *toujours dans son journal.* – Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

MME SMITH. – Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH. – Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

MME SMITH. – Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH. - Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

MME SMITH. – Dommage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH. – C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

MME SMITH. – La pauvre Bobby.

M. SMITH. – Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

MME SMITH. – Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH. – Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

MME SMITH. – Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle était belle ?

M. SMITH. – Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

MME SMITH. – Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH. – Le printemps prochain, au plus tard.

MME SMITH. – Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH. – Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

MME SMITH. – Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

MME SMITH. – C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH. – Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

MME SMITH. – Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH. – Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

MME SMITH. – Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH. – Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

MME SMITH. – Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH. – Oui, un cousin de Bobby Watson.

MME SMITH. – Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH.. – De quel Bobby Watson parles-tu ?

MMESMITH. – De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH. – Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

MME SMITH. – Tu veux parler de Bobby Watson, le commis voyageur ?

M. SMITH. – Tous les Bobby Watson sont commis voyageurs.

MME SMITH. – Quel dur métier ! Pourtant on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH. – Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

MME SMITH. – Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH. – Le mardi, le jeudi et le mardi.

MME SMITH. – Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH. – Il se repose, il dort.

MME SMITH. – Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH. – Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

MME SMITH, *offensée.* – Tu dis ça pour m'humilier ?

M. SMITH, *tout souriant.* – Tu sais bien que non.

MME SMITH. – Les hommes sont tous pareils ! Vous restez là, toute la journée, la cigarette à la bouche ou bien vous vous mettez de la poudre et vous fardez vos lèvres, cinquante fois par jour, si vous n'êtes pas en train de boire sans arrêt !

M. SMITH. – Mais qu'est-ce que tu dirais si tu voyais les hommes faire comme des femmes, fumer toute la journée, se poudrer, se mettre du rouge aux lèvres, boire du whisky ?

MME SMITH. – Quant à moi, je m'en fiche ! Mais si tu dis ça pour m'embêter, alors..... Je n'aime pas ce genre de plaisanterie, tu le sais bien !

Elle jette les chaussettes très loin et montre ses dents. Elle se lève.

M. SMITH *se lève à son tour et va vers sa femme, tendrement.* – Oh ! mon petit poulet rôti, pourquoi craches-tu du feu ? Tu sais bien que je dis ça pour rien ! (*Il la prend par la taille et l'embrasse.*) Quel ridicule couple de vieux amoureux nous faisons ! Viens, nous allons éteindre et nous allons faire dodo !

SCÈNE II

LES MEMES ET MARY.

MARY, *entrant.* – Je suis la bonne. J'ai passé un après-midi très agréable. J'ai été au cinéma avec un homme et j'ai vu un film avec des femmes. A la sortie du cinéma, nous sommes allés boire de l'eau-de-vie et du lait et puis on a lu le journal.

MME SMITH. – J'espère que vous avez passé un après-midi très agréable, que vous êtes allée au cinéma avec un homme et que vous avez bu de l'eau-de-vie et du lait.

M. SMITH. – Et le journal !

MARY. – Mme et M.Martin, vos invités, sont à la porte. Ils m'attendaient. Ils n'osaient pas entrer tout seuls. Ils devaient dîner avec vous, ce soir.

MME SMITH. – Ah oui. Nous les attendions. Et on avait faim. Comme on ne les voyait pas venir, on allait manger sans eux. On n'a rien mangé, de toute la journée. Vous n'auriez pas dû vous absenter !

MARY. – C'est vous qui m'avez donné la permission.

M. SMITH. – On ne l'a pas fait exprès !

MARY *éclate de rire. Puis, elle pleure. Elle sourit.* – Je me suis acheté un pot de chambre.

MME SMITH. – Ma chère Mary, veuillez ouvrir la porte et faites entrer M. et Mme Martin, s'il vous plaît. Nous allons vite nous habiller.

Mme et M. Smith sortent à droite. Mary ouvre la porte à gauche par laquelle entrent M. et Mme Martin.

SCÈNE III MARY, LES EPOUX MARTIN

MARY. – Pourquoi êtes-vous venus si tard ! Vous n'êtes pas polis. Il faut venir à l'heure. Compris ? Asseyez-vous quand même là, et attendez, maintenant.

Elle sort.

SCÈNE IV LES MÊMES, MOINS MARY.

Mme et M. Martin s'assoient l'un en face de l'autre, sans se parler. Ils se sourient, avec timidité.

M. MARTIN *(le dialogue qui suit doit être dit d'une voix traînante, monotone, un peu chantante, nullement nuancée).*

- Mes excuses, madame, mais il me semble, si je ne me trompe, que je vous ai déjà rencontrée quelque part.

MME MARTIN – A moi aussi, monsieur, il me semble que je vous ai déjà rencontré quelque part.

M. MARTIN. – Ne vous aurais-je pas aperçue, madame, à Manchester, par hasard ?

MME MARTIN – C'est très possible. Moi, je suis originaire de la ville de Manchester ! Mais je ne me souviens pas très bien, monsieur, je ne pourrais pas dire si je vous y ai aperçu, ou non !

M. MARTIN. – Mon dieu, comme c'est curieux ! Moi aussi je suis originaire de la ville de Manchester, madame !

MME MARTIN – Comme c'est curieux !

M. MARTIN. – Comme c'est curieux !.....Seulement, moi, madame, j'ai quitté la ville de Manchester, il y a cinq semaines, environ.

MME MARTIN - Comme c'est curieux ! quelle bizarre coïncidence ! Moi aussi, monsieur, j'ai quitté la ville de Manchester, il y a cinq semaines, environ.

M. MARTIN. – J'ai pris le train d'une demie après huit le matin, qui arrive à Londres à un quart avant cinq, madame.

MME MARTIN - Comme c'est curieux ! Comme c'est bizarre ! et quelle coïncidence ! J'ai pris le même train, monsieur, moi aussi !

M. MARTIN. – Mon dieu, comme c'est curieux ! peut-être bien alors, madame, que je vous ai vue dans le train ?

MME MARTIN – C'est bien possible, ce n'est pas exclu, c'est plausible et, après tout, pourquoi pas !..... Mais je n'ai aucun souvenir, monsieur !

M. MARTIN. – Je voyageais en deuxième classe, madame. Il n'y a pas de deuxième classe en Angleterre, mais je voyage quand même en deuxième classe !

MME MARTIN - Comme c'est bizarre, que c'est curieux, et quelle coïncidence ! moi aussi, monsieur, je voyageais en deuxième classe !

M. MARTIN. – Comme c'est curieux ! Nous nous sommes peut-être bien rencontrés en deuxième classe, chère madame.

MME MARTIN. – La chose est bien possible et ce n'est pas du tout exclu. Mais je ne m'en souviens pas très bien, cher monsieur !

M. MARTIN. – Ma place était dans le wagon n°8, sixième compartiment, madame !

MME MARTIN. – Comme c'est curieux ! Ma place aussi était dans le wagon n°8, sixième compartiment, cher monsieur !

M. MARTIN. – Comme c'est curieux et quelle coïncidence bizarre ! Peut-être nous sommes-nous rencontrés dans le sixième compartiment, chère madame ?

MME MARTIN. – C'est bien possible, après tout ! Mais je ne m'en souviens pas, cher monsieur !

M. MARTIN. – À vrai dire, chère madame, moi non plus je ne m'en souviens pas, mais il est possible que nous nous soyons aperçus là, et si j'y pense bien, la chose me semble même très possible !

MME MARTIN. – Oh ! vraiment, bien sûr, vraiment, monsieur !

M. MARTIN. – Comme c'est curieux !... J'avais la place n°3, près de la fenêtre, chère madame.

MME MARTIN. – Oh, mon dieu, comme c'est curieux et comme c'est bizarre, j'avais la place n°6, près de la fenêtre, en face de vous, cher monsieur !

M. MARTIN. – Oh, mon dieu, comme c'est curieux et quelle coïncidence !... Nous étions donc vis-à-vis, chère madame ! C'est là que nous avons dû nous voir !

MME MARTIN. – Comme c'est curieux ! C'est possible, mais je ne m'en souviens pas, monsieur !

M. MARTIN. – À vrai dire, chère madame, moi non plus je ne m'en souviens pas. Cependant, il est très possible que nous nous soyons vus à cette occasion.

MME MARTIN. – C'est vrai, mais je n'en suis pas sûre du tout, monsieur.

M. MARTIN. – Ce n'était pas vous, chère madame, la dame qui m'avait prié de mettre sa valise dans le filet et qui ensuite m'a remercié et m'a permis de fumer ?

MME MARTIN. – Mais si, ça devait être moi, monsieur ! Comme c'est curieux, comme c'est curieux et quelle coïncidence !

M. MARTIN. – Comme c'est curieux, comme c'est bizarre et quelle coïncidence ! Eh bien alors, nous nous sommes peut-être connus à ce moment-là, madame ?

MME MARTIN. – Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! c'est bien possible, cher monsieur ! cependant, je ne crois pas m'en souvenir.

M. MARTIN. – Moi non plus, madame.

Un moment de silence. La pendule sonne 2-1.

M. MARTIN. – Depuis que je suis arrivé à Londres, j'habite rue Bromfield, chère madame.

MME MARTIN. – Comme c'est curieux, comme c'est bizarre ! moi aussi, depuis mon arrivée à Londres j'habite rue Bromfield, cher monsieur.

M. MARTIN. – Comme c'est curieux, mais alors, mais alors, nous nous sommes peut-être rencontrés rue Bromfield, chère madame.

MME MARTIN. – Comme c'est curieux, comme c'est bizarre ! c'est bien possible, après tout ! Mais je ne m'en souviens pas, cher monsieur.

M. MARTIN. – Je demeure au n° 19, chère madame.

MME MARTIN. – Comme c'est curieux, moi aussi j'habite au n° 19, cher monsieur.

M. MARTIN. – Mais alors, mais alors, mais alors, mais alors, mais alors, nous nous sommes peut-être vus dans cette maison, chère madame ?

MME MARTIN. – C'est bien possible, mais je ne m'en souviens pas, cher monsieur.

M. MARTIN. – Mon appartement est au cinquième étage, c'est le n°8, chère madame.

MME MARTIN. – Comme c'est curieux, mon Dieu, comme c'est bizarre ! et quelle coïncidence ! Moi aussi j'habite au cinquième étage, dans l'appartement n°8, cher monsieur.

M. MARTIN, *songeur.* - Comme c'est curieux, comme c'est curieux, comme c'est curieux, comme c'est curieux et quelle coïncidence ! vous savez, dans ma chambre à coucher, j'ai un lit. Mon lit est couvert d'un édredon vert. Cette chambre, avec ce lit et son édredon vert, se trouve au fond du corridor, entre les water et la bibliothèque, chère madame.

MME MARTIN. – Quelle coïncidence, ah mon Dieu, quelle coïncidence ! Ma chambre à coucher a, elle aussi, un lit avec un édredon vert et se trouve au fond du corridor, entre les water, cher monsieur, et la bibliothèque !

M. MARTIN. - Comme c'est curieux, bizarre, étrange ! alors, madame, nous habitons dans la même chambre et nous dormons dans le même lit, chère madame. C'est peut-être là que nous nous sommes rencontrés !

MME MARTIN. – Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! C'est bien possible que nous nous y soyons rencontrés, et peut-être même la nuit dernière. Mais je ne m'en souviens pas, cher monsieur !

M. MARTIN. – J'ai une petite fille, ma petite fille, elle habite avec moi, chère madame. Elle a deux ans, elle est blonde, elle a un œil blanc et un œil rouge, elle est très jolie, elle s'appelle Alice, chère madame.

MME MARTIN. – Quelle bizarre coïncidence ! moi aussi j'ai une petite fille, elle a deux ans, un œil blanc et un œil rouge, elle est très jolie, elle s'appelle aussi Alice, cher monsieur.

M. MARTIN, *même voix traînante, monotone.* - Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! et bizarre ! c'est peut-être la même, chère madame.

MME MARTIN. – Comme c'est curieux ! c'est bien possible, cher monsieur.

Un assez long moment de silence... La pendule sonne vingt-neuf fois.

M. MARTIN, *après avoir longuement réfléchi, se lève lentement et, sans se presser, se dirige vers Mme Martin qui, surprise par l'air solennel de M. Martin, s'est levée, elle aussi, tout doucement ; M. Martin a la même voix rare, monotone, vaguement chantante.*

– Alors, chère madame, je crois qu'il n'y a pas de doute, nous nous sommes déjà vus et vous êtes ma propre épouse... Elisabeth, je t'ai retrouvée !

MME MARTIN, *s'approche de M. Martin sans se presser. Ils s'embrassent sans expression. La pendule sonne une fois, très fort. Le coup de la pendule doit être si fort qu'il doit faire sursauter les spectateurs. Les époux Martin ne l'écoutent pas.*

MME MARTIN. – Donald, c'est toi, darling !

Ils s'assoient dans le même fauteuil, se tiennent embrassés et s'endorment. La pendule sonne encore plusieurs fois. Mary, sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres, entre doucement en scène et s'adresse au public.

SCÈNE V LES MÊMES ET MARY.

MARY. – Elisabeth et Donald sont, maintenant trop heureux pour pouvoir m’entendre. Je puis donc vous révéler un secret. Elisabeth n’est pas Elisabeth, Donald n’est pas Donald. En voici la preuve : l’enfant dont parle Donald n’est pas la fille d’Elisabeth, ce n’est pas la même personne. La fillette de Donald a un œil blanc et un œil rouge tout comme la fillette d’Elisabeth. Mais tandis que l’enfant de Donald a l’œil blanc à droite et l’œil rouge à gauche, l’enfant d’Elisabeth, lui, a l’œil rouge à droite et le blanc à gauche ! Ainsi tout le système d’argumentation de Donald s’écroule en se heurtant à ce dernier obstacle qui anéantit toute sa théorie. Malgré les coïncidences extraordinaires qui semblent être des preuves définitives, Donald et Elisabeth n’étant pas les parents du même enfant ne sont pas Donald et Elisabeth. Il a beau croire qu’il est Donald, elle a beau se croire Elisabeth. Il a beau croire qu’elle est Elisabeth. Elle a beau croire qu’il est Donald : ils se trompent amèrement. Mais qui est le véritable Donald ? Quelle est la véritable Elisabeth ? Qui donc a intérêt à faire durer cette confusion ? Je n’en sais rien. Ne tâchons pas de le savoir. Laissons les choses comme elles sont. *(Elle fait quelques pas vers la porte, puis revient et s’adresse au public.)* Mon vrai nom est Sherlock Holmes.

Elle sort

SCÈNE VI LES MÊMES SANS MARY

La pendule sonne tant qu’elle veut. Après de nombreux instants, Mme et M. Martin se séparent et reprennent les places qu’ils avaient au début.

M. MARTIN. – Oublions, darling, tout ce qui s’est passé entre nous et, maintenant que nous nous sommes retrouvés, tâchons de ne plus nous perdre et vivons comme avant.

MME MARTIN. – Oui, darling.

SCÈNE VII LES MÊMES ET LES SMITH

Mme et M. Smith entrent à droite, sans aucun changement dans leurs vêtements.

MME SMITH. – Bonsoir, chers amis ! excusez-nous de vous avoir fait attendre si longtemps. Nous avons pensé qu’on devait vous rendre les honneurs auxquels vous avez droit et, dès que nous avons appris que vous vouliez bien nous faire le plaisir de venir nous voir sans annoncer votre visite, nous nous sommes dépêchés d’aller revêtir nos habits de gala.

M. SMITH, furieux. – Nous n’avons rien mangé toute la journée. Il y a quatre heures que nous vous attendons. Pourquoi êtes-vous venus en retard ?

Mme et M. Smith s'assoient en face des visiteurs. La pendule souligne les répliques, avec plus ou moins de force, selon le cas.

Les Martin, elle surtout, ont l'air embarrassé et timide. C'est pourquoi la conversation s'amorce difficilement et les mots viennent, au début, avec peine. Un long silence gêné au début, puis d'autres silences et hésitations par la suite.

M. SMITH. – Hm.

Silence.

MME SMITH. – Hm, hm.

Silence.

MME MARTIN. – Hm, hm, hm.

Silence.

M. MARTIN. – Hm, hm, hm, hm.

Silence.

MME MARTIN. – Oh, décidément.

Silence.

M. MARTIN. – Nous sommes tous enrhumés.

Silence.

M. SMITH. – Pourtant il ne fait pas froid.

Silence.

MME SMITH. – Il n'y a pas de courants d'air.

Silence.

M. MARTIN. – Oh, non, heureusement.

Silence.

M. SMITH. – Ah, la la la la.

Silence.

M. MARTIN. – Vous avez du chagrin ?

Silence.

MME SMITH. – Non. Il s'emmerde

Silence.

MME MARTIN. – Oh, monsieur, à votre âge, vous ne devriez pas.

Silence.

M. SMITH. – Le cœur n'a pas d'âge.

Silence.

M. MARTIN. – C'est vrai.

Silence.

MME SMITH. – On le dit.

Silence.

MME MARTIN. – On dit aussi le contraire.

Silence.

M. SMITH. – La vérité est entre les deux.

Silence.

M. MARTIN. – C'est juste.

Silence.

MME SMITH, *aux époux Martin*. – Vous qui voyagez beaucoup, vous devriez pourtant avoir des choses intéressantes à nous raconter.

M. MARTIN, *à sa femme*. – Dis, chérie, qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui ?

MME MARTIN. – Ce n'est pas la peine, on ne me croirait pas.

M. SMITH. – Nous n'allons pas mettre en doute votre bonne foi !

MME SMITH. – Vous nous offenseriez si vous le pensiez.

M. MARTIN, *à sa femme*. – Tu les offenserais, chérie, si tu le pensais...

MME MARTIN, *gracieuse*. – Eh bien, j'ai assisté aujourd'hui à une chose extraordinaire. Une chose incroyable.

M. MARTIN. – Dis vite, chérie.

M. SMITH. – Ah, on va s'amuser.

MME SMITH. – Enfin !

MME MARTIN. – Eh bien, aujourd'hui, en allant au marché pour acheter des légumes qui sont de plus en plus chers...

MME SMITH. – Qu'est-ce que ça va devenir !

M. SMITH. – Il ne faut pas interrompre, chérie, vilaine.

MME MARTIN. – J'ai vu, dans la rue, à côté d'un café, un monsieur convenablement vêtu, âgé d'une cinquantaine d'années, même pas, qui...

M. SMITH. – Qui, quoi ?

MME SMITH. – Qui, quoi ?

M. SMITH, *à sa femme*. – Faut pas interrompre, chérie, tu es dégoûtante.

MME SMITH. – Chéri, c'est toi, qui as interrompu le premier, mufle.

M. MARTIN. – Chut. (*A sa femme*.) Qu'est-ce qu'il faisait, le monsieur ?

MME MARTIN. – Eh bien, vous allez dire que j'invente, il avait mis un genou par terre et se tenait penché.

M. MARTIN, M. SMITH, MME SMITH. – Oh !

MME MARTIN. – Oui, penché.

M. SMITH. – Pas possible.

MME MARTIN. – Si, penché. Je me suis approchée de lui pour voir ce qu'il faisait...

M. SMITH. – Eh bien ?

MME MARTIN. – Il nouait les lacets de sa chaussure qui s'étaient défaits.

LES TROIS AUTRES. - Fantastique !

M. SMITH – Si ce n'était pas vous, je ne le croirais pas.

M. MARTIN. – Pourquoi pas ? On voit des choses encore plus extraordinaires, quand on circule. Ainsi, aujourd'hui, moi-même, j'ai vu dans le métro, assis sur une banquette, un monsieur qui lisait tranquillement son journal.

MME SMITH. – Quel original !

M. SMITH. – C'était peut-être le même !

On entend sonner à la porte d'entrée.

M. SMITH. – Tiens, on sonne.

MME SMITH. – Il doit y avoir quelqu'un. Je vais voir. (*Elle va voir. Elle ouvre et revient.*)
Personne.

Elle se rassoit

M. MARTIN. – Je vais vous donner un autre exemple...

Sonnette.

M. SMITH. – Tiens, on sonne.

MME SMITH. – Ça doit être quelqu'un. Je vais voir. (*Elle va voir. Elle ouvre et revient.*)
Personne.

Elle revient à sa place.

M. MARTIN, *qui a oublié où il en est.* – Euh !...

MME MARTIN. – Tu disais que tu allais donner un autre exemple.

M. MARTIN. – Ah oui...

Sonnette.

M. SMITH. – Tiens, on sonne.

MME SMITH. – Je ne vais plus ouvrir.

M. SMITH. – Oui, mais il doit y avoir quelqu'un !

MME SMITH. – La première fois, il n'y avait personne. La deuxième fois, non plus. Pourquoi crois-tu qu'il y aura quelqu'un maintenant ?

M. SMITH. – Parce qu'on a sonné !

MME MARTIN. – Ce n'est pas une raison.

M. MARTIN. – Comment ? Quand on entend sonner à la porte, c'est qu'il y a quelqu'un à la porte, qui sonne pour qu'on lui ouvre la porte.

MME MARTIN. – Pas toujours. Vous avez vu tout à l'heure !

M. MARTIN. – La plupart du temps, si.

M. SMITH. – Moi, quand je vais chez quelqu'un, je sonne pour entrer. Je pense que tout le monde fait pareil et que chaque fois qu'on sonne c'est qu'il y a quelqu'un.

MME SMITH. – Cela est vrai en théorie. Mais dans la réalité les choses se passent autrement. Tu as bien vu tout à l'heure...

MME MARTIN. – Votre femme a raison.

M. MARTIN. – Oh ! vous, les femmes, vous vous défendez toujours l'une l'autre.

MME SMITH. – Eh bien, je vais aller voir. Tu ne diras pas que je suis entêtée, mais tu verras qu'il n'y a personne ! (*Elle va voir. Elle ouvre la porte et la referme.*) Tu vois, il n'y a personne.

Elle revient à sa place.

MME SMITH. – Ah ! ces hommes qui veulent toujours avoir raison et qui ont toujours tort !

On entend de nouveau sonner.

M. SMITH. – Tiens, on sonne. Il doit y avoir quelqu'un.

MME SMITH, *qui fait une crise de colère.* – Ne m'envoie plus ouvrir la porte. Tu as vu que c'était inutile. L'expérience nous apprend que lorsqu'on entend sonner à la porte, c'est qu'il n'y a jamais personne.

MME MARTIN. – Jamais.

M. MARTIN. – Ce n'est pas sûr.

M. SMITH. – C'est même faux. La plupart du temps, quand on entend sonner à la porte, c'est qu'il y a quelqu'un.

MME SMITH. – Il ne veut pas en démordre.

MME MARTIN. – Mon mari aussi est très têtue.

M. SMITH. – Il y a quelqu'un.

M. MARTIN. – Ce n'est pas impossible.

MME SMITH, *à son mari.* – Non.

M. SMITH. – Si.

MME SMITH. – Je te dis que non. En tout cas, tu ne me dérangeras plus pour rien. Si tu veux aller voir, vas-y toi-même !

MME MARTIN. – J'y vais.

Mme Smith hausse les épaules. Mme Martin hoche la tête.

M. SMITH, *va ouvrir.* – Ah ! how do you do ! (*Il jette un regard à Mme Smith et aux époux Martin qui sont tous surpris.*) C'est le capitaine des pompiers !

SCENE VIII

LES MEMES, LE CAPITAINE DES POMPIERS

LE POMPIER (*Il a, bien entendu, un énorme casque qui brille et un uniforme.*) – Bonjour, mesdames et messieurs. (*Les gens sont encore un peu étonnés. Mme Smith fâchée, tourne la tête et ne répond pas à son salut.*) Bonjour, madame Smith. Vous avez l'air fâché

MME SMITH. – Oh !

M. SMITH. – C'est que, voyez-vous... ma femme est un peu humiliée de ne pas avoir eu raison.

M. MARTIN. – Il y a eu, monsieur le Capitaine des pompiers, une controverse entre madame et monsieur Smith.

MME SMITH, à *M. Martin.* – Ça ne vous regarde pas ! (*A M. Smith.*) Je te prie de ne pas mêler les étrangers à nos querelles familiales.

M. SMITH. – Oh, chérie, ce n'est pas bien grave. Le capitaine est un vieil ami de la maison. Sa mère me faisait la cour, son père, je le connaissais. Il m'avait demandé de lui donner ma fille en mariage quand j'en aurais une. Il est mort en attendant.

M. MARTIN. – Ce n'est ni sa faute à lui ni la vôtre.

LE POMPIER. – Enfin, de quoi s'agit-il ?

Mme SMITH. – Mon mari prétendait...

M. SMITH. – Non, c'est toi qui prétendais.

M. MARTIN. – Oui, c'est elle.

MME MARTIN. – Non, c'est lui.

LE POMPIER. – Ne vous énervez pas. Racontez-moi ça, madame Smith.

Mme SMITH. – Eh bien, voilà. Ça me gêne beaucoup de vous parler franchement, mais un pompier est aussi un confesseur.

LE POMPIER. – Eh bien ?

Mme SMITH. – On se disputait parce que mon mari disait que lorsqu'on entend sonner à la porte, il y a toujours quelqu'un.

M. MARTIN. – La chose est plausible.

Mme SMITH. – Et moi, je disais que chaque fois que l'on sonne, c'est qu'il n'y a personne.

MME MARTIN. – La chose peut paraître étrange.

Mme SMITH. – Mais elle est prouvée, non point par des démonstrations théoriques, mais par des faits.

M. SMITH. – C'est faux, puisque le pompier est là. Il a sonné, j'ai ouvert, il était là.

MME MARTIN. – Quand ?

M. MARTIN. – Mais tout de suite.

Mme SMITH. – Oui, mais ce n'est qu'après avoir entendu sonner une quatrième fois que l'on a trouvé quelqu'un. Et la quatrième fois ne compte pas.

MME MARTIN. – Toujours. Il n'y a que les trois premières qui comptent.

M. SMITH. – Monsieur le Capitaine, laissez-moi vous poser, à mon tour, quelques questions.

LE POMPIER. – Allez-y.

M. SMITH. – Quand j'ai ouvert et que je vous ai vu, c'était bien vous qui aviez sonné ?

LE POMPIER. – Oui, c'était moi.

M. SMITH. – Vous étiez à la porte ? Vous sonniez pour entrer ?

LE POMPIER. – Je ne le nie pas.

M. SMITH, à sa femme, victorieusement. – Tu vois ? J'avais raison. Quand on entend sonner, c'est que quelqu'un sonne. Tu ne peux pas dire que le Capitaine n'est pas quelqu'un.

Mme SMITH. – Certainement pas. Je te répète que je te parle seulement des trois premières fois puisque la quatrième ne compte pas.

MME MARTIN. – Et quand on a sonné la première fois, c'était vous ?

LE POMPIER. – Non, ce n'était pas moi.

MME MARTIN. – Vous voyez ? On sonnait et il n'y avait personne.

M. MARTIN. – C'était peut-être quelqu'un d'autre ?

M. SMITH. – Il y avait longtemps que vous étiez à la porte ?

LE POMPIER. – Trois quarts d'heure.

M. SMITH. – Et vous n'avez vu personne ?

LE POMPIER. - Personne. J'en suis sûr.

MME MARTIN. – Est-ce que vous avez entendu sonner la deuxième fois ?

LE POMPIER. – Oui, ce n'était pas moi non plus. Et il n'y avait toujours personne.

Mme SMITH. – Victoire ! J'ai eu raison.

M. SMITH, *à sa femme.* – Pas si vite. (*Au pompier.*) Et qu'est-ce que vous faisiez à la porte ?

LE POMPIER. – Rien. Je restais là. Je pensais à des tas de choses.

M. MARTIN, *au pompier.* – Mais la troisième fois... ce n'est pas vous qui aviez sonné ?

LE POMPIER. – Si, c'était moi.

M. SMITH. – Mais quand on a ouvert, on ne vous a pas vu.

LE POMPIER. – C'est parce que je me suis caché... pour rire.

Mme SMITH. – Ne riez pas, monsieur le Capitaine. L'affaire est trop triste.

M. MARTIN. – En somme, nous ne savons toujours pas si, lorsqu'on sonne à la porte, il y a quelqu'un ou non.

Mme SMITH. – Jamais personne.

M. SMITH. – Toujours quelqu'un.

LE POMPIER. – Je vais vous mettre d'accord. Vous avez un peu raison tous les deux. Lorsqu'on sonne à la porte, des fois il y a quelqu'un, d'autres fois il n'y a personne.

M. MARTIN. – Ça me paraît logique.

MME MARTIN. – Je le crois aussi.

LE POMPIER. – Les choses sont simples, en réalité. (*Aux époux Smith.*) Embrassez-vous.

Mme SMITH. – On s'est déjà embrassé tout à l'heure.

M. MARTIN. – Ils s’embrasseront demain. Ils ont tout le temps.

Mme SMITH. – Monsieur le Capitaine, puisque vous nous avez aidés à mettre tout cela au clair, mettez-vous à l’aise, enlevez votre casque et asseyez-vous un instant.

LE POMPIER. – Excusez-moi, mais je ne peux pas rester longtemps. Je veux bien enlever mon casque, mais je n’ai pas le temps de m’asseoir. (*Il s’assoit, sans enlever son casque.*) Je vous avoue que je suis venu chez vous pour tout à fait autre chose. Je suis en mission de service.

Mme SMITH. – Et qu’est-ce qu’il y a pour votre service, monsieur le Capitaine ?

LE POMPIER. – Je vais vous prier de vouloir bien excuser mon indiscrétion (*très embarrassé*) ; euh (*il montre du doigt les époux Martin*)... puis-je... devant eux...

MME MARTIN. – Ne vous gênez pas.

M. MARTIN. – Nous sommes de vieux amis. Ils nous racontent tout.

M. SMITH. – Dites.

LE POMPIER. – Eh bien, voilà. Est-ce qu’il y a le feu chez vous ?

MME SMITH. – Pourquoi nous demandez-vous ça ?

LE POMPIER. – C’est parce que ... excusez-moi, j’ai l’ordre d’éteindre tous les incendies dans la ville.

MME MARTIN. – Tous ?

LE POMPIER. – Oui, tous.

MME SMITH, confuse. – Je ne sais pas... Je ne crois pas, voulez-vous que j’aille voir ?

M. SMITH, reniflant. – Il ne doit rien y avoir. Ça ne sent pas le roussi.

LE POMPIER, désolé. – Rien du tout ? Vous n’auriez pas un petit feu de cheminée, quelque chose qui brûle dans le grenier ou dans la cave ? Un petit début d’incendie, au moins ?

MME SMITH. – Ecoutez, je ne veux pas vous faire de la peine, mais je pense qu’il n’y a rien chez nous pour le moment. Je vous promets de vous avertir dès qu’il y aura quelque chose.

LE POMPIER. – N’y manquez pas, vous me rendriez service.

MME SMITH. – C’est promis.

LE POMPIER, *aux époux Martin.* – Et chez vous, ça ne brûle pas non plus ?

MME MARTIN. – Non, malheureusement.

M. SMITH, *au pompier.* – Les affaires vont plutôt mal, en ce moment !

LE POMPIER. – Très mal. Il n’y a presque rien, quelques bricoles, une cheminée, une grange. Rien de sérieux. Ça ne rapporte pas. Et comme il n’y a pas de rendement, la prime à la production est très maigre.

M. SMITH. – Rien ne va. C’est partout pareil. Le commerce, l’agriculture, cette année c’est comme pour le feu, ça ne marche pas.

M. MARTIN. – Pas de blé, pas de feu.

LE POMPIER. – Pas d’inondation non plus.

MME SMITH. – Mais il y a du sucre.

M. SMITH. – C’est parce qu’on le fait venir de l’étranger.

MME MARTIN. – Pour les incendies, c’est plus difficile. Trop de taxes.

LE POMPIER. – Il y a tout de même, mais c’est assez rare aussi, une asphyxie au gaz, ou deux. Ainsi, une jeune femme s’est asphyxiée, la semaine dernière, elle avait laissé le gaz ouvert.

MME MARTIN. – Elle l’avait oublié ?

LE POMPIER. – Non, mais elle a cru que c’était son peigne.

M. SMITH. – Ces confusions sont toujours dangereuses.

MME SMITH. – Est-ce que vous êtes allé voir chez le marchand d’allumettes ?

LE POMPIER. – Rien à faire. Il est assuré contre l’incendie.

M. MARTIN. – Allez donc voir, de ma part, le vicaire de Wakerfield.

LE POMPIER. – Je n'ai pas le droit d'éteindre le feu chez les prêtres. L'Evêque se fâcherait. Ils éteignent leurs feux tout seuls ou bien ils le font éteindre par des vestales.

M. SMITH. – Essayez voir chez Durand.

LE POMPIER. – Je ne peux pas non plus. Il n'est pas anglais. Il est naturalisé seulement. Les naturalisés ont le droit d'avoir des maisons mais pas celui de les faire éteindre si elles brûlent.

MME SMITH. – Pourtant, quand le feu s'y est mis l'année dernière, on l'a bien éteint quand même !

LE POMPIER. – Il a fait ça tout seul. Clandestinement. Oh, c'est pas moi qui irais le dénoncer.

M. SMITH. – Moi non plus.

MME SMITH. – Puisque vous n'êtes pas trop pressé, monsieur le Capitaine, restez encore un peu. Vous nous feriez plaisir.

LE POMPIER. – Voulez-vous que je vous raconte des anecdotes ?

MME SMITH. – Oh, bien sûr, vous êtes charmant.

Elle l'embrasse.

M. SMITH, MME MARTIN, M. MARTIN. – Oui, oui, des anecdotes, bravo !

Ils applaudissent.

M. SMITH. – Et ce qui est encore plus intéressant, c'est que les histoires de pompier sont vraies, toutes, et vécues.

LE POMPIER. – Je parle de choses que j'ai expérimentées moi-même. La nature, rien que la nature. Pas les livres.

M. MARTIN. – c'est exact, la vérité ne se trouve d'ailleurs pas dans les livres, mais dans la vie.

MME MARTIN Commencez !

M. MARTIN. – Commencez !

MME MARTIN. – Silence, il commence.

LE POMPIER, *toussote plusieurs fois.* – Excusez-moi, ne me regardez pas comme ça. Vous me gênez. Vous savez que je suis timide.

MME MARTIN. – Il est charmant !

Elle l'embrasse.

LE POMPIER. – Je vais tâcher de commencer quand même. Mais promettez-moi de ne pas écouter.

MME MARTIN. – Mais, si on n'écoutait pas, on ne vous entendrait pas.

LE POMPIER. – Je n'y avais pas pensé !

MME SMITH. – Je vous l'avais dit : c'est un gosse.

M. MARTIN, M. SMITH. – Oh, le cher enfant !

Ils l'embrassent.

MME MARTIN. – Courage.

LE POMPIER. – Eh bien, voilà. (*Il toussote encore, puis commence d'une voix que l'émotion fait trembler.*) « Le Chien et le Bœuf », fable expérimentale : une fois, un autre bœuf demandait à un autre chien : « Pourquoi n'as-tu pas avalé ta trompe ? – Pardon, répondit le chien. C'est parce que j'avais cru que j'étais éléphant. »

MME MARTIN. – Quelle est la morale ?

LE POMPIER. – C'est à vous de la trouver.

M. SMITH. – Il a raison.

MME SMITH, *furieuse.* – Une autre.

LE POMPIER. – Un jeune veau avait mangé trop de verre pilé. En conséquence, il fut obligé d'accoucher. Il mit au monde une vache. Cependant, comme le veau était un garçon, la vache ne pouvait pas l'appeler « maman ». Elle ne pouvait pas lui dire « papa » non plus, parce que le veau était trop petit. Le veau fut donc obligé de se marier avec une personne et la mairie prit alors toutes les mesures édictées par les circonstances à la mode.

M. SMITH. – A la mode de Caen.

M. MARTIN. – Comme les tripes.

LE POMPIER. – Vous la connaissez donc ?

MME SMITH. – Elle était dans tous les journaux.

MME MARTIN. – Ça s'est passé pas loin de chez nous.

LE POMPIER. – Je vais vous en dire une autre. « Le Coq. » Une fois, un coq voulut faire le chien. Mais il n'eut pas de chance, car on le reconnut tout de suite.

MME SMITH. – Par contre, le chien qui voulut faire le coq n'a jamais été reconnu.

M. SMITH. – Je vais vous en dire une, à mon tour : « Le Serpent et le Renard ». Une fois, un serpent s'approchant d'un renard lui dit : « Il me semble que je vous connais ! » Le renard lui répondit : « Moi aussi. – Alors, dit le serpent, donnez-moi de l'argent. – Un renard ne donne pas d'argent », répondit le rusé animal qui, pour s'échapper, sauta dans une vallée profonde pleine de fraisiers et de miel de poule. Le serpent l'y attendait déjà, en riant d'un rire méphistophélique. Le renard sortit son couteau en hurlant : « Je vais t'apprendre à vivre ! » puis s'enfuit, en tournant le dos. Il n'eut pas de chance. Le serpent fut plus vif. D'un coup de poing bien choisi, il frappa le renard en plein front, qui se brisa en mille morceaux, tout en s'écriant : « Non ! Non ! Quatre fois non ! Je ne suis pas ta fille. »

MME MARTIN. – C'est intéressant.

MME SMITH. – C'est pas mal.

M. MARTIN, *il serre la main à M. Smith.* – Mes félicitations.

LE POMPIER, *jaloux.* – Pas fameuse. Et puis, je la connaissais.

M. SMITH. – C'est terrible.

MME SMITH. – Mais ça n'a pas été vrai.

MME MARTIN. – Si, malheureusement.

M. MARTIN *à Mme Smith.* – C'est votre tour, Madame.

MME SMITH. – J'en connais une seule. Je vais vous la dire. Elle s'intitule : « Le Bouquet ».

M. SMITH. – Ma femme a toujours été romantique.

M. MARTIN. – C'est une véritable Anglaise.

MME SMITH. – Voilà : Une fois, un fiancé avait apporté un bouquet de fleurs à sa fiancée qui lui dit « merci » ; mais avant qu'elle lui eût dit « merci », lui, sans dire un seul mot, lui prit les fleurs qu'il lui avait données pour lui donner une bonne leçon et, lui disant « je les reprends », il lui dit « au revoir » en les reprenant et s'éloigna par-ci, par-là.

M. MARTIN. – Oh, charmant !

Il embrasse ou n'embrasse pas Mme Smith.

MME MARTIN. – Vous avez une femme, Monsieur Smith, dont tout le monde est jaloux.

M. SMITH. – C'est vrai. Ma femme est l'intelligence même. Elle est même plus intelligente que moi. En tout cas, elle est beaucoup plus féminine. On le dit.

MME SMITH, au pompier. – Encore une, Capitaine.

LE POMPIER. – Oh non, il est trop tard.

M. MARTIN. – Dites quand même.

LE POMPIER. – Je suis trop fatigué.

M. SMITH. – Rendez-nous ce service.

M. MARTIN. – Je vous en prie.

LE POMPIER. – Non.

MME MARTIN. – Vous avez un cœur de glace. Nous sommes sur des charbons ardents.

MME SMITH, tombe sur ses genoux, en sanglotant, ou ne le fait pas. – Je vous en supplie.

LE POMPIER. – Soit.

M. SMITH, à l'oreille de Mme Martin. – Il accepte. Il va encore nous embêter.

MME MARTIN. – Zut.

MME SMITH. – Pas de chance. J'ai été trop polie.

LE POMPIER. – « Le Rhume » : mon beau-frère avait, du côté paternel, un cousin germain dont un oncle maternel avait un beau-père dont le grand-père paternel avait épousé en secondes noces une jeune indigène dont le frère avait rencontré, dans un de ses voyages, une fille dont il s'était épris et avec laquelle il eut un fils qui se maria avec la pharmacienne intrépide qui n'était autre que la nièce d'un quartier-maître inconnu de la Marine britannique et dont le père adoptif avait une tante parlant couramment l'espagnol et qui était, peut-être, une des petites-filles d'un ingénieur, mort jeune, petit-fils lui-même d'un propriétaire de vignes dont on tirait un vin médiocre, mais chasseur qui avait connu Rothschild et dont le frère, après avoir changé plusieurs fois de métier, se maria et eut une fille dont le bisaïeul, chétif, portait des lunettes que lui avait données un sien cousin, beau-frère d'un Portugais, fils naturel d'un meunier, pas trop pauvre, dont le frère de lait avait pris pour femme la fille d'un ancien médecin de campagne, lui-même frère de lait du fils d'un laitier, lui-même fils naturel d'un autre médecin de campagne, marié trois fois de suite dont la troisième femme...

M. MARTIN. – J'ai connu cette troisième femme, si je ne me trompe. Elle mangeait du poulet dans un guêpier.

LE POMPIER. – C'était pas la même.

MME SMITH. – Chut !

LE POMPIER. – Je dis : ... dont la troisième femme était la fille de la meilleure sage-femme de la région et qui, veuve de bonne heure...

M. SMITH. – Comme ma femme.

LE POMPIER. - ... s'était remariée avec un vitrier, plein d'entrain, qui avait fait à la fille d'un chef de gare, un enfant qui avait su faire son chemin dans la vie...

MME SMITH. – Son chemin de fer...

M. MARTIN. – Comme aux cartes.

LE POMPIER. – Et avait épousé une marchande de neuf saisons, dont le père avait un frère, maire d'une petite ville, qui avait pris pour femme une institutrice blonde dont le cousin, pêcheur à la ligne...

M. MARTIN. – A la ligne morte ?

LE POMPIER. – ... avait pris pour femme une autre institutrice blonde, nommée elle aussi Marie, dont le frère s'était marié à une autre Marie, toujours institutrice blonde...

M. SMITH. – Puisqu'elle est blonde, elle ne peut être que Marie.

LE POMPIER. – ... et dont le père avait été élevé au Canada par une vieille femme qui était la nièce d'un curé dont la grand-mère attrapait, parfois, en hiver, comme tout le monde, un rhume.

MME SMITH. – Curieuse histoire. Presque incroyable.

M. MARTIN. – Quand on s'enrhume, il faut prendre des rubans.

M. SMITH. – C'est une précaution inutile, mais absolument nécessaire.

MME MARTIN. – Excusez-moi, monsieur le Capitaine, mais je n'ai pas très bien compris votre histoire. A la fin, quand on arrive à la grand-mère du prêtre, on s'empêtre.

M. SMITH. – Toujours, on s'empêtre dans les pattes du prêtre.

MME SMITH. – Oh oui, monsieur le Capitaine, recommencez ! Tout le monde vous le demande.

LE POMPIER. – Ah ! Je ne sais pas si je vais pouvoir. Je suis en mission de service. Ça dépend de l'heure qu'il est.

MME SMITH. – Nous n'avons pas l'heure, chez nous.

LE POMPIER. – Mais la pendule ?

M. SMITH. – Elle marche mal. Elle a l'esprit de contradiction. Elle indique toujours le contraire de l'heure qu'il est.

SCENE IX

LES MEMES, AVEC MARY

MARY. – Madame... Monsieur...

MME SMITH. – Que voulez-vous ?

M. SMITH. – Que venez-vous faire ici ?

MARY. – Que madame et monsieur m'excusent... et ces dames et messieurs aussi... Je voudrais... à mon tour... vous dire une anecdote.

MME MARTIN. – Qu'est-ce qu'elle dit ?

M. MARTIN. – Je crois que la bonne de nos amis devient folle... Elle veut dire elle aussi une anecdote.

LE POMPIER. – Pour qui se prend-elle ? (*Il la regarde.*) Oh !

MME SMITH. – De quoi vous mêlez-vous ?

M. SMITH. – Vous êtes vraiment déplacée, Mary...

LE POMPIER. – Oh ! mais c'est elle ! Pas possible.

M. SMITH. – Et vous ?

MARY. – Pas possible ! ici ?

MME SMITH. – Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ?

M. SMITH. – Vous êtes amis ?

LE POMPIER. – Et comment donc !

Mary se jette au cou du pompier.

MARY. – Heureuse de vous revoir... enfin !

M. ET MME SMITH. – Oh !

M. SMITH. – C'est trop fort, ici, chez nous, dans les environs de Londres.

MME SMITH. – Ce n'est pas convenable.

LE POMPIER. – C'est elle qui a éteint mes premiers feux.

MARY. – Je suis son petit jet d'eau.

M. MARTIN. – S'il en est ainsi... chers amis... ces sentiments sont explicables, humains, honorables...

MME MARTIN. – Tout ce qui est humain est honorable.

MME SMITH. – Je n'aime quand même pas la voir là... parmi nous...

M. SMITH. – Elle n'a pas l'éducation nécessaire...

LE POMPIER. – Oh, vous avez trop de préjugés.

MME MARTIN. – Moi je pense qu'une bonne, en somme, bien que cela ne me regarde pas, n'est jamais qu'une bonne...

M. MARTIN. – Même si elle peut faire, parfois, un assez bon détective.

LE POMPIER. – Lâche-moi.

MARY. – Ne vous en faites pas !... Ils ne sont pas si méchants que ça.

M. SMITH. – Hum...hum... vous êtes attendrissants, tous les deux, mais aussi un peu... un peu...

M. MARTIN.- Oui, c'est bien le mot.

M. SMITH. – ... Un peu trop voyants...

M. MARTIN.- Il y a une pudeur britannique, excusez-moi encore de préciser ma pensée, incomprise des étrangers, même spécialistes, grâce à laquelle, pour m'exprimer ainsi... enfin, je ne dis pas ça pour vous...

MARY. – Je voulais vous raconter...

M. SMITH. – Ne racontez rien...

MARY. – Oh si !

MME SMITH. – Allez, ma petite Mary, allez gentiment à la cuisine y lire vos poèmes, devant la glace...

M. MARTIN.- Tiens, sans être bonne, moi aussi je lis des poèmes devant la glace.

MME MARTIN. – Ce matin, quand tu t'es regardé dans la glace, tu ne t'es pas vu.

M. MARTIN.- C'est parce que je n'étais pas encore là...

MARY. – Je pourrais, peut-être, quand même vous réciter un petit poème.

MME SMITH. – Ma petite Mary, vous êtes épouvantablement têtue.

MARY. – Je vais vous réciter un poème, alors, c'est entendu ? C'est un poème qui s'intitule « Le Feu » en l'honneur du Capitaine.

LE FEU

Les polycandres brillaient dans les bois

Une pierre prit feu

Le château prit feu

La forêt prit feu

Les hommes prirent feu

Les femmes prirent feu

Les oiseaux prirent feu

Les poissons prirent feu

L'eau prit feu

Le ciel prit feu

La cendre prit feu

La fumée prit feu

Le feu prit feu

Tout prit feu

Prit feu, prit feu

Elle dit le poème poussée par les Smith hors de la pièce.

SCENE X

LES MEMES, SANS MARY

MME MARTIN. – Ça m'a donné froid dans le dos...

M. MARTIN.- Il y a pourtant une certaine chaleur dans ces vers...

LE POMPIER. – J'ai trouvé ça merveilleux.

MME SMITH. – Tout de même...

M. SMITH. – Vous exagérez...

LE POMPIER. – Ecoutez, c'est vrai... tout ça c'est très subjectif... mais ça c'est ma conception du monde. Mon rêve. Mon idéal... et puis ça me rappelle que je dois partir. Puisque vous n'avez pas l'heure, moi, dans les trois quarts d'heure et seize minutes exactement j'ai un incendie, à l'autre bout de la vile. Il faut que je me dépêche. Bien que ce ne soit pas grand-chose.

MME SMITH. – Qu'est-ce que ce sera ? Un petit feu de cheminée ?

LE POMPIER. – Oh même pas. Un feu de paille et une petite brûlure d'estomac.

M. SMITH. – Alors, nous regrettons votre départ.

MME SMITH. – Vous avez été très amusant.

MME MARTIN. – Grâce à vous, nous avons passé un vrai quart d'heure cartésien.

LE POMPIER, *se dirige vers la sortie, puis s'arrête.* – A propos, et la Cantatrice chauve ?

Silence général, gêne.

MME SMITH. – Elle se coiffe toujours de la même façon.

LE POMPIER. – Ah ! Alors au revoir, messieurs, dames.

M. MARTIN.- Bonne chance, et bon feu !

LE POMPIER. – Espérons-le. Pour tout le monde.

Le pompier s'en va. Tous le conduisent jusqu'à la porte et reviennent à leurs places.

SCENE XI

LES MEMES, SANS LE POMPIER

MME MARTIN. – Je peux acheter un couteau de poche pour mon frère, mais vous ne pouvez pas acheter l'Irlande pour votre grand-père.

M. SMITH. – On marche avec les pieds, mais on se réchauffe à l'électricité ou au charbon.

M. MARTIN.- Celui qui vend aujourd'hui un bœuf, demain aura un œuf.

MME SMITH. – Dans la vie, il faut regarder par la fenêtre.

MME MARTIN. – On peut s'asseoir sur la chaise, lorsque la chaise n'en a pas.

M. SMITH. – Il faut toujours penser à tout.

M. MARTIN.- Le plafond est en haut, le plancher est en bas.

MME SMITH. – Quand je dis oui, c'est une façon de parler.

MME MARTIN. – A chacun son destin.

M. SMITH. – Prenez un cercle, caressez-le, il deviendra vicieux !

MME SMITH.- Le maître d'école apprend à lire aux enfants, mais la chatte allaite ses petits quand ils sont petits.

MME MARTIN. – Cependant que la vache nous donne ses queues.

M. SMITH. – Quand je suis à la campagne, j'aime la solitude et le calme.

M. MARTIN.- Vous n'êtes pas encore assez vieux pour cela.

MME SMITH. – Benjamin Franklin avait raison vous êtes moins tranquille que lui.

MME MARTIN. – Quels sont les sept jours de la semaine ?

M. SMITH. – *Monday, Tuesday, Wednesday, Thursday, Friday, Saturday, Sunday.*

M. MARTIN.- *Edward is a clerck ; his sister Nancy is a typist, and his brother William a shop-assistant.*

MME SMITH. – Drôle de famille !

MME MARTIN. – J'aime mieux un oiseau dans un champ qu'une chaussette dans une brouette.

M. SMITH. – Plutôt un filet dans un chalet, que du lait dans un palais.

M. MARTIN.- La maison d'un Anglais est son vrai palais.

MME SMITH. – Je ne sais pas assez d'espagnol pour me faire comprendre.

MME MARTIN. – Je te donnerai les pantoufles de ma belle-mère si tu me donnes le cercueil de ton mari.

M. SMITH. – Je cherche un prêtre monophysite pour le marier avec notre bonne.

M. MARTIN.- Le pain est un arbre tandis que le pain est aussi un arbre, et du chêne naît un chêne, tous les matins à l'aube.

MME SMITH.- Mon oncle vit à la campagne mais ça ne regarde pas la sage-femme.

M. MARTIN.- Le papier c'est pour écrire, le chat c'est pour le rat. Le fromage c'est pour griffer.

MME SMITH.- L'automobile va très vite, mais la cuisinière prépare mieux les plats.

M. SMITH. – Ne soyez pas dindons, embrassez plutôt le conspirateur.

M. MARTIN.- *Charity begins at home.*

MME SMITH.- J'attends que l'aqueduc vienne me voir à mon moulin.

M. MARTIN.- On peut prouver que le progrès social est bien meilleur avec du sucre.

M. SMITH.- A bas le cirage !

A la suite de cette dernière réplique de M. Smith, les autres se taisent un instant, stupéfaits. On sent qu'il y a un certain énervement. Les coups que frappe la pendule sont plus nerveux aussi. Les répliques qui suivent doivent être dites, d'abord, sur un ton glacial, hostile. L'hostilité et l'énervement iront en grandissant. A la fin de cette scène, les quatre personnages devront se trouver debout, tout près les uns des autres, criant leurs répliques, levant les poings, prêts à se jeter les uns sur les autres.

M. MARTIN.- On ne fait pas briller ses lunettes avec du cirage noir.

MME SMITH.- Oui, mais avec l'argent on peut acheter tout ce qu'on veut.

M. MARTIN.- J'aime mieux tuer un lapin que de chanter dans le jardin.

M. SMITH. – Kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes.

MME SMITH.- Quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade.

M. MARTIN.- Quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades.

M. SMITH. – Les chiens ont des puces, les chiens ont des puces.

MME MARTIN. – Cactus, coccyx ! cocus ! cocardard ! cochon !

MME SMITH.– Encaqueur, tu nous encaques.

M. MARTIN.— J'aime mieux pondre un œuf que voler un bœuf.

MME MARTIN, *ouvrant tout grand la bouche.* — Ah ! oh ! ah ! oh ! laissez-moi grincer des dents.

M. SMITH. — Caïman !

M. MARTIN.— Allons gifler Ulysse.

M. SMITH. — Je m'en vais habiter ma cagna dans mes cacaoyers.

MME MARTIN. — Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao ! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao ! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao !

MME SMITH.- Les souris ont des sourcils, les sourcils n'ont pas de souris.

MME MARTIN. — Touche pas ma babouche !

M. MARTIN.- Bouge pas la babouche !

M. SMITH. — Touche la mouche, mouche pas la touche.

MME MARTIN. — La mouche bouge.

MME SMITH.- Mouche ta bouche.

M. MARTIN.- Mouche le chasse-mouche, mouche le chasse-mouche.

M. SMITH. — Escarmoucheur escarmouché !

MME MARTIN. — Scaramouche !

MME SMITH.- Sainte-Nitouche !

M. MARTIN.- T'en as une couche !

M. SMITH. — Tu m'embouches.

MME MARTIN. — Sainte-Nitouche touche ma cartouche.

MME SMITH.- N'y touchez pas, elle est brisée.

M. MARTIN. - Sully !

M. SMITH. – Prudhomme !

MME MARTIN, M. SMITH. – François.

MME SMITH, M. MARTIN. - Coppée.

M. MARTIN, M. SMITH. - Coppée Sully !

MME SMITH, M.MARTIN. – Prudhomme François.

MME MARTIN. – Espèces de glouglouteurs, espèces de glouglouteuses.

M. MARTIN.- Mariette, cul de marmite !

MME SMITH.- Khrishnamourti, Khrishnamourti, Khrishnamourti !

M. SMITH. – Le pape dérape ! Le pape n'a pas de soupape. La soupape a un pape.

MME MARTIN. – Bazar, Balzac, Bazaine !

M. MARTIN.- Bizarre, beaux-arts, baisers !

M. SMITH. – A, e, i, o, u, a, e, i, o, u, a, e, i, o, u, i !

MME MARTIN. – B, c, d, f, g, l, m, n, p, r, s, t, v, w, x, z !

M. MARTIN. - De l'ail à l'eau, du lait à l'ail !

MME SMITH, imitant le train. – Teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff.

M. SMITH. – C'est !

MME MARTIN. – Pas !

M. MARTIN.- Par !

MME SMITH.- Là !

M. SMITH. – C'est !

MME MARTIN.- Par !

M. MARTIN.- I !

MME SMITH.- Ci !

Tous ensemble, au comble de la fureur, hurlent les uns aux oreilles des autres. La lumière s'est éteinte. Dans l'obscurité on entend sur un rythme de plus en plus rapide.

TOUS ENSEMBLE. – C'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici !

Les paroles cessent brusquement. De nouveau, lumière. M. et Mme Martin sont assis comme les Smith au début de la pièce. La pièce recommence avec les Martin, qui disent exactement les répliques des Smith dans la première scène, tandis que le rideau se ferme doucement.

RIDEAU

Pistes d'exploitation

1. Activité à dominante orale : Sensibilisation et appétence

Premier contact avec le texte: émission d'hypothèses à partir du titre de la pièce: « La cantatrice chauve »

Que nous apprend la première didascalie?

La scène d'exposition apporte-t-elle un éclairage suffisant sur les personnages ?

Participe-t-elle de cette conception de « l'anti-pièce », comme cela est indiqué dans le sous-titre "anti- pièce" ?

Le comique de situation et les jeux sur la langue.

2. Activité d'analyse

- Un faux monologue, un dialogue, une conversation à quatre ou cinq voix: cette évolution apparente ne fait qu'accentuer l'incommunicabilité entre les personnages; cela se réduit en fait à une pure cacophonie.

- Les fables évoquées dans la pièce et la dimension intertextuelle.

- Les coups de théâtre et les scènes de reconnaissance entre les époux Martin et entre Mary et le pompier.

3. Activité à dominante lexicale,

- Les jeux du langage : jeux de mots, rapprochements inattendus, assonances...

- Les registres de langue.

- Fantaisie, comique et tragique: comment l'auteur a-t-il pu concilier ces trois dimensions?

- Analyse de la dernière didascalie.

4. Activité à dominante orale

Jeu de rôles, « dramatisation » d'une séquence choisie. (on peut aussi visionner une séquence de la pièce)

On précisera les raisons du choix.

On procèdera à la mise en scène de l'extrait.

Échange et discussion : évaluation par les pairs.

5. Activité à dominante lecture

Explication ponctuelle d'extraits :

Propositions :

- la scène d'exposition.

- la scène IV : la « rencontre » des époux Martin.

- la scène V : le monologue de Mary.

- la scène IX : les retrouvailles entre la bonne et le pompier.

- la scène XI : le paroxysme et la chute.

Le choix des extraits à retenir peut être négocié avec les élèves.

6. Activité à dominante écrit

Exercices d'écriture :

- Dans quelle mesure la pièce illustre-t-elle le thème de l'absurde ?
- Comment Ionesco a-t-il pu concilier le tragique et le comique?
- Qu'est-ce qui, à votre avis, fait le succès de cette pièce qui est jouée sans interruption depuis 1957 ?
- La solitude et l'incommunicabilité sont des thèmes récurrents dans la littérature moderne. Connaissez-vous d'autres écrivains qui s'y sont intéressés? Dites brièvement ce que vous en savez.
- Etc.

Repères

La vacuité des énoncés proposés dans les leçons de la Méthode Assimil ayant frappé l'écrivain, apprenti angliciste, il entreprend d'écrire, à partir des leçons en question, une pièce qui dévoilerait en l'amplifiant le vide inquiétant et incessant des conversations. La pièce choque les habitudes du public mais Ionesco entre dans la légende.

Quelques citations d'Eugène Ionesco:

- « Le thème de la vie, c'est le rien »
- « Si je pouvais me défaire de cette vie. La grâce et l'amour sont morts. Je devrais arracher tout ça de mon cœur et mon cœur avec. (...) Il n'y aura plus de printemps. »
- « Les idéologies changent et meurent, l'œuvre d'art authentique survit à son époque. »
- Il s'agit de « faire un théâtre de violence: violemment comique, violemment dramatique; »

7. Activité : évaluation

Absurde : caractérise ce qui n'a pas de sens, ce à quoi on ne peut donner de sens. Courant philosophique et littéraire du début du XX^e siècle mettant en évidence l'absurdité de la condition humaine. Ionesco a illustré ce thème de l'absurde dans son théâtre : les personnages sont illogiques, échangent des propos stéréotypés et l'action est inexistante ; sa pièce la plus célèbre est *La Cantatrice chauve*.

Accumulation : série de termes de même nature (série de noms, série de verbes...).

« Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante... » (Mme de Sévigné)

Allitération : retour de consonnes identiques dans un vers ou un énoncé de prose.

Je serai sous la terre, et fantôme sans os (Ronsard)
Allitérations en « s »

Des biches blanches qui broutent l'ache et la cytise. (Régnier)

Analogie : mise en relation de deux éléments appartenant à des domaines ou registres différents.

Anaphore : emploi répété d'un même mot, d'une même construction en tête d'un groupe de mots ou d'une phrase.

« Partout l'image idée, partout la pensée fleur, partout les fruits. » (Hugo)

Antiphrase : expression employée dans un sens contraire à son sens ordinaire.

« Surtout, ne vous pressez pas. », dira-t-on à quelqu'un qui est très en retard.

Antonymes : mots de sens opposés.

Assonance : répétition de sons voyelles dans un vers ou un énoncé de prose.

L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane. (Baudelaire)

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue. (Racine)

Autobiographie : récit rétrospectif qu'une personne fait de sa propre existence. A la différence des mémoires, qui insistent surtout sur l'époque historique à laquelle l'auteur a vécu, l'autobiographie insiste sur l'histoire individuelle.

Calligramme : poème que l'auteur représente sous la forme d'un dessin. Les lignes de ce dessin sont les vers eux-mêmes.

Caricature : art de se moquer d'un individu, par exemple, en exagérant ses défauts.

Cartésien : rigoureux et méthodique, selon les principes du philosophe Descartes.

Champ lexical : ensemble de mots regroupés dans un texte et relevant d'un même domaine de signification (même thème).

Champ sémantique : ensemble de sens d'un mot fournis par le dictionnaire.

Chute : fin d'un texte qui conduit souvent à réinterpréter le texte lui-même. En poésie, un exemple célèbre est fourni par « *Le Dormeur du val* ». Le dernier vers « Il a deux trous rouges au côté droit » montre que le soldat qu'on croyait endormi est en fait un soldat mort. La relecture du poème permet alors de relever les indices de cette mort.

Comparaison : figure de style consistant à rapprocher deux termes à l'aide d'un outil de comparaison.

Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie. (Lamartine)

Concession : moment dans l'argumentation où l'on admet partiellement la valeur de la thèse qu'on rejette.

Connotation : ensemble de valeurs affectives contenues dans un mot, et s'ajoutant à sa signification première ; évocations associées d'un terme qui enrichissent la réalité désignée.

La mer : la liberté, l'infini, le voyage, le danger...

Dénotation : signification première (et stable) d'un mot, par opposition à la connotation.

Didascalies : indications scéniques qui accompagnent un texte de théâtre pour permettre au lecteur de mieux se représenter la pièce.

Ellipse : Omission dans un récit de certaines phases de l'histoire contée.

Ex : Il voyagea.

Il revint. (Flaubert)

Engagement : pour un écrivain, fait de prendre position, par ses paroles et par ses écrits, sur les questions politiques qui font l'actualité de son époque.

Enjambement : répartition d'un groupe grammatical entre la fin d'un vers et le début du vers suivant.

Enoncé : le produit de l'énonciation (un mot, une expression, une phrase...)

Enonciation : acte de production d'un énoncé.

Euphémisme : mot ou expression employé(e) pour désigner une réalité désagréable ou pénible ; remplacement d'un mot ressenti comme violent par un mot moins brutal.

Il nous a quittés. (=il est mort)

Existentialisme : courant philosophique qui affirme que l'homme est libre, qu'il n'est pas déterminé. Ce sont ses actes et ses choix qui le font devenir ce qu'il est.

Gradation : Figure de style qui consiste en une suite de mots ordonnés du plus faible au plus fort ou inversement.
Ex. Il s'approchait, sérieux, sévère, menaçant, terrible.

Homonyme : mots de sens différents, mais possédant la même forme, sonore ou écrite.

Guère / guerre ; vase (ustensile) / vase (boue)

Humanisme : mouvement de pensée de la Renaissance caractérisé par la volonté de promouvoir l'esprit humain auquel il faisait pleine confiance, la soif de connaissances et le désir de renouer avec les valeurs et l'art de l'Antiquité.

Humour : prise de distance, qui essaie de jeter un regard neuf sur les conventions en usage, pour en dénoncer les dysfonctionnements, mais sans agressivité, à la différence de l'ironie qui est beaucoup moins bienveillante. Cependant, il existe aussi l'humour noir, qui souligne, avec une certaine cruauté les absurdités du monde.

Hymne : chant ou texte poétique célébrant un personnage, un grand événement ou un idéal.

Hyperbole : figure stylistique d'insistance, mettant en relief une réalité en exagérant sa nature.

Incipit : début d'un roman.

Intertextualité : rapprochement de mots ou d'idées qu'il est possible d'établir entre deux textes.

Ironie : figure de style consistant à dire le contraire de ce qu'on pense.

Leitmotiv : thème ou formule qui revient plusieurs fois dans une œuvre.

Litote : figure de style, proche de l'euphémisme, consistant à dire « moins » pour suggérer « plus ».

Va, je ne te hais point. (= je t'aime)

Lyrisme : expression des sentiments personnels intimes.

Métaphore : comparaison sans outil comparatif.

Les coquelicots, une armée de petits soldats, éclatent dans le blé.

La métaphore est filée quand elle est développée tout au long d'un texte ou dans une partie du texte.

Métonymie : désignation d'une réalité au moyen d'une réalité qui lui est proche.

Ex : Boire un verre (le contenu)

Oxymore : figure de style fondée sur l'association inattendue de deux éléments contradictoires.

Obscure clarté.

Parodie : imitation d'un texte qui le détourne de ses intentions initiales afin de produire un effet comique.

Pastiche : imitation de la langue ou du style d'un auteur.

Périphrase : expression désignant de manière détournée une réalité.

Ex : Des ténèbres où l'on dort (= la mort)

Le conseiller des Grâces (= le miroir)

Polémique : argumentation agressive, dirigée contre un adversaire particulier.

Polysémie : multiplicité des significations constituant le champ sémantique d'un mot.

Rationalisme : doctrine philosophique selon laquelle tout ce qui existe a sa raison, est intelligible et donc explicable.

Rejet : bref groupe de mots qui complète un groupe syntaxique placé au vers précédent.

La nuit était lugubre : on entendait

Des coups de fusil (Hugo)

Réquisitoire : discours qui dresse la liste des méfaits ou des crimes commis par un individu.

(Antonyme : plaidoirie)

Satire : critique des mœurs, des institutions. Son auteur y attaque les vices et les ridicules de ses contemporains.

Sonnet : poème à forme fixe composé de deux quatrains et de deux tercets.

Tirade : longue réplique prononcée par un personnage de théâtre.

Ton, Tonalité : manière de s'exprimer à l'oral ou à l'écrit. Impression générale qui se dégage d'un texte (tonalité dramatique, humoristique, comique, tragique...)

Vraisemblance : fait de donner l'impression que ce qu'on raconte aurait pu se passer tel quel dans la réalité.